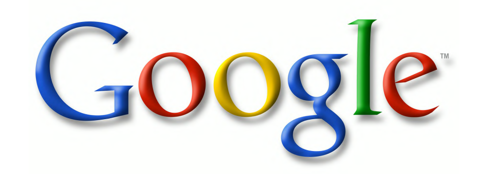






A. C. Pfeffel.

CONTES ET NOUVELLES

DE

AMÉDÉE-CONRAD PFEFFEL,

DES ACADÉMIES ROYALES DE BAVIÈRE ET DE PRUSSE, ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS DU HAUT ET BAS-RHIN.

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR *A. C. A. PFEFFEL*, SON FILS.

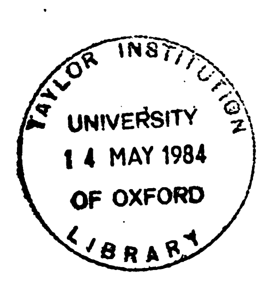
Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer le précepte avec lui.

LA FONTAINE.

TOME PREMIER.

PARIS,
J. L. J. BRIERE, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE DIDEROT,
RUE DES NOYERS, Nº 37.

M DCCC XXII.



À

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE PRINCE EUGÈNE,

DUC DE LEUCHTENBERG, PRINCE D'EICHSTAETT.

MONSEIGNEUR,

Toutes les dédicaces ne sont point dictées par l'adulation ou par l'intérêt : en sollicitant l'honneur de placer en tête de mon ouvrage l'auguste nom de VOTRE ALTESSE ROYALE, *je n'ai eu d'autre mobile que mon admiration pour la vertu.*

Ce faible hommage que vos bontés extrêmes ont permis, ce n'est pas au rang

qu'il est offert ; c'est au glorieux vainqueur de Raab et du Mincio, c'est au prince valeureux qui a fait briller quelque temps l'étoile du bonheur sur le beau ciel de la Lombardie, c'est au généreux Français qui a pris pour devise : Honneur et Fidélité, *que je le présente.*

Puisse Votre Altesse Royale *trouver dans les productions de la muse enjouée de mon père, quelque distraction à ses importants travaux ! Puisse-t-elle juger cet ouvrage digne d'être offert au protecteur éclairé des lettres !*

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très humble et très obéissant serviteur,

Amédée-Conrad-Auguste **PFEFFEL.**

AVANT-PROPOS.

La traduction que j'offre au public est le tribut de reconnaissance d'un fils à la mémoire de son père ; ce souvenir méritera peut-être l'indulgence du lecteur.

Les ouvrages allemands d'Amédée-Conrad Pfeffel, très répandus en Allemagne, le sont encore peu en France, sa patrie. M. Méhée de La Touche, qui le premier a vengé de l'oubli cet écrivain si cher aux muses germaniques *, n'a publié qu'une petite partie de ses Contes et Nouvelles ; j'espère que le lecteur français me saura gré de les lui présenter en totalité. La fidélité scrupuleuse de ma traduction ne

* *Poetische versuche, von Gottlieb Conrad Pfeffel.* 10 vol. *in* 8. *Tubingue*, chez Cotta, quatrième édition.

sera pas non plus inutile à ceux qui étudient la langue allemande. Une traduction est un interprète vivant, qui épargne beaucoup de peines et de recherches aux commençants, et les initie bien plus vite dans la connaissance de l'original. La morale pure et le vif intérêt que respirent ces écrits, les feront, sans doute, accueillir plus particulièrement de la jeunesse, des dames, et de tous ceux qui aiment les lectures instructives et amusantes.

Conrad Pfeffel, en quittant l'Université, perdit la vue à la suite d'une opération douloureuse.

Sa vie littéraire est, j'ose le dire, une des plus honorables que l'on puisse citer. Il avait des mœurs douces et une grande affabilité; il supporta ses douleurs avec résignation. Il avait encore de la gaîté dans la conversation, et disait lui-même que cette gaîté lui avait été donnée dès

le berceau par la Providence, en compensation de ses infirmités. Il s'exprimait sur les objets qui frappent nos yeux, comme s'il eût vu clair; il y prenait la même part, et savait les peindre avec autant de vérité que d'exactitude. Son imagination poétique se montait au souvenir des formes et des couleurs qu'il avait vues dans sa jeunesse. Il avait coutume de se faire décrire tous les objets dont on faisait mention en sa présence; il les animait de couleurs nouvelles, et en traçait des tableaux fort intéressants.

L'organe de la voix était pour lui ce que la physionomie est pour nous. Il est des figures prévenantes; il en est qui repoussent: une voix mélodieuse enchantait mon père, et le son d'une voix aigre ne le faisait entrer qu'avec peine en conversation avec elle.

Long-temps secrétaire-interprète à la préfecture du Haut-Rhin, les détails les

plus arides, les plus communs; tels que des traductions d'ordonnances, de listes de conscription, s'ennoblissaient à ses yeux, parce qu'il y voyait un sacrifice à sa famille. Il la quitta pour un séjour plus heureux, au mois de mai 1809, à l'âge de soixante-treize ans.

Les *Contes et Nouvelles* dont je publie aujourd'hui la traduction, et dont une partie est posthume, ont paru en Allemagne sous le titre d'Essais prosaïques*.

PFEFFEL.

---

* *Prosaische versuche von G. C. Pfeffel*, 10 vol. *in*-8°. *Tubingue*, chez Cotta.

CONTES ET NOUVELLES.

ADOLPHE ET ROSETTE.

LETTRE PREMIÈRE.

ADOLPHE A ROSETTE.

Trois grands jours se sont écoulés depuis ton départ, ma bonne Rosette ! ce sont les seuls de ma vie dont j'aie compté les heures. Dès mon lever, je descends à notre petit jardin, d'où mes regards s'élèvent tristement vers les fenêtres de ta chambre, et je vais saluer le pied d'œillet que tu as cultivé avec tant de soins. Ah ! dimanche dernier encore, tu vins en poser la plus belle fleur sur mon sein. Charlotte le soigne à présent, et l'arrose matin et soir; mais Charlotte, ma bonne Charlotte n'est pas ma Rosette. Dès que l'horloge a sonné sept heures, nous nous rassemblons pour le déjeuner, et déjà deux fois j'ai p'acé

une chaise pour ma bonne Rosette; mais la chaise demeure vacante, et mon père jette sur moi un regard où la compassion se mêle à la sévérité. La première fois je soupirai; la seconde, il me fallut rougir. A table je bois dans le verre de Rosette, et je noue ma serviette avec le ruban vert sur lequel elle a brodé son chiffre. Est-il bien vrai, Rosette, que le vert soit la couleur de l'espérance? Mais tu m'as permis d'espérer; tu as fait plus, tu m'as permis de solliciter ta main dès que j'aurais obtenu la survivance de la place de mon père. La réponse du consistoire se fait toujours attendre, quoique le rapport de notre bon pasteur m'ait été favorable. Il me dit hier que la décision pourrait bien être ajournée, parce que mon père n'est ni vieux, ni infirme. Ce fut pour moi un coup de foudre. Rosette est jeune encore, il est vrai; mais elle est fille unique; son père est le plus grand propriétaire de notre contrée; il fait grand cas de sa richesse, et il desirera peut-être avoir pour gendre un bailli, ou un conseiller de la chambre. Tu es rentrée sous le toit paternel; les amants se présenteront en foule, et ton pauvre Adolphe.... Mais, non! Rosette m'a promis

de n'être à personne, si elle ne peut être à moi. Pardonne à mes craintes, fille chérie; celui qui possède un bijou précieux tremble toujours de le perdre, quand même il le porterait jour et nuit sur soi. A propos de perdre, il faut que je te dise que tu as oublié d'emporter ton cahier de musique. Charlotte le trouva hier dans ton armoire. Tu peux bien penser que je ne l'ai pas laissé à sa disposition. Je m'en emparai; je courus vite au clavecin, et j'y jouai toutes tes ariettes favorites, notamment celle qui nous est si chère: *Vois-tu ces deux perles liquides*, etc. *

---

* Vois-tu ces deux perles liquides,
Pleurs de l'épouse de Tithon,
Reposer, mollement timides,
Sur cette rose au frais bouton!

Une touchante sympathie
Unit leurs pudiques attraits;
Leur amour, si bien assortie,
Devrait du temps braver les traits.

Fanny, dont la beauté suprême
De ces perles a la fraîcheur;
Que leur amour soit notre emblème:
Mais goûtons un plus long bonheur.

Je ne pus cependant la chanter ; l'émotion étouffait ma voix. Dimanche prochain, ma chère amie, je te porterai ton cahier. Je craignais aujourd'hui que ma Rosette ne le fît demander. Afin de prendre les devants sur ton messager, je t'écris cette lettre, et te l'envoie par Jeannette. La pauvre enfant est ivre de joie ; elle va revoir sa bienfaitrice. Dans deux jours Jeannette sera moins heureuse que moi ; car moi aussi je te reverrai. Deux jours ! Ah ! il ne tient qu'à mon amie d'en faire les plus beaux que je puisse passer loin d'elle ! ai-je besoin de t'en indiquer le moyen ? Tu sais aussi-bien que moi, que les lettres de ma Rosette peuvent seules me dédommager de son absence.

LETTRE II.

ROSETTE A ADOLPHE.

Je te remercie, mon cher, de ton aimable lettre. Je ne me serais pas laissé prévenir, si, depuis mon retour, je n'avais été sans relâche occupée de mon installation, et des arrangements de notre ménage dont je vais être chargée. J'ai eu bien du regret de

n'avoir pu, dès mon arrivée, réitérer à tes parents, et en particulier à ta bonne mère, l'expression de ma reconnaissance. Ils ont plus fait pour moi que n'auraient fait mes propres parents; plus que mon père, que les travaux de la campagne, ou les fonctions de sa place tenaient toute la journée éloigné de moi; plus que ma mère, dont je fus privée trop tôt, qui savait bien ce qui me manquait, mais qui connaissait aussi son impuissance d'y suppléer. Cependant elle y pourvut au lit de la mort, en me confiant à une amie dont elle avait reçu elle-même tant de bons conseils et de consolations. Certes elle ne pouvait me léguer un plus digne sujet de bénédictions, et en regardant hier attentivement sa silhouette, qui est l'ouvrage de mon cher Adolphe, je ne pus m'empêcher de tomber à genoux, et de la remercier, les larmes aux yeux, pour le dernier et le plus grand de ses bienfaits. Mes occupations ne purent dissiper les dispositions mélancoliques dans lesquelles j'avais quitté une maison qui m'avait prodigué tant de bienfaits. Bon Adolphe, tu sais que je n'ai pas emporté mon cœur avec moi; tu sais qu'il est à toi sans réserve. Dois-je te répéter que

je t'aime? Non, je te l'ai dit une fois, peut-être bien deux, tu dois t'en contenter, comme je me contente, une fois pour toutes, de savoir que mon Adolphe m'aime. Ce fut sous la charmille, le premier jour de mai, que cet aveu s'échappa de tes lèvres; tes yeux me l'avaient dit depuis long-temps. Jusqu'ici Rosette avait été ta sœur; de ce moment elle devint ta bien-aimée. Quatre mois de félicité se sont écoulés pour nous depuis cette soirée délicieuse. Ah! qui sait si le prochain mois de mai nous retrouvera aussi heureux! Cher Adolphe, j'ai des pressentiments qui me serrent le cœur. Mon père me traite avec froideur. Il jeta sur mes livres un coup d'œil de mépris qui me fit juger qu'ils lui étaient odieux. Il parle de tes parents avec tant d'indifférence que.... Mais ne désespérons pas: mon plus grand soin doit être maintenant de chercher le chemin de son cœur. Je vois avec satisfaction qu'il trouve du plaisir à me voir toucher du clavecin. Déjà deux fois il m'a fait jouer après le dîner quelques odes de Gellert, qu'il m'a fallu accompagner de la voix. Hier il reçut la visite d'un voisin qui m'aborda avec la plus touchante cordialité. On me fit

jouer devant lui quelques marches et des walses. Ce voisin jovial marquait la mesure avec sa tête et ses pieds. A la fin il se mit à danser. Alors mon père eut l'air de sourire; mais cette lueur de satisfaction fit bientôt place à de nouveaux nuages. Lorsque j'aurai mon cahier de musique, je lui jouerai notre ariette favorite. Pour les couplets, je ne me hasarderai pas de si tôt à les lui chanter. Je ne devrais peut-être pas te dire, cher Adolphe, que c'est à dessein que j'ai laissé mon cahier de musique dans mon armoire. Je pensais bien que tu ne te servirais pas d'une main étrangère pour me le faire remettre. C'est donc dimanche prochain que je dois te revoir. J'espère que notre Charlotte t'accompagnera; elle, la confidente de notre amour, la sœur chérie de mon cœur. Dirigez votre route par notre verger, je vous y attendrai comme Pomone, entourée de pommes dorées et de prunes aux couleurs violettes. Au mois de mai dernier, Adolphe, ce n'étaient encore que des fleurs; maintenant ce sont des fruits mûrs et délicieux. Nous aussi, nous recueillerons le fruit de notre patience et de notre résignation. Ne t'affecte pas de ce que le dé-

cret de ton admission n'est pas encore arrivé. Cela ne tient pas au cœur de ces messieurs autant qu'au nôtre. Si le vieux, le respectable pasteur vivait encore, la chose irait sans doute bien plus vite; celui-ci s'intéresserait à son filleul avec une sollicitude paternelle. Que d'obligations n'ai-je pas moi-même à ce bon et digne homme! que de choses il t'apprit que tu m'as enseignées à ton tour! que de livres il te prêta que tu me donnais aussi à lire! Si je ne lui devais que le seul avantage de m'avoir fait connaître les écrits de l'estimable de La Roche, cela suffirait pour me faire révérer à jamais sa mémoire. Il faut que je finisse, pour que Jeannette puisse encore arriver avant la nuit à Mayenthal.

Adieu, bon Adolphe; recueille le baiser que j'imprime sur cette feuille.

LETTRE III.

ADOLPHE A ROSETTE.

Mon cœur était ivre de joie, ma Rosette, quand je te saluai sous les arbres fruitiers; il était serré, brisé, quand je voulus regagner ma demeure. Le mille de Friedlingue à

Mayenthal me semblait le voyage d'une journée. Je marchais triste et silencieux à côté de ma bonne Charlotte, qui fit de vains efforts pour attirer mon attention sur le magnifique crépuscule du soir, et sur le chant des oiseaux. Arrivé sous le grand tilleul qui est à l'entrée du village, mon œil hagard cherchait à découvrir le clocher de Friedlingue. Dieu! que tu es pâle! s'écria Charlotte en me serrant dans ses bras. Ses larmes inondèrent mes joues, mais je ne pus lui répondre par aucune larme, et je laissai sécher les siennes sur mon visage. Tu l'as vu, ma Rosette, avec quelle froideur m'a reçu ton père, tandis que tout bas mon cœur le nommait aussi le mien. Tu as vu que son front ne s'est déridé qu'au moment où nous avons pris congé de lui. La réception amicale que tu nous as faite, et l'idée que l'assassin de mon bonheur est le père de Rosette, ont seules pu réprimer les mouvements de ma fierté offensée : tu connais cette fierté ; tu sais que je puis tout supporter, hors le mépris ; et la conduite de ton père était-elle autre chose que de continuelles démonstrations de mépris ? Ses regards semblaient me dire : Je sais bien que tu aimes ma fille,

je sais encore que tu en es aimé; mais ma fille, ma riche fille n'est pas faite pour le fils d'un misérable maître d'école qui possède à peine la valeur de ma récolte d'une année, et auquel j'ai payé au décuple toutes les niaiseries qu'il lui a apprises. C'est ainsi que pensait ton père; Dieu le sait qu'il pensait ainsi; j'ai lu sur sa figure jusqu'à la moindre de ses pensées. Et enfin, lorsque tu te mis à ton clavecin, que je te présentai le magnifique air de Kleist : *Elle s'éloigne, c'est fait de moi*, que Charlotte et moi nous accompagnâmes tes sons angéliques de nos voix tremblantes, il grinça les dents, et se promena dans la chambre comme un sourd-muet. Tu ne pouvais pas voir cela, ma Rosette; mais je le voyais bien; et moi aussi je grinçais les dents. Mais tu t'aperçus que je détonnais et perdais contenance. Un de tes regards me remit; ces regards qui me rendraient la vie dans les bras même de la mort! Ma Rosette, mon amie, tes pressentiments n'étaient que trop fondés; nous subirons bien des épreuves; l'amour seul pourra nous aider à les surmonter. Sois constante, ma Rosette; ton Adolphe est préparé à tout, hors à te perdre. Je te dispute-

rais au plus puissant monarque de la terre, et il ne t'obtiendrait qu'après m'avoir arraché la vie. Sois toujours ferme, ô ma Rosette! On voudra peut-être nous empêcher de nous écrire, nous ravir la consolation des malheureux qui sont séparés. Jeannette a eu ordre d'user de la plus grande prudence pour te remettre cet écrit, et d'éviter surtout d'être aperçue de ton père. Tu sais que ma mère l'envoie tous les vendredis au marché de la ville; votre verger aboutit au sentier qui y mène; elle déposera mes lettres près de la haie, dans le creux du châtaignier à l'ombre duquel tu nous attendais la dernière fois; et au retour elle y prendra tes réponses.

Sois constante, ma Rosette; tu le peux, si tu le veux, car tu aimes; et un saint poète, Salomon, a dit : *L'amour est aussi fort que la mort*. Que cet oracle soit désormais notre devise.

LETTRE IV.

ROSETTE A CHARLOTTE.

Laisse-moi, ma chère amie, laisse-moi déposer mes peines dans ton sein. Je n'ai pas la

force d'écrire à ton frère, quoique je lui doive une réponse. Comment pourrais-je, de ma propre main, lui enfoncer dans le cœur le même poignard qui fait déjà saigner le mien? Cependant je ne dois pas lui laisser ignorer la conversation qui a eu lieu avant-hier entre mon père et moi. C'est toi, mon excellente Charlotte, que je charge d'en instruire notre Adolphe, mais avec toute la prudence, tous les ménagements que ton amour pour lui te commandent, et qu'exige sa sensibilité.

J'étais assise près de la table, mon ouvrage à la main; un profond soupir s'échappa de mon ame oppressée; peut-être même fut-il accompagné d'une larme. Mon père, qui venait de rentrer, s'approcha de moi d'un air chagrin : « Qu'as-tu, Rose? depuis ton retour à Mayenthal je ne te reconnais plus; on dirait que tu souffres de retrouver ton père.

— Oh! non, mon cher père.

— Ce *non* signifie *oui*. Écoute, mon enfant, ta pâleur, les soupirs qui t'échappent à la dérobée, ta mélancolie, confirment le soupçon où je suis, que ton cœur est rongé d'un chagrin secret. Je connais la cause de ta tristesse. Le jeune maître d'école t'a troublé

la tête et le cœur avec ses maudits livres et ses mielleuses balivernes. Que ne t'ai-je arrachée de ses griffes six mois plus tôt! Je m'en suis aperçu trop tard; mais je romprai les projets de ce faquin; c'est aussi sûr que je m'appelle le prevôt Reinhard. »

Il prononça ces mots d'une voix terrible. Je me sentis trembler; mon ouvrage s'échappa de mes mains; je les élevai vers le ciel, et dis en sanglotant : « Ah, mon père, ne soyez pas injuste!

— Par Dieu! je ne le suis pas. J'ai de bons yeux et de bonnes oreilles. Le séducteur n'est pas assez fin pour moi. »

C'en était trop. Je me sentis tout à coup animée d'une force jusque-là inconnue. Je me levai, et lui dis d'un ton qui devait le surprendre : « Adolphe n'est pas un séducteur; c'est un estimable jeune homme; il m'a rendue meilleure, et je n'ai rien perdu. Mon père, n'offensez pas mon bienfaiteur.

— Eh! voyez donc, je crois que tu veux te donner les airs de régenter ton père! Rose, Rose, je te le dis une fois pour toutes, oublie ce drôle, ou tu payeras cher ton entêtement. Il s'imagine peut-être que je t'unirai à

lui : il s'est lourdement trompé. Il n'en sera rien, tu n'as qu'à le lui dire ; et s'il est aussi estimable que tu le prétends, il ne s'avisera pas d'encourager ta désobéissance, ni de vouloir se faire agréer de vive force.

« Tu peux lui dire tout cela, ou bien le lui écrire ; cela m'est encore égal. Mais, lorsqu'il aura une fois reçu son congé, ne t'avise plus de lui adresser un seul mot : observe bien cela ! »

Je me tus et je pleurai. Il sortit, mais un instant après il revint sur ses pas.

« A propos, me dit-il, le jeune Hartwig, mon pupille, revient la semaine prochaine de Francfort, où il a été sommelier pendant deux ans. C'est un gaillard alerte et bien tourné. Il possède une jolie fortune. L'auberge à l'enseigne du Soleil lui appartient, et il s'y établira dès qu'il sera majeur. Je te recommande, mon enfant, de l'accueillir amicalement ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Je pense que tu me comprends. »

Mon père aurait pu parler encore longtemps ; la terreur et le chagrin me lièrent la langue. Le messager du bailliage vint, heureusement, apporter une dépêche de la ré-

gence. Le prisonnier qui se voit ôter ses fers n'eût pas vu arriver avec plus de plaisir son libérateur. Je m'échappai doucement, et me rendis dans ma chambre, où je me jetai sur mon lit pour laisser un libre cours à mes pleurs.

Maintenant, mon amie, tu connais mot pour mot ce terrible entretien. Je n'ai pu finir ma lettre qu'au bout de trois jours, car il m'a fallu dérober les instants pour t'écrire. J'attends ta réponse avec autant d'angoisse que d'impatience. Ah! je t'en conjure, ménage ton frère; et lorsque tu lui auras fait connaître notre cruelle sentence, rappelle-lui notre devise: *L'amour est aussi fort que la mort.* Il faut que l'orage se dissipe, ou qu'il écrase sa Rosette. Les dernières paroles de mon père me font seules trembler. Dieu! s'il persistait dans ses projets à l'égard de Hartwig! je sens qu'il me serait plus facile de mourir que de désobéir.

LETTRE V.

CHARLOTTE A ROSETTE.

PAUVRE amie, combien tu as dû souffrir en écrivant ta lettre! Je la tenais encore,

arrosée de mes larmes, dans mes mains tremblantes, lorsque Adolphe revint de l'église. « De Rosette ? s'écria-t-il en étendant la main vers le papier. » Dans ce moment seulement il s'aperçut que je pleurais. « Dieu ! qu'est-il arrivé ? je devine mon malheur !

— Son père est un homme dur, bourru, tu sais cela.

— Je le sais, et c'est justement pour cette raison..... Parle, ma sœur, je te conjure de me laisser lire sa lettre.

— Cela m'est défendu, mais tu en sauras le contenu.

— Je ne dois pas la lire, et pourtant j'en dois savoir le contenu ! Charlotte, je ne suis plus un enfant, donne. »

En disant ces mots, il m'arracha la feuille des mains. Ses lèvres tremblaient ; une pâleur mortelle et une vive rougeur se succédaient alternativement sur ses joues. J'entendis battre son cœur. Lorsqu'il approcha de la fin, ses traits s'éclaircirent : Chère et estimable fille, s'écria-t-il, tu es toujours la même, toujours, toujours ! Il baisa la place de la lettre où tu dis : « Il faut que l'orage se dissipe, ou qu'il écrase sa Rosette. » Et c'est un pareil trésor,

dit-il, que je me laisserais enlever! et une *telle* fille peut avoir un tel père! Mais je lui pardonne, oui, je lui pardonne, pour l'amour d'elle, chère et céleste créature! Et lorsqu'il lut ce passage de la fin : « Je sens qu'il me serait plus facile de mourir que de désobéir. » Sublime, mais....... Hartwig! je le connais; il n'est pas digne de toi, pas plus que ton père. Je respecte ta délicatesse, ma Rosette; mais si elle dégénérait en faiblesse! Non, non, notre devise, que tu répètes avec tant d'héroïsme, m'en est garant. Charlotte, je ne veux pas lui écrire; il faut que je lui parle. Mande-lui que je veux lui parler encore une fois, peut-être sera-ce la dernière. Dis-lui que je...... l'aime plus que je ne l'ai jamais aimée, et que j'irai la voir mardi prochain. Je ne manquerai pas de prétextes; et quant à ma conduite avec le vieux Reinhard, elle ne doit rien appréhender; je n'oublierai jamais qu'il est le père de Rosette. — Je voulais tâcher de le détourner de ce projet; mais ce fut inutilement. Aussi je ne me flatte pas que, d'ici là, je puisse le faire changer de résolution. Attends-toi donc à cette visite, mon amie. Ah! je voudrais qu'elle fût déjà faite;

je n'aurai pas un seul instant de repos jusqu'au retour de notre pauvre Adolphe.

LETTRE VI.

ROSETTE A CHARLOTTE.

La mesure de mes souffrances est maintenant comblée, ma Charlotte; les pénibles appréhensions qui me tourmentaient jour et nuit depuis la réception de ta dernière lettre étaient le présage du malheur qui m'est arrivé.

Adolphe, mon Adolphe a été insulté, maltraité, chassé de la maison de mon père. Dieu! pourrai-je, ma sœur, te peindre cette horrible scène! Mais il le faut, je le dois pour ma justification. Ton frère ne te racontera pas tout; il ne le pourra pas.

Ah! je n'ai pu lui parler; je n'ai même pu le voir. Toutes les précautions que j'avais prises pour empêcher qu'il se rencontrât seul avec mon père sont devenues inutiles. Je ne sortis de la chambre de toute la journée. Mon père était toujours à la maison. Il faut que, par la croisée du coin, il ait vu venir ton frère.

Tout à coup il me dit : Va, Rose, au verger, faire cueillir un panier de pommes que je veux envoyer au pasteur; choisis les plus belles. Je fus à la cour appeler le maître-valet pour m'aider; je me dépêchais le plus que je pouvais. Il y avait à peine dix minutes que j'étais au jardin, que j'entendis une forte dispute; la voix de mon père ressemblait au bruit du tonnerre, et le chien de la cour l'accompagnait par ses aboiements furieux. J'accourus vers la maison, mais Adolphe était déjà loin; je ne trouvai plus que mon père; sa figure était enflammée de colère. Tu arrives trop tard, me dit-il d'un ton cruellement ironique : comme tu n'as pas voulu donner congé à ton drôle, je viens de le faire à ta place. J'ai lieu d'espérer qu'il ne reviendra plus. Sors d'ici, indigne créature; je ne veux plus te voir.

Je tombai presque défaillante sur le banc de pierre près de la porte cochère; Lisette accourut à mon secours. Jette-lui de l'eau à la figure, lui dit mon père en rentrant dans la chambre, dont il ferma la porte avec violence. Lisette me soutenait dans ses bras en pleurant; et dès que je pus me relever, elle

P. S. Mon père m'a fait appeler ce matin; un jeune homme était avec lui : un frisson me fit pressentir que c'était H...; je ne saurais achever d'écrire ce nom. Je ne le reçus pas mal, mais froidement. Il bavarda beaucoup sans rien dire. A moins que mon amour et mes chagrins ne troublent mon jugement, je vois en lui un fat qui veut cacher le paysan sous le costume bigarré du citadin. Si je lui fais tort, j'en aurai du regret, mais ce regret ne lui servira jamais à rien. Tu recevras cette lettre, ma bonne Charlotte, par Lisette, que mon père envoie en ville pour y porter des fruits : elle passera par Mayenthal, et au retour, elle me rapportera ta réponse. Ah! je tremble pour la santé de ton frère!

LETTRE VII.

CHARLOTTE A ROSETTE.

Au nom de Dieu! mon amie, qu'est-il arrivé à mon frère? Il revint hier soir quand nous étions à table. J'étais seule avec ma mère; mon père était invité chez M. le pasteur; Adolphe était pâle comme un fantôme en entrant dans la chambre, son regard était

terne et hagard, tous les muscles de son visage étaient en contraction, et tous ses mouvements étaient convulsifs. Il ne nous salua point en entrant, et ne répondit pas à notre salut. En le voyant entrer, ma mère se troubla, et sa frayeur me rendit muette. Il parcourait la chambre en chancelant comme un homme ivre; enfin, il poussa un profond soupir, et se laissa tomber dans le fauteuil.

« Qu'as-tu, cher Adolphe ? lui dis-je d'une voix tremblante et craintive.

— Je n'ai plus rien; j'ai tout perdu, tout, même l'honneur. »

Ma mère joignit ses mains. Après un court silence, je me hasardai de continuer ainsi : « Tu étais à Friedlingue; que fait Rosette? cette chère enfant se porte-t-elle bien?

— Probablement aussi bien que moi.

— Probablement!... Ne l'as-tu donc pas vue?

— Non... que dis-je, non? si, je l'ai vue sous les griffes d'un tigre, qui lui arrachait le cœur pour me le jeter à la figure.

— Au nom du ciel! mon frère, remets-toi. Tu es malade, très malade. Tiens, bois. Je lui présentai un verre d'eau.

— Donne ; j'espère qu'il me tiendra lieu de poison, » et il but avec avidité.

Ma mère, qui jusqu'ici était restée comme pétrifiée, prit alors la parole : « Mon pauvre fils, lui dit-elle, de ce ton affectueux que tu lui connais, tu es hors de toi, je ne te reconnais plus.

— Personne ne me reconnaît plus. Le barbare ne m'a pas reconnu non plus.

— De qui parles-tu ? continua-t-elle ; que t'est-il arrivé ? Peut-être que le père de Rosette...... »

Il se tut un instant ; puis il demanda, de l'air de quelqu'un qui se réveille d'un songe : « Rosette a-t-elle un père ? »

Ma mère se couvrit le visage avec son mouchoir, et je me jetai au cou de ce pauvre malheureux. Mes embrassements le firent un peu revenir à lui ; il me les rendit ; puis il me dit d'un ton qui brisa nos cœurs : « Ah ! ma sœur, ma chère sœur, ma bonne mère, je suis........ le plus malheureux de tous les hommes. »

Ma mère le voyant si épuisé, et desirant ménager mon père, lui dit : « Tu es fatigué, mon fils, va te reposer ; demain, tu nous ra-

conteras ton malheur : tu vois déjà combien nous le partageons ; va, mon cher Adolphe, si ton père entrait, et qu'il te vît dans cet état, tout l'agrément de la soirée se changerait pour lui en tristesse. »

Il nous regarda toutes deux avec une douleur inexprimable, et monta dans sa chambre. Ma mère cacha tout à mon père. A peine celui-ci était-il rentré, qu'il s'informa de mon frère. Notre réponse, qu'il était allé se coucher pour se remettre de sa fatigue, ne lui fit rien soupçonner de funeste.

J'en étais là, ma chère amie, lorsque Lisette me remit ta lettre. Mon frère n'a pas encore quitté sa chambre. Tu sais qu'elle n'est séparée de la mienne que par une mince cloison. Je l'entendis jusqu'après minuit, se parler à lui-même, et soupirer. Il paraît qu'il ne s'est endormi que vers le jour. Dieu soit béni ! ta relation nous sauve le tourment d'entendre cette cruelle histoire de sa bouche. Quelles sensations, chère enfant, ne dois-tu pas avoir éprouvées toi-même, en l'écrivant ! Je m'interdis toute observation sur les procédés de ton père ; car, moi aussi, je

ne veux jamais oublier que la sœur de mon cœur est sa fille.

J'ai communiqué ta lettre à ma mère, et nous avons résolu de la faire voir à mon père, mais sans demander à Adolphe les motifs de son désespoir.

Mon père n'a pu lire cette lettre sans le plus vif mécontentement. « Vous savez, nous dit-il en la serrant dans sa poche, que j'ai toujours plus desiré que je n'ai osé espérer l'union d'Adolphe et de Rosette. Je connais depuis long-temps la dureté de caractère de Reinhard : c'est cette dureté et son orgueil, dont la source et les motifs sont dans sa richesse, qui ont abrégé la carrière de son estimable femme. Le seul moyen de rendre le repos à sa fille, et de diminuer l'éloignement de Reinhard pour notre fils, est que celui-ci s'absente pour quelque temps, afin de chercher à l'étranger un état qui puisse flatter l'amour-propre du prevôt, et contrebalancer les espèces de son pupille. Je m'occupe depuis plusieurs jours de ce plan, dont j'ai fait part hier à M. le pasteur; celui-ci l'a non seulement approuvé, mais il m'a encore offert une recommandation pour un de ses parents,

qui occupe une chaire importante à l'Université d'Erlangen. Une ou deux années sont bientôt passées; et qui sait ce qu'un jour la Providence réserve à ce jeune homme, dont les talents sont trop à l'étroit dans sa sphère actuelle, et dont la conduite a été jusqu'ici exempte de tout blâme? Ne crois pas, bonne mère, que ce plan m'ait été suggéré par l'ambition. Tu sais combien je m'estime heureux dans ma position, et que j'ai peut-être opéré plus de bien comme instituteur, que je ne l'aurais pu faire, si l'exiguité de mes moyens ne m'eût empêché d'achever mes études pour obtenir un emploi de pasteur. »

Adolphe entra dans ce moment; son visage portait encore l'empreinte du chagrin, mais son désespoir s'était calmé. Mon père lui parla avec toute la tendresse de son cœur. Il lui dit qu'il était instruit de son aventure, et lui donna ta lettre à lire. J'aurais bien voulu l'en empêcher, prévoyant que l'indignation et la honte feraient retomber mon frère dans le délire. Je ne m'étais pas trompée; mais au bout de quelques moments mon père mit fin à ses transports fougueux. Il

prit la main d'Adolphe, et lui dit d'un ton de dignité qui pénétra jusqu'au fond de mon ame : « J'avais cru jusqu'ici que mon Adolphe était digne de sa Rosette, digne de cette fille estimable, dans le cœur de laquelle la passion même devient une vertu. Je vois que je me suis trompé. La passion de mon fils ressemble à un ouragan furieux, au gré duquel il s'agite comme une feuille légère, pour retomber dans la poussière aux pieds de son amante. Elle se réjouissait sans doute de ta conduite avec son père; mais combien elle éprouverait de honte de ta conduite avec toi-même! Où est donc le courage que tu voulus si souvent lui inspirer? Qu'est devenue la vertu, compagne fidèle de ton amour, et en faveur de laquelle je ne l'ai pas seulement toléré, mais souvent béni en silence? Un seul instant a détruit les sublimes principes de ton âme, et peut-être anéanti pour jamais le bonheur de tes parents. » Adolphe ne put y tenir plus long-temps. Il se jeta aux genoux de son père, et se cacha le visage dans son habit. « Dieu! ô Dieu! s'écria-t-il en sanglotant, que suis-je, qu'étais-je! Non, je ne suis pas digne d'un tel père, ni d'une telle amante. »

Lisette vient chercher ma lettre. Je me hâte de finir. Vendredi prochain tu trouveras, ma chère, dans le creux de l'arbre chéri, la fin de cette relation.

LETTRE VIII.

CHARLOTTE A ROSETTE.

Continuation de la précédente.

Je n'ai pas besoin, mon amie, de te peindre les sensations que le discours de mon père, et le noble repentir de mon frère, produisirent en moi. Ce bon père le releva et le serra dans ses bras. Après que tous deux se furent remis de cette terrible secousse, mon père lui dit : « L'orgueil, mon fils, que j'ai si souvent tâché de réprimer en toi, a été rabaissé par celui d'un autre. J'espère que cette amère leçon ne sera pas perdue pour toi. » Et alors il lui fit part de ses projets. Adolphe l'écouta avec une grande attention et un plaisir visible. Tout à coup il l'interrompit par un profond soupir. « Tout cela est bien, tout cela est très beau ; mais Hartwig..... »

« Celui-ci ne doit pas t'inquiéter, reprit mon père. Les lois de notre pays défendent aux tuteurs de marier leurs enfants à leurs pupilles, avant que ceux-ci aient atteint leur majorité. Hartwig compte à peine vingt-trois ans, et il peut arriver bien des choses dans l'espace de deux années. » « Cela est-il bien vrai? s'écria Adolphe; en ce cas, je n'ai plus rien à desirer.

— Est-ce que ton père t'a jamais trompé? Pour te faire rougir de ta méfiance, je vais te faire lire la loi.

— Non, non, ô le meilleur des pères! pardonnez-moi ce moment de doute. Le malheureux qui souffre à tant de peine à croire une bonne nouvelle! Allons, je vais partir. Je partirai après-demain, demain, aujourd'hui. » Enfin, le départ d'Adolphe fut fixé de lundi en huit, jour du passage de la voiture de poste par notre village. En ce moment, tout le monde est occupé de son trousseau. Notre bon père lui remettra en partant deux cents florins, et le pasteur espère lui faire obtenir la pension gratuite par le moyen de son cousin. Dès le lever du soleil, mon frère est en mouvement : tel qu'un ar-

dent chasseur, il monte et descend les degrés de l'escalier, et sa chambre a tout-à-fait l'air d'une friperie. Il n'y a qu'une chose, ma bonne amie, qui tourmente ce pauvre pélerin; c'est de ne plus pouvoir te voir ni t'embrasser avant son départ. Mais le voici lui-même qui m'arrache la plume de la main.

Oui, ma bien-aimée, cela me tourmente, et toi aussi, j'en suis sûr. Je pars pour revenir avant deux ans, comme ton fiancé, ou pour mourir, en prononçant ton nom, sous un ciel étranger. Je ne te rappelle pas nos serments. Des liens sacrés et éternels unissent nos cœurs; avant de les séparer, il faudrait qu'un Dieu les anéantît. Ce sentiment vainqueur me donne assez de force pour sacrifier notre correspondance à ton repos et à ta délicatesse. Cependant tu seras instruite de toutes les particularités de ma destinée. Notre bonne sœur se chargera de ce soin. J'espère que mon éloignement te réconciliera avec ton père sans favoriser toutefois son Hartwig. Le favoriser.... Oh! qu'ai-je écrit là! Pardonne, pardonne moi, mon excellente amie! j'en rougis de honte, et cependant j'aime mieux laisser subsister ce passage, que de le rayer. Je ne ca-

cherai aucun de mes défauts, aucun des mouvements de mon ame, à la future compagne de ma vie.

Adieu, ma Rosette! reçois le plus brûlant baiser d'adieu de ton amant, et donne lui ta bénédiction.

LETTRE IX.

ROSETTE A CHARLOTTE.

Ma bonne Charlotte, Lisette m'a heureusement remis ton avant-dernière lettre. Plût à Dieu que la dernière me fût arrivée aussi intacte! Je t'en parlerai plus tard.

Ta relation, ma bonne amie, a rouvert les blessures de mon cœur, qui n'étaient encore que trop fraîches. Ce pauvre, ce bon Adolphe! combien il a souffert! Quoique je puisse me faire une idée de ses tourments, puisque je les mesure d'après les miens, le tableau que tu m'en as fait m'a cependant rendue si malade, qu'il m'a fallu garder le lit pendant deux jours. Mon père est venu me voir deux fois; mais il m'a caché si bien son inquiétude, ses attentions étaient si froides, son ton était si sec, ses consolations si mesurées, que je ne

pus m'empêcher d'établir entre lui et mon père Oswald une comparaison qui augmentait encore mes souffrances. O ma Charlotte! combien tu es heureuse! quel digne, quel excellent homme que ton père! c'est le véritable ange gardien de ses enfants. Que Dieu le bénisse! quel bonheur pour moi qu'il ait aussi été le mien! Puisse-t-il l'être toujours! Avec quelle force irrésistible, quoique douce, n'a-t-il pas attaqué l'ame égarée de ton frère, pour l'arracher au plus affreux désespoir! Que n'ai-je pu aussi embrasser les genoux de notre sauveur! s'il m'était possible d'aimer Adolphe plus que je ne l'ai aimé depuis le jour où nos cœurs se donnèrent pour jamais l'un à l'autre, son pieux repentir, son retour filial vers son père, eussent opéré ce miracle. Quoique toute communication avec mon bien-aimé me soit interdite, quoique ce ne soit que par toi que j'en aurai des nouvelles; cependant je ne puis penser, sans trembler, à son éloignement. Ce n'est pas que je le désapprouve : comment pourrais-je désapprouver une démarche qui, seule, peut ranimer mon espoir presque éteint! Mais, qui peut savoir à quelles tempêtes son absence va m'exposer, et à combien de per-

sécutions elle n'encouragera pas les ennemis de notre amour? Ma résolution est prise; je combattrai jusqu'à ce que je succombe, et leur triomphe sera ma mort. Cependant, les lois m'assurent un appui que j'eusse desiré ne chercher que dans le sein de mon père. Hé bien, que leur égide salutaire me couvre, jusqu'à ce que le temps vienne la briser. Sans doute il peut arriver bien des événements dans l'espace de deux années; mais celui qui a tracé le sentier de notre destinée, et qui l'a parsemé de tant d'épines, sait lui seul, ma chère, si ces événements seront favorables à nos vœux, ou les feront évanouir. Pardonne à ma tristesse, ô ma Charlotte! elle ne vient pas seulement du départ de mon Adolphe, mais encore d'un petit événement que j'ai promis de te conter. Dans l'espoir de trouver aujourd'hui la suite de ta lettre à l'endroit désigné, j'avais essayé de quitter le lit vers les dix heures. Une promenade dans le verger ne pouvait donner lieu à aucun soupçon. Je fis quelques tours le long de la haie, et je m'assis enfin au pied de notre confident muet. Je jetai d'abord des regards craintifs de tous les côtés, comme si j'allais commettre un vol; enfin ne

voyant personne nulle part, je pris dans le creux de l'arbre ta lettre d'hier. Le cachet en était rompu, et recollé avec adresse, mais non pas assez bien pour que l'on ne s'en aperçût pas. Je la cachai dans mon sein palpitant, et d'un pas tremblant je gagnai ma chambre, où je pus la lire tranquillement, parce que mon père avait chez lui un bas-officier prussien qui, depuis quelques jours, se trouve ici en recrutement. Cette circonstance, que j'abandonne à tes propres réflexions, et que je m'efforce de bannir de ma pensée, avait tellement irrité mes nerfs déjà si abattus, que je retombai dans mon premier accablement. Je parus cependant à table, et je me fis une violence extrême pour cacher mes inquiétudes à mon père. Depuis mon retour à Mayenthal, il n'a jamais été de meilleure humeur, ni aussi attentif envers moi. Voyant que je ne touchais à rien, il me servit, me força de manger, et m'appela même une fois Rosette, au lieu que, depuis trois semaines, il ne m'avait jamais nommée que Rose. Après le repas il me dit : « Montre-moi ta bourse. » Je la lui donnai; il y avait à peu près trois florins. Il y ajouta six ducats, et me la rendit en

disant : « La fille du prevôt Reinhard ne doit jamais être sans argent. » Je le remerciai d'aussi bonne grâce que me le permit mon trouble. En d'autres temps, cette générosité ne m'eût pas étonnée. Mon père hait autant l'avarice qu'il aime la richesse ; mais aujourd'hui précisément et si promptement ! Je ne puis m'expliquer cette transition subite du plus grand mécontentement à la plus grande bonté, que par des suppositions qui, peut-être, sont dénuées de fondement, mais qui me paraissent assez importantes pour me faire concevoir des craintes sur notre correspondance.

Après beaucoup de réflexions pénibles et inquiétantes, j'ai enfin risqué de proposer à Lisette, qui, pendant ma maladie, s'était montrée à moi d'une manière très avantageuse, de charger quelquefois sa mère d'une petite lettre pour toi. Cette femme est pauvre et honnête ; feu ma mère lui faisait beaucoup de bien, et j'ai eu moi-même le bonheur de lui rendre, il y a peu de jours, un service dont elle a été très reconnaissante. Lisette m'a tout promis, en me garantissant la religieuse discrétion de sa mère ; et un de mes florins a mis le sceau à notre traité. Après le

dîner, le sergent revint heureusement chez mon père, et j'eus le temps de terminer ma négociation, et d'écrire ma lettre, que la bonne vieille se charge de te remettre en main propre. Je sens fort bien, ma Charlotte, ce qu'un pareil commerce clandestin a d'humiliant, combien il paraît même suspect; mais pourquoi me vois-je forcée de cacher aux yeux de celui pour lequel je ne voudrais pas avoir le moindre secret, des lettres que j'écris en présence de l'Être qui voit tout? Encore quelques mots pour ton frère.

Que Dieu te conduise et te protége, mon Adolphe; que l'ange protecteur du chaste amour t'accompagne! entre avec joie et confiance dans ta nouvelle carrière; et si des nuages viennent obscurcir ta route, souviens-toi que la persévérance finit toujours par être couronnée. Reçois ce ruban tissu par la main de l'amour, d'une boucle de tes cheveux noirs mariés à mes cheveux blonds; attache-le à ta montre, et chaque fois que tu la regarderas, ce ruban te dira: à cette même minute ta Rosette pense à toi. Accepte ces pièces d'or, je ne saurais consacrer le cadeau de mon père à un usage plus sacré; si tu les

refuses, tu refuses la main qui te les présente. Reçois le baiser que ta sœur imprimera sur tes joues au nom de ta Rosette.

LETTRE X.

Le sergent STOURM, *au prevôt* REINHARD.

L'OISEAU est pris, M. le prevôt, et il faudrait qu'il fût un diable incarné pour nous échapper. Je ne m'étonne pas qu'il ait donné dans l'œil à votre fille. C'est, Dieu me damne! un gaillard moulé qui mesure ses sept pouces complets.

Mon caporal m'attendait déguisé en exempt de police, et accompagné de deux drôles bien robustes, au cabaret en avant de Wildheim, où il était convenu avec le postillon qu'il s'arrêterait pour boire la goutte. Heureusement que notre pédagogue ne s'était point muni d'un passe-port, et qu'il prit la mouche au mot de vagabond que prononça le caporal. Le drôle voulut même tirer son couteau de chasse; mais on y mit ordre. Quant à moi, il ne me soupçonnait nullement, parce que je portais un habit vert, et me faisais passer

pour un chasseur. Ce n'était pas mentir; car une telle recrue est un gibier qui vaut toujours au moins un chevreuil, ou un sanglier. J'ai présenté hier mon prince enchanté à mon capitaine, qui se trouve justement ici en congé. Il en est si émerveillé, qu'il a manqué de m'embrasser. Il eut aussi la précaution de le débarrasser de sa bourse, qui contenait environ deux cents florins en carolins, et six ducats de Hollande. Ces ducats me rappellent, M. le prevôt, les trente autres que vous avez promis de me compter, si le coup réussissait. Je les ai, sur mon ame, bien gagnés; car si cette affaire se découvrait, je n'échapperais pas aux travaux forcés, et vous n'en seriez pas quitte pour trois cents ducats.

Envoyez-moi le petit rouleau à l'adresse de l'aubergiste du F** à Anspach, où je l'irai prendre; car je ne retournerai pas à Mayenthal avant six semaines, peut-être encore plus tard, étant chargé d'escorter, le mois prochain, un transport de recrues à H**.

Adieu, M. le prevôt, je suis votre dévoué serviteur,

WOLFGANG STOURM,
Sergent-major.

LETTRE XI.

Réponse du prevôt REINHARD.

Un honnête homme tient sa parole. Vous recevrez ci-joint, monsieur le sergent-major, les trente ducats que je vous ai promis. Cette farce me coûte quelques centaines de florins; mais je ne regrette pas cet argent, car je crois ne pouvoir acheter trop cher la liberté de ma pauvre fille égarée. Tâchez surtout de faire bientôt joindre le régiment à ce diable de garçon. La mort de l'électeur de Bavière pourrait bien amener une guerre, et alors un hussard ou un boulet de canon me rendront peut-être un second service, qui m'affranchira de tout autre souci.

J'ajoute encore six ducats pour votre caporal, qui doit être un gaillard consommé. Brûlez cette lettre; elle n'a besoin d'aucune réponse.

Je suis avec reconnaissance, votre serviteur. R.

LETTRE XII.

CHARLOTTE A ROSETTE.

Déja plus de quinze jours se sont écoulés depuis le départ de mon frère, et il n'a pas encore écrit. Son silence commence à inquiéter mon père; ma mère et moi nous en éprouvons de vives craintes. Hier, M. le pasteur a écrit, sur l'invitation de mon père, à son cousin à Erlangen, pour s'informer si Adolphe n'y est pas encore arrivé. Tu seras instruite sur-le-champ du contenu de la réponse. Envoie-moi, à tout hasard, la semaine prochaine, la mère de Lisette. Je te fais passer ce billet par notre Jeannette, qui vient de rencontrer ton père à cheval près du village, se rendant à la ville; il faut donc que j'abrége pour être sûre qu'il te sera remis avant son retour. Quelque courage que mon frère ait montré jusqu'au jour de son départ, les adieux furent très pénibles; on eût dit qu'il allait se séparer de nous pour toujours. Ta lettre a brisé son cœur; il dit qu'elle lui a fait connaître toute l'horreur de son sort. « Mande-lui, ce furent ses dernières paroles, que je

la prie de regarder le soleil chaque fois qu'elle entendra sonner midi; cet astre pur et ardent est le symbole de notre amour; c'est ainsi que nous nous réunirons tous les jours dans un asile dont la main d'aucun homme ne pourra nous défendre l'entrée. »

Adieu, ma chère; je suis à jamais ta Charlotte.

LETTRE XIII.

ADOLPHE *à son père* OSWALD.

Rassemblez, mon père, tout votre courage, toute votre religion, pour entendre le récit d'un événement qui ruine tous vos plans et toutes les espérances de votre Adolphe. Je suis la victime de la plus infâme trahison. Vous savez qu'en partant de Mayenthal, j'étais dans la voiture de poste : au premier relais, il y entra un recruteur prussien en habit bourgeois; et dans un cabaret isolé, non loin de Wildheim, village où il trouva encore trois de ses complices, je fus enrôlé de force, sous le prétexte que j'étais un homme suspect de vagabondage, parce que je n'avais point de passe-port. Dispensez-moi, mon père,

de vous faire un récit détaillé des humiliations et des chagrins que j'ai éprouvés. J'ai passé quatre semaines parmi les recrues; j'ai fait tous mes efforts pour abréger le noviciat de mon esclavage. Je me suis exercé du matin au soir, et suis enfin parvenu à égaler mes maîtres. Il y a huit jours que j'ai rejoint ici le régiment de St**. Je ne souffre aucune privation; si cela était, je le sentirais à peine. Mon argent est entre les mains de mon capitaine, qui le garde en dépôt, afin de s'assurer de moi; cependant il m'en donne, à ma demande, des à-compte de quelques gros, et jusqu'à un florin. Je suis encore heureux que ma malle ait été expédiée par une voiture de roulage; sans cela, elle eût été la proie de mes voleurs. Il est évident, mon cher père, que le plan diabolique de mon enlèvement avait été conçu avant mon départ. Ce ne sera pas aux lois, mais à la conscience à en punir l'auteur; il n'est pas difficile, du moins pour moi, de le deviner. J'ai fait ici connnaissance avec un jeune homme qui, en peu de jours, est devenu mon ami. Il vient de perdre sa place de contrôleur des grains par la mort du seigneur auprès duquel il était employé, et il

est résolu d'aller chercher fortune à l'étranger. Il se nomme Erdmann. Je lui ai conseillé de diriger sa route par nos contrées, et il m'a promis de passer par Mayenthal. C'est chez lui que j'écris cette lettre; vous la recevrez de ses mains : je préfère cette voie pour vous donner de mes nouvelles, quoiqu'elle soit plus lente, parce qu'il est défendu aux soldats d'écrire par la poste autrement que par lettres non cachetées. Cet estimable jeune homme vous donnera d'autres détails plus circonstanciés sur mon sort : quand même j'en aurais le temps, je n'aurais pas le courage de le faire moi-même. Comme Rosette ne pourra pas ignorer long-temps mon désastre, je conjure Charlotte de l'en instruire avec tous les ménagements possibles : lui dévoiler tout, serait lui donner la mort. N'oublie pas de lui dire, ma chère sœur, que, malgré mon état d'esclave, je ne manque jamais de regarder le soleil à l'heure de midi; et que je puiserais l'existence dans cette source, si la soif de la vie n'était pas éteinte dans mon ame. On parle d'une guerre prochaine. Je ne chercherai pas la mort, mais je la fuirai encore moins. Votre image, ô le meilleur des pères! et vos sages

préceptes, m'accompagneront sur le champ de bataille, et je serai digne de vous comme soldat, ainsi que je l'eusse été comme étudiant. Mon nouveau maître, le tambour, m'appelle; adieu, mes chers parents, qui me serez éternellement chers, plaignez, aimez, bénissez votre malheureux fils,

LETTRE XIV.

ROSETTE A CHARLOTTE.

Le repos que devait me procurer le départ d'Adolphe m'a fui pour jamais. Son silence, ma chère amie, ne peut avoir que des causes funestes : puissent les nouvelles que j'attends de toi, par le retour de Jeannette, tarir au moins la source de cette partie de mes chagrins! Si ton digne père ne m'avait pas appris à rejeter l'idée du pouvoir des esprits malins sur les hommes, comme une chimère enfantée par la bigoterie et la superstition, chaque jour me confirmerait dans l'opinion que quelque démon se plaît à déjouer toutes mes précautions, et à déceler mes démarches les plus secrètes. Depuis quelques jours mon père avait été alternativement avec moi affable ou

indifférent, mais jamais dur. Une seconde visite de son pupille, dont j'ai écouté avec une patience héroïque le sot radotage et les cajoleries plus dégoûtantes encore, n'a pu lui donner l'ombre d'aucun mécontentement contre moi. Cependant son front s'obscurcit de nouveau la semaine dernière; je fus de nouveau nommée Rose tout court; il mettait un ton si grondeur, si impérieux dans ses demandes et dans ses commandements, que je suis presque toujours tremblante en sa présence : je l'étais encore hier lorsqu'il me réprimanda très amèrement pour avoir, dans le trouble de mes sens, renversé son verre, dans lequel je devais lui verser à boire. « Tu n'as pas d'yeux, pas de réflexion, et ta mauvaise conscience est cause de tout cela. » Je soupirai. « Voilà encore un de ces soupirs, continua-t-il, qui doit m'accuser devant Dieu. — Ah ! mon père, mon cher père, comment pouvez-vous me croire si dénaturée ? comment ai-je pu mériter ce cruel soupçon ? — Par ta désobéissance.

— Désobéissance ! repris-je en sanglotant et en joignant les mains.

— Il faut que je l'avoue, ce jésuite d'Os-

wald a fait de toi une hypocrite consommée. »

Pardonne-lui, ma Charlotte; moi aussi je lui ai pardonné. J'étouffai un second soupir, et je me tus. Quelques minutes après, je reculai ma chaise pour me lever de table.

« Encore un mot, mademoiselle : combien vous reste-t-il des ducats que je vous ai donnés il y a quelques semaines? »

Cette question me pétrifia; je restai immobile sur ma chaise; et ne pus proférer une parole.

« N'entends-tu pas? je voudrais voir tes ducats : tu as toujours été bonne ménagère, ils ne peuvent être tous dépensés. Ta bourse! » Charlotte, je crois que ma main tremblait en lui remettant la bourse, mais mon cœur ne tremblait pas. « Hem!... à peine un florin! dit-il en comptant ma monnaie : où sont donc tes ducats?

— Je ne les ai plus.

— Qu'en as-tu fait?

— J'ai payé une dette.

Il me regarda fixement dans les yeux. Je ne les baissai pas, j'avais dit la vérité.

— A qui devais-tu? »

Je gardai le silence, et je crois que mes

yeux dûrent lui dire : mon père, respectez mon secret.

— Tu les a donnés à ton drôle ! misérable.... » Je ne puis écrire l'épithète qu'il ajouta. Mon cœur se révolta. J'eus la force de me lever, et de quitter la chambre sans reprendre ma bourse. Je ne sais, ma Charlotte, si la fierté de l'innocence me donnait, dans ce moment, une contenance particulière ; mais la voix de mon père se radoucit tout à coup. « Va, s'écria-t-il sur mes pas ; j'oublie volontiers ce tour, si tu veux oublier le drôle. » Je ne l'oublierai jamais, pensai-je en moi-même, et mon ame se serra plus fortement contre son image. Ne l'instruis pas de cette scène, ma Charlotte ; son cœur souffre assez de ses propres douleurs. Je ne cache rien au tien. Que deviendrais-je, si je n'avais une amie, pour déposer dans son sein le secret de mes peines ?

LETTRE XV.

CHARLOTTE A ROSETTE.

Lis, ma sœur, et pleure avec nous, mais ne te désespère pas. Le dernier degré des maux qu'éprouve l'innocence est aussi le plus rapproché de celui de son triomphe. L'écrit dont tu trouves ci-joint un extrait, nous a été remis aujourd'hui par un voyageur dont mon pauvre frère s'est fait un ami. Il restera encore quelques jours avec nous. Il faut qu'il nous raconte tout, tout ce qu'il en sait. C'est un jeune homme intéressant, qui prend la part la plus vive à nos chagrins; ce qui contribue un peu à les adoucir. Que ne pouvons-nous, ma très chère amie, te réunir à notre cercle! Tu t'appuierais sur nous, et nous aiderais à supporter nos peines. Cache cependant, et avant tout, ta douleur à ton père. Je conclus de ta lettre que notre malheur serait un triomphe pour lui. Erdmann, c'est le nom de l'étranger, nous proteste d'avoir laissé mon frère triste, il est vrai, mais résigné; quoique sans espérance, il n'est pas désespéré. En voilà assez pour les premiers jours de cette

nouvelle école d'adversité. Adolphe a du courage et de l'honneur; il se distinguera, et s'élèvera bientôt au-dessus des misérables qui lui imposèrent ses chaînes. Aide-nous, mon amie, à implorer pour lui la divine Providence. Elle ne le soumettrait pas à de si terribles épreuves, si elle ne voulait pas le conserver pour toi et pour nous, et en faire un homme d'une vertu éprouvée.

LETTRE XVI.

ROSETTE A CHARLOTTE.

Je viens, ma Charlotte, de perdre six semaines de mon existence, sans savoir ce qu'elles sont devenues. A peine avais-je achevé la lecture de ta lettre et de celle qui y était renfermée, que j'ai éprouvé frissons sur frissons; mes jambes sortirent de leurs articulations; à peine ai-je pu atteindre mon lit, qui cependant n'était pas à quatre pas de moi. Je tombai dessus en travers, et pour ainsi dire, privée de sentiment. Je ne pouvais ni soupirer, ni pleurer; je ne pouvais que trembler. Mes yeux n'étaient point fermés, et je ne pouvais rien voir; je n'étais pas en-

dormie, et pourtant je ne pouvais rien entendre. Oh! ma sœur, tu ne sais pas tout, ou bien, par pitié pour moi, tu n'as pas voulu m'instruire de tout ce que la nouvelle du triste sort d'Adolphe doit avoir d'affreux pour moi. J'étais étendue comme un criminel sur la roue, qui, les membres déjà rompus, attend le coup de grâce de la commisération de son bourreau. Je ne sais combien de temps a duré mon anéantissement. Lorsque je revins à moi, je sentis mon visage inondé des larmes de Lisette, qui, pâle comme la mort, était couchée sur moi. Elle avait caché dans son sein les lettres qu'elle avait trouvées à côté de moi sur le lit, et ne cessait de m'appeler par mon nom avec l'accent de la plus profonde douleur. Enfin, je pus lui donner un signe de vie. Ma première pensée n'était pas pour Adolphe, pas pour toi, mon amie, mais pour mon père. L'idée qu'il pourrait monter chez moi, et y trouver ces affreux documents, me saisit comme un coup de foudre. Je me ressouvins que je les tenais dans la main lorsque mes sens m'abandonnèrent, et je tâtonnais autour de moi pour les saisir. Lisette devina mon intention. Les voilà, me dit cette bonne

fille ; je les ai cachées, de peur.... Dès ce moment je pus parler. D'une voix éteinte et craintive, je priai Lisette de prendre dans mon armoire mon portefeuille qui ferme à clef. J'y serrai les lettres et lui dis : Jure-moi, mon amie, d'accomplir ma dernière volonté. Elle me tendit la main en pleurant. Porte, dès que tu le pourras, ce portefeuille à ta mère, et conjure-la, par la tombe où je vais bientôt descendre, de le remettre, après ma mort, à ma Charlotte. Elle vous récompensera tous de ce service ; pour moi, je ne le puis. Lisette me promit tout, et dès ce moment je fus plus tranquille.

Mon père, qui attribua peut-être mon état au chagrin qu'il m'avait causé la veille, ne parut pas d'abord faire une grande attention à ma maladie ; il vint me voir, parla peu, et de choses dont je ne me souviens plus ; et ce n'est que le troisième jour après que j'eus entièrement perdu connaissance qu'il fit appeler le médecin. Je fus pendant trois semaines entre la vie et la mort ; je ne pus savoir que par Lisette, qui n'avait quitté ni le jour ni la nuit le chevet de mon lit, ce qui m'était arrivé pendant ce temps-là. Le médecin m'avait

condamnée, et dès ce moment mon père redevint père à mon égard. Sauvez mon enfant, mon unique enfant, lui dit-il; la moitié de ma fortune sera votre récompense. L'on m'appliqua des vésicatoires; les douleurs du premier pansement me réveillèrent un moment du sommeil de la mort. J'aperçus le médecin qui portait une redingote bleue. Ah! m'écriai-je, le recruteur! le recruteur!... qu'il s'éloigne, qu'il s'éloigne!... et je perdis de nouveau connaissance. Mon père ne put supporter cette scène. Il se précipita hors de ma chambre comme s'il était poursuivi par un assassin, et depuis ce moment il n'accompagna plus le médecin que jusqu'à ma porte. Enfin ma jeunesse l'emporta; ma convalescence fut cependant si lente, et je suis encore si faible, qu'il m'a fallu cinq jours pour écrire d'une main tremblante le peu de lignes que je t'adresse. Je ne sais si je dois me réjouir de ma guérison; cependant la vie est un bienfait de Dieu; si elle doit être pour moi un fardeau, il m'aidera à le supporter.

Adieu, sœur de mon cœur; embrasse tes chers parents pour moi. Lisette m'a rendu compte de la tendre et craintive sollicitude

avec laquelle ils ont journellement fait demander de mes nouvelles auprès de sa mère. Si j'étais morte, ma première intercession devant le trône du Dieu de miséricorde eût été pour eux.

LETTRE XVII.

ADOLPHE *à son père.*

Je vis encore, mon excellent père, et je trouverais même supportable ma position, si elle ne me séparait de tout ce que j'ai de cher au monde. Mon ami Erdmann vous aura remis la relation de ma disgrâce, et y aura suppléé par ses récits. Depuis lors il ne m'est rien arrivé d'important; mais maintenant la guerre est déclarée, et hier notre régiment a eu l'ordre de marcher vers les frontières de la Bohême. J'ai employé, pendant cet hiver, mes heures de loisir à la lecture des bons ouvrages sur l'art de la guerre, que me prêtait notre lieutenant-colonel, lequel m'employait souvent à lui faire des copies. Cette préférence me procure toutes sortes d'avantages qui allégent le poids de mes chaînes. Cependant je

n'oublierai jamais que je les dois à une infâme violence. Mon capitaine est un maître sévère, mais juste. Il ne m'a encore adressé qu'une seule réprimande, mais qui a manqué de me conduire aux arrêts, parce que je m'étais avisé de me justifier. L'ouverture de la campagne aura donc lieu dans quelques semaines. Alors, mon cher père, vous aurez plus souvent de mes nouvelles. Deux de mes camarades, qui n'ignorent pas mon aventure, me proposèrent, il n'y a pas encore long-temps, de déserter avec eux. Quoique au fond de mon cœur je ne me croie pas très lié, une voix intérieure m'en détourna cependant. Ils désertèrent sans moi, et furent rattrapés. La punition terrible et ignominieuse qu'ils subirent justifia mes pressentiments. Un bourgeois de cette ville, au fils duquel je donne, depuis quelque temps, des leçons de lecture et d'arithmétique, m'a offert de vous faire parvenir cette lettre. Veuillez, mon cher père, en communiquer le contenu à Rosette. J'ai oublié de vous dire que j'avais sauvé ma montre. Elle est l'unique, mais aussi le plus grand trésor qui me reste. Aussitôt que je suis seul, je baise le ruban qui y fut attaché par la main de l'amour.

En me répondant, servez-vous de l'adresse que l'on vous donnera avec ma lettre.

Je suis à la vie et à la mort, votre fils reconnaissant.

LETTRE XVIII.

CHARLOTTE A ROSETTE.

J'AI arrosé, ma chère sœur, des larmes de la félicité, les preuves de ton retour à la vie. Que n'avons-nous pas souffert, et surtout moi, qui me croyais la cause de ta maladie qui s'était déclarée pendant que tu lisais ma lettre! Que d'éternelles actions de grâce soient rendues au Tout-Puissant, qui a fermé la tombe sous tes pas! Lorsqu'il en sera temps, il guérira aussi la blessure de ton cœur. Surtout ménage-toi bien, ma fidèle amie, et, aussi long-temps qu'il t'en coûtera quelque chose pour écrire, ne me fais donner que verbalement de tes nouvelles. Je t'envoie ci-joint une recette, qui, je l'espère, te fera recouvrer tes forces bien plus tôt que les ordonnances de ton médecin. C'est une lettre de notre cher Adolphe, pour le renvoi de laquelle je n'ai pas besoin de te recommander

les précautions. Elle nous a fait autant de plaisir que la tienne. Tout est gagné, puisque mon frère commence à s'accommoder de sa situation. Qui sait si ce détour, parsemé de ronces, n'est pas la route désignée par le ciel pour vous réunir un jour ? Je t'avoue sans rougir, ma chère, qu'Erdmann, l'ami d'Adolphe, est devenu pour moi ce que celui-ci est pour toi. Il ne s'était proposé de rester avec nous que peu de jours; mais nos chagrins sur le sort de mon frère ayant augmenté les infirmités dont mon père se ressent ordinairement à l'approche de la rigoureuse saison, cet estimable jeune homme s'est offert à le remplacer dans ses fonctions de l'instruction publique. Il a fait ses preuves devant notre pasteur, et en a obtenu, avec son approbation, l'autorisation nécessaire. Il est donc notre commensal depuis trois mois, et il me fit, la semaine dernière, la déclaration de ses sentiments, d'une manière si loyale, si franche et si modeste, que je ne pus lui cacher l'impression que ses qualités simples et douces avaient faite sur mon ame. Je le renvoyai à mes parents. Il leur parla hier; et s'il parvenait à obtenir un état dans nos con-

trées, ils consentiraient avec plaisir à couronner notre amour. Erdmann est le fils d'un employé du duché de Bareith; il perdit de très bonne heure ses parents, qui lui laissèrent de quoi satisfaire son goût pour l'étude de l'économie rurale. Après son retour de l'Université, il administra les possessions d'un seigneur dont la mort vient de le laisser sans emploi. Outre les talents de son état, Erdmann possède beaucoup d'autres connaissances précieuses, et son goût pour le beau et l'utile est si pur, si délicat, que nos soirées d'hiver nous paraissent aussi courtes dans sa société, que du temps où Adolphe nous faisait la lecture des chefs-d'œuvre de la science et de l'esprit, que nous écoutions avec tant de plaisir, assises à côté de notre mère, et occupées de nos rouets. Que ne m'est-il permis de présenter mon amant à la sœur de mon cœur, de lui demander son amitié pour lui! Mais ce jour luira aussi; mon cœur m'en donne tout haut l'assurance; alors je me dédommagerai sur le sein de ma Rosette, en lui payant les arrérages des embrassements dont je suis, depuis si long-temps, forcée de la sevrer.

LETTRE XIX.

ROSETTE A CHARLOTTE.

IL est bien vrai, mon amie, que ta lettre a versé sur mon cœur un baume salutaire. Elle m'est arrivée fort à propos; car il y avait deux heures que mon père m'avait amené son Hartwig dans ma chambre. Depuis ma maladie, il ne m'en avait pas dit un mot. Sa vue me saisit tellement, que je ne pus répondre que par un signe de tête et en tremblant, aux félicitations qu'il m'adressait sur ma convalescence. Tu peux donc juger, mon amie, si notre conversation était bien animée. J'ai cependant réparé ma faute à son départ; car alors je pus articuler distinctement mes remercîments. Lorsqu'il fut parti, mon père se plaça devant moi et me dit : Il faut maintenant que tu récompenses ta garde-malade; voici de l'argent. A ces mots, il me mit ma bourse dans la main. Cette vue me rappela une des scènes les plus cruelles de ma vie. Je laissai tomber la bourse, et n'eus pas la force de la ramasser. Mon père le fit pour moi, et la jeta à côté de moi sur la table, pendant

que je faisais tous mes efforts pour lui exprimer ma reconnaissance. Il dut lire mon embarras sur tous les traits de mon visage, et cela dut également réveiller en lui un souvenir qui ne pouvait lui être agréable. Il me quitta brusquement en me disant : « Sois tranquille, tout est oublié. » Quelques instants après, j'ouvris la bourse ; elle contenait quatre carolins. Ce présent me fit beaucoup de plaisir par rapport à Lisette et à sa bonne mère. Je venais d'en séparer une partie que je lui destinais, lorsque cette bonne fille entra pour me remettre ton message. Ce message me rendit la vie ; mais, pardonne-moi, Charlotte, j'ai lu la lettre d'Adolphe avant la tienne. Je me trouve infiniment soulagée de voir qu'il supporte son malheur avec tant de fermeté ; mais sa lettre ne saurait, malheureusement, guérir la plus profonde blessure de mon cœur ; mon père seul le pourrait. Dieu ! s'il voulait, seulement pour un instant, ressembler au tien ! heureuse amie, ton amour n'a pas trouvé en lui un persécuteur, mais un ange protecteur et un guide. Que je serais heureuse de pouvoir me jeter dans tes bras, et bénir ton amour ! Complimente de ma part ton Erd-

mann, et si tu écris à Adolphe, dis-lui aussi quelque chose pour moi. Comme tu aimes maintenant toi-même, ma Charlotte, tu peux, mieux que jamais, être auprès de lui l'interprète de mes sentiments.

LETTRE XX.

ADOLPHE *à son père.*

MAINTENANT, mon cher père, je connais l'état pour lequel je suis né : c'est celui de soldat. Mon sort est fixé ; c'est la Providence même qui l'a décidé.

Nous étions restés, depuis quelques semaines, assez tranquilles dans nos cantonnements ; mais il y a huit jours que notre poste fut attaqué à l'improviste par un parti supérieur en nombre. Nous nous défendîmes comme des lions. Ma compagnie prit position, avec le drapeau, dans un verger qui était défendu par une haie épaisse. Nous combattions déjà depuis une demi-heure ; deux de nos officiers étaient tués, lorsque le porte-drapeau tomba à mes côtés. Je saisis le drapeau, l'appuyai contre un arbre qui

était à côté de moi, et je continuai mon feu. Un obus fracassa l'arbre, et j'en reçus une contusion à la cuisse. Le coup me fit tomber, et le drapeau tomba près de moi. Je m'y enveloppai, et voulus essayer, quoique assis, de diriger mon coup sur un jeune officier d'état-major qui commandait l'attaque avec un sang-froid admirable. Le coup atteignit la tête de son cheval, qui s'abattit avec son cavalier. Au même moment, quelques grenadiers passent à travers la haie, et fondent sur moi la baïonnette en avant. Ne le tuez pas, leur cria de toutes ses forces le jeune officier qui venait de se relever, et s'était approché de la haie. J'étais entouré; l'on m'offrit quartier, et je rendis les armes. J'étais un des derniers à me rendre. La plupart de mes camarades étaient ou morts, ou déjà prisonniers. Mon sauveur s'approcha de moi, et ordonna que l'on me débarrassât du drapeau. Bravo, bravo, mon ami! me dit-il; êtes-vous Prussien? — Non, monseigneur. — De quel pays? — Je lui nommai ma patrie. — Vous êtes donc un de mes sujets? — Dans ce moment un grenadier me dit à l'oreille, que c'était le prince héréditaire de ***. Le regard du jeune

héros s'était un peu obscurci. Tous mes camarades, repris-je, peuvent attester, qu'étant en route pour me rendre à l'Université, je suis tombé, par la ruse et la violence, entre les mains de recruteurs prussiens. Cela est vrai, s'écrièrent trois ou quatre de mes camarades, prisonniers comme moi. « Et quand même cela ne serait pas vrai, dit le prince, avec la plus gracieuse affabilité, vous vous êtes comporté en brave, et j'aime la valeur, même dans ceux qui tuent mon cheval sous moi. J'espère que votre blessure n'est pas dangereuse. » Ce n'est qu'une contusion, dit le chirurgien qui venait de me visiter par son ordre. J'étais toujours assis à terre. « Ayez soin de lui, dit-il en s'en allant, et faites-m'en votre rapport demain. » Tout à coup le prince revint à moi. « N'auriez-vous pas envie, mon fils, de prendre du service dans mes hussards? Vous y entrerez comme maréchal des logis; et si vous vous comportez bien, j'aurai soin de vous. » — Mon souverain, le sauveur de mes jours, lui répondis-je, a les premiers droits sur mon bras. Mon sang, mon cœur sont à lui pour jamais! Le prince se mit à sourire. — « Bien, mon ami, vous ne

vous en repentirez pas. » — Il parla alors à quelques officiers; et lorsqu'il se fut éloigné, on me transporta, avec deux officiers impériaux blessés, dans une maison particulière, où l'on me prodigua tous les soins. Le prince fait tous les jours demander de mes nouvelles; et j'ai essayé hier, pour la première fois, de me lever. Le chirurgien m'assure que dans la quinzaine je pourrai prendre mes nouvelles fonctions.

J'en étais là, mon père, lorsque mon généreux protecteur vint me visiter dans ma chambre. « Eh bien, me dit-il en entrant, comment se porte M. le maréchal des logis? C'est bien de vous trouver debout. » Je ne pus que balbutier quelques mots; mais le prince comprit mon langage. Il me tendit la main. Je ne la baisai point, mais je la pressai contre mon cœur qui battait fortement sous elle. Un serrement de cette même main me prouva que cette liberté ne lui avait pas déplu. « Soyez toujours aussi brave que vous le fûtes le jour où nous fîmes connaissance, et faites-vous annoncer chez moi dès le premier jour de votre sortie. Je donnerai, en attendant, mes ordres pour votre équipement. » A ces mots

il me quitta. Je voulus l'accompagner, mais il s'y opposa.

Oh mon père! comment pourrais-je vous peindre tout ce que j'éprouve! Je sens seulement aujourd'hui que l'on peut être soldat sans être esclave. Ma vocation me porte à cet état; recevez ici mon serment de lui faire honneur, et veuillez en prévenir ma Rosette. Cet après-midi je fixerai pour la première fois le soleil d'un front serein. Dieu! si je pouvais contempler un seul moment le visage de cet ange! Un seul de ses regards me serait plus précieux que tout ce qu'un prince pourrait me donner.

P. S. Ma lettre n'a pu partir hier. J'ai reçu aujourd'hui la visite de mon nouveau capitaine. Il paraît être un militaire brave et expérimenté. Il a permis, mon cher père, que vous m'écrivissiez sous son couvert.

Je ne suis pas étonné de n'avoir pas reçu de réponse à ma dernière lettre. Les changements qui ont eu lieu dans mon sort en sont la cause. Ne pourriez-vous pas me donner des nouvelles d'Erdmann?

LETTRE XXI.

OSWALD A ADOLPHE.

Un fils, fut-il le plus tendre des fils, mon cher Adolphe, s'il n'est point père lui-même, ne saurait se faire une idée des jouissances d'un cœur paternel. Le ravissement de deux amants qui sont tout l'un pour l'autre est extrême; mais celui de bons parents, qui voient leur fils unique parcourir le chemin de l'honneur et de la vertu, est encore bien au-dessus. Oui, mon brave Adolphe, quand j'essayerais de te peindre les transports de notre joie sur ton avancement, et sur ce qui te l'a procuré, tu ne pourrais encore t'en faire une idée. Je pense avec toi que ta vocation est maintenant bien décidée. Je ne t'avais pas élevé pour l'état militaire; mais le maître des destinées a choisi. J'ai souvent craint, en voyant l'essor de ton esprit, que la sphère d'activité pour laquelle je te destinais ne fût trop bornée. Te voilà sans entraves; les barrières qui t'arrêtaient sont rompues, et tu peux poursuivre sans obstacles ta marche courageuse. Ne précipite cepen-

dant rien, ne heurte personne de front, et ne te laisse pas égarer par l'orgueil, en croyant obéir à l'honneur. Demain ta Rosette lira ta lettre. La pauvre enfant était bien près de la tombe; la nouvelle de ton enlèvement l'avait anéantie. Nous avons pu juger sur quelques mots qui lui sont échappés, qu'elle croit, comme nous, que son père est l'auteur de cette trahison. Depuis quelque temps on la laisse en repos au sujet de Hartwig. Tu vois, mon cher fils, que dans nos contrées l'aurore du bonheur se lève aussi pour toi. Quand tu seras une fois officier, l'orgueilleux Reinhard en rabattra. Au surplus, mon cher Adolphe, ta sœur est à peu près fiancée. Si tu avais reçu ma réponse à ta dernière, tu pourrais deviner le nom de ton futur beau-frère. Je laisse à Charlotte le soin de te le nommer. Elle ne veut pas renoncer à ce plaisir, puisque c'est de ta main qu'elle a reçu son amant. J'ai fait une tentative auprès du Consistoire, pour le faire nommer mon adjoint. Comme à présent, cher Adolphe, tu ne vaudrais plus rien pour être instituteur, je pense que tu n'auras rien à objecter à ce que je te cherche un successeur, d'autant

plus que cette place restera dans la famille.... J'espère réussir à faire appuyer ma demande par M. de Wertheim, qui est attendu la semaine prochaine au château, et qui, avant qu'il eût fixé sa résidence en Saxe, avait toujours eu beaucoup de bontés pour moi. Il est vrai qu'il n'est ici que co-seigneur, mais sa recommandation sera toujours d'un grand poids.

Adieu, mon cher, mon bon fils. Comme tu jouis maintenant de plus de liberté, j'espère que tu nous écriras plus souvent. N'y manque pas !

LETTRE XXII.

CHARLOTTE A ROSETTE.

Ne t'avais-je pas dit une fois, ma sœur, que l'innocence souffrante n'était jamais si près d'être couronnée qu'au moment où elle paraissait être parvenue au dernier point du malheur ? Mes pressentiments se sont vérifiés. Tu trouveras ci-joint, ma chère, mon adorable amie, l'évangile de notre bonheur domestique. Je n'entreprendrai pas de t'en tracer le tableau ; je laisse ce soin à ton cœur.

Il est vrai que le courage de notre jeune héros me donne quelquefois des inquiétudes, mais ma confiance l'emporte sur mes craintes. Je ne te parle pas aujourd'hui de mon bien-aimé; tu ne dois t'occuper que du tien. Notre bon père n'oublie pourtant pas sa fille par intérêt pour son fils. Il va au premier jour faire une démarche dont je ne te dirai rien avant de pouvoir en même temps t'annoncer le succès. Toute la famille de Wertheim séjournera, pendant la belle saison, à sa superbe terre, où nous avons passé tant de soirées d'été à causer sous la belle allée de tilleuls. Elle arrive pour éviter le spectacle des combats, dont ses possessions en Saxe sont menacées de devenir le théâtre. L'on fait ici toutes sortes de préparatifs de réception; moi et les miens, nous y aurons des rôles à remplir. Pour que cette lettre te parvienne plus tôt, ma bonne amie, Jeannette la remettra encore ce soir à notre bonne vieille. Aie bien soin de me renvoyer la lettre d'Adolphe le plus tôt possible.

LETTRE XXIII.

Réponse de ROSETTE.

C'EST aussi pour moi, ma chère, ma bonne Charlotte, que ta lettre a été un évangile. Depuis long-temps Adolphe est mon bien-aimé, je ne m'attendais pas qu'il serait un jour mon héros : ce noble, cet excellent...; je ne trouve point d'épithète assez belle pour lui. J'admire encore davantage sa conduite envers le prince, que sa valeur dans le combat. Sa fierté est estimable dans sa source, et je me fais presque un reproche de ce que nous lui en avons si souvent fait la guerre. Que j'aime maintenant notre prince héréditaire! J'ai senti son serrement de main dans toutes les fibres de mon cœur; il me semblait l'entendre dire, comme le fit Henri IV dans une circonstance semblable : *Je connais cela.* Tu vois, ma Charlotte, que je n'ai pas encore oublié le peu de français que je savais. Combien je serais heureuse si les poursuites d'Hartwig ne me menaçaient d'un nouvel orage! Il y a quelques jours qu'il vint encore me voir; mon père était sorti; j'espérais que

cette circonstance dont je lui fis part me débarrasserait de sa présence; mais il resta, et il monta la conversation sur le ton d'une familiarité presque offensante. « Votre père, me dit-il, fait des démarches auprès du grand-bailliage pour obtenir mon émancipation, et j'espère qu'alors notre mariage ne souffrira plus de retard. Une belle aubergiste est un plus beau soleil que celui qui est peint sur mon enseigne. » Il riait seul de cette sotte idée. Cependant je me contins. Je suis encore trop jeune, lui dis-je, pour être aubergiste. « Oh! tout cela s'apprend, reprit-il; je vous apprendrai bien autre chose. » J'étais rouge de colère. L'arrivée de mon père mit fin à ma contrainte. « Bien, bien, jeunes gens, nous dit-il, j'aime à voir cela. » Notre affaire ira, dit-il tout bas à cet être mal élevé, qui se retira bientôt après. Charlotte, bonne Charlotte, le mur qui me sépare de mon Adolphe n'est pas encore abattu. Un amant délicat serait découragé de ma froideur; Hartwig n'est pas de cette trempe: il porte sur sa figure une expression d'effronterie qui me fait tout craindre; aussi ses mœurs répondent-elles à l'indécence de ses regards, et justifient l'opinion que j'ai

conçue de lui. J'oubliais de te dire que Lisette le surprit, pendant ma maladie, dans une conversation plus qu'intime avec une jeune orpheline au service de celui qui tient aujourd'hui son auberge. Voilà la conduite de ce misérable, pendant que celle qu'il espère avoir bientôt pour femme luttait contre la mort. Mais pourquoi mêler du fiel dans la coupe de ton bonheur? Non, ma Charlotte, il t'est permis d'en goûter la douceur dans toute sa plénitude, tandis que mes lèvres sont réduites à n'en effleurer que le bord.

LETTRE XXIV.

CHARLOTTE A ROSETTE.

Le ton de ta dernière lettre a tempéré ma joie, ma bonne amie. Cependant j'ai à te raconter la plus intéressante aventure de ma vie, et qui en sera aussi, à ce que j'espère, la plus heureuse. La famille de Wertheim arriva lundi dernier au château : il avait été décidé que M. le pasteur, son épouse, mes parents ainsi que moi, nous irions la complimenter après le dîner. Mon père, voulant présenter son adjoint au baron, il a fallu qu'Erd-

mann se joignît au cortége. Nous fûmes reçus de la manière la plus gracieuse; et au moment où nous nous disposions à nous retirer, un jeune homme, M. de Dittmar, beau-fils du baron, entra dans le salon : à peine eut-il aperçu mon amant, qu'il courut à lui : «Eh! cher Erdmann, comment se fait-il que nous nous rencontrions ici?» La joie d'Erdmann, en retrouvant dans ce jeune gentilhomme un camarade d'Université qui lui avait toujours été cher, ne fut pas moins vive; ils s'étaient perdus de vue depuis plusieurs années. «Je ne veux pas vous retenir maintenant, dit celui-ci à mon amant, mais je compte vous aller voir ce soir pour nous entretenir du temps de notre ancienne liaison, et de ce qui nous est arrivé depuis.» M. de Dittmar vint en effet sur le soir, et Erdmann lui rendit compte de la manière dont il était venu à Mayenthal, et de sa résolution de s'unir à moi si, à défaut d'un emploi plus avantageux, il pouvait seulement obtenir la survivance de la place de mon père. «Je vois bien, cher ami, que vous vous entendez mieux au choix d'une femme qu'à celui d'un emploi, et que vos amis devront s'occuper pour vous de ce der-

nier article. » Après cette déclaration obligeante, M. de Dittmar prit congé, en invitant Erdmann à déjeuner pour le lendemain. Mon amant se rendit à l'invitation; et pendant que les deux amis causaient familièrement ensemble, le baron vint les trouver : ses traits portaient l'empreinte de cette sérénité du philanthrope, qui s'applaudit de pouvoir faire une bonne action. «Mon fils, dit-il à Erdmann, m'a instruit de votre caractère, de vos talents et de votre position actuelle : j'ai fait hier la connaissance de votre fiancée, et ma famille desire, ainsi que moi, que vos noces soient célébrées au château; en conséquence, je vous offre la place de mon intendant, qui va devenir vacante par la promotion du titulaire à un poste plus tranquille. Cet emploi vous procurera, outre un logement agréable, quatre cents florins d'appointements par année, ainsi que le blé et le bois nécessaires à votre consommation. » Erdmann était trop ému pour pouvoir articuler un seul mot; mais le baron lut sa réponse dans ses yeux. «Ne vous avais-je pas dit, s'écria M. de Dittmar, que vos amis s'occuperaient pour vous du choix d'un état?» La parole revint

enfin à Erdmann; mais il ne put jamais me dire comment il avait exprimé sa reconnaissance à son bienfaiteur. Il dit à M. de Dittmar: «Vous avez bien voulu être ma caution auprès de M. votre père; vous ne vous repentirez jamais de votre noble confiance en ma droiture et en ma probité.» — «Je le sais bien,» répliqua l'autre; et en saisissant le bras d'Erdmann, il ajouta: «Venez, que je présente à votre fiancée M. l'intendant de Mayenthal.» Lorsque je les vis arriver de loin se donnant ainsi le bras, je volai à la porte pour les recevoir. Je crus rêver lorsque M. de Dittmar m'annonça mon bonheur; il le fit de cette manière affectueuse et cordiale qui ajoute au prix du bienfait sans rendre la reconnaissance pénible. Ma chère amie, il n'était pas moins heureux que nous, lorsqu'il nous vit nous presser autour de lui, et le bénir en mêlant le sourire du bonheur aux larmes de notre joie. Il en répandit aussi des larmes de joie, et m'adressa quelques uns de ces compliments flatteurs qui ne sauraient rendre ni fière ni honteuse. Mais c'est après son départ que tu aurais dû nous voir, ma chère Rosette; nous tombâmes, Erdmann et moi, dans les bras de nos bons

parents, et c'est sur leur sein que nous reçûmes leur bénédiction pour notre union prochaine.

Mon père se rendit, après le dîner, au château pour faire ses remercîments au baron, qui lui remit la nomination de son gendre futur. L'intendant le mettra, à la fin de ce mois, en possession de la place et du logement. Je dois laisser deviner à ma Rosette ce qui arrivera après, jusqu'à ce que je trouve le temps et l'occasion de l'entretenir verbalement.

LETTRE XXV.

Continuation de la précédente.

Quelle jouissance, mon amie, que celle de faire des heureux ! J'envierais cette céleste prérogative à la famille de Wertheim, si elle n'en faisait pas un si noble usage. Il y a quelques jours que nous allâmes, ma mère et moi, lui faire nos remercîments. La baronne et sa fille, qui est une demoiselle très aimable, nous entretinrent avec tant d'intérêt de nos affaires, témoignèrent tant de plaisir de pouvoir me regarder comme habitante du château, et nous firent examiner avec une com-

plaisance si engageante mon futur logement, que je leur souhaiterais des principautés, afin de multiplier les occasions d'exercer leur bienfaisance. Je fis part de ce souhait à mon Erdmann. «Qui sait, me répondit-il, si leur bonté ne dégénérerait pas alors en cette nonchalante habitude d'obliger où le cœur n'est pour rien, et qui n'est plus récompensée par cette sublime délicatesse qui ne peut découler que d'une source très pure?» Il pourrait avoir raison : il me semble cependant qu'une ame vraiment élevée ne saurait tomber dans cette apathie, et qu'elle pourrait la prévenir en donnant plus d'aliment et de variété à sa bienfaisance. Dans tous les cas, ses bienfaits seraient toujours des bienfaits pour ceux qui en seraient devenus l'objet.

Nous en devons un nouveau à la générosité du baron, et qui devient important pour l'arrangement de notre ménage. La femme de l'intendant, que tu connais, nous céderait volontiers une partie de son mobilier, afin de diminuer les embarras de son déménagement. Il en fut question au château. Mon amant se montra disposé à accepter cette proposition, mais il témoigna en même temps son embar-

ras au sujet du payement. Il possède bien encore un petit capital, mais il est entre les mains d'un estimable parent auquel il ne voudrait pas le retirer. « N'est-ce que cela ? reprit le baron ; vous dites que la dette que vous contracteriez pour cet objet envers l'intendant s'élèverait à trois cents florins ; je les avancerai, et vous m'en bonifierez tous les ans sur vos appointements ce dont vous pourrez vous passer sans vous gêner. » O l'excellent homme ! nous voilà donc aussi tranquillisés sur ce point, et Erdmann occupera son charmant logement dès la semaine prochaine. Que ta Charlotte est heureuse de l'espoir de couler ses jours à côté d'un estimable époux, non loin de ses bons parents, et sans contrainte dans la société de ses bienfaiteurs ! Et toi, ma meilleure amie, ne seras-tu pas un jour tout aussi heureuse ? Ma Rosette vaut mieux que moi ; son sort ne peut être moins heureux que le mien. La célébration de notre mariage est fixée au quinze du mois prochain. Tu sais que c'est le jour de naissance de mon bon père. Le baron veut nous donner un petit dîner, et il dit que ce sera au nom de son fils ; et toi, ma sœur, tu y assisteras. Ne

t'effraye pas de mon projet, et ne sois pas assez injuste pour le considérer comme une plaisanterie. Privée de ta présence, ma joie ne serait pas complète ; et M. de Dittmar, auquel j'ai fait part hier de mon desir, se charge de le réaliser. Tu penses bien qu'il nous a fallu l'instruire d'une partie de ton histoire ; mais je crois n'avoir pas besoin de t'assurer que le cachet de l'amitié est resté intact. M. de Dittmar a la plus grande envie de connaître Adolphe, ainsi que ma Rosette. Quelques jours avant mes noces, il nous accompagnera à Friedlingue, pour appuyer notre invitation. La vanité de ton père ne pourra résister aux instances d'un seigneur. Toi et la jeune baronne, vous devez être les compagnes de la mariée, et après une séparation de neuf mois, et au jour le plus solennel de ma vie, je jouirai du bonheur de presser sur mon cœur la sœur de mon ame. Que pourrais-je maintenant lui dire de plus qui fût digne d'être lu par elle ?

LETTRE XXVI.

ROSETTE A CHARLOTTE.

Deux mots seulement, ma sœur. Voilà que depuis huit jours je suis de nouveau obligée de garder la chambre. Le frisson de la fièvre me reprit lorsque mon père m'annonça que Hartwig venait d'obtenir son émancipation, et allait sous peu se mettre à la tête de son auberge. Alors, ajouta-t-il, nous parlerons de son mariage. Malgré tous mes efforts, je fus obligée d'aller me coucher une heure après. J'imagine que mon père crut que ce n'était qu'une feinte, du moins sa physionomie exprima cette pensée. Contre son usage, il envoya de suite appeler le médecin, qui me trouva de la fièvre. J'eus encore deux accès, mais aujourd'hui je me trouve mieux, et j'espère.... oui, ma Charlotte, j'espère.... je tremble cependant autant d'appréhension que de joie, lorsque je pense au jour mémorable de notre réunion. Ton prochain mariage n'est pas un mystère ici; Hartwig l'a annoncé à mon père en ma présence, et celui-ci, soit par finesse ou par ménage-

ment, ne m'a pas demandé si j'en étais instruite. Je n'ai pas dissimulé le plaisir que me causa cette nouvelle. Apparemment que Hartwig voulait être galant, car il ajouta : « L'on dit que la fiancée est une demoiselle fort aimable. » Je répondis : « Personne ne connaît mieux que moi tout ce qu'elle vaut. Dieu la bénira. » Oui, mon amie, Dieu te bénira, et aussi long-temps que je te saurai heureuse, je ne serai pas tout-à-fait à plaindre.

LETTRE XXVII.

ADOLPHE *à son père.*

Mon excellent père ! bientôt j'aurai autant de peine à supporter mon bonheur que j'en avois naguère à soutenir le poids de ma misère. Votre Adolphe est officier, et il l'a été fait dans une occasion dont l'honneur le plus exigeant serait satisfait. Mais laissez-moi reprendre mon récit de plus haut. J'ai reçu votre lettre avec celle de Charlotte le même jour où j'ai été présenté à la compagnie comme maréchal des logis. C'était pour moi une double fête que je n'ai cependant pu célébrer que le soir dans une promenade soli-

taire. Depuis ce jour, il s'en est passé bien peu, sans que je n'aie eu l'occasion d'approcher le prince, et de recueillir de nouvelles preuves de son estimable caractère et de ses grandes connaissances. Il m'occupait souvent dans son cabinet, et le travail dont il me chargeait contribua bien plus à étendre mes connaissances, que tout ce que j'avais lu jusqu'ici sur la tactique. Le reste du printemps se passa en marches et en contre-marches presque continuelles, qui m'empêchaient d'écrire, et pendant lesquelles il n'y eut que quelques escarmouches peu importantes. Mais le 6 de ce mois fut pour moi un grand jour. A mon retour d'une reconnaissance à la tête de vingt-cinq hommes, nous entendîmes quelques coups de feu près d'un petit bois qui masquait la plaine. « Camarades, dis-je à mes hussards, il se passe quelque chose par là ; piquons de ce côté. » En cinq minutes nous arrivâmes dans un lieu où une trentaine des nôtres, parmi lesquels je pus distinguer environ six officiers, se battaient contre un parti de dragons prussiens au moins plus fort de moitié. Nous chargeâmes de suite ; notre apparition anima les nôtres d'un nouveau

courage. Le combat fut extrêmement chaud, et aucun parti n'avait l'air de vouloir céder. J'avais fait attaquer en deux pelotons, afin de diviser l'attention de l'ennemi, et pour débarrasser d'autant plus promptement nos camarades accablés par le nombre, et dont quelques uns étaient déjà hors de combat. Je vis, par hasard, deux dragons galoppant vers la forêt avec un officier de notre régiment qu'ils avaient fait prisonnier. Vous n'aurez pas celui-là, pensai-je en moi-même. Je les suivis ventre à terre, et jetai en bas de son cheval un dragon, au moment où il se retournait pour me faire face. A peine l'autre dragon s'en fut-il aperçu, qu'il allongea un terrible coup de sabre, non sur moi, mais sur le prisonnier qui était sur le point de prendre la fuite. Il l'évita, et le coup glissa sur son bras. Je ne lui laissai pas le temps d'en porter un second; car au moment où il leva le bras, je lui abattis le poignet. Le visage de l'officier prisonnier était défiguré par le sang qui découlait d'une blessure qu'il avait reçue à la tête. Je ne le reconnus pas d'abord; mais j'eus bientôt reconnu sa voix lorsqu'il s'écria: « Oswald, mon sauveur! » C'était mon prince.

Je sautai en bas de mon cheval sans pouvoir dire comment je parvins à en descendre; car j'avais reçu un léger coup de feu dans les reins, et un coup de sabre assez profond sur l'épaule gauche. Je priai le prince de se sauver sur mon cheval. « Non, non, ami, s'écria-t-il, nous allons courir là-bas au secours de nos braves camarades; nous n'avons qu'un cheval, et vous-même vous êtes aussi blessé. » (Ce *vous*, qui ne s'adresse qu'aux officiers, me parut étrange.) « Oswald, nous restons ensemble. Au surplus, voilà du secours qui nous arrive. » En effet, quatre hussards de notre régiment venaient à nous au grand galop. Ils ne s'étaient pas de suite aperçus de la disparition du prince; mais ils reconnurent son cheval au moment où il s'abattit. Le prince monta le mien; je pris celui d'un de nos hussards, et nous allâmes rejoindre nos camarades qui avaient réussi, à l'aide de la troupe que je commandais, à mettre l'ennemi en fuite. Tous se pressèrent autour de nous lorsque nous arrivâmes sur le champ de bataille. Un chirurgien se présenta pour panser le prince : un moment, dit-il; et en se tournant vers notre troupe : « Mes amis,

je vous présente M. le premier lieutenant Oswald, à qui je dois la liberté et la vie. » A ces mots, il m'embrassa comme un frère, et je ne pus que balbutier ces mots : *Je voudrais mourir dans cette attitude.* Cet excellent prince donna des larmes à la mort de deux de nos officiers qu'il aimait beaucoup. Nous n'avions perdu que douze hommes; mais presque tous les autres étaient blessés. Au bout d'une heure nous arrivâmes au quartier-général, couverts de poussière et de sang. On nous y reçut avec de grandes marques de joie; car mon prince est adoré dans toute l'armée. Il s'était trop avancé dans une reconnaissance, et avait été surpris par un avant-poste ennemi. Sa blessure n'est pas plus dangereuse que les miennes, qui, cependant, pourraient bien me faire garder un mois la chambre. Dès que mon aventure fut publique, le feld-maréchal m'envoya complimenter sur mon avancement, et demander des nouvelles de ma santé. Le prince en fait faire autant tous les jours, et hier il m'envoya un uniforme complet d'officier avec deux chevaux et un piqueur. Le poids de la sabretache m'ayant engagé à la fouiller,

j'y trouvai deux rouleaux de cent ducats chacun, avec un billet du prince ainsi conçu : *A Oswald, mon ami et mon sauveur, en à-compte d'une dette que je ne veux ni ne pourrai jamais acquitter entièrement.*

A présent, chers parents, voilà que votre Adolphe est un homme; mais il n'oubliera jamais la main invisible qui a conduit ses pas et le cœur de son bienfaiteur. Le mariage d'Erdmann avec ma sœur m'est une nouvelle preuve que c'est la Providence qui dirige tout ce qui nous arrive. Quand je vous écrivis ma lettre de doleance, je ne me doutais guère que je vous adressais un fils, et à ma sœur un époux. On trouvera bien un établissement pour ces deux amants. Si votre projet réussit, mon cher père, je solliciterai du prince une recommandation pour notre souverain; en revanche, je veux que ma Charlotte me donne, au moins deux fois par mois, des nouvelles de la famille; cette chère sœur sait bien que ma Rosette en fait aussi partie. Je ne lui écris pas, à cette chère amie, parce que je sais qu'elle m'aime encore, et je n'oserais le faire sans sa permission. Si, à la fin de cette campagne, je puis obtenir

un congé d'une quinzaine de jours, je vole à Mayenthal, et de là, je l'espère, à Friedlingen.

LETTRE XXVIII.

CHARLOTTE A ROSETTE.

Ma sœur, ma sœur chérie ! réjouis-toi, guéris dès ce moment tout-à-fait et pour toujours ; notre Adolphe, ton Adolphe est lieutenant ; il a sauvé la vie à son prince. Nous en recevons dans l'instant la nouvelle. Je ne puis t'envoyer sa lettre ; notre bon père ne l'a pas encore lue, ses affaires l'ayant appelé en ville ; mais demain, chère amie de mon cœur, nous irons à Friedlingen pour t'inviter à mes noces. J'aurai la lettre avec moi, et je trouverai bien le moyen de te la remettre ou de la glisser dans ta poche. Il faut que Jeannette parte sur-le-champ ; je ne pourrai la retenir un seul instant.

Adieu, ma sœur ; tout ce qui m'entoure te salue et t'embrasse.

LETTRE XXIX.

CHARLOTTE ET ERDMANN A ADOLPHE.

Frère chéri, laisse-toi serrer contre le sein de la plus heureuse des sœurs, qui depuis hier est aussi la plus heureuse des femmes, et dont le cœur soutient à peine tant de félicité. Mon union avec le brave, l'excellent Erdmann, ton ami, est consommée. Mais tu exiges de moi un journal complet; hé bien, tu l'auras, quoiqu'il soit pénible à une jeune femme d'être historiographe le lendemain de ses noces. Notre bon père t'a fait connaître l'honorable emploi que mon Erdmann a obtenu de la générosité de M. de Wertheim, et par l'intermédiaire de son ami Dittmar. Tu sais aussi que j'ai eu l'heureuse idée d'inviter Rosette à mes noces. Le 12 nous nous rendîmes à Friedlingen. M. de Dittmar nous y conduisit lui-même dans un brillant phaëton. Je ne fais cette remarque, que parce que le prevôt Reinhard ouvrit d'abord de grands yeux en nous voyant entrer dans la cour avec un char aussi magnifique. Rosette se précipita dans mes bras, et pleura un moment

dans cette position. Reinhard nous pria d'entrer. Cette invitation tira cette chère fille de son trouble. Je saluai alors son père que je n'avais pas encore regardé, et il faut que mon air ait trahi dans ce moment l'horreur qu'il m'inspirait. Un regard suppliant de l'ange qu'il nomme sa fille me réconcilia avec lui. Je fis ma proposition aussi bien qu'il me fut possible. Reinhard avait l'air d'un malfaiteur qui cherche un mensonge pour échapper à la justice. Enfin il dit en bégayant : « Il n'y a que huit jours que ma fille était encore malade, et il serait possible... » — « C'est pour cela, dis-je en l'interrompant, qu'une petite distraction de deux ou trois jours sera favorable à sa santé ; le temps est si beau ! » — « Et quand même il ne serait pas si beau, ajouta M. de Dittmar, je me charge de venir chercher mademoiselle dans une voiture fermée, et de la reconduire de même. » Reinhard s'inclina profondément. — « Trop de grâce pour moi. »

Moi : Ah ! M. Reinhard, il faut que mon amie, ma meilleure amie, assiste à ma fête ; je réponds de sa santé.

M. de Dittmar : Il est convenu que made-

moiselle doit, avec ma sœur, accompagner la mariée.

La vanité du prevôt ne put résister à tant d'avances; il fit une révérence encore plus profonde : « Puisque votre seigneurie l'ordonne ainsi. — Mais je pourrai la faire conconduire dans ma calèche. »

M. de Dittmar : Non, non, nous la viendrons chercher après-demain soir.

Quoique ce ne fût qu'à M. de Dittmar que ce consentement était accordé, je remerciai cependant le prevôt avec toute l'aménité que le plaisir d'avoir réussi devait répandre sur mon visage; mais malgré l'embarras qu'il éprouvait, il ne nous quitta cependant pas un seul instant. Cela m'empêcha de remettre à Rosette ta lettre, où tu nous donnes la nouvelle de ton avancement : je l'en avais déjà prévenue par un billet.

Au bout d'une demi-heure de visite, pendant laquelle Reinhard s'était décidé à nous complimenter sur notre mariage, je me levai pour partir. J'avais atteint mon but, et mon cœur commençait à souffrir dans la société de cet homme faux et déloyal. Il nous accompagna avec sa fille jusqu'à la voiture, et je

ne pus que serrer Rosette dans mes bras. Adieu, mon amie, à après-demain. A ces mots, la voiture partit.

M. de Dittmar, auquel j'avais témoigné avec chaleur ma reconnaissance de sa puissante intercession, rendit compte au château de notre expédition. Alors la jeune demoiselle demanda à ses parents la permission de venir avec nous chercher Rosette. Le prevôt, dit-elle, pourrait encore faire des façons, et alors ma présence pourrait n'être pas inutile. Elle m'annonça elle-même, dès le lendemain, la résolution qu'elle avait prise; en cas de besoin, dit-elle, j'irai jusqu'à donner un baiser à ce vilain homme, pour vaincre son entêtement.

Avant-hier on nous fit dîner au château, et après le dîner nous partîmes pour Friedlingen. M. de Dittmar menait encore lui-même, et mon futur était à cheval. Avant d'arriver il prit les devants pour nous annoncer. Le prevôt paraissait de très mauvaise humeur; mais la voiture était déjà près de lui, qu'Erdmann n'avait pas encore eu le temps d'attacher son cheval. Je fus d'abord toute déconcertée en voyant Rosette dans ses habits or-

dinaires ; mais lorsque la jeune demoiselle et moi nous fûmes descendues de voiture, l'aimable personne s'adressant à Reinhard avec une aménité inexprimable : « Je viens, dit-elle, chercher moi-même mon aimable compagne, afin de la connaître une heure plus tôt. » Le prevôt n'y tint plus. Rosette s'arracha de mes bras, et alla recevoir mademoiselle de Wertheim avec cette grâce innocente et cette franchise qui font oublier sa beauté. Cependant je ne l'avais jamais vue si belle. Ses joues, à la vérité, étaient un peu pâles ; mais cette pâleur même donnait à l'incarnat qui animait le lis de son teint, quelque chose de plus intéressant. Un feu doux et céleste brillait dans ses beaux yeux, dont le regard annonçait une aimable joie ; et tout son maintien...... Mais tu te souviens de reste, cher Adolphe, combien de fois tu l'as nommée une Sylphide, planant légèrement devan nous.

Après les salutations d'usage, mademoiselle de Wertheim lui dit : « Hé bien ! êtes-vous prête à partir ? » Rosette rougit. — Elle le sera dans le moment, mademoiselle, reprit Reinhard qui, jusque-là, avait été sombre

et indécis, comme sa fille me l'a avoué depuis.

« Va promptement prendre ce qu'il te faut. » — Rosette ne se le fit pas répéter; et, comme elle avait déjà tout préparé d'avance, nous la vîmes rentrer au bout d'une petite demi-heure qui, sans l'inépuisable gaîté de la jeune demoiselle, nous eût paru bien longue. Elle était parée de cette robe bleu de ciel que tu as toujours eu tant de plaisir à lui voir porter. Lisette la suivait avec une corbeille couverte qui contenait le reste de ses ajustements. Il me fut alors impossible de rester davantage. Nous prîmes à la hâte quelques rafraîchissements que Rosette nous avait offerts, et nous nous précipitâmes vers la voiture. Rosette était muette; elle sourit, et une larme brillait dans ses yeux; mais à peine eûmes-nous perdu de vue la maison de son père que, me serrant la main entre les siennes : « Dieu, dit-elle, à voix basse, cela est donc bien vrai! » Puis, en se tournant vivement vers mademoiselle de Wertheim : « C'est à vous, belle et noble demoiselle, et aux bontés de M. votre frère, que je dois cet heureux moment. » Henriette embrassa cette chère fille, et l'ange de la sympathie sourit à cette scène touchante

qui fut la source d'une nouvelle alliance. Ces deux belles ames se reconnurent, et se dirent, dans le langage muet du sentiment, qu'elles étaient parentes. Toute distinction humaine disparut entre ces deux charmantes créatures du même Dieu; elles ne sentirent dans ce moment que leur commune origine. Mademoiselle de Wertheim rompit la première le silence : « Aimable Charlotte, me dit-elle, vous n'êtes pas jalouse, je l'espère ? » Je fis un mouvement involontaire pour me précipiter vers elle; le respect me retint : « J'obéis mieux que vous à mon cœur, me dit-elle en se précipitant dans mes bras; que cette heure soit à jamais bénie ! »

Notre arrivée à la maison de mon père interrompit la scène solennelle et muette qui suivit ce moment. Nos parents.... Ah, mon Adolphe ! ai-je besoin de te dire comment ils reçurent leur fille adoptive ?

M. de Dittmar courut au château pour en faire apporter quelques viandes froides. Le frère et la sœur s'invitèrent à souper chez nous; on eût dit que nous nous connaissions depuis des années. Après le repas, je tirai de mon sein ta lettre pour en faire la lecture à

la société. O mon cher, mon très cher frère! ce n'est qu'entre les bras de ton prince que tu as pu sentir ce que nous éprouvâmes à cette lecture. Tout le monde fondait en larmes ; Rosette sanglotait, tremblait. Lorsque j'eus fini, elle me jeta un regard qu'aucun pinceau humain ne saurait peindre. « Ce héros doit être votre époux, dit mademoiselle de Wertheim en embrassant cette chère fille ; remerciez mon bon cœur de ce qu'il ne vous dispute pas le sien.....» Mais voici Erdmann qui s'empare de ma plume.

C'est ce que je viens de faire, mon cher, mon bon frère ; vous ne voulez sans doute pas plus que moi, que ma femme, le lendemain de ses noces, se rende aveugle à force d'écrire. Du reste, je ne suis pas fâché de connaître son talent ; elle pourra m'épargner les frais d'un secrétaire. Je continue son journal, mais je ne saurais, comme Charlotte, entrer dans tous les détails.

C'est hier, mon cher Adolphe, qu'un ministre des autels m'a rendu votre frère et l'époux de votre sœur. Après ce moment solennel, nous allâmes au château, où nous fûmes régalés par notre généreux bienfaiteur.

A l'exception du ministre et de sa femme, nos deux familles composaient toute la société. Nous étions aussi gais que la journée était belle, et votre amante enchantait, dans toute la force du terme, le baron et la baronne, par sa manière d'être à la fois noble, aisée et décente. A la douce langueur qu'on remarquait sur sa figure, je jugeai, dès le matin, qu'elle avait peu dormi, et qu'elle ne s'était occupée que d'une seule pensée, d'un seul objet, de son Adolphe. Mademoiselle de Wertheim porta la santé du héros Adolphe; il fallait voir le trouble avec lequel elle y répondit. La soirée fut si délicieuse, et passa si rapidement, que nous-mêmes, nouveaux mariés, la trouvâmes trop courte. Rosette vint avec nous dans notre nouvelle demeure, et ce matin mademoiselle de Wertheim et son frère y acceptèrent un déjeuner. Il était midi quand ces hôtes chéris nous ont quittés. Nos bons parents ont dîné avec nous. «Ah, Dieu! s'écria tout à coup Charlotte, si Adolphe, si Adolphe était maintenant avec nous!» — «Oh! oui, répondit notre mère, mais qui sait quand nous le reverrons!» Rosette était triste. «Hé bien, ma sœur, pourquoi cet air mélancoli-

que ? » Rosette soupira, et répéta doucement le mot de *sœur*.

Charlotte. Hé bien, oui, sœur; tu le deviendras, je l'espère plus que jamais.

Rosette. Tu espères toujours, ma Charlotte; avec quel plaisir j'espérerais aussi : mais mon père, et....

Charlotte. Que veux-tu dire avec ton *et?*... parle.

Rosette. « L'élévation d'Adolphe, dit-elle en tombant sur le sein de Charlotte; je sais qu'il m'aime, je sais qu'il n'en aimera jamais d'autre; mais, supposons même que mon père fût pour nous, le mariage d'Adolphe avec une paysanne ne lui nuirait-il pas aux yeux de ses supérieurs, et crois-tu que, dans ce cas, je pourrais jamais me résoudre?...» Un soupir étouffa sa voix, et nous vîmes, dans ce même moment, la calèche du prevôt s'arrêter devant la porte. Rosette pâlit lorsqu'elle en vit descendre Hartwig, accompagné de Lisette. Charlotte eut à peine le temps de lui dire à voix basse : « Remets-toi, chère enfant, Erdmann t'accompagnera », que l'insipide personnage entra dans la chambre, paré de son plus bel habit des dimanches. Après avoir

rappel précipité devait avoir un motif particulier et très important.

Je trouve, d'un autre côté, mon cher frère, que ce fragment de notre journal est déjà trop riche en événements, et, j'en suis sûr, il intéresse trop votre cœur sensible, pour que je puisse me résoudre à en retarder l'envoi d'un seul jour. C'est aujourd'hui le troisième de ma félicité, et je sens que ce ne sera ni ma faute, ni celle de Charlotte, si elle ne dure pas éternellement.

LETTRE XXX.

ROSETTE A CHARLOTTE.

Le plaisir que j'ai goûté à la noce de ma Charlotte était un doux rayon du soleil qui luisait à travers un sinistre brouillard, et c'est hier que l'orage a éclaté. Mon père, qui m'avait reçue avec sa froideur accoutumée, est effectivement parti à cheval de grand matin pour la ville. J'avais mis son absence à profit pour questionner ma fidèle Lisette au sujet de mon rappel si précipité à la maison. Elle me raconta que, dès le lendemain de mon départ, Hartwig était venu d'un air très in-

quiet, communiquer à mon père une gazette dont la lecture les avait tous deux étonnés, atterrés même; qu'à la suite de cette lecture, ils avaient eu ensemble une conversation très sérieuse; qu'ayant observé que mon père, avant de sortir avec lui, avait placé cette gazette derrière le miroir, la curiosité l'avait portée à la lire. «Ah! ma chère mademoiselle Rosette, me dit-elle, savez-vous ce qui s'y trouve? M. Oswald, oui, en vérité, M. Oswald, votre cher Adolphe a délivré notre prince des mains des Prussiens, et sur-le-champ le prince l'a fait lieutenant-colonel.» Je l'interrompis en souriant : «Tu veux dire apparemment, premier-lieutenant. — Eh, oui, continua-t-elle, c'est quelque chose de pareil; vous le savez donc déjà?» — Bref, cette nouvelle qui m'avait fait pleurer de joie, n'a pas plu à votre père ni à Hartwig, car ils ont frappé tous les deux du pied, je crois même les avoir entendus jurer. J'ai encore entendu, de la cuisine, dire à votre père : «Il faut nous hâter, sans cela le prince s'en mêlera, et alors je n'oserais dire non, je risquerais de perdre ma place.» Voilà tout ce que j'ai pu entendre, car vous m'avez dé-

fendu d'écouter aux portes. — « Cela est vrai, lui répondis-je ; mais j'en sais assez maintenant. »

Je renvoyai cette bonne fille avec un petit cadeau ; elle dit en sortant, et en élevant les mains vers le ciel : « Bon Dieu, tu ne lui auras pas rendu la santé pour la livrer à ce méchant garnement ! non, cela n'est pas possible ! »

— « Cela est pourtant possible, ma Charlotte, et toi-même, ma consolatrice, toi qui me prophétisais toujours le bonheur et m'inspirais de l'espoir, tu n'en douteras bientôt plus toi-même. »

Vers le soir mon père revint. Il me dit après qu'on eut desservi : « Écoute, Rose, il est temps maintenant de penser à ton établissement. Hartwig vient d'entrer en possession de ses biens, et tu sais que c'est lui, et personne autre, qui doit devenir mon gendre. Pour abréger toutes les formalités, j'ai été à la ville, et j'ai obtenu de faire publier en même temps, tous vos bans, dimanche prochain. » Ici je tombai aux pieds de mon père : « Ah ! mon père, mon cher père, m'écriai-je, ayez pitié de moi, et accordez-moi seulement quelques semaines pour essayer de me déter-

miner. — Ah! serpent! me dit-il, je sais pourquoi tu me demandes du temps; si tu ne m'obéis pas, tu n'auras que ma malédiction. »

Ces terribles paroles me rendirent le courage au lieu d'achever de m'atterrer; je crois même que je parlais avec assez de sang-froid: « Mon père, lui dis-je en me relevant, je puis obéir, je puis aussi mourir; aucune malédiction, même injuste, ne doit peser sur ma tombe. — Dans quel livre de chevalerie as-tu lu ta sentence? — Dans celui-ci, » lui dis-je en posant la main sur mon cœur, et je me retirai.

Maintenant, ma Charlotte, dis-moi, ai-je bien fait? Mon cœur dit oui; je pense que le tien en dira autant, et même celui de mon Adolphe : il est encore mon Adolphe; je suis encore sa Rosette. Ce n'est que dans trois jours que l'on me proclamera la fiancée d'un autre : un ministre de l'éternelle vérité annoncera à une communanté attentive, que Rose Reinhard est la fiancée d'un autre que de son Adolphe, et mon cœur seul accusera d'imposture ce menteur innocent. Tu trouveras ici, ma sœur, oui, ma sœur, et pour la

de mes larmes : je mis le doigt sur ma bouche, et lui fis lire les deux lettres. Elle baisa ta signature à Adolphe, et se tut. Enfin, comme si elle se fût réveillée d'un rêve, elle me dit : « Charlotte, qu'est ma noblesse en comparaison de celle-là ? Écrivez-lui.... Mais non, je lui écrirai moi-même lorsqu'elle aura triomphé. » Entreprends donc, puisqu'il le faut, ce combat sublime, ce combat des saints ; et qu'un envoyé du ciel descende d'en haut pour te fortifier. Mais mon ame ne saurait encore supporter l'idée que la plus noble fleur de la terre doive se faner sur un sein si impur.

Adieu, ma sœur ; fortifie-toi dans tes souffrances ; je me fortifie aussi dans mon espoir, et suis à jamais ta Charlotte.

LETTRE XXXIII.

DOROTHÉE A ROSETTE.

Je crois, très honorée demoiselle Reinhard, que si je ne suis pas encore morte de chagrin, c'est uniquement pour prévenir votre perte. Ce serait dommage, ce serait un crime qu'une si brave demoiselle, qui fait tant de bien aux pauvres, devînt la femme d'un scélérat tel

que Hartwig. C'est hier que j'ai appris que l'on devait, demain, publier vos bans avec lui; et M. notre curé, sans le secours duquel je serais morte depuis long-temps, m'a conseillé de vous prévenir, pendant que, de son côté, il allait présenter ma plainte au Consistoire. Hartwig m'a séduite, pauvre orpheline que je suis; il m'a bien juré cent fois qu'il m'épouserait; mais lorsque j'ai été grosse, et me suis refusée à commettre un bien plus grand péché encore, il s'est moqué de moi, et m'a abandonnée. C'est au tribunal de Dieu seul que je citerais cet abominable homme, si, dans deux mois, je ne devais pas devenir mère. Oh! chère demoiselle Reinhard, combien il m'en coûte d'écrire ce mot qu'il m'était si doux de prononcer lorsque j'avais encore ma mère! Quoique séduite par Hartwig, je n'ai cependant pas désappris à rougir. Je voudrais me cacher dans les entrailles de la terre, et me serais déjà détruite, si je ne craignais pas de commettre en même temps un infanticide. Montrez cette lettre à votre père; on dit qu'il veut vous forcer à ce mariage : mais quand il connaîtra son gendre futur, il ne voudra pas donner sa fille unique à un

scélérat que je ne voudrais pas épouser moi-même pour tout l'or du monde, toute pauvre et misérable que je suis. Dieu sait que je n'en dis pas trop en le gratifiant de scélérat. Je tairai cependant au Consistoire le plus terrible de ses crimes; j'aime mieux pleurer ma faute toute ma vie, que de faire tomber la tête du père de mon enfant.

Adieu, ma chère demoiselle Reinhard, et ayez pitié de moi, si vous me trouvez encore digne de votre pitié.

DOROTHÉE S....

Veltheim, ce 21 octobre.

LETTRE XXXIV.

ROSETTE A CHARLOTTE.

FIGURE-TOI, ma Charlotte, une personne que l'on croyait morte, et que l'on enterre vivante. Le cercueil est dans la fosse, la première pelletée de terre est jetée dessus; le bruit de cette terre la réveille de sa léthargie; elle fait un cri; les fossoyeurs s'arrêtent; le cercueil est ouvert, et elle revoit le jour. Voilà, ma chère, l'histoire de ma journée d'hier. Je t'en fais le récit d'une main encore

tremblante, et à l'heure même où je devais être flétrie du nom de la fiancée d'un misérable; mais je ne la suis plus. Écoute-moi, mon amie, adore avec moi les décrets de la Providence, et réjouis-toi d'avoir eu plus de confiance que moi dans sa toute-puissante bonté.

Hier avant dîner j'étais assise à la fenêtre avec mon ouvrage, et je soupirais de voir le soleil déjà si haut.

Mon père, qui ne me perdait pas de vue un instant, était allé dans la cour donner quelques ordres à ses valets. Une mendiante s'approcha de là croisée qui était ouverte, et me remit la lettre que je joins ici. Elle ne me dit que ces mots : *Lisez, lisez*, et disparaît. Je brise le cachet; ne connaissant ni l'écriture ni la signature, je crus que c'était une lettre de mendiant.... mais tu l'as sous les yeux, et tu hausserais les épaules si je te demandais quels sont les sentiments qui oppressaient ton cœur en la lisant. J'eus le temps de me remettre un peu avant le retour de mon père. Je m'avançais vers lui. Voilà, lui dis-je, une lettre que l'on vient de me remettre. Il la lut. Je le vis tour à tour pâlir, rougir; il se

mordait les lèvres, et tremblait de colère. Il ordonna qu'on allât chercher Hartwig. Je voulais m'éloigner. Reste, reste, Rosette, me dit-il; c'est toi que cela regarde de plus près. Hartwig arriva promptement, et crut probablement que c'était pour signer le contrat de mariage qu'un clerc de notaire venait d'apporter à mon père. Celui-ci se contint, et lui dit avec assez de sang-froid : « Tenez, lisez cette lettre. » Hartwig la prit; mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur la signature, il devint pâle comme la mort, et laissa tomber le papier. Cette prompte surprise ne lui permit pas de chercher des subterfuges. Mon père reprit d'un ton élevé, en ramassant la lettre : « Le silence en pareil cas est aussi une réponse. Ne franchissez plus jamais le seuil de ma porte, et arrangez-vous avec cette pauvre fille; sans cela je porte moi-même cette lettre au Consistoire. Je ne veux pas, continua mon père, que mon nom paraisse dans une affaire aussi infâme. — Cela n'arrivera pas, dit Hartwig en balbutiant; mais j'espère que lorsqu'elle sera arrangée..... » Je compris ce qu'allait dire cet impudent, et lui lançais un regard de mépris. « Qu'espérez-vous? in-

terrompit mon père. — Que cette affaire n'empêchera pas mon mariage avec mademoiselle Rosette. — Cet espoir, dit mon père, vous rend encore plus vil à mes yeux que votre infâme action. Vous croyez donc que j'irai marier ma fille à un coquin? Décampez au plus vite, car ma patience est à bout. » Le misérable sortit avec précipitation de la chambre; et ce n'est pas sans raison qu'il se baissa en sortant, car il emportait avec lui l'énorme poids de mes chagrins. Je ne sais pas bien pourquoi je pleurai; mais ce que je sais, c'est que je baissai les yeux dans la crainte que mon père ne crût y lire quelque reproche. Lorsqu'il s'approcha de moi, je me levai de ma chaise, et courus à lui les bras ouverts. Il dut lire dans mes yeux les bénédictions que je lui adressai, car il me donna un baiser, et me dit : « Rosette, je suis content de ton obéissance; mais je suis plus charmé encore de ce que le drôle ne devienne pas ton mari. Tu vois maintenant que j'ai bien fait de ne pas t'avoir accordé de temps pour réfléchir. » Je ne pus m'empêcher de sourire à ces mots; mais ce n'était pas un sourire amer. Les paroles de mon

père firent même luire dans mon ame un rayon d'espérance. J'avais le cœur si allégé, que j'eus le courage de demander la permission d'envoyer quelques secours à la pauvre Dorothée. « Pourquoi pas? Combien veux-tu lui donner? — J'ai encore un carolin.

— Donne-le-lui, cela peut la faire vivre jusqu'à ce que le coquin se soit arrangé avec elle. »

J'enveloppai ma pièce d'or dans un papier, j'allai chercher de la lumière pour y mettre un cachet, et je l'envoyai à Veltheim.

J'avais laissé ma bourse traîner sur la table; je la remis dans ma poche, et ce n'est qu'après le dîner que je m'aperçus qu'il y avait dedans six ducats. Heureusement j'étais seule alors. Ah, ma Charlotte! ces six ducats me rappelèrent les autres six que...... Mais que cette scène soit à jamais oubliée! J'étais d'un contentement si grand, que j'élevai au ciel mes mains reconnaissantes, pour offrir à la Providence le tribut de mon adoration pour l'appui qu'elle m'avait accordé. Il faut que mon père n'ait pas choisi sans intention le nombre de six, car il reçut mes remercîments en jetant sur moi un regard malin.

La longueur de ma lettre te prouve, ma Charlotte, la manière dont j'ai employé ma soirée. Comme il est déjà tard, Jeannette te l'expédiera par un messager plus agile que ne l'est sa mère.

Je ne te dis rien pour nos parents, pour nos amis; partage avec eux les plus tendres embrassements de ta Rosette.

LETTRE XXXV.

ADOLPHE *à son père.*

Je vous écris, mon très cher père, de Friedlingen, sans savoir quand je pourrai me rendre à Mayenthal. Je suis le prisonnier de Reinhard, qui ne veut me relâcher qu'après la signature de mon contrat de mariage avec sa fille. Ne croyez-vous pas lire un conte? Moi-même je regarderais mon bonheur comme un rêve, si au moment où je vous écris, ma Rosette n'était pas là, qui a le bras passé autour de mon cou, et qui joue avec les boucles de mes cheveux.

Depuis huit jours les événements se sont pressés autour de moi comme les flots de la mer. Les sensations les plus opposées se sont

tellement croisées dans mon ame, que je ne sais moi-même comment je parviendrai à mettre de l'ordre dans mon récit.

Mon prince m'avait honoré d'une mission auprès de son père, et avait accédé à ma prière de pouvoir diriger mon retour par Mayenthal, pour passer une huitaine de jours au sein de ma famille. Le soir qui précéda mon départ, je reçus la terrible nouvelle que me donna Charlotte avec la lettre incluse de Rosette, qui détruisait toutes mes espérances. Le seul souvenir de cet épouvantable moment brise mon cœur; je ne saurais vous en parler. Je partis cependant; ma route ressemblait à la marche d'un criminel vers l'échafaud. L'importance de la mission que j'avais reçue me rendit peu à peu la force de réfléchir. En peu de jours j'eus heureusement terminé l'affaire dont j'avais été chargé, et j'en rendis compte à mon prince par une estafette. Alors je voulus aller à Mayenthal chercher des consolations, de la force et du courage pour souffrir. Mon chemin me conduisait par Friedlingen. Il me vint subitement à la pensée d'y passer la nuit, pour y voir encore une fois, sans me faire connaître, et sous le voile de l'obscu-

rité, mon amante qui ne voulait plus être que ma sœur. Je rallentis le pas rapide de mon cheval, et j'arrivai hier au crépuscule du soir devant l'auberge du Soleil. Une jeune personne, une pâle lumière à la main, vint à la porte cochère. Je pouvais à peine me soutenir sur ma selle, et il m'était impossible de dire un seul mot. Mon valet prit la parole à ma place : « Bon soir, dit-il; pouvons-nous loger ici ?

— Certainement, répondit une voix qui n'était pas celle de ma Rosette : descendez toujours de cheval.

— Je désirerais avoir une chambre particulière.

— Vous l'aurez; suivez-moi seulement, je vais vous éclairer. » Je suivis la jeune fille d'un pas chancelant, et me jetai sur un siége.

« Où est donc M. l'aubergiste ?

— Je pense qu'il rentrera bientôt.

— Où est madame l'aubergiste ? (Je prononçais ces paroles d'une voix presque éteinte.)

— Il n'y a pas de maîtresse dans la maison. Dans ce moment ma situation était celle d'un homme prêt à être frappé par la hache du

bourreau, et qui entend un ange crier : Grâce ! grâce !

Je saute précipitamment de ma chaise. « Comment ! lui dis-je, Hartwig n'est pas encore marié ? » La pauvre fille recula toute interdite.

« Eh non ! monseigneur.

— Pas marié avec la fille du prevôt ?

— Pour celle-là, non, me répondit-elle ; c'est fini avec elle. »

Je crois qu'à ces mots j'aurais embrassé la jeune fille, si, dans le même instant, mon valet n'était entré dans la chambre avec mes pistolets et mon porte-manteau.

Alors je repris avec un peu plus de calme : « Comment donc, fini ? »

Mais tout à coup une pensée épouvantable vint accabler mon ame comme un coup de foudre. « Rosette serait-elle morte ? dis-je en balbutiant.

— Oh ! non. — Connaissez-vous la fille du prevôt ? c'est une bien aimable personne ; nous aurions bien voulu l'avoir pour maîtresse...... mais le mariage est rompu.

— Pourquoi rompu ? dis-je, hors de moi.

— Nous n'en savons rien, nous autres ; on

dit bien des choses : en un mot, le prevôt a retiré sa parole. »

J'en savais assez. Je demandai ensuite à la fille un morceau de rôti froid et un verre de vin.

Il était neuf heures; et pour éviter de voir l'aubergiste, je prétextai que je voulais me coucher de bonne heure.

Je suis soldat, mon père; mais je n'ai pas perdu l'habitude de ployer le genou devant mon Créateur. Je le fis dès que je fus seul, et ensuite je me jetai sur mon lit. Cependant je ne pus fermer l'œil. Mille riantes idées occupaient mon imagination, et un baume de feu circulait dans mes veines. Vers deux heures après minuit la lune commença à paraître. Je me levai, et me mis à la fenêtre pour respirer le frais. Quelques minutes après je pensai que je serais encore mieux en bas; je pris mon sabre sous mon bras, et je descendis. La porte cochère était fermée; mais je trouvai une issue par le verger, et, enfoncé dans une profonde rêverie, je pris le premier sentier qui se trouva devant moi; il me conduisit insensiblement vers le bout du village, qui est terminé par les spacieux bâtiments de Reinhard.

Me voilà aux écoutes sous les fenêtres de l'habitation, comme pour y surprendre la douce haleine de ma Rosette. Les volets d'en-bas étaient fermés; mais bientôt mon attention se porta sur des sons plaintifs, qui, quelquefois, se changeaient en mugissements étouffés. Je fus saisi d'horreur. Que se passe-t-il ici, grand Dieu ! me dis-je en moi-même. Je courus à la porte cochère, que je trouvai fermée. Je sautai vers la porte bâtarde qui n'était que poussée. J'entre ; le premier objet que je pus distinguer fut le chien de garde, baigné dans son sang. Je me précipite, le sabre à la main, dans la chambre que je trouvai ouverte. Une personne, en chemise, était couchée par terre; elle frémit, en m'apercevant le sabre nu à la main, et semblait attendre le coup de la mort. Comme la porte ouverte ne laissait entrer qu'une faible lumière, je me hâtai d'ouvrir un volet. Jugez de l'effroi qui me saisit alors, en apercevant le prevôt Reinhard, gisant sur le plancher, pieds et poings liés, et un bâillon dans la bouche. « Grand Dieu ! qu'est ceci ? » m'écriai-je en le débarrassant de son bâillon. Mais Reinhard ne pouvait parler. Je le

secouai, et avec mon sabre, je coupai les cordes qui le liaient. « N'en avez-vous pas encore assez ? dit-il d'un ton qui ressemblait au râle de la mort. Tuez-moi ; mais épargnez au moins ma fille ». Ces paroles me touchèrent jusqu'aux larmes. « Je ne suis pas un assassin, lui dis-je, mon cher M. Reinhard; je suis Adolphe Oswald de Mayenthal, et je viens à votre secours ». A ces mots il parut se ranimer. Oswald ! oui, c'est sa voix. « Monsieur, dit-il, d'une voix presque inintelligible, car sa bouche était très enflée, remettez-moi mes liens, remettez-moi mon bâillon; je ne mérite pas que vous me sauviez. »

— Vous êtes le père de Rosette.

— J'étais le bourreau de Rosette et celui d'Adolphe. C'est moi, moi, démon que j'étais! qui, l'année dernière, vous ai trahi et livré aux scélérats qui m'ont volé cette nuit. Maintenant voulez-vous encore me sauver ?

— Oui, je le veux. C'est à votre inimitié que je dois mon bonheur actuel; et quand même cela ne serait pas, vous êtes un homme, et le père de Rosette.

— O dieu ! dieu! ce moment-ci expie mon crime !

— Tranquillisez-vous, cher monsieur Reinhard !

— Que je me tranquillise ! Depuis deux heures je suis tourmenté des plus cruels remords de conscience, et c'est vous, monsieur Oswald, que j'avais constamment devant les yeux. Mais votre magnanimité met le comble à mon désespoir.

— Laissons cela, monsieur Reinhard. Remettez-vous, et réjouissez-vous avec moi de votre délivrance. Venez, appuyez-vous sur moi.

Je le relevai de terre et le plaçai dans son fauteuil. « Attendez un instant, je vais tâcher de me procurer de la lumière ; je me rappellerai bien encore des êtres de la cuisine. » Je trouvai dans les cendres une braise encore ardente, et au bout d'une minute je rentrai la chandelle à la main.

« Vous n'êtes cependant pas blessé, monsieur Reinhard ?

— Je n'ai que quelques bosses à la tête que les scélérats m'ont faites en me frappant, parce que je ne leur ai pas livré assez promptement les clefs de mon coffre-fort.

— Vous vous consolerez aisément de ces

bosses et de votre perte; Dieu soit loué de ce que vous vivez !

Reinhard répéta ces paroles, *Dieu soit loué;* il me regarde d'un air hagard et convulsif, et tout à coup un torrent de larmes inonda ses yeux. Je crois que, sans cette crise, cet instant eût été le dernier de sa vie. Il me prenait les deux mains et voulait les porter à sa bouche; et lorsque je les retirai : — Oh ! permettez, dit-il. Dieu miséricordieux ! et c'est cet homme que j'ai refusé pour mon fils ! que j'ai repoussé pour un ! .... O Adolphe ! la soif me dévore, et cependant je ne pourrais accepter une goutte d'eau de votre main, que vous ne m'ayez promis auparavant de recevoir ma fille de la mienne. Je sais que vous l'aimez encore. — Si je l'aime encore ? m'écriai-je en me jetant dans ses bras. Mon père, mon cher et bon père, si j'aime encore ma Rosette ! l'amour que j'ai pour elle m'a conduit à Friedlingen, m'a empêché de fermer l'œil cette nuit, et m'a conduit sous vos fenêtres où je vous ai entendu gémir.

— Ah ! oui, ton père, rien autre chose que ton père; dès aujourd'hui je veux l'être.

C'est Dieu, oui, c'est Dieu lui-même qui t'a conduit ici.

— Mais, où est Rosette? au nom du ciel, où est-elle? les scélérats l'ont peut-être aussi....

— Non, elle dort tranquillement, ils n'en voulaient qu'à moi seul.

— Mais vous vouliez boire. Pardonnez, oh! pardonnez, mon père, je l'avais tout-à-fait oublié.

— Je l'avais bien oublié moi-même, en recevant de toi le nom de père.

J'allai chercher un verre d'eau qui le soulagea sensiblement. Je le persuadai ensuite de se laisser conduire dans la chambre à coucher, et de se mettre au lit. Je m'assis auprès de lui, Tâchez de dormir; je veillerai à vos côtés jusqu'à ce que Rosette descende. — Dormir? Oh bien oui! je craindrais de ne plus me réveiller, et il faut encore que je voie ma Rosette dans les bras de son Adolphe; il faut encore que je mette vos mains l'une dans l'autre.

— Il faut plus. Vous devez nous voir heureux, long-temps nous voir heureux; vous devez encore long-temps recevoir les bénédictions de vos enfants reconnaissants.

Reinhard se tut : il cacha son visage dans son oreiller qu'il inonda de ses larmes. Enfin il s'assoupit d'épuisement, et me laissa livré aux sensations délicieuses qu'éprouveront également mes bons parents, ma Charlotte et mon Erdmann, lorsqu'ils liront la relation de cette scène.

Je me glissai doucement hors de la chambre et me jetai dans le fauteuil. Là, les trois heures les plus fortunées de ma vie s'écoulèrent comme une minute.

Enfin, Lisette descendit pour ouvrir les volets. Le jour avait paru. Elle recula en voyant un hussard accourir au-devant d'elle.

Je lui fis signe; « Silence, silence! monsieur Reinhard dort encore. »

— Dieu tout-puissant! n'est-ce pas monsieur Oswald? — Oui, c'est lui-même, bonne Lisette; mais tais-toi, pour ne pas réveiller Rosette. — La pauvre fille était comme pétrifiée; elle me regardait de la tête aux pieds, et ne cessait d'élever ses bras au-dessus de sa tête et de frapper dans ses mains. Je lui fis très briévement le récit de ce qui venait d'arriver. — Ah! les maudits recruteurs! dit-elle; ils sont venus ici hier, et disaient qu'ils

avaient reçu l'ordre de rejoindre leur régiment. Stourm a encore soupé hier avec le prevôt. Ce monstre d'homme! je ne pouvais jamais le regarder sans que mon cœur se serrât : depuis long-temps on se disait à l'oreille, dans le village, qu'il vous avait vendu aux Prussiens.

Reinhard s'éveilla. J'entrai dans sa chambre. — J'ai pourtant dormi.... Je me trouve comme régénéré. — Je m'approchai de son lit : il me tendit la main, et me considéra long-temps avec une satisfaction marquée. — « Comme ma Rosette va ouvrir de grands yeux, lorsqu'elle verra son Adolphe en si brillant équipage. Au reste, s'il portait encore son simple frac bleu, il ne serait pas moins son mari.

« Je sais tout, mon fils; j'ai lu ton action héroïque dans la gazette. »

On convint avec Lisette qu'elle éveillerait Rosette, pour lui dire qu'un officier était en bas qui avait une lettre à lui remettre.

Ne lui en dis pas davantage, ajoutai-je lorsqu'elle sortit.

Ne craignez rien, me répondit-elle. Mais n'est-ce pas, M. Oswald, vous me permettrez

bien de me tenir à la petite fenêtre de la cuisine, pour voir aussi combien elle aura de plaisir?

Il ne faut pas qu'elle sache que je suis si près, dit Reinhard, en me priant de pousser un peu la porte de la chambre à coucher. Mon impatience était inexprimable, et le quart d'heure que je passai à me promener dans la chambre, où j'apercevais à chaque tour le clavecin de Rosette, me parut une éternité.

Enfin je l'entendis descendre l'escalier, légère comme Hébé. La chambre disparut à mes yeux; je ne vis plus rien, tout était ciel autour de moi. Elle entre. O Dieu! c'est lui-même, dit-elle en tombant dans mes bras. — Oui, c'est lui-même, c'est ton Adolphe; tu es maintenant à lui; toute la terre, tout le ciel, tout est à lui! — Mon Adolphe!... — Elle ne put en dire davantage. Je la portai dans le fauteuil; je crois que mes baisers seuls empêchèrent qu'elle ne s'évanouît. — Vis, ma Rosette, vis pour ton Adolphe, qui, depuis si long-temps, ne vit que pour toi.

Elle sourit, me serra la main, et, posant sa tête contre mon sein, elle se tut en jetant un

regard sur moi. C'était ainsi que Zikli ressuscitée regardait son Lazare ressuscité. Tout à coup elle demanda vivement : « Où est mon père ? t'a-t-il déjà vu ?

« Oui je l'ai vu, s'écria Reinhard de la chambre à coucher; sans lui tu n'aurais plus de père. » Elle s'élança comme un trait vers lui. Un sentiment de joie et de terreur la fit tomber au pied de son lit. J'avais prévu ce moment, et je la relevai avant que ses genoux eussent touché terre. — Remets-toi, ma Rosette, tu sauras tout; ce n'est rien, notre père n'a éprouvé qu'une frayeur passagère.

Une heureuse frayeur, dit Reinhard, et qui vient de me rendre véritablement ton père. Sois donc calme, mon enfant, et réponds-moi. Dis donc, ai-je bien fait de t'avoir, ce matin, fiancée à ce hussard sans t'avoir demandé ton consentement ?

Rosette pleura long-temps sur le sein de son père : elle ne pouvait parler, aucun de nous ne le pouvait. Nous revînmes peu à peu à nous, et, à la demande réitérée de Rosette, Reinhard nous raconta que les trois recruteurs, qui depuis quelque temps étaient revenus au village, étaient entrés à minuit

dans sa chambre, l'avaient arraché de son lit, et l'avaient forcé, par toutes sortes de violences, à leur remettre l'argent qu'il avait chez lui, et qui consistait à peu près en deux cents ducats. Le son du cor d'un postillon qui passait, les avait effrayés, et empêché probablement un plus grand malheur.

Lorsqu'il en vint à parler de moi, l'œil étincelant de Rosette se fixait alternativement sur nous deux : il semblait me dire, à moi : « Oui, oh ! oui, je reconnais bien là mon Adolphe ; » et à lui : « Eh bien ! mon père, n'avais-je pas raison de l'aimer ? » Au bout de quelques heures, Reinhard se sentait si bien, qu'il se leva. Il ne veut cependant pas que je le quitte encore aujourd'hui, car il est résolu de m'accompagner demain, ainsi que ma fiancée, à Mayenthal. Dieu ! que sera donc encore la journée de demain pour votre Adolphe !

Et aussi pour votre Rosette, chers parents, pour votre fille adoptive, pour la fiancée de votre Adolphe, pour la sœur de votre Charlotte. Ce n'est qu'une fable, je n'ai jamais souffert ; une fois seulement un songe ! mais je me suis réveillée, et, à mon réveil, Adolphe était à mes côtés ; le songe s'est dissipé,

Adolphe m'est resté, et avec lui toutes les béatitudes de la terre.

En ce moment il écrit à son prince pour obtenir une prolongation de congé, et son consentement à notre union. Il me répond de ces deux articles, et encore d'un troisième; c'est de la conclusion d'une paix très prochaine, ce qui dissipera le dernier nuage qui obscurcissait encore le riant tableau de mon avenir.

Ce ne sera pas, pour cette fois, une vieille mère tremblante et craintive qui vous apportera ces lignes, mais ce sera un messager agile et prompt; et demain! demain!.... Insensée que je suis, d'oser vouloir exprimer par des paroles ce que tout mon cœur ne saurait contenir!

ROSETTE.

LA FEMME BLANCHE.

Le chevalier Wolfgang de Wolfsberg habitait son vieux castel dans la Forêt-Noire, avec Ida sa fille unique. Il était veuf depuis plus de trois ans; et comme alors on ne se battait ni en Allemagne ni en Palestine, il entreprit une croisade perpétuelle contre les cerfs et les sangliers de ses vastes forêts. Il avait exercé sa fille dès sa plus tendre jeunesse à monter à cheval et à tirer de l'arc. « Je n'ai pas de fils, disait-il, je veux au moins faire un demi-garçon de ma fille. » Mais sa douce moitié avait empêché, autant qu'il était en elle, cette étrange métamorphose, en inspirant de la modestie à la belle Ida, en proportion de l'audace virile que son père s'efforçait de lui donner. A la mort de cette mère, l'éducation paternelle conserva le dessus. Il fallait qu'Ida suivît journellement son père à la chasse, et l'air héroïque d'une autre Diane se mêlait aux traits enchanteurs de Vénus, que les troubadours

d'alors avaient depuis long-temps découverts sur sa figure. Le chevalier Wolfgang était du reste un excellent homme. Il avait tous ses voisins pour amis; et comme il était le doyen de la contrée, ils venaient souvent le visiter à son castel, où il leur racontait, la coupe à la main, les prouesses de son jeune âge. Toutefois, ce même héros qui avait été si souvent la terreur des Sarrasins, ne pouvait, la nuit, passer devant un cimetière ou une potence, sans éprouver un frémissement inexprimable. De même que le chant du coq effraie le lion, ainsi l'ame du chevalier s'épouvantait au cri du chat-huant: il croyait aux lutins et aux spectres, et regardait tous ceux qui en niaient l'existence, comme des païens qui ne croyaient pas à l'existence de Dieu ni même à celle du diable.

Parmi ses voisins se trouvaient deux jeunes chevaliers, Cunon de Lœwenstein et Adelbert de Schœnborn. Ils venaient fréquemment visiter l'honnête Wolfsberg, et plus souvent encore depuis que sa fille avait atteint son seizième printemps. Wolfgang se doutait bien qu'ils avaient leurs projets, et desirait sou-

vent deux filles pour devenir le beau-père de chacun. C'étaient deux chevaliers bien faits, considérés et puissants, qui venaient d'entrer en possession de leurs fiefs héréditaires. Cunon, en rusé flatteur, avait su étudier l'humeur de Wolfgang, et s'insinuer dans son esprit; tandis qu'Adelbert avait attiré davantage l'attention de la fille, par son caractère ouvert, franc et loyal. Il avait aussi le malheur de ne pas croire aux esprits ni aux revenants. Et lorsqu'un jour le chevalier Wolfgang raconta comment aux Quatre-temps derniers le fantôme du chasseur noir l'avait poursuivi dans la forêt avec toute sa légion diabolique, Adelbert ne put s'empêcher de sourire involontairement. Wolfgang s'en aperçut, et dès ce moment le crédit du jeune esprit fort baissa d'autant plus dans son opinion, que Cunon, qui avait remarqué son imprudence, sut en tirer avantage, en appuyant le récit du vieillard par celui d'une douzaine de contes de sa nourrice; ce qui fit entièrement pencher la balance du côté de son mérite. Le rusé Cunon ne s'en tint pas là; il profita des dispositions favorables du vieillard, pour lui demander, le lende-

main, la main de sa fille. « Votre recherche, lui répondit Wolfgang, m'est agréable ; mais j'ai promis à ma bienheureuse Edeltrude de ne jamais marier ma fille sans son consentement. Si vous pouvez obtenir son amour, vous pourrez l'emmener comme votre fiancée. » Cunon s'était bien aperçu que la demoiselle ne le regardait pas avec des yeux aussi favorables que le faisait son père. Il maudit au fond de son cœur la dernière prière de la défunte dame Edeltrude, et redoubla de soins auprès de sa fille. Ida, au contraire, punissait par un redoublement de froideur le zèle qu'elle le voyait mettre à augmenter l'éloignement toujours croissant de son père pour Adelbert.

Un nouvel incident éteignit enfin la dernière étincelle de bienveillance qui existait encore en sa faveur dans l'ame du vieillard. Wolfgang raconta un soir que la Femme Blanche, qui jouait déjà un grand rôle dans les annales des visionnaires mâles et femelles de l'Allemagne, et qui, par son apparition dans la tour moitié ruinée de son castel, annonçait chaque événement important près d'arriver dans sa famille, avait été aperçue la

nuit précédente par le garde du château, à la lucarne de l'est. « Je voudrais bien la voir aussi, dit Adelbert, pour causer un moment avec elle ! — Vous vous en garderiez bien, reprit le châtelain. — Eh! pourquoi donc? reprit celui-là. Regardez, chevalier, regardez cette bague avec une pierre bleue; elle est ce que j'aime le mieux de l'héritage de ma mère. Eh bien! je veux passer cette même bague au doigt de la Femme Blanche, si elle me fait la faveur de me tendre sa main pour la baiser. » Le chervalier Wolfgang pâlit à ces paroles; Cunon porta ses regards vers le ciel, et Ida se mit à rire.

Quelques jours après cette conversation, Adelbert trouva l'occasion de déclarer son amour à la demoiselle. Une petite indisposition l'avait empêchée d'accompagner son père à la chasse. Sa déclaration la surprit autant que la révélation d'un secret que l'on connaît déjà, mais dont on ne veut pas avoir l'air d'être instruit. La modeste Ida rougit cependant aux paroles du chevalier, et justement par la même raison qui ne l'eût pas fait rougir, si la déclaration lui eût été faite par Cunon. « Chevalier, lui dit-elle, il faut vous

adresser à mon père ; si des empêchements s'opposent à vos vœux, ils ne viendront jamais de mon côté. » Adelbert saisit la main de la demoiselle, et en pliant un genou, il la pressa sur ses lèvres. Le chevalier Wolfgang revint bientôt après de sa chasse avec une biche et sept lièvres. Adelbert lui demanda une audience, et fit sa proposition avec une loyale franchise, sans mettre de luxe dans ses paroles, et sans jouer, comme avait fait Cunon, le courtisan auprès de lui. Wolfgang se sentit un peu embarrassé, et il ne trouva pour le moment d'autre ruse, pour se tirer de là, que la seule qui pouvait favoriser Adelbert. Il lui fit donc la même réponse qu'il avait faite à Cunon. « Eh bien donc, noble chevalier, lui répondit le jeune amant, que la demoiselle qui me connaît depuis longtemps décide de mon sort en votre présence. — Cela ne pourra pas se faire aussi promptement, reprit Wolfgang, dont l'embarras augmentait toujours, car je ne dois pas vous cacher que déjà depuis quelques semaines le chevalier Cunon m'a demandé la main de ma fille, et que je l'ai renvoyé à elle-même. — Comme nous sommes, le chevalier Cunon

et moi, reprit Adelbert, de bons voisins et de bons amis, je vais lui parler, et nous nous réunirons dimanche prochain pour conjurer la demoiselle de choisir entre nous deux, et en votre présence. Cunon aussi ne lui est pas étranger; il ne lui faudra donc pas de plus long délai pour se décider. » Après ces paroles, Adelbert quitta le père de son amante.

Le lendemain au déjeuner, Wolfgang parla ainsi à sa fille : « Écoute-moi, Ida; deux braves chevaliers, Cunon et Adelbert, te demandent en mariage. Tu les connais tous deux; Cunon est un homme beau, modeste et pieux, avec lequel tu serais bien pourvue de corps et d'ame; Adelbert a aussi son mérite : son père a été mon fidèle frère d'armes, et il mourut dans mes bras. Le jeune homme en est le portrait vivant; mais son incrédulité m'afflige; ses plaisanteries sur des choses saintes ne m'ont déjà que trop scandalisé. Je ne veux faire aucune violence à ton cœur; mais fais bien tes réflexions avant de te décider. Tu déclareras ton choix dimanche prochain, si cela te convient.

— Mon bon père, répondit la jeune Ida en lui baisant la main, je me déciderai, et vous

serez content de mon choix; je ne veux pas excuser Adelbert, il le fera lui-même. — Il ne le pourra pas! s'écria Wolfgang, par la sainte croix! il ne le pourra pas. N'ai-je pas vu, encore cette nuit, et de mes propres yeux, la Femme Blanche? elle était debout à l'entrée de la tour. J'entendis gémir le chien, et je me mis à la fenêtre; alors je la vis aussi bien que je te vois toi-même en ce moment; et, à peine m'eut-elle aperçu, que déjà elle s'était éclipsée.... — Je voudrais qu'Adelbert l'eût aussi vue, reprit la demoiselle. Mais, comment se fait-il, mon père, qu'avec toute son incrédulité, il aille plus souvent à l'église que Cunon? Comment se fait-il que tous ses paysans soient riches, et ceux de Cunon presque tous pauvres? Comment se fait-il que, l'année dernière, lorsque Adelbert était si malade, tous ses domestiques et ses vassaux le pleuraient, et faisaient dire par jour trois messes pour lui? — Tout cela est vrai, tout cela est très bien, dit Wolfgang; aussi a-t-il partout une bonne réputation, que je ne veux entacher en rien; mais.... — Cher et bien aimé père, croyez que dans mon choix je considérerai, non seulement mon bonheur,

mais aussi votre tranquillité. » A ces mots Ida desservit le déjeuner, et ordonna qu'on sellât sa haquenée, parce que son père voulait faire avec elle un tour dans la forêt.

Le dimanche étant arrivé, les deux chevaliers se rendirent au castel : ils étaient vêtus de vestes de buffle brodé; leurs chapeaux étaient ornés d'un panache de plumes de héron, et chacun était suivi d'un jeune varlet. La gaîté, une douce franchise présidaient au repas. Cunon fondait son espoir sur la bienveillance du père, auquel sa fille n'avait jamais désobéi : Adelbert fondait le sien sur le cœur de la fille qui savait diriger celui de son père. D'après l'ordre de celui-ci, Ida s'était parée du corset de noces et des bracelets de sa défunte mère. Lorsque Wolfgang la vit ainsi assise à table, et en faire les honneurs, une larme vint briller dans ses yeux. — Par la sainte croix, dit-il, c'est mon Edeltrude en personne; mais elle a plus de feu dans les regards, et plus de courage dans le cœur. Au reste, c'est là mon ouvrage; si j'avais laissé agir sa mère, elle en eût fait une craintive colombe.

Ainsi que cela se pratiquait toujours chez

nos bons aïeux, on parla d'affaires à l'issue du repas. « Mademoiselle, dit Wolfgang à sa fille, ces deux loyaux chevaliers me demandent ta main. Je les aime, je les honore tous les deux. Cependant un seul peut devenir mon gendre ; je t'en remets le choix. » La demoiselle, après avoir fait une révérence très gracieuse aux deux chevaliers, ainsi qu'à son père, dit : « Mon futur doit, avant tout, me donner une preuve de son courage, qui sera, en même temps, une preuve de sa bonne conscience : il doit passer trois nuits dans le galetas de la tour du castel, seul, sans lumière et sans armes, pour y veiller, ou, s'il le peut, pour y dormir. — Je le veux bien. — J'y consens, s'écrièrent en même temps les deux chevaliers, au moment où Wolfgang ouvrait la bouche pour reprocher à sa fille la témérité de cette proposition. — C'est bien, reprit la demoiselle ; que le sort décide maintenant qui devra être le premier. Celui qui aura veillé la première nuit, se reposera la seconde, et vous alternerez ainsi jusqu'à ce que chacun ait subi l'épreuve. » Le sort désigna Cunon pour tenter le premier l'aventure. Adelbert s'empressa de retourner à son

castel, et dit à Ida, en prenant congé d'elle : « J'espère, noble demoiselle, n'avoir pas besoin de vous donner l'assurance de revenir ici demain de bonne heure. » La nuit parut, et Cunon se rendit seul, sans lumière et sans armes, dans la vieille tour enfumée. Il fut salué par les hibous et les chouettes qui en habitaient les créneaux. Wolfgang, au contraire, se retira dans sa chambre, où il ne put trouver le sommeil, dans l'impatience où il était de voir arriver le matin. Dès que le jour parut, il se mit à sa fenêtre, et joua sur son cor un air de chasse, qui devait lui donner des nouvelles de la vie ou de la mort de Cunon. Le chevalier comprit ce signal, et se montra de suite à l'entrée de la tour, en lui adressant un salut amical. Wolfgang accourut vers lui, et le reçut comme un père recevrait son fils que les vagues pousseraient au rivage sur une planche d'un vaisseau naufragé. « Eh bien! chevalier, comment cela s'est-il passé? dit-il à Cunon, en se dégageant de ses bras. — Je vis encore, répondit celui-ci; que cela vous suffise, je ne puis ni n'ose vous en dire davantage. » Pendant le repas, Ida montrait beaucoup de contentement et de

gaîté; ce que le père et l'amant jugèrent être de bon augure. Le soir parut, et après le souper, lorsque le garde du château eut sonné dix heures, Adelbert fut, comme son prédécesseur, conduit jusqu'à l'entrée du redoutable gîte. Il se jeta sur un lit de camp couvert d'une peau de loup, et vit, à la pâle lueur de la lune, tantôt une, tantôt deux, quelquefois trois chauve-souris voltiger au-dessus de sa tête. Minuit sonne. Le mur vis-à-vis de son lit s'ouvrit, et une figure blanche de femme s'avança à pas lents. Adelbert se mit debout, fut un peu surpris pendant une seconde, et alla, d'un pas ferme, au-devant d'elle. Lorsqu'il n'en était plus éloigné que de la longueur d'une épée, il lui adressa la parole en ces termes : « Qui es-tu ? — La Femme Blanche, répondit une voix sourde et enrouée. — Que me veux-tu ? continue Adelbert. — La bague que tu me promis l'autre jour. » A ces mots Adelbert ôta la bague de son doigt; la Femme Blanche avança sa main, et le chevalier la mit à son doigt : mais en même temps il passa son bras autour du spectre, en disant : « Maintenant il faut aussi que je te connaisse d'un peu plus près. » Il le saisit

d'un bras si vigoureux, qu'il s'écria, moitié en riant : « Hé ! chevalier, soyez donc raisonnable ! — Sainte mère de Dieu ! dit Adelbert en se jetant à ses genoux, est-ce vous noble demoiselle ! cela est-il bien possible ! Cette apparition m'est tout aussi incompréhensible que si c'était la Femme Blanche elle-même. — Il n'est pas temps encore, lui répondit la demoiselle, de vous expliquer cette énigme ; j'espère que je pourrai le faire après demain. En attendant, portez-vous bien, et gardez le silence. » A ces mots la figure disparut à travers le mur, et en ce moment Adelbert eût été tenté de croire, sinon aux spectres, du moins à la possibilité de pouvoir rêver tout éveillé, si son doigt dégarni ne l'eût convaincu de la réalité de cette apparition.

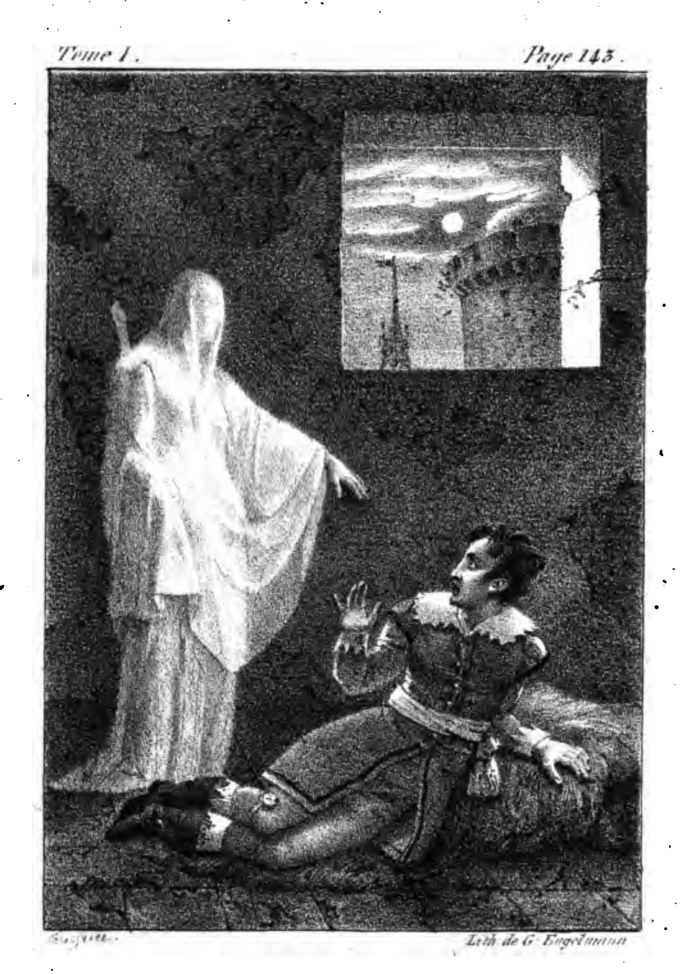
Wolfgang l'attendit aussi le lendemain matin à sa fenêtre, et quoiqu'il ne le saluât pas de son cor, il témoigna néanmoins une joie sincère de sa conservation. « Eh bien ! comment cela s'est-il passé, chevalier ? lui dit-il. — Ma langue est liée ; je parlerai dès qu'on me le permettra. »

Durant le repas, la demoiselle parut un peu

troublée. Elle parla moins que la veille, et chaque fois qu'Adelbert la regardait, elle baissait les yeux en rougissant. Quant au chevalier, son trouble était visible, ses discours étaient décousus, et chaque fois qu'il fallait répondre au toast de Wolfgang, il ne vidait sa coupe qu'à moitié. «Hem! pensa celui-ci, il faut qu'il se soit passé quelque chose qui détruit les espérances d'Adelbert, et favorise mes projets.» Lorsque le jeune chevalier fit ses adieux, Ida ôta son gant sans intention apparente; il vit sa bague bleue briller à son doigt, et la présence de Wolfgang eut peine à l'empêcher de se jeter sur la main qui lui offrait un motif d'espérance si flatteur.

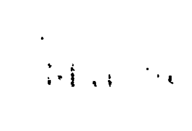
Cette même déesse, qui se plaît à abuser également le chevalier et le mendiant, remplissait aussi l'imagination de son rival des songes les plus enchanteurs. Enivré de son doux nectar, il arriva le troisième soir au castel de Wolfsberg, pour monter sa seconde garde nocturne. Wolfgang, animé d'une douce sécurité, le vit tranquillement aller à son poste. Il venait de poser sa tête grise, et avait à peine commencé à sommeiller, qu'il

Tome I. Page 143.



Gugnet. Lith de G. Engelmann

La femme blanche.



fut réveillé par un bruit épouvantable qui se faisait à la porte de sa chambre. C'était Cunon qui frappait de toute la force de ses deux poings, et qui le priait, d'une voix tremblante, de lui ouvrir. « Au nom de tous les saints, que s'est-il donc passé ? » dit le vieillard, en faisant entrer le tremblant chevalier, et pouvant à peine se soutenir lui-même sur ses jambes. « Seigneur chevalier, balbutia Cunon, le spectre.... — Eh bien ! — Il m'est.... Ah ! je ne pourrais jamais décrire la figure effroyable sous laquelle il m'est apparu ! » Wolfgang fit un signe de croix, et Cunon continua. « Il avait au moins six aunes de haut, et dit d'une voix.... Ah ! elle retentit encore à mes oreilles ! — *Touche ici ma main, sans elle tu ne peux pas devenir le gendre de Wolfgang.* — A ces paroles il me tendit effectivement une patte enflammée ; je suis tombé défaillant sur le plancher, et lorsque j'eus repris mes sens, le monstre avait disparu. Dieu tout-puissant, le voilà encore, » s'écria-t-il, en s'interrompant, lorsque la porte s'ouvrit, et qu'Ida entra dans la chambre, vêtue d'une longue robe blanche.

« En vérité, chevalier, dit-elle en riant, vous

savez merveilleusement faire des portraits. Vous voyez en moi le spectre haut de six aunes qui vous est apparu. Vous venez vous-même de nous convaincre que votre courage ne soutient pas l'épreuve ; et je veux vous prouver encore, et surtout à mon père abusé, que la situation de votre conscience n'est pas meilleure. Entre, Élisabeth, et ne crains rien. » Élisabeth, la fille du garde du château, entra. Cunon devint plus pâle encore, et voulut se retirer. « Restez, restez, chevalier, s'écrie Ida, en le retenant par la manche de son habit, et écoutez auparavant les aveux de cette fille. » Élisabeth raconta que Cunon lui avait promis cinquante couronnes si, pendant trois samedis consécutifs, elle voulait monter, à minuit, et habillée de blanc, à la tour du castel, et se faire voir durant une heure, tantôt à l'entrée, tantôt à une des lucarnes. « J'y ai consenti, dit-elle, sans savoir à quoi devait aboutir cette mascarade. Lorsque la demoiselle m'interrogea, mes aveux lui dévoilèrent tout, et je lui promis le silence qu'elle m'imposait. Voilà, monseigneur, l'argent qui m'a séduite. » Elle se jette à genoux, pose l'argent par terre, et demande grâce.

Lève-toi, Élisabeth, et garde cet or. Moi aussi je te donnerai cinquante couronnes pour te récompenser de m'avoir désillé les yeux. Alors il dit à Cunon : « Vous pouvez vous retirer maintenant, chevalier ; je tairai l'insigne tromperie que vous m'avez faite, pour mon honneur et le vôtre. « Encore un mot, s'écria Ida en avançant la main : reconnaissez la bague d'Adelberg à mon doigt ; c'est lui-même qui l'y a placée la nuit dernière, et je jure par la sainte hostie, que je ne me suis fait connaître à lui qu'après, et lorsque j'y étais absolument forcée, pour ne pas devenir la victime de son courage. Adieu, chevalier ; je n'ai plus rien à vous dire. »

Cunon partit sans bruit, et le bon Wolfgang pleura de joie sur le sein de sa fille triomphante : « Si ta défunte et bienheureuse mère savait cela, dit-il, combien elle me remercierait maintenant de t'avoir appris à n'avoir peur de rien ! » Ida se mit à rire. « Ah ! oui, je te comprends ; l'écolière a surpassé le maître ; cela est arrivé plus d'une fois. »

Dès l'aube du jour, Wolfgang envoya un varlet vers Adelberg pour l'inviter à dîner. Ce message le surprit. Le chevalier Cunon

est-il encore au castel ? demanda-t-il au varlet. «Non, seigneur chevalier; il est parti sans bruit, avant que le garde du château eût sonné deux heures.» Cette nouvelle pensa coûter la vie à son alezan; car on le vit arriver ventre à terre par la montée qui mène au castel, comme si c'eût été une descente ; et lorsqu'il parut dans la salle, Wolfgang conduisit la demoiselle au-devant de lui, en disant : «Chevalier, je vous remets ici le prix que méritent votre courage et la loyauté de votre cœur. Votre fiancée vous instruira elle-même de la manière dont elle s'y est prise pour arracher le masque à votre rival, et pour me convaincre *qu'on peut être un bon chrétien, sans croire aux revenants.*»

DON MELCHIOR DE SOUZA,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

Don Melchior de Souza habitait l'antique château de ses ancêtres, situé sur une colline entourée de forêts, dans la Sierra-Leone. Il possédait tout ce qui pouvait donner à un gentilhomme campagnard le droit de figurer dans un tournois; de vieux parchemins et de vieilles dettes. Il prétendait descendre d'un des trois mages, et le prouva par son nom de baptême, qui avait aussi été celui de dix de ses ancêtres, et encore par son nom de famille, emprunté du lieu de la résidence des anciens rois de Perse. Son arbre généalogique et ses archives ne remontaient malheureusement que jusqu'au temps du roi Pélage; et, voulant à toute force compléter les preuves de son origine jusqu'à don Melchior le premier, c'est-à-dire jusqu'à l'an un de N. S. Jésus-Christ, cette opération fatigua tellement son esprit, qu'il put se comparer à l'ami de sa

jeunesse, le héros de la Manche, après la lecture des livres de chevalerie. Ce qui cependant le chagrina davantage, c'était l'extinction de sa progéniture masculine, car il n'avait qu'une fille unique; et dona Ximena, sa légitime moitié, avait déjà, depuis long-temps, fait reléguer au grenier le berceau et la roulette, comme étant des meubles désormais inutiles. C'était, au reste, une femme brave, aimable et sage, qui supportait avec résignation les caprices et les lubies de son seigneur et maître, et qui savait en dérober la connaissance au monde, c'est-à-dire à trois ou quatre voisins qui venaient lui rendre visite une ou deux fois par an. Sa fille Blanca était, sans le savoir, la plus belle personne qui eût jamais, depuis Melchior le premier, orné la galerie des portraits de sa famille. Un profil véritablement romain, des cheveux châtain foncé, et de grands yeux noirs qui ne disaient encore rien, mais qui promettaient de dire un jour beaucoup. L'innocence brillait sur son front serein, et la santé sur ses joues satinées; sa taille était svelte comme le jeune cèdre, et Ovide même, s'il l'eût rencontrée se promenant dans la petite forêt du

château, l'eût prise pour une nymphe de Diane. Sa mère, autrefois l'Hélène de la contrée, portait tous ses soins à seconder en elle la nature, et à relever tous les charmes de sa fille par les grâces et les enchantements avec lesquels elle avait captivé autrefois le cœur de son époux. Blanca chantait d'une voix agréable une quinzaine de romances, et s'accompagnait de la guitare; elle lisait et écrivait couramment, et savait réciter son *Ave* et son *Credo* en langue latine. La mère crut donc son éducation achevée; elle sentait qu'elle ne pouvait plus rien lui apprendre, et elle pensa qu'elle n'avait plus besoin de rien savoir. Au fond, elle n'avait pas si grand tort: Blanca était un être charmant, qui ne desirait rien au-delà de ce qu'elle avait en partage, et qui passait des journées solitaires dans une sérénité sans mélange.

Elle venait d'atteindre sa quinzième année, lorsque dona Elvira, sa tante, veuve d'un ancien général, vint visiter ses parents, et passer avec eux les dernières semaines de l'automne. Au premier abord, Blanca, qu'elle n'avait pas vue depuis sept ans, fixa ses regards, et, dès les premiers jours, gagna aussi

son cœur : par ses manières obligeantes, ses caresses filiales, et les grâces naturelles dont elle accompagnait les soins qu'elle lui prodiguait, cette aimable fille sut tellement captiver la bienveillance de sa tante, que celle-ci demanda à ses parents la permission de l'amener à Léon, où était le siége de son douaire. Dona Ximena, qui fondait le sort de sa fille sur le testament de cette sœur, pouvait d'autant moins se refuser à cette complaisance, qu'elle voyait très bien que le séjour de sa fille dans la capitale de la province lui offrirait bien des avantages qui ne se trouvent point à la campagne; et don Melchior s'y laissa également décider, sur l'assurance que lui donna sa belle-sœur que ce voyage ne lui coûterait pas un maravedis. Blanca, qui de sa vie n'était sortie de la banlieue du château de son père, et qui ne pouvait se faire une idée d'une ville, fut transportée de joie de se trouver bientôt dans un monde tout nouveau pour elle, et comblait sa tante des plus tendres caresses.

Après un voyage de trois jours, elles arrivèrent à Léon, et dona Elvira eut soin avec une sollicitude vraiment maternelle de procu-

rer à sa nièce une société choisie, ainsi que toutes les occasions de développer ses bonnes dispositions.

Trois mois venaient de s'écouler, lorsque la naissance d'un prince de la famille royale détermina le gouverneur à célébrer cet événement heureux par un combat de taureaux. Toute la noblesse du voisinage fut invitée à cette fête; et comme la fille du gouverneur était une des compagnes de la jeune Blanca, celle-ci eut aussi sa place sur un balcon élevé vis-à-vis de l'arêne. Le spectacle n'avait que peu d'attrait pour l'ame tendre et compatissante de cette jeune et innocente fille; elle ne se trouva à son aise que lorsque les combattants entrèrent dans le grand salon du palais, pour y recevoir les prix ainsi que les félicitations de la société. Don Diégo de Castro, neveu du gouverneur, fut couronné par dona Blanca. Ses compagnons reçurent le prix de la valeur de l'air d'un créancier auquel on rend son capital; lui, au contraire, avec l'aimable rougeur d'un héros embarrassé de son mérite. La fête fut terminée par un bal, où don Diégo ne négligea aucune occasion de se rapprocher de la belle Blanca, et de lui adres-

ser la parole autant que le permettaient les sévères convenances. Au bout de deux heures il ne vit plus qu'elle seule, et sa conversation fit oublier la danse à Blanca, elle qui l'aimait alors avec passion. Pour la première fois aussi l'obéissance envers sa tante lui parut pénible, lorsque celle-ci lui dit qu'il était temps de se retirer. Elle la suivit sans dire un mot, mais non sans jeter un regard en arrière sur don Diégo, qui l'avait accompagnée jusqu'à sa litière. Elle se coucha pensive et rêveuse, et elle quitta son lit dès l'aube du jour, sans avoir pu fermer l'œil. Elle descendit de sa chambre, et vint comme à l'ordinaire baiser la main de sa tante; son front était troublé, la pâleur couronnait ses joues de roses. La tante avait observé sa nièce; elle savait trop bien ce qui se passait dans son cœur, et était trop prudente pour demander la cause de son abattement.

Deux jours après, don Diégo se fit annoncer chez elle. Blanca, qui était présente, s'efforça inutilement de cacher son trouble. « Il paraît, lui dit sa tante, que cette visite te cause de l'embarras. Hé bien, mon enfant, je te permets de te retirer dans ta chambre;

lorsque je croirai que tu seras remise, et que ta présence sera nécessaire, je te ferai appeler. » Blanca ne savait si elle devait se fâcher contre elle-même, ou contre sa tante, et elle quitta l'appartement après une révérence silencieuse. Elle se flattait que la visite de don Diégo était autant pour la nièce que pour la tante, et elle ne se trompait pas. Ce jeune gentilhomme, quoique né à Léon, n'y était cependant arrivé que deux jours avant la fête de Madrid, où il servait dans les gardes du roi. Sa cousine, dona Isabella, avait remarqué l'impression que son amie Blanca avait faite sur lui au bal, et lui en avait dit tant de bien, qu'au bout de deux jours il la connaissait mieux que s'il avait vécu plusieurs semaines dans sa société. On ne doit donc pas s'étonner qu'à la première visite qu'il fit à dona Elvira, il lui demanda la main de sa nièce. Cette bonne tante, qui connaissait la famille et la grande fortune du jeune homme, écouta d'autant plus volontiers sa proposition, que feu son mari, qui avait été le compagnon d'armes du gouverneur, lui avait toujours vanté son neveu comme un officier aimable et plein de noblesse. Elle l'assura

qu'elle savait apprécier tous les avantages de cette union ; mais que Blanca dépendait de ses parents, auprès desquels elle se ferait un plaisir d'appuyer sa demande. « Quant à ma nièce, ajouta-t-elle en souriant, un homme du mérite de don Diégo ne peut pas en craindre une réception défavorable, d'autant plus que je sais que son cœur est encore libre. Alors elle fit appeler Blanca. Celle-ci avait eu le temps de rassembler ses esprits ; elle reçut son amant avec cette grâce, cette aménité majestueuse qui avait porté les anciens Germains à regarder une vierge comme un être sacré. Elle se plaça sur le sofa à côté de sa tante, et là commença une scène silencieuse, pendant laquelle les cœurs des deux amants ne restèrent pas muets ; elle fut interrompue par Elvira. Un Corrége même ne pourrait colorer plus parfaitement les joues d'une madone au moment où elle reçoit le salut de Gabriel, que ne rougit Blanca lorsque sa tante l'instruisit des projets de don Diégo. Une douce surprise lia d'abord sa langue, puis elle dit à demi-voix : « C'est à mes parents à ordonner de mon sort, et ils n'ont jamais eu lieu de m'accuser de désobéis-

sance. » Le cœur de don Diégo faisait un commentaire trop favorable sur ces paroles, pour qu'il en eût besoin d'un autre. La tante se chargea de la demande auprès des parents ; et comme elle connaissait le beau-frère Melchior, elle jugea qu'il vaudrait mieux traiter personnellement avec lui.

Après quelques jours, dont chacun était marqué par une visite de don Diégo, et lui donnait l'espoir si doux de l'obéissance de son amante ; la tante, accompagnée de sa nièce, se mit en route, et arriva sans accident au castel seigneurial. Elle était convenue avec Blanca qu'elle s'entretiendrait, avant tout, avec sa mère de l'objet de son ambassade ; car, quoiqu'elle ne crût pas devoir appréhender un refus du gentilhomme, elle se souvenait que son altesse orientale, à l'instar de maints hauts et puissants seigneurs, avant et après lui, s'avisait quelquefois de se conduire avec bizarrerie dans ses audiences.

Dona Ximena fut transportée de joie à la proposition de sa sœur ; le bonheur de sa Blanca était son premier souhait sur la terre, et d'ailleurs sa vanité était très flattée d'avoir

pour gendre un des hidalgos les plus riches et les plus considérés de Léon.

Il fut convenu qu'on ferait, le lendemain matin, la proposition à don Melchior; et Blanca fut chargée des préparatifs du déjeuner, par lequel devait commencer la conférence. Cette aimable fille s'acquitta si heureusement de cet emploi, que son père lui demanda une seconde tasse de chocolat, et qu'il ne cessa d'avoir les regards fixés sur elle pendant qu'elle la lui versait avec toutes les grâces d'une Hébé. « Il faut avouer, don Melchior, lui dit sa belle-sœur, après que sa nièce se fut retirée, que le séjour de la ville n'a pas été défavorable à notre Blanca. Ses qualités et ses grâces naïves y ont gagné, et je puis affirmer qu'à la dernière fête elle a été l'objet de l'admiration générale. »

Don Melchior. Tout cela est bel et bon; mais cette enfant pourra-t-elle de nouveau s'accoutumer à cette misérable vie champêtre?

Dona Ximena. Pourquoi pas? aussitôt que son père la rappelle dans la solitude.

Dona Elvira. Au reste, il ne dépendra que de son père de la voir établie dans la ville, et de l'y aller visiter, ou d'être visité par

elle, aussi souvent que son cœur le desirera.

Don Melchior. Comment entendez-vous cela?

Dona Elvira. Je veux dire qu'un amant aimable, noble et riche s'offre à votre fille, et qu'il n'attend que votre permission pour se présenter et vous déclarer ses vœux.

Don Melchior. Oui! et qui est cet amant?

Dona Elvira. Don Diégo de Castro, le neveu du gouverneur. »

A ces paroles, le front du gentilhomme se sillona de profondes rides; de sombres nuages couvrirent ses sourcils; il releva son nez aquilin emboîté dans sa moustache comme par une parenthèse.

Don Melchior. Diégo de Castro! ce n'est pas un époux pour ma fille; Blanca mérite bien un vieux chrétien, et l'on sait de reste que l'arrière-bisaïeul de ce Diégo était un Maure.

Dona Elvira. Qui est-ce qui voudrait se souvenir de l'arrière-bisaïeul, lorsqu'il est question de l'arrière-petit-fils? Diégo passe dans toutes les Espagnes pour un bon hidalgo, et si je ne me trompe, cet arrière-

bisaïeul, qui vous offusque tant, était issu du sang des rois de Grenade.

Don Melchior. Cela est fort bien; et ces rois de Grenade étaient des païens, et leurs femmes n'étaient que des esclaves.

Dona Ximena. Mais, mon cher époux, il s'agit du bonheur de notre fille. Diégo est colonel dans les gardes du roi; il a déjà donné des preuves éclatantes de son courage, et il possède une fortune considérable.

Don Melchior. Et s'il possédait tous les trésors de l'Inde, ils ne pourraient jamais effacer la tache de sa naissance. En un mot, je ne veux plus entendre parler de ce mariage. »

Le gentilhomme débita cet épilogue d'un ton si rude, que les dames n'eurent pas le courage de continuer la conversation.

Blanca ne put retenir ses larmes, lorsque sa mère l'instruisit du mauvais succès de sa négociation. Elle ne perdait cependant pas tout espoir, et attendait une révolution heureuse de l'apparition de son amant qui, ainsi qu'on en était convenu, devait venir se présenter dans trois ou quatre jours. Dona Ximena fit, en attendant, tous ses efforts pour représenter à son seigneur et maître tous les

avantages qu'offrait cette union, tant pour sa fille que pour lui-même : mais celui-ci resta inébranlable dans son opinion, que Blanca ne pouvait donner sa main qu'à un vieux chrétien, qui fut en même temps un vieux gentilhomme.

Enfin, don Diégo arriva au château. Les deux mères se trouvaient en ce moment au jardin, et le châtelain était, par bonheur, occupé à compléter son arbre généalogique. Elles le firent introduire par la femme de chambre de dona Elvira. Celle-ci le présenta à sa sœur, qui le reçut avec amitié; mais elle ne put lui dérober le chagrin qui rongeait son cœur. Dona Elvira saisit le premier moment qui se présenta pour le prendre à part, et l'instruire des dispositions favorables de la mère, ainsi que de la capricieuse opposition du père de son amante. Enfin elle lui dit : « Prenez courage, Blanca sera à vous ; et si mon extravagant beau-frère ne veut pas entendre raison, nous trouverons d'autres moyens pour faire votre bonheur et celui de sa fille. » Alors dona Ximena fut envoyée vers son époux pour lui annoncer cet hôte étranger. Elle n'eut pas peu de peine à l'engager à

le recevoir. « Si je n'étais pas instruit de ses projets, dit-il, il serait le bien venu, comme neveu du gouverneur. » Il reçut le jeune homme avec une gravité solennelle, et après les premiers compliments d'usage, il lui dit sans aucun détour : « Je sais, don Diégo, ce qui vous amène ici ; il est inutile que je vous répète la réponse que j'ai faite à ma belle-sœur. Ma résolution est inébranlable ; j'aimerais mieux enfermer ma fille dans un cloître, que de la marier à un nouveau chrétien. » Don Diégo ne sut pas trop s'il devait rire ou se fâcher des paroles de cet insensé ; l'idée qu'il était le père de Blanca, et le souvenir des promesses de dona Elvira étouffèrent en lui et la tentation de le persifler, et celle d'entrer en colère ; ils lui donnèrent aussi la force d'entamer une conversation indifférente, que les deux dames s'efforcèrent à leur tour d'animer autant qu'elles le pouvaient. Le souper ne dura pas long-temps, et il était triste. Blanca s'était dispensée d'y paraître, sous le prétexte d'une indisposition ; mais le lendemain matin elle se rendit à l'appartement de sa tante, tandis que sa mère retenait son époux dans le sien sous différents

prétextes. Don Diégo saisit le moment pour renouveler à la souveraine de son cœur, en présence de sa tante, les assurances de sa tendresse; et Blanca, animée d'un courage extraordinaire que lui donnait un témoin aussi respectable, lui jura une constance à toute épreuve. Alors dona Elvira se rendit auprès de son beau-frère, pour lui demander s'il persistait dans sa résolution de la veille; et après que celui-ci eut protesté par les mânes de ses ancêtres que rien au monde ne l'en détournerait, elle lui déclara sa résolution de s'en retourner dans la matinée avec don Diégo. « Blanca doit rester ici », lui dit le sévère châtelain. « Elle restera, reprit la tante; je viens de lui donner mon baiser d'adieu. » La pauvre enfant était désespérée sur son lit, quand s'éloigna la voiture qui emportait l'objet et la protectrice de son amour, et il se passa plus d'un jour avant que les caresses de sa mère, et un billet de son amant, que dona Elvira lui fit passer, pussent lui donner la force de quitter son appartement. Son espérance commençait même à chanceler, et dona Ximena elle-même ne pouvait s'expliquer le long silence de sa sœur, lorsqu'un soir on annonça

à don Melchior un étranger qui lui demandait une audience secrète. Le châtelain s'enferma avec lui dans le salon de ses ancêtres, car c'est ainsi qu'il nommait une chambre enfumée, dans laquelle on voyait suspendue une grande planche divisée en trente-deux quartiers, dans lesquels étaient barbouillés les portraits de ses ancêtres. La conférence secrète avait déjà duré trois heures, lorsque don Melchior vint, avec une mine rayonnante de joie, trouver sa femme pour lui donner l'ordre précis de fêter de son mieux cet hôte étranger. «Peut-on demander qui il est?» répondit Ximena. « C'est un homme extraordinaire, auquel est soumis tout l'empire des morts, et qui veut me compléter mon arbre généalogique au moyen d'une opération cabalistique. Dans ce moment, il est occupé à évoquer un de ses esprits familiers, qui lui désignera le grand jour qui devra mettre fin à toutes mes pénibles recherches, et faire de moi le plus ancien hidalgo du monde chrétien. » Ximena, quoique bien convaincue que son mari venait d'être pris dans les filets d'un fripon, n'osa cependant pas risquer de lui opposer une seule parole, et lui promit d'exé-

cuter ses ordres. Ce n'est qu'au bout d'une heure que le thaumaturge permit au châtelain de le rejoindre, pour lui déclarer d'un air mystérieux que la grande révélation aurait lieu au bout de neuf jours. Alors don Melchior conduisit son hôte dans la salle à manger, où les attendaient depuis long-temps son épouse et sa fille. Quelque violence que se fît celle-là pour recevoir le magicien d'un air amical, elle ne put cependant réprimer quelques regards de mépris, qui n'échappèrent pas aux yeux pénétrants de celui-ci. Le châtelain se souvint, au dessert, qu'il avait oublié de montrer à don Merlino (c'était le nom de l'étranger) son cachet de famille, qui datait de mille ans, et qui représentait, sur un champ d'azur, l'étoile qui guida autrefois les trois mages. Il se leva précipitamment pour le chercher. A peine eut-il quitté le salon, que Merlino remit une petite lettre à dona Ximena, et lui dit : « C'est de la part de dona Elvire. » Ce supplément verbal était nécessaire, car dona Ximena avait déjà fait un geste pour repousser la main du fripon supposé. Le châtelain était si empressé, qu'il lui laissa à peine le temps de serrer la lettre, et

d'adresser au porteur quelques mots d'excuse. Il entra avec son cachet, qu'il tenait comme une relique sur sa poitrine, et fit en même temps la question, si l'étoile des trois mages avait été une planète, une comète ou une étoile fixe. L'astrologue prononça pour la dernière, et son élève l'approuva, par la raison que l'étoile figurée sur son cachet n'avait ni barbe ni queue. Dona Ximena et sa fille firent tous leurs efforts pour cacher la transition subite de la tristesse à la joie qu'elles venaient d'éprouver; et elles se retirèrent dès que l'on eut desservi pour aller lire le billet de dona Elvira. Il était ainsi conçu : « Avant que d'ex-« poser ton époux à devenir l'objet de la risée « publique, en le forçant, par une décision « juridique, à faire le bonheur de sa fille, nous « allons tenter un moyen qui, en flattant sa « folie, nous fera arriver, nous l'espérons du « moins, plus sûrement à notre but. Le por-« teur de ces lignes mérite toute ta confiance. « Ne mets pas la moindre entrave à l'exécution « de son plan; il se charge de tout le reste. « Tâche de l'entretenir en particulier. »

ELVIRA.

Ce dernier point n'était pas très aisé. La mère et la fille délibérèrent inutilement ensemble, jusqu'à minuit, sur le moyen de parler en secret à Merlino, lorsque Blanca, qui par hasard s'était approchée de la croisée, l'aperçut dans le jardin. Elles devinèrent ses intentions, et descendirent doucement par un escalier tournant qui était bien éloigné de la chambre à coucher du châtelain. Merlino, qui vint au-devant d'elles, fut conduit dans un bosquet que le printemps commençait à couvrir de chèvrefeuille. « Je partirai demain, madame, et je reviendrai dans neuf jours avec un compagnon, qu'il faut que vous cachiez dans l'alcôve de la salle des ancêtres : cela pourra se faire pendant la conférence que j'aurai dans un autre lieu avec don Melchior. Prenez courage, tout ira à souhait. » A ces mots, le magicien prit congé, et les dames retournèrent dans leur appartement. Le lendemain il partit, après que le châtelain lui eut recommandé au moins dix fois de ne point dépasser d'un seul instant le terme fixé pour son retour. Dans l'intervalle, la sérénité régna au château. Le châtelain se berça du doux espoir, qu'après tant et de si longues

années employées à des tentatives inutiles, il consommerait sous peu une œuvre qui était pour lui la pierre philosophale. Les dames, et surtout Blanca, trouvaient dans les prédictions du sorcier une nourriture pour leur imagination d'autant plus séduisante, que le mystère dont il s'enveloppait devait, à lui seul, stimuler au plus haut degré leur curiosité nouvelle.

Lorsqu'arriva le grand jour qui devait ramener Merlino, le châtelain se tint constamment aux aguets à une lucarne de son grenier, d'où il pouvait voir sur le grand chemin qui conduisait de la forêt à son château. Mais la nuit vint sans qu'il se fût présenté, et déjà le vieillard avait abandonné son poste depuis une heure, avec un mécontentement douloureux, lorsque trois coups frappés à la porte cochère lui annoncèrent l'arrivée de son hôte. Melchior le reçut avec les égards d'un client, et voulut le conduire dans le salon de ses ancêtres : « Non, monseigneur, répondit le magicien ; avant que l'heure à laquelle doit commencer la conjuration ait sonné, nous ne pouvons visiter le lieu que vos illustres ancêtres ont choisi pour leur apparition. Il faut

que nous attendions ce moment sans lumière, et dans une chambre située vers le levant. » Le châtelain le conduisit dans son cabinet qui se trouvait au côté tout opposé de la salle, et Merlino l'y entretint, avec un ton solennel, du grand et sublime spectacle dont il allait être témoin, et du silence religieux qu'il devait, sous peine de la vie, observer pendant toute cette scène auguste.

Pendant ce temps les dames guettèrent son compagnon, qui ne se fit pas attendre long-temps. C'était un homme noir, portant une longue barbe, chargé d'une caisse, et tenant dans ses mains une petite sonnette, avec laquelle il était convenu qu'il donnerait le signal. Dona Ximena lui ouvrit la porte, et Blanca le précéda avec une lanterne sourde pour lui montrer le chemin de la salle des ancêtres. L'étranger ne proférera pas une parole avant que d'y être arrivé; mais alors il arracha sa barbe, se précipita aux genoux de dona Blanca, et dit aux dames effrayées : « L'entêtement de don Melchior me force à employer une ruse que je ne me permettrais pas, si je n'osais me flatter qu'elle amènera mon bonheur, en même temps que celui de

mon amante et de son estimable mère. Pardonnez-moi cet orgueil, madame, dit-il à doña Ximena; j'espère le justifier, du moins en partie, avant qu'il fasse encore une fois nuit. Maintenant, et avant tout, il faut que je m'occupe de mes préparatifs.» Dòn Diégo fut conduit dans l'alcôve, et il demanda quelques bougies, ainsi que la lanterne sourde avec laquelle dona Blanca venait de l'éclairer. Pendant qu'il déballait sa caisse, il raconta aux dames que Merlino était un savant peintre italien qu'il avait amené de Madrid à Léon, et que, du consentement de dona Elvira, il l'avait fait le confident de son amour; qu'il était l'auteur du plan qu'il venait de mettre à exécution, et dont ils faisaient ensemble, depuis huit jours, les préparatifs à une métairie voisine, appartenant à dona Elvira. «Tâchez, leur dit-il en finissant, d'obtenir du châtelain la permission d'assister à la conjuration; comme vous connaissez maintenant les sorciers, il serait inutile de vous protester que tout se passera très naturellement.» Alors les dames quittèrent le salon, et bientôt le châtelain, accompagné de Merlino, vint les trouver dans leur appartement, où les attendait,

d'après ses ordres, une collation et une bouteille de vin des Canaries, sur laquelle Blanca avait eu soin de prélever la part de son amant. Le repas fut court; don Melchior remua constamment sur sa chaise, et Merlino parla et mangea peu, ainsi qu'il convient à un homme qui allait communiquer avec les esprits de l'autre monde. Lorsqu'on se fut levé de table, dona Ximena hasarda auprès de lui la demande d'assister à l'opération magique, dont son époux, depuis son départ, lui avait fait concevoir une si grande attente. Le châtelain secoua la tête en disant : « Les femmes peuvent bien se faire raconter ces sortes de choses, mais ne doivent pas y assister. » Merlino garda un instant le silence; puis il dit d'un air magistral : « Don Melchior, vos ancêtres sont aussi les ancêtres de votre fille; il sera bon de pénétrer son cœur de la splendeur de son origine, et de lui fournir ainsi des armes contre tout sentiment ignoble qui pourrait y prendre naissance. — Bravo! mon sage ami, reprit le châtelain, qui écouta ces paroles comme un véritable oracle : Il n'y aura pas de mal non plus que sa mère reçoive de mes illustres ancêtres une leçon

que, depuis quelque temps, je m'efforce, mais inutilement, de lui inculquer.» A ces paroles il saisit un flambeau et se dirigea, bouillant d'impatience, vers la salle mystique où le suivit la société. « Il manque encore quelque chose ici, dit Merlino; il est dans la nature des esprits de cheminer le long des murs; ils aiment la couleur blanche, et ce mur rembruni ternirait l'éclat de ces ombres vénérables. Il faut qu'il soit recouvert d'un linge blanc.» A l'instant le châtelain ordonne à son épouse d'aller chercher les draps de toile de Flandre qui lui avaient servi la première nuit de ses noces, et en peu d'instants le mur enfumé en fut tapissé. Merlino commença à tirer de son sac de voyage un papier coupé en forme de cercle, sur lequel étaient peints les douze signes du zodiaque; il l'étendit par terre, et ordonna au châtelain de se placer au milieu. Il plaça les dames à quelque distance de là, et fit tenir à chacune le bout d'un ruban vert, sur lequel il avait auparavant peint quelques caractères. La curieuse Blanca voulut le regarder de plus près, et y lut ces mots : *Vive Blanca de Castro!* Si, en ce moment, le magicien n'eût pas soufflé

la lumière, le châtelain eût pu remarquer la joie indicible qui venait, comme un éclair, se répandre sur sa figure. Bientôt il commande derechef le silence à toute la société, tourne trois fois autour du cercle dans lequel était placé le châtelain, frappe trois fois la terre avec sa baguette noire, et s'écrie d'une voix solennelle : « Ariel ! mon ange familier, je t'ordonne de faire passer les ombres des illustres ancêtres de la maison de Souza, en ligne ascendante devant les yeux de leur neveu. » A peine eut-il prononcé ces paroles, que le châtelain, avec un étonnement qui eût paralysé sa langue, quand même il eût eu la permission de s'en servir, vit paraître sur le mur blanc la figure de son père armé de toutes pièces, tel qu'il était représenté sur son tableau de famille. Ses traits étaient si ressemblants, que dona Ximena elle-même, qui avait encore connu son beau-père, et toute prévenue qu'elle était de la supercherie; dut se faire la plus grande violence pour étouffer un cri de surprise. C'est ainsi que, dans l'espace d'une demi-heure, non seulement les dix Melchior, mais encore les autres héros des trente-deux quartiers, apparurent aux

yeux des spectateurs étonnés, dans un état de ressemblance si parfait avec les figures du tableau de famille, qu'on les eût dit animés de nouveau.

Les transports et l'attente du châtelain augmentaient à mesure que les héros sortaient ainsi de la hauteur de leur antiquité; et à l'apparition du contemporain du roi Pélage, il se frotta les yeux pour examiner les aïeux qui lui étaient encore inconnus. Le premier qui parut était en costume de Sarrasin; sa tête était couverte d'un turban, une croix d'or brillait sur sa poitrine, et à son bras pendait un bouclier d'azur, sur lequel était écrit en caractères de feu : *Mahumed*, et puis *Pedro, premier chevalier chrétien de Souza.*

De ce moment don Melchior resta pétrifié. « Sainte Vierge, dit-il entre ses dents, moi le descendant d'un mécréant ! » Merlino ordonna à son familier de prendre note du nom de ce héros, ainsi que de ceux de tous les ascendants qui allaient encore paraître. Après celui-ci parurent encore trois magnats Sarrasins, portant leurs noms sur leurs écussons. Ensuite on vit arriver deux ombres

fraternelles, dont la figure et le costume étaient absolument semblables. Ils s'appellaient Osmin et Abdul, et se tenaient étroitement enlacés, comme si un bras invisible s'efforçait de vouloir les séparer. Leur mine était triste, et leurs yeux sévères paraissaient jeter des regards sombres sur le châtelain. Celui-ci commença à avoir peur, et sa terreur fut à son comble, lorsque cette figure de jumeaux resta immobile, et ne voulait plus quitter la place. Le magicien prit alors la parole et dit : « Je vous adjure de retourner dans l'empire des morts, et de découvrir votre chagrin à mon serviteur Ariel. » Les ombres baissèrent leurs têtes et disparurent. Leur père avait été le dernier qui portait sur son front le signe de Mahomed.

Maintenant la scène change ; les ombres qui suivaient portaient de longues robes blanches à la manière des Perses, avec des ceintures d'or ; tels on représente les mages. Deux d'entre eux, Orobazès et Fraortès, avaient le front ceint d'un bandeau pareil à ceux que portaient les enfants des rois de l'ancien monde. L'on vit enfin paraître un vieillard-roi, en robe de pourpre, et la couronne sur la tête.

Il tenait dans sa main gauche une urne remplie d'or et de parfums; dans sa droite, un sceptre au-dessus duquel brillait une étoile éblouissante. Sur sa ceinture d'argent on lisait ces mots écrits en caractères d'or : *Melchior, premier prince de Souza*. Tout à coup Melchior le douzième voulut sauter hors de son cercle pour se précipiter aux pieds de son auguste aïeul; mais celui-ci fit, avec son sceptre, un mouvement comme pour le repousser, et lui lança un regard si menaçant, que le pauvre châtelain en frémit. « Ne le punis point, ombre offensée ! s'écria Merlino, ne punis pas ton neveu, enseigne-lui plutôt comment il pourra réparer le péché que son ignorance lui a fait commettre. » L'ombre disparut, et revint un moment après. Il avait déposé son urne et son sceptre. Il conduisait, de sa main droite, un beau jeune homme, portant une armure de chevalier; de sa main gauche, une fille charmante, parée comme la fiancée d'un roi. Ce groupe parut d'abord dans un fond sombre; tout à coup il fut entouré d'une auréole resplendissante. Le châtelain joignit les mains et les éleva au ciel; les dames jetèrent un cri; un grand coup de

tonnerre se fit entendre de l'alcôve, et la figure disparut.

Tous les assistants avaient reconnu en même temps dans le jeune chevalier, les traits de don Diégo, et dans la jeune fiancée, la parfaite ressemblance de dona Blanca. « Tout est fini, dit Merlino; seigneur châtelain, vous pouvez maintenant sortir du cercle; et vous, nobles dames, rendez-moi votre ruban vert. Il faut que vous quittiez tous cet appartement où je dois rester seul, pour adjurer mon serviteur Ariel de me remettre le tableau desiré. » Don Melchior fit trois signes de croix avant que de sortir de son cercle, et, à travers l'obscurité, se rendit accompagné de sa femme et de sa fille dans la salle à manger, où le magicien avait laissé une lampe allumée. Au bout d'un quart d'heure il remit au châtelain un parchemin bleu de ciel, entouré d'une guirlande formée d'étoiles, et sur lequel étaient tracés, en caractères d'or, tous les noms qui composaient le supplément de son arbre généalogique. Les frères jumeaux, Osmin et Abdul, étaient réunis par une accolade, et derrière leurs noms était écrit : *Ils furent les souches des deux*

branches de Castro et de Souza, dont une main ennemie veut empêcher la nouvelle réunion. Le châtelain devint muet à la lecture de cette clause marginale. Merlino n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et lui ordonna de serrer soigneusement le parchemin. Il le renferma auprès de son cachet de famille dans un coffre de fer placé dans une pièce attenante, et qui, depuis de longues années, avait cessé de servir d'asile à des ducats ou à des piastres. Alors Merlino se lève : « Il est temps de prendre du repos. » Les dames se rendirent dans leur appartement. Le châtelain se jeta tout habillé sur son lit, pour réfléchir sur les grandes révélations qui absorbaient son ame. Le magicien retourna dans la salle des ancêtres pour délivrer son compagnon avec sa caisse merveilleuse, et le conduire, par la petite porte du château, à deux de ses domestiques, qui, cachés dans un buisson, attendaient le retour de leur maître.

Quand même le cerveau du chevalier Melchior eût été un peu mieux organisé qu'il ne l'était en effet, il aurait toujours cherché inutilement la clef des prodiges que venait d'opé-

rer Merlino. Celui-ci avait su, lors de sa première visite, au moyen d'un secret qui n'en est plus un aujourd'hui, prendre l'empreinte du tableau des ancêtres, dont il avait ensuite copié chaque figure sur du verre. Il en fit de même du portrait de don Diégo et de dona Blanca, que sa tante avait fait peindre, dès son arrivée à Léon, par un artiste habile. La lanterne magique, qui servait à représenter ces figures, n'était pas encore bien connue en Espagne, surtout dans les provinces; et si Merlino et son illustre compagnon avaient pratiqué leurs opérations magiques dans une auberge de village ou à la foire d'une petite ville, ils seraient infailliblement tombés comme sorciers dans les griffes de la sainte inquisition.

Le châtelain passa toute la nuit dans des méditations profondes; son origine mauresque le tracassait infiniment, et il était obligé, pour s'en consoler, de se représenter sans cesse l'auteur de sa souche, paré de sa couronne, et le sceptre à la main. Il ne pouvait non plus se faire à l'idée de son alliance avec la maison de Castro; car, se disait-il, je suis toujours un plus ancien chrétien qu'eux, et

ils ont porté le turban plusieurs siècles après mes ancêtres.

Le moment du déjeuner était arrivé, et il faisait encore ces réflexions, qu'il n'avait jamais abandonnées, lors même qu'il se livrait à ses pensées généalogiques. Il venait de prendre place à table avec les dames et Merlino, lorsqu'un bruit soudain, qui se fit entendre de la cour, le détermina à s'avancer vers la porte. Au moment où il l'ouvrit, il vit arriver un officier de justice avec quatre alguazils, qui lui annoncèrent les arrêts au nom de la loi. La patience d'un de ses créanciers, auquel il devait cinq cents ducats, était enfin épuisée; il venait d'obtenir contre lui un mandat d'arrêt, ainsi que la saisie de tous ses biens, meubles et immeubles. L'officier de justice, qui ne trouva pas de quoi inventorier dans la salle à manger, se rendit dans la pièce attenante, où le coffre de fer frappa d'abord ses regards : il espérait y trouver du comptant, et ordonna au châtelain de l'ouvrir. Le cachet de famille et le document bleu furent les trésors les plus précieux qu'il y trouva, et qu'il déclara provisoirement être de bonne prise. Lorsque don Melchior vit

l'homme noir s'emparer de ces deux reliques, il entra dans une si terrible fureur, qu'il ne fallut pas moins que l'assistance de tous les quatre alguazils pour le contenir. En même temps Merlino parvenait à peine à consoler les dames par l'assurance qu'il leur donna d'un prompt secours. Son pronostic se réalisa : au moment où le châtelain reprochait, avec la plus grande véhémence, aux suppôts de Thémis leur audace de manquer ainsi à un arrière-petit-neveu des trois mages, Diégo, moitié Mars, moitié Amour, entra dans la salle. « Retirez-vous, dit-il à la bande maudite, don Melchior n'a plus d'autre créancier que moi; voici l'acte qui vous prouve que j'ai acquitté tous ses effets. » L'officier de justice lit ce document, s'incline jusqu'à terre, et se retire avec ses recors. Les dames reçurent leur libérateur avec les plus vives marques de reconnaissance; Merlino le salua très respectueusement, comme s'il ne l'avait jamais vu; le châtelain seul était interdit, et ne savait quel parti prendre. Diégo ne lui laissa pas le temps de faire des réflexions : « Don Melchior, lui dit-il, voici un titre que je vous prie de serrer jusqu'à ce que je vous le redemande. »

Le cœur du châtelain se fendit alors : « Par saint Jacques! s'écria-t-il, ce trait fait de vous un vieux chrétien ; vous aurez ma Blanca ; je vous la donnerais quand même le chef de notre souche ne me l'eût pas ordonné : mais il faut que vous preniez le nom de Souza ; celui-ci ne doit absolument pas s'éteindre. » Don Diégo accepta cette condition, et Blanca lui tendit la main avec un chaste sourire. Diégo glissa à son doigt le plus beau diamant qui, depuis Melchior le premier, eût jamais paré la main d'aucun membre de la famille de Souza. Au jour des noces, Merlino offrit au jeune couple un tableau qui représentait le royal pèlerin réunissant les mains de ces aimables amants ; et le châtelain jura, par tous les saints, que son illustre aïeul ressemblait trait pour trait à celui qui lui était apparu lors de la conjuration du magicien italien. Il lui fit présent, en retour, d'une empreinte en cire verte de son antique cachet de famille, à laquelle le futur époux ajouta cent empreintes des armoiries de Castille, renfermées dans une bourse tissée par les doigts de rose de sa chère Blanca.

Les noces furent célébrées chez dona El-

vira : elle abandonna toute sa fortune à sa nièce, ne se réservant que le droit de passer le reste de ses jours au sein de ses enfants adoptifs.

BIOGRAPHIE D'UN BARBET.

INTRODUCTION.

Au milieu d'un de ces grands lacs que nos astronomes remarquent dans la lune, se trouve une île qui, depuis des milliers d'années, sert d'élysée aux ombres des chiens, ces fidèles compagnons des hommes. Le dogue sévère, la caressante levrette, le colérique chien-loup, et le comique barbet s'y réunissent en groupes fraternels, dont n'est pas même exclu l'impertinent carlin ni le sybarite épagneul, qui, à l'instar du chanoine et du petit-maître, ont abandonné, avec leur enveloppe sublunaire, les priviléges usurpés de leur caste.

Un jour qu'une pareille réunion s'était formée sur les bords fleuris du lac, on vit aborder non loin de là, dans une baie riche en corail, l'ombre d'un de leurs frères portée sur un nuage argenté. On s'empressa de saluer le nouveau venu, et de l'introduire dans le

cercle varié. Lorsqu'il se fut remis de la douce fatigue de la traversée, le doyen du club lui parla ainsi : « Frère, les lois de notre république t'imposent l'obligation de nous raconter l'histoire de ton pèlerinage terrestre; nous sommes curieux de l'entendre. » L'ombre répondit avec un front serein : « Mon histoire n'est pas une histoire ordinaire. Si j'avais eu, comme à présent, le don de l'intelligence ou celui de la parole, ou bien mon biographe, à l'exemple de maint faquin, de maint fripon de la terre, l'épopée de ma vie eût été imprimée avec des caractères Didot, publiée par souscription, immortalisée par le pinceau et le burin sur les éventails et dans les almanachs. Mon illustre carrière me coûta, au reste, trop cher, et fut quelquefois trop peu honorable, pour que je doive m'en glorifier ici, où toute illusion s'évanouit. Si mon histoire peut faire passer une heure agréable au cercle de mes nouveaux amis, je ne regretterai pas d'avoir été le héros d'un roman. »

Avide de l'entendre, la société se plaça en cercle autour de l'étranger, qui prit lui-même place à côté du doyen, et raconta ce qu'on va lire.

CHAPITRE PREMIER.

Je suis né en Germanie, ce pays libre, et sous le règne d'un philosophe couronné, qui aimait avec une égale passion les grands soldats et les petites levrettes. Ma mère était la favorite d'un honnête cordonnier dont elle gardait la maison. Elle appartenait à la race non mélangée des barbets; et comme je suis moi-même un barbet de race pure, il s'ensuit nécessairement que mon père l'a été de même. Je n'en saurais dire davantage sur son compte, et cette lacune généalogique m'est commune avec beaucoup d'autres enfants d'Adam, qui possèdent ou ne possèdent pas leur arbre généalogique, et dont les noms fussent restés en blanc sur les registres baptismaux, s'il n'était pas d'usage de les remplir au hasard.

Ma tournure agaçante, mon poil noir comme l'ébène, attirèrent l'attention d'un grenadier qui était logé chez notre propriétaire; il lui offrit pour moi une tête de pipe d'écume de mer, et je dus à cette tête de pipe de n'avoir pas été noyé dès ma naissance, ainsi qu'on en avait usé avec mes trois frères ou

sœurs. Lorsque j'ouvris les yeux pour la première fois, j'étais collé sur la mamelle gonflée de ma mère, qui me regardait amicalement, et se mit à me lécher. Jusqu'ici mon existence n'avait été qu'un rêve sombre, le regard et les caresses de ma mère provoquèrent en moi le premier sentiment de la joie. Comme j'étais son unique nourrisson, je devais nécessairement prospérer, et mon amour pour ma bonne nourrice s'accrut de jour en jour avec le sentiment de mon existence.

Lorsque j'eus atteint ma quatrième semaine, on me sevra, et je fus échangé dans toutes les formes contre la tête de pipe. Lafleur, c'est ainsi que s'appelait mon patron, qui, vingt ans auparavant, était parti de France sans prendre son congé de réforme, me donna le nom de *Joli*, que, sans vanité, je justifiais davantage de jour en jour, et ne me laissa manquer de rien. Son pain de munition et ses pommes de terre me firent bientôt oublier le lait maternel; et comme le cordonnier, qui était un homme aisé, m'admettait quelquefois à sa table, je ne manquais pas non plus d'occasion d'exercer mes jeunes dents sur des os encore succulents. C'est ainsi que

je passais les joyeuses semaines de ma jeunesse, auxquelles succéda bientôt une période plus sérieuse.

Que l'on juge de ce que j'éprouvai un jour, lorsque M. Lafleur me prit par le toupet et me posa tout droit contre le mur. J'étais trop étranger à cette position, et elle m'était trop pénible, pour ne pas me voir forcé, à tout moment, de chercher l'équilibre sur mes pates de devant; mais mon mentor sut chaque fois réprimer ce penchant de la nature, au moyen d'une petite baguette dont il me tapait sur les pates. Bref, je fus en état, après une instruction de huit jours, de me tenir droit comme un if contre le mur, et alors on me mit dans les bras un chasse-mouche, et l'on orna ma tête d'un bonnet de grenadier, en papier.

Il s'en fallait cependant de beaucoup que ma carrière académique fût terminée. Dans le courant d'une année j'appris, non sans recevoir des coups, non sans pousser maint et maint soupir, à saluer avec une soumission gracieuse, à me jeter à l'eau, à chercher les effets perdus, à ôter les chapeaux et les bonnets, et à sauter par-dessus la canne pour le

grand Frédéric, et pour M. Lafleur. Quelque pénible qu'ait été l'époque de mon noviciat, je dois dire aussi que je fus richement récompensé, à la fin de mes études, pour toutes les tribulations que j'avais supportées. Lorsque j'étais obligé de répéter mes exercices dans les auberges ou dans les brasseries, chaque spectateur me donnait quelque friandise; et quand mon seigneur et maître m'amenait au corps-de-garde, les bons soldats s'ôtaient le morceau de la bouche pour me le jeter. En un mot, Joli était caressé de tout le monde, et le bourg entier retentissait de ses louanges.

CHAPITRE II.

Ma célébrité se soutint presqu'une année entière; mais elle commença dès lors à tomber peu à peu, car je ne pouvais rien offrir de nouveau à la curiosité publique. Afin de parer à cet inconvénient, mon rusé mentor conçut le projet effroyable de m'enseigner de nouveaux tours de force; un incident qui survint le dispensa, par bonheur, de ce soin.

Lors de la fête de notre bourg, Lafleur voulut profiter de cette occasion pour me

produire partout aux yeux des hôtes étrangers qui s'y trouvaient. Mes talents fixèrent l'attention d'un directeur de marionnettes qui s'était établi sur la place du marché. Il eut l'idée de me joindre à son appareil dramatique, et m'acheta de mon maître pour la somme de deux ducats.

Je fus obligé, le même jour, de servir de Bucéphale à son arlequin de bois, et de l'accompagner ainsi par tout le bourg pour annoncer aux amateurs, et au son du tambour, la représentation d'une pièce nouvelle extrêmement comique, ornée de décors, etc. Dans les entr'actes, j'étais obligé de faire tous mes tours, et j'obtins presque autant d'applaudissements que mon rival en habit bariolé et en chapeau pointu. Quelques jours après nous démontâmes notre temple des muses pour nous rendre, à petites journées, dans un bourg de la Bohême, où nous fîmes halte.

C'est là que m'attendait une catastrophe déplorable. Mon nouveau patron me fit, en une même séance, exercer tous mes talents. A la fin il présenta devant moi une canne, et dit : « Allons, Joli, saute pour l'empereur ! » Moi, qui n'étais habitué qu'à sauter pour le roi,

et qui ne savais ce que c'était qu'un empereur, je ne bougeais pas, et me fis répéter le commandement jusqu'à trois fois sans faire la moindre disposition pour exécuter la cabriole. Cet entêtement mit tout le parterre en rumeur. Mon directeur, regardé comme ennemi de l'état, fut traîné aux cheveux en bas du théâtre par un savetier patriote, et je serais devenu indubitablement la victime de mon erreur politique si, au milieu de ce trouble général, je n'avais su trouver le moyen de me sauver par une porte de derrière.

Je n'étais pas encore assez attaché à mon nouveau maître pour me réfugier dans son logement. Je préférais saisir cette occasion favorable pour me mettre en liberté, et je courus à toutes jambes vers la campagne, où je me cachai dans un champ de froment qui me garantit de toutes poursuites.

CHAPITRE III.

Je passai toute la nuit dans mon asile, mais la faim me força de le quitter le lendemain matin. Je dirigeai ma course vers un village que j'aperçus dans l'éloignement, et j'entrai avec confiance dans la première auberge que je trouvai sur le bord de la route.

Quel fut mon étonnement et ma joie en entrant dans la chambre, d'y trouver mon instituteur Lafleur, assis à table, un verre de bière devant lui, et occupé à raconter à l'hôte comment il avait déserté de chez les Prussiens! Il me reconnut aussi promptement que je l'avais reconnu lui-même; je sautai dans ses bras qu'il me tendit, et je léchai ses joues rembrunies, tandis qu'il m'appelait par mon nom et me serrait contre son cœur. L'hôte et l'hôtesse étonnés nous regardaient tour à tour, et lorsqu'ils me virent dévorer avec avidité les restes d'un pain qui se trouvait sur la table, eux et mon ami me dédommagèrent à l'envi de la longue diète à laquelle j'avais été forcé de me soumettre.

Après le repas nous nous mîmes en route,

et arrivâmes au bout de deux jours à Prague, où Lafleur se rendit de nouveau. Il ne manqua pas de me faire répéter ses anciennes leçons; et comme il portait maintenant un habit blanc, son premier soin avait été de m'apprendre à sauter pour l'empereur. Ce nom s'était trop bien gravé dans ma mémoire pour qu'il eût beaucoup de peine à m'enseigner cette nouvelle manœuvre.

Mes talents lui rapportèrent maintes pièces de kreutzers, et j'eusse été le plus heureux de tous les barbets de la terre, si la jalousie de ses camarades ne m'eût pris en grippe, et souvent maltraité. Lafleur s'en aperçut et n'attendit que l'occasion de me soustraire à leur haine : cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un gentilhomme campagnard, qui était venu à Prague chercher un gouverneur pour ses fils, mais qui n'en avait pu trouver au prix de soixante florins qu'il avait fixé pour son traitement, voulut au moins leur amener un compagnon, et crut faire une excellente spéculation, lorsque mon mentor m'abandonna à lui pour six florins.

La gracieuse dame, et toute la haute et noble famille ouvrirent de grands yeux lors-

que, au lieu d'un professeur *in partibus*, ils virent sauter un barbet hors de la voiture. Je puis toujours dire, sans me vanter, qu'au moins les petits messieurs furent extrêmement satisfaits de cet échange, surtout après que le gracieux papa m'eut fait déployer mes précieux talents.

Malgré mon extraction roturière, je fus traité, au bout de quelques jours, comme le plus jeune enfant de la maison. Les petits gentillâtres me nourrissaient de leurs assiettes, et me faisaient coucher dans leur chambre. Mon Mécène me fit faire un collier de cuivre jaune, sur lequel il fit graver ses armes avec ces mots : *Moi, Joli*, ai le bonheur d'appartenir à son excellence monseigneur le *baron de Rehbock*.

CHAPITRE IV.

Un ancien proverbe dit : « Rien n'est plus difficile à supporter que la prospérité. » La vie délicieuse et oisive que je menais depuis deux mois, chez mon illustre seigneur, fit naître en moi la maligne idée de faire le joli cœur auprès d'une de ses chiennes d'arrêt, et,

qui pis est, de me laisser surprendre au clair de la lune, par le châtelain lui-même, dans un de mes rendez-vous galants.

Il serait impossible de décrire la fureur du gentilhomme à cette prétendue contravention. « Ah ! canaille, s'écria-t-il, en me donnant des coups de pieds, tu veux attenter à l'honneur de ma Diane ! nous verrions naître une belle race, si je n'y mettais ordre. Holà ! Nemrod, c'est ainsi que s'appelait le chasseur du château, enferme cette charogne dans un coin, au pain et à l'eau, jusqu'à ce que sa velléité soit passée. » Nemrod exécuta cet ordre avec une telle ponctualité, qu'après une abstinence de huit jours, j'avais l'air d'un squelette. Alors les jeunes seigneurs se précipitèrent aux genoux de leur père, pour obtenir ma grâce.

Je dois avouer que ma funeste envie était alors passée. Il me fallut cependant plus d'un mois pour recouvrer mon ancienne vivacité ; mais je ne pus jamais regagner les bonnes grâces de son excellence ; je les avais perdues à jamais, et je ne m'aperçus que trop bien qu'il ne me gardait que pour l'amour de ses enfants. Leurs caresses me dédommageaient

de la froideur du père, et je commençais à supporter ses caprices avec une indifférence stoïque, lorsque je devins, pour la seconde fois, le martyr de ma sensibilité.

Une belle matinée d'automne, j'accompagnais mes jeunes maîtres à une promenade dans une petite forêt non loin du château. Un instinct secret me conduisit vers un buisson dans lequel je découvris un être vivant. Cette vue captiva toutes mes facultés, et je ne cessai de gémir et d'aboyer, jusqu'à ce qu'enfin les petits seigneurs, qui m'avaient sifflé inutilement, accourent avec impatience et curiosité. Ils trouvèrent dans le buisson un enfant nouveau-né, couché sur un misérable paillasson, et qui poussait des cris lamentables. Le cœur des jeunes gens, quoique sauvage, n'était pas insensible. L'aîné prit l'enfant dans ses bras, et, accompagné de son frère, il se hâta de retourner au château.

Les bons parents étaient à déjeuner lorsqu'on entra au salon. Les deux jeunes gens racontèrent, avec un transport joyeux, ce qui leur était arrivé, et le cadet ne manqua pas de faire de moi une mention honorable,

comme de l'auteur de cette précieuse trouvaille. Il n'eut pas plutôt achevé son discours, que le gracieux papa jeta sa longue pipe dans un coin, et s'écria en fureur : « Petite race du diable, qu'avez-vous fait! croyez-vous donc que je veux nourrir tous les bâtards du canton? n'en ai-je pas déjà deux à ma charge qui ont été trouvés dans ma juridiction? Vous deviez laisser là cet avorton. Et toi, maudite bête, continua-t-il, en me lançant un regard de Cerbère, attends, je vais te récompenser pour ton service de Samaritain. » Alors il se jeta comme un éclair sur sa carabine, et c'eût été le dernier moment de ma vie, si, au moment où il me couchait en joue, Nemrod n'eût ouvert la porte pour apporter un lièvre. Je saisis cet heureux instant, et m'enfuis avec la vitesse d'un trait.

CHAPITRE V.

Je franchis les fossés et les haies, et ne regardai derrière moi que lorsque je fus arrivé à un chemin creux, d'où je ne découvris plus le sommet de la tourelle du château. Là, je me couchai au bord d'une fontaine, après y avoir rafraîchi ma langue desséchée.

Épuisé de fatigue, et plus encore par la frayeur mortelle dont j'avais été saisi, je tombai dans un profond sommeil, dont je ne fus réveillé qu'en plein midi par un ouvrier voyageur qui s'était établi près de cette source pour y prendre son repas frugal. Il tira de sa poche un petit pain et un morceau de fromage qui excitèrent à l'instant mon appétit. Je me dressai sur mes pieds de derrière, et m'invitai avec des manières si soumises, qu'il n'hésita pas à me faire partager sa petite provision.

Comme tout chemin m'était égal, pourvu qu'il favorisât mon éloignement, je résolus d'accompagner mon nouveau bienfaiteur; car quoique l'étude de la géographie me fût étrangère, je m'aperçus fort bien que la di-

rection de sa route m'éloignait toujours du château de mon tyran. Pendant notre marche, je saisis toutes les occasions de me rendre agréable à cet inconnu; le vent lui ayant enlevé son chapeau, je le ramassai et le lui présentai de si bonne grâce, que dès ce moment, il forma un projet de finance sur mes talents. A cet effet, il fit tant d'efforts pour briser le cadenas de mon collier, qu'il réussit à la fin à me délivrer de cet ornement aristocratique. Je lui en témoignai ma reconnaissance par une gambade que M. Lafleur lui-même eût applaudie, et je ne cessais de me secouer, et d'exercer les muscles de mon cou, ainsi qu'un malfaiteur que l'on vient de délivrer du carcan. Mon compagnon jeta mon collier dans un bourbier, après y avoir lu l'inscription, ce qui lui fit connaître le nom que je portais.

Ayant cheminé amicalement ensemble pendant six jours, nous arrivâmes à Dresde sans avoir éprouvé le moindre accident. Il était midi; les cheminées fumaient. Nous étions devant une auberge de fort belle apparence, dont la fenêtre de la cuisine était ouverte; il en sortait une odeur si délicieuse, que nous

éprouvâmes tous les deux le besoin irrésistible d'aller visiter ce laboratoire de bonne chère.

Nous nous portâmes tout droit vers la cuisine, où nous vîmes le fils de l'aubergiste, robuste garçon de dix-huit ans, en train d'ôter de la broche un énorme dindon. Mon compagnon, sans faire le moindre préambule, m'offrit en vente à ce jeune homme, et me fit répéter devant lui, pour recommander sa marchandise, plusieurs de mes exercices dont il avait pris connaissance pendant notre route. Le marché était à peine conclu, que l'aubergiste entra dans la cuisine : mon compagnon ayant oublié de se découvrir devant lui, je m'élançai avec la légèreté d'un oiseau, et lui ôtai le chapeau de dessus la tête. Ce trait, preuve incontestable de mon savoir vivre, décida de mon sort; l'aubergiste m'acheta pour un écu, donna par-dessus le marché à mon compagnon une portion de rôti froid, et me jeta, pour ma bienvenue, les restes de la rognure du manche d'un gigot dont je me régalai parfaitement.

Au bout de quelques jours, j'avais déjà oublié mes précédentes tribulations, et ma

robe velue qui, pendant la route, s'était beaucoup relâchée, commença à se remplir de nouveau. J'employai toutes les ressources de mon génie pour gagner les bonnes grâces de mes nouveaux maîtres, et en peu de semaines je pus me regarder comme le coq en pâte.

CHAPITRE VI.

Mon bonheur m'éblouit pour la seconde fois : non content des émoluments de la cuisine et des morceaux friands de la desserte de la table d'hôte, je tombai un jour dans la terrible tentation d'enlever une superbe carpe de dessus le gril. Je combattis quelques instants cette méchante idée, mais il ne me fut pas possible de résister à ma gourmandise, et j'étais en pleine jouissance de ce fruit défendu, lorsque mon maître me prit sur le fait : écumant de rage, il saisit une broche, et m'en frappa si impitoyablement, que j'eusse payé ma friandise de ma vie, si son fils n'était accouru à mon secours. On me chassa ignominieusement de l'auberge, au grand contentement d'un chien-loup enchaîné dans la cour;

et tous les domestiques reçurent la défense de me laisser dépasser le seuil de la porte.

Le cœur gros, la tête baissée, tel qu'un pécheur repentant, je quittai une ville où tant de mes frères avaient envié mon sort, et je résolus de cacher ma honte en un coin solitaire. Le hasard, ou plutôt la main invisible de la vengeance favorisa ma résolution: elle me conduisit dans un misérable petit village, devant la cabane d'un cloutier qui était assis sur un banc avec sa femme, et qui goûtait avec elle. Pendant que je m'approchais d'eux, et que j'implorais un peu de subsistance, le cyclope enfumé dit à sa moitié : « Regarde, Jeannette, ce gros barbet; il pourrait, Dieu me damne! remplacer feu notre chien-loup. — Tu as raison, répondit la femme; mais il a probablement déjà son maître. — N'importe, reprit Gaspard, nous allons toujours le garder. » Là-dessus il me présenta un morceau de son pain d'orge en signe d'engagement; la femme alla dans la chambre chercher une corde, et avant que je m'en fusse douté, je me trouvai attaché dans son atelier.

Dès que l'homme retourna à son ouvrage,

il me plaça dans une roue où il me fallut toujours marcher en avant pour faire jouer son soufflet. Je voulus protester d'abord; mais maître Gaspard m'administra quelques coups si rudes avec le manche de son marteau, que je pus me convaincre complétement du genre de travail auquel j'étais destiné. Au bout de fort peu de temps, et à l'aide de mes dispositions naturelles, je parvins à surpasser même feu mon devancier. Je menais ainsi, dans toute l'acception du mot, la vie d'un galérien : je faisais mouvoir ma roue du matin au soir; et, pour réparer mes forces, on ne me servait que du gruau d'avoine et du pain d'orge. Il me fallait encore, dans mes heures de repos, servir de monture au petit garçon de mon maître, qui était âgé de six ans; et lorsque j'en témoignais mon déplaisir en happant ou en grognant, l'on m'administrait des coups de bâton.

Je gémissais depuis six semaines dans cet antre de misère, et ma patience était épuisée. Un dimanche que les époux étaient allés à l'église, et m'avaient enfermé avec mon petit bourreau, le désespoir s'empara de moi; je me frayai avec ma tête un passage par la

vitre d'une fenêtre qui donnait sur le grand chemin, et je rassemblai tout le reste de mes forces pour m'éloigner du lieu de mon supplice.

Mon oppresseur n'aurait cependant pas eu de peine à me rattraper, s'il avait pu se douter de ma fuite. J'avais désappris à courir dans ma maudite roue, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que je retrouvai le libre exercice de mes jambes, qui me portèrent d'un bon trot vers une métairie. Le bon fermier me voyant exténué comme un spectre, eut la charité de me donner à dîner et de m'assigner un gîte.

CHAPITRE VII.

Avec de nouvelles forces, je me remis promptement en route le lendemain, dans la crainte d'être découvert et poursuivi par mon ancien maître. J'évitai, en conséquence, la grande route, et suivis un sentier qui me conduisit enfin à un village situé près d'une petite rivière.

A l'entrée de ce village, j'aperçus une jeune et jolie paysanne à genoux sur le bord

de la rivière, et occupée, avec un visage serein, à laver quelques langes. Une charmante petite fille de quatre à cinq ans était assise près d'elle sur le gazon; elle avait quelques pommes de terre dans son tablier, et en tenait une dans sa main pour la porter à sa bouche.

Je m'approchai de l'enfant avec l'empressement d'un parasite; mais la surprise que lui causa mon apparition, et la crainte de perdre son déjeuner, lui arrachèrent un cri perçant. La mère, en tournant la tête vers moi, put lire dans mes yeux mes intentions pacifiques. « Ne crains rien, Lisette, dit-elle, il ne te fera aucun mal; la pauvre bête a faim, donne-lui une de tes pommes de terre. » Lisette obéit, et m'en présenta une, que je pris aussi délicatement que possible de sa petite main, et que je mangeai à ses côtés.

Lorsque la mère eut fini de laver son linge, elle alla l'étendre à peu de distance de là sur une corde entre deux arbres fruitiers. Durant cet intervalle, Lisette voulut imiter sa mère dans le travail qu'elle lui avait vu faire; elle se traîna plus près du rivage, et se pencha vers l'eau pour y laver son mouchoir. Le

poids de sa tête l'emporta, et elle tomba dans l'eau sans pousser un seul cri : je la vis tomber; je sautai après elle, et la soutins assez long-temps sur l'eau pour donner à sa mère, qui était accourue au bruit de sa chute, le temps de reprendre ce cher fardeau.

Sur le sein maternel l'enfant retrouva bientôt ses sens; et lorsque la mère se leva pour la porter à la maison, elle jeta sur moi un regard de bonté, et me dit d'une voix bienveillante : « Viens, cher Barbet; tant que je vivrai tu auras du pain chez moi. »

Il existe un langage qui est compris de tous les animaux; et Manon savait le parler. J'étais content de moi-même, et je la suivis tout joyeux dans sa demeure. Pendant qu'elle déshabillait son enfant, elle raconta mon action à son mari, et elle le fit avec une chaleur à laquelle le cœur froid de celui-ci ne put résister; il jeta sur moi un regard d'approbation; et dès ce moment mon adoption fut assurée.

CHAPITRE VIII.

Je vécus ainsi une année entière près de ma bienfaisante paysanne, non dans l'abondance, mais dans une heureuse médiocrité; et si quelquefois les casseroles de Dresde revenaient à mon souvenir, mon service chez le cloutier suffisait pour balancer mes regrets. La reconnaissante Manon me jetait souvent un os de jambon ou un morceau de lard, que son mari avait destinés au chien de basse-cour; et à mesure que Lisette grandissait, elle lui rappelait le service dont elle m'était redevable.

Je comptais bien finir mes jours près de ces braves gens, mais le destin en avait ordonné autrement. Manon mourut dans sa troisième couche et, avant les six mois révolus, son époux se choisit une nouvelle compagne, dont le premier abord ne me fit rien augurer de bon. C'était une figure longue et décharnée; son regard semblait vouloir déclarer la guerre à tout le genre humain; son cœur ne connaissait pas d'autre passion que l'avarice. Elle était à peine dans la maison, qu'elle ne

laissa passer aucune occasion de me présenter à son mari comme un fainéant inutile. Ses regards poursuivaient jusqu'au fond de mon estomac chaque morceau que me donnait Lisette, et elle ne manquait jamais de démontrer aux repas, que chaque miette qu'on me donnait était un larcin qu'on faisait aux poules, aux pigeons, et même au chat qui était, disait-elle, infiniment plus utile que moi.

On réduisit chaque jour ma pitance; je supportais ces privations par amour pour Lisette; et lorsque j'accompagnais cette pieuse fille au tombeau de sa mère, qu'elle allait presque journellement arroser de ses larmes et parer de fleurs, nous revenions toujours fortifiés et presque joyeux.

Un jour il prit fantaisie à cette méchante marâtre de l'épier et de nous surprendre pendant que nous nous livrions à cette silencieuse dévotion. La rage peinte sur sa figure et grinçant les dents, elle arracha l'enfant du tombeau, et lorsque je voulus défendre ma jeune amie, elle sortit de dessous son tablier une grosse verge dont elle m'appliqua quelques coups sur les yeux, et si malheureuse-

ment, que je me vis forcé de me réfugier sous une pierre funéraire. Alors elle fit tomber ses coups sur la pauvre enfant qu'elle entraîna avec elle, et j'entendis proférer à cette méchante femme ces affreuses paroles : « Ce damné de chien aurait dû te laisser noyer, ce n'eût pas été grand dommage. »

Sans le chagrin de voir souffrir l'innocence, je ne fusse pas retourné à la ferme; je le fis ausssitôt que ma douleur fut apaisée, et que je pus ouvrir les yeux. Mais à peine avais-je gagné le chemin qui mène à la porte cochère, qu'à un signal de la harpie, qui guettait mon retour à une croisée, je vis s'avancer vers moi son mari et les deux valets de ferme, tous armés de fléaux et de fourches. Lisette courait après son père, les mains jointes et élevées vers le ciel; mais il fut sourd à ses cris. Je lançai à ce petit ange un triste regard d'adieu, et je m'enfuis à travers les mêmes eaux dont je l'avais tirée.

CHAPITRE IX.

J'ALLAI me réfugier dans une épaisse forêt, et me cacher dans un chêne creux, non pour me dérober à mes persécuteurs, car je n'avais plus à les craindre, mais au monde entier, auquel je voulais renoncer à jamais. Je résolus de vivre indépendant et inconnu dans ce lieu sauvage, et comme un ermite; mais en formant ce plan j'avais oublié le chapitre des provisions, et avant la fin du jour mon estomac me le rappela d'une manière si impérieuse, que je me vis forcé de quitter ma cellule pour aller réparer cette erreur de ma mémoire.

Je m'avançai toujours davantage dans la fourrée, et je parvins à une pelouse qui m'offrit un spectacle tout-à-fait singulier. Trente à quarante individus, hommes, femmes et enfants, au teint brûlé, et couverts de lambeaux de toute espèce, étaient campés autour d'un grand feu, et s'occupaient à faire bouillir et rôtir des provisions, à jouer, ou à fumer. Je jetai en idée mon dévolu sur la carcasse d'une oie, qu'une vieille mère, à tête de

Méduse, s'occupait à faire rôtir à la broche, et je m'approchai de cette respectable société avec soumission et timidité.

J'entendis tout à coup une voix creuse proférer ces paroles : «Hé! de par le diable, je dois connaître ce barbet. Oui, sur mon ame, c'est lui : Joli ! Joli ! nous retrouvons-nous ici ?» Comme, malgré une séparation de quatre années, il ne m'était pas difficile de reconnaître dans la personne de cet interlocuteur mon ancien directeur de marionnettes, je quittai sans hésiter mon incognito, et lui fis toutes les caresses que je jugeai nécessaires pour détruire en lui le souvenir de ma fuite, et pour recouvrer sa protection.

Ma précaution ne fut pas nécessaire ; l'histrion me rendit avec usure mes compliments de bien venue, et dit à la société : « Frères, ce chien-ci vaut son pesant d'or ; il nous rendra les plus grands services dans nos croisades. » Il dit, se saisit d'un lièvre qu'il avait à côté de lui, et le jeta aussi loin qu'il put dans les broussailles. Je m'élançai sur ce gibier avec la rapidité d'un faucon, et le rapportai aux pieds de mon maître. Des applaudisse-

ments universels couronnèrent ma prouesse, et tous les spectateurs s'empressèrent à l'envi de me donner des preuves de leurs sentiments hospitaliers.

Pendant le repas, on projeta une expédition pour le lendemain; et comme je compris qu'elle serait particulièrement dirigée contre les gentillâtres et les paysans, que j'avais des raisons de haïr, ma misanthropie fut singulièrement flattée de l'idée de pouvoir aussi goûter une fois le plaisir de la vengeance. L'expédition fut exécutée avec succès. Pendant que la vieille, à tête de Méduse, prédisait à un jeune pâtre une femme jeune et riche, je donnai la chasse à son troupeau d'oies, et au bout de cinq minutes je rapportai à mon directeur, qui m'observait de derrière un arbre, trois prises qu'il mit de suite dans son havresac.

Peu de jours après, on visita la basse-cour d'un châtelain, et la société dut à mon adresse une paire de chapons et un dindon gras. Bref, il ne se passait guère de semaines que je ne rentrasse, couronné de nouveaux lauriers, à notre quartier-général, et comblé

des plus vifs témoignages de bienveillance, non seulement par mes frères d'armes, mais aussi par nos dames.

On me donna le surnom de *Cartouche;* on me fournit une maîtresse, et aux repas je comptais comme un convive, non pour consommer les restes dédaignés des autres, mais les morceaux les plus gras et les plus délicats. Mon mérite ajouta encore à la considération dont jouissait mon maître, et lorsque le capitaine de notre troupe perdit la vie par une suffocation qui n'était pas tout-à-fait naturelle, il fut unanimement choisi pour lui succéder. En un mot, jamais Barbet n'a joui de tant d'honneurs, et n'a été mieux nourri que moi, pendant les huit mois que j'exerçai les fonctions d'adjudant d'un capitaine de Bohémiens. Dans cet état de prospérité, j'oubliai tous mes amis, aussi-bien que mes ennemis; mais le souvenir de Lisette m'était toujours présent; je rêvais souvent que je voulais lui lécher la main, et qu'elle s'y refusait en jetant sur moi un regard de tristesse et de pitié.

CHAPITRE X.

Nos excursions indisposèrent enfin la justice contre nous, et les propriétaires des cantons environnants se réunirent secrètement pour entourer notre forêt, et faire contre nous une battue générale.

Quelle fut un beau matin notre surprise et notre consternation de voir sortir de tous les coins de la forêt des troupes et des paysans armés, et fondre sur notre quartier-général! Les plus hardis de nos compagnons se mirent en défense, les autres tentèrent de fuir, et furent presque tous pris, ainsi que les femmes et les enfants. C'est tout ce dont je pus m'apercevoir de loin; car je dois avouer qu'à la première décharge, j'avais trouvé prudent de battre en retraite dans la fourrée. Je me croyais définitivement sauvé, lorsqu'un paysan qui probablement reconnut en moi le bras droit du général, fit sur moi une décharge à petit plomb qui laissa plusieurs traces sanglantes sur ma peau. Heureusement qu'aucune de mes quatre jambes ne fut atteinte; elles me secondèrent si efficace-

ment, qu'en peu de minutes j'étais parvenu, loin du champ de bataille, au creux d'un rocher, qui pouvait avoir servi auparavant de repaire à un loup, et qui devait être ma cellule de pénitence, ou peut-être mon tombeau.

J'eus tout le temps de me livrer aux plus tristes réflexions pendant les huit jours que mes blessures me retinrent dans une captivité si rude. Je ne pus me procurer d'autre nourriture que les champignons qui croissaient dans ma caverne, ou les limaçons qui rampaient devant son entrée.

Enfin, je fus en état de quitter mon lit de douleurs, et d'aller chercher mon pain dans le monde; mais il semblait que je portais sur mon front la marque flétrissante du mépris et du bannissement. J'errai çà et là pendant six semaines; je m'étais offert pour esclave à un joueur d'orgues, à un chaudronnier et à un remouleur, sans en avoir rien pu obtenir qu'un secours momentané.

J'étais tellement déchu, que je me souhaitais de nouveau chez un cloutier, que je l'eusse même cherché, si mes caravanes ne m'avaient éloigné des bords de l'Elbe pour

me conduire jusqu'à l'embouchure de l'Ister. Je n'avais plus d'autre ressource que celle de m'abandonner au hasard, qui me conduisit un jour devant un magnifique monastère; je vis sur le seuil de la porte un frère lai qui distribuait de la soupe aux pauvres.

Une foule de gueux déguenillés se pressait autour de lui, et j'eus le courage de me mêler parmi les postulants. J'aperçus dans cette foule la commère à la tête de Méduse, qui m'avait toujours particulièrement favorisé, et qui s'était perdue de notre société peu de temps avant notre défaite. C'est elle qui avait conduit dans mes bras ma Léda; c'est ainsi que se nommait ma maîtresse, et qui eut l'idée galante de m'apprendre à sauter pour elle. Elle venait de changer sa condition de sibylle contre celle de dévote; elle portait dans ses mains un énorme chapelet, et s'acquittait des pratiques de son nouvel état en sa qualité d'ancienne cuisinière de prêtre. Je la sollicitai avec beaucoup d'humilité. « Eh! sois le bien venu, mon cher Joli, » me dit-elle en me donnant un morceau de pain.

Les assistants murmurèrent contre cette profanation du bien de l'Église, et l'accusè-

rent devant le noir distributeur. « Vous ne savez pas, révérend père, lui dit-elle, combien ce barbet est savant! Procurez-moi de suite une audience auprès de sa révérence, vous ne vous en repentirez pas. » Elle prononça ces paroles avec tant d'assurance, que le semi-moine n'hésita pas à la satisfaire. Il rapporta une réponse favorable, et je fus conduit avec la vieille devant l'abbé, qui était un gros bonze à moitié sourd. La vieille sorcière baisa la lisière de son froc, et m'offrit à lui comme un tribut de sa pieuse vénération. Connaissant tous mes talents, elle me fit de suite répéter tous mes exercices, qui ébranlèrent plus d'une fois le diaphragme de ce paresseux mitré.

Pour le dernier coup, elle me présenta sa canne, et après avoir sauté pour l'empereur, elle m'ordonna, soit par malice, soit par ancienne habitude, de sauter pour Léda : je le fis avec une agilité admirable. Le prélat, dont le nom était père Béda, n'avait pas bien compris la vieille, et crut que la cabriole avait été faite pour sa révérence. Dès ce moment mon sort fut assuré ; il me témoigna sa gracieuse approbation par un signe de tête,

fit présent à la vieille d'un florin et d'une amulette, et me recommanda aux soins du frère cuisinier, qui ne manqua pas de me faire servir un si copieux repas, que si j'avais risqué la veille de mourir de faim, je fus alors en danger de crever d'une indigestion.

CHAPITRE XI.

L'HEUREUX changement que j'éprouvais dans mon sort eut encore une influence heureuse sur ma duègne. Sa révérence ordonna qu'on lui remît chaque semaine un batz avec un pain de seigle, et je ne négligeai aucune occasion de lui témoigner ma reconnaissance par les plus tendres caresses. Je n'osais quitter mon prélat; ma nourriture habituelle fut du pain de froment et du rosbif; et le bonhomme témoigna souvent des regrets de ce que je ne pouvais boire avec lui de son vin du Rhin. Chaque fois que nous avions du monde à dîner, et cela arrivait presque tous les jours, il me fallait, au dessert, amuser la société par mes tours, et terminer mes exercices par un grand saut périlleux en l'honneur du père Béda. C'est ainsi que se passa

encore une année de ma vie dans la prospérité et l'abondance; et comme on me voyait chaque jour suivre au chœur mon illustre principal, je me mis par là dans une odeur de sainteté qui paraissait promettre une durée éternelle à ma félicité; mais j'étais destiné à être encore le jouet de la fortune.

A la fête de sa révérence, qui fut célébrée par un superbe banquet, elle fut visitée par une vieille abbesse du voisinage, qui joignit à ses compliments de félicitation le présent d'une charmante petite levrette qui n'eût pas été dédaignée par le grand Frédéric. Une galanterie faite par une main si vénérable ne put qu'être infiniment précieuse à mon prélat; mais mon nouveau rival n'ayant jamais appris qu'à ramper et à se courber, je restai encore en faveur pendant un certain temps, et je n'eus que le déplaisir de partager avec lui les friandises qui avaient été jusque-là de ma compétence exclusive.

Cependant cet intrus, ce vil courtisan, fut enfin assez téméraire pour vouloir me chasser entièrement de mes repas; cela occasionna souvent de petites querelles où j'eus, il est vrai, toujours le dessus, mais où l'on me

donna aussi toujours tort. Je perdis enfin entièrement patience à l'occasion des restes d'un faisan, que cet impudent favori voulut m'arracher. Je soutins mon droit de priorité avec une telle énergie, que le prince Zéphir (c'était le nom de mon antagoniste) perdit une oreille dans notre dispute, poussa des hurlements épouvantables, et alla se réfugier sous le froc de sa révérence.

Dès ce moment ma disgrâce fut complète; Béda frémit de colère, m'allongea, malgré sa goutte, quelques bons coups de pied, et mon arrêt de mort allait être prononcé, lorsqu'un poète ambulant, qui lui avait demandé l'aumône en vers hexamètres, et avait été admis à son dîner, parce qu'il lui avait donné la qualification de saint père, supplia sa sainteté de me donner à lui.

Le vindicatif prélat jugea qu'il ne pourrait m'infliger une punition plus rigoureuse que celle de m'abandonner à ce troubadour, dont les joues creuses et l'appétit polyphémique me pronostiquaient de mourir lentement de faim. Il accorda donc la demande du suppliant; et dès que celui-ci eut terminé son délicieux dîner avec un verre de marasquin,

il me fallut prendre la route de mon exil, et quitter un séjour où j'avais passé les jours les plus paisibles de ma vie.

CHAPITRE XII.

Je cheminais tristement à côté de mon nouveau maître, qui me siffla et me caressa inutilement sans pouvoir m'égayer. Vers le soir nous arrivâmes dans une ville libre de la Souabe, où nous nous établîmes dans une mansarde de la maison d'un imprimeur, chez lequel mon patron avait l'emploi de correcteur.

Theudulphe (c'était le nom de mon barde) était l'ennemi juré de tous les noms français; il convertit le mien en celui d'Hector, et me proclama gardien de son castel. Il m'abandonna une vieille perruque ronde pour me servir de matelas; et, comme il ne soupait qu'avec une pipe de tabac, il me régala d'un morceau de pain dur qu'il tira de sa poche. Je trouvai un cruel contraste entre la table de mon prélat et ce pauvre repas, qui me donna un avant-goût désespérant de la manière dont je serais nourri chez ce prêtre

d'Apollon. Je fus, en effet, bien plus malheureux que je ne l'avais été chez mon cyclope; et si Theudulphe ne m'eût conduit deux ou trois fois par semaine à la brasserie, où il présidait à une académie composée de garçons imprimeurs et de marguilliers, qui me régalèrent souvent d'une tranche de saucisson ou d'une tartine de beurre, je serais infailliblement mort de la mort d'Ugolin.

Un jour il fut invité à une noce qu'il avait chantée, et il me laissa, par discrétion, au logis. Il y avait déjà douze heures que j'attendais son retour avec anxiété, et il y en avait douze autres que je n'avais rien mangé. Je ne pouvais plus y tenir : désespéré, je saute sur la table, et j'entame le premier manuscrit qui se trouve sous ma dent. Je venais d'en dévorer quelques feuilles, lorsque Theudulphe entre dans la chambre. La coupe d'Hyménée avait enflammé son sang, mon aspect provoqua l'éruption du volcan.

Il se précipite sur moi avec la rage d'une lionne à laquelle on veut enlever ses petits, me jette brutalement en bas de la table, et s'écrie d'une voix terrible : « Hé ! maudite brute, que fais-tu là ? ma tragédie natio-

nale,.... le chef-d'œuvre de ma muse!.... Meurs, monstre, continua-t-il en levant sur moi son canif; mais non, ton sang impur ne doit point souiller mes mains; c'est au glaive de la justice à venger ton forfait.» Alors il feuilleta dans les restes de son manuscrit : «Deux actes sont anéantis! et toi, Melpomène, tu pouvais permettre que l'enfant chéri de ton Sophocle allemand fût étouffé dans son berceau! mais c'est ma faute, car moi-même j'ai abandonné aux chiens cette production sublime.» Il jeta en silence ses vêtements loin de lui, et se mit au lit. Quant à moi, je me tapis dans un coin, bien résolu de me soumettre à mon sort, et de ne point défendre une vie qui ne m'avait jamais été tant à charge que depuis ma captivité dans cette prison poétique.

CHAPITRE XIII.

Il était déjà plein jour lorsque mon Sophocle s'éveilla. A peine fut-il habillé qu'il jeta un morne regard sur les débris de son immortalité, me mit une corde au cou, et descendit avec moi les soixante marches qui séparaient notre résidence de la rue.

Il s'informa alors de la demeure du bourreau, et nous y arrivâmes après une marche bien courte que je crus être mon dernier pèlerinage.

« Voilà, M. Freimann, lui dit Theudulphe en entrant, un chien enragé duquel vous allez faire justice. » Le bourreau m'examine avec beaucoup d'attention, et son air m'inspire de la confiance; je me couche à ses pieds après l'avoir regardé amicalement, je remue la queue en signe de dévouement et de soumission, et je me mets à lui lécher les souliers.

« Je parie ma tête à couper, monsieur, dit le bourreau, que ce chien n'est pas enragé. »

Theudulphe. Certainement il est enragé; ne m'a-t-il pas, hier, mangé un document inappréciable?

Le bourreau. Si vous lui aviez donné à manger du pain, il n'aurait probablement pas mangé votre papier. Au reste, il ne sera pas difficile de vous convaincre de la vérité. Alors Freimann me présenta sa cuvette pleine d'eau; j'en bus de suite la moitié. Vous voyez que j'avais raison, car un chien enragé ne boit point.

Theudulphe. Il est enragé, vous dis-je, et il doit mourir.

Le bourreau. Vous l'êtes apparemment vous-même; pourquoi tuer cette pauvre et innocente bête? Au reste, ajouta-t-il après une petite pause, et en souriant, si je dois le faire absolument, commencez par me payer six batzes; c'est la taxe!

Theudulphe, qui ne possédait pas six batzes dans tout son avoir, prend la porte, et se retire en murmurant : « Pour ce prix vous n'avez qu'à garder vous-même la charogne. » Je ne me sentis pas la moindre disposition à le suivre; je me dressai, au contraire, sur mes pieds de derrière, en faisant à mon sauveur toutes les démonstrations possibles de reconnaissance. Il me débarrassa de ma corde, et me présenta les restes de son déjeuner, dont je me régalai avec d'autant plus de plaisir, que je n'avais rien pris depuis mon repas de papier.

Je n'avais pas encore fini, qu'un invalide à cheveux blancs entra dans ma chambre. « Monsieur le docteur, dit-il au bourreau, l'on m'a dit que vous étiez un brave homme qui aimiez à secourir les pauvres gens. J'ai perdu

à la guerre l'usage d'une main et mon œil droit. Le gauche commence à s'obscurcir depuis plusieurs semaines, et je crains de le perdre également ; ne voudriez-vous pas me donner quelque chose qui puisse préserver de ce malheur un homme pauvre et abandonné tel que je suis ? »

J'étais trop occupé de mon festin pour faire la moindre attention à ce que disait le patient ; mais quand je l'eus achevé, je fus frappé d'abord du son de sa voix. Je m'en approchai, et ce fut avec une sensation indicible que je reconnus en lui Lafleur, mon Mentor, quoique l'âge et la misère l'eussent rendu méconnaissable pour tout autre que pour moi. Je sautai à lui en poussant des cris de joie bruyants, je le baisai sur ses joues creuses, et ne cessai de le caresser jusqu'à ce qu'avec la moitié de l'œil qui lui restait, il eût aussi reconnu son fidèle Joli.

Le bourreau qui, jusqu'ici, avait été un témoin muet de cette scène, la célébra par une larme, donna au vieux guerrier un flacon d'eau pour les yeux, et lui fit l'aumône. Celui-ci resta immobile devant lui, et je me serrai davantage contre ses jambes décharnées. « Je

vous comprends, dit Freimann; vous voudriez ravoir votre ancien ami; vous l'aurez. Aussi-bien ai-je lieu de craindre que vous ne tardiez pas à avoir besoin d'un guide.»

CHAPITRE XIV.

Avec un plaisir dont mon nouveau langage même ne saurait me fournir aucune expression, j'accompagnai mon vieux père nourricier dans les rues de la ville, où il demandait la charité devant les maisons, ou l'implorait des passants. Il partageait avec moi chaque morceau de pain, chaque reste de légumes dont la main de la commisération remplissait l'écuelle de bois que je lui portais. Ce n'était que pour lui que j'étais sensible aux privations dont nous souffrions quelquefois, et à la dureté des riches qui nous chassaient souvent de leur porte. Chaque jour je voyais s'accroître l'amour que me portait mon vieil ami: le malheur avait amolli son cœur, et l'avait rempli de cette douce piété qui réconcilie l'être souffrant avec son sort, et lui donne le courage d'en attendre le terme avec résignation.

Au bout de quelques mois, la prédiction de Freimann se vérifia. Lafleur perdit entièrement la vue, et je devins son conducteur. Attaché à une mince ficelle (car à quoi lui eût servi une corde?), je le précédais lentement pour préserver ses pas des pierres, et son corps d'être heurté par les hommes, plus durs encore que les pierres. Nos courses se bornaient à un circuit de cinq à six milles. Les aumônes furent alors un peu plus abondantes, et lorsque leur source menaçait de se tarir, j'avais recours à quelques uns de mes tours qui firent souvent plus d'impression sur l'ame des assistants, que le spectacle d'un frère malheureux et souffrant.

Notre pèlerinage nous conduisit un jour à la fête d'une petite ville où nous avions lieu d'espérer une bonne moisson. Je m'étais surpassé moi-même dans mes exercices, et Lafleur, satisfait, se diposait à retirer de son chapeau, et à empocher une poignée de monnaie de cuivre qu'ils lui avaient rapportée, lorsqu'un jeune garçon bien mis, qui s'était placé partout au premier rang, et qui paraissait particulièrement content de moi, tâcha de m'attirer à lui sous l'appât d'un petit pain

mollet. Je détournais la tête, et regardais mon maître délaissé, comme pour le recommander à sa bienfaisance; mais le jeune garçon s'était mis en tête, ou de m'avoir, ou au moins de jouer un tour au pauvre aveugle. Il s'approcha de moi, coupa la ficelle qui nous servait de guide, et s'empara du bout pour m'emmener de force.

Je ne pus retenir plus long-temps ma colère; je me jetai sur les jambes du petit scélérat, et lui enlevai un morceau du mollet. Ceci occasionna un tumulte universel; le petit jetait des cris de possédé, et on l'emporta. Je me tins calme à côté de mon ami, et, soit par crainte ou par approbation, personne ne se disposait à me punir.

Mais au bout de quelques minutes, je vis accourir deux valets de ville aux habits bariolés. C'étaient les exécuteurs de la vengeance du bourgmestre, et le petit satan que j'avais mordu était son fils unique. Les deux satellites étaient armés de fusils, et l'un des deux s'était approché de nous à quelques pas de distance. J'aurais pu fuir; je me serrai, au contraire, plus près de mon maître. Celui-ci, qui avait pu juger par les discours

des assistants, du danger qui me menaçait, se pencha sur moi, et supplia d'épargner ma vie; mais ce fut inutilement : l'esclave lâcha son coup, et la même balle qui traversa ma tête, perça aussi la poitrine de mon vieil ami. *Placez-le dans mon tombeau*, furent ses dernières paroles, et en même temps les premières que j'entendis de mes nouveaux sens. Nos ombres voulurent s'embrasser; mais chacun en fut empêché par une force invincible. En s'éloignant, l'ame de mon ami me dit encore ces paroles : « Nous nous reverrons. »

CONCLUSION.

« Oui, vous vous retrouverez, » s'écria d'une voix unanime toute la société qui avait écouté l'histoire de son nouvel hôte avec un attendrissement muet. Tous les membres lui renouvelèrent, avec autant d'empressement que de chaleur, toutes leurs salutations fraternelles, et le doyen du club, c'était Argus, le chien d'Ulysse, lui secoua la pate avec une cordialité sympathique, et lui dit : « Bravo, frère, nous deviendrons amis! »

SUPPLÉMENT
A L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ
SOUFFRANTE.

EXTRAIT D'UN MANUSCRIT FRANÇAIS.

B**, près Gr**, ce 24 mai 1794.

Je vous écris, mon cher ami, de la demeure de l'innocence souffrante. Votre cœur sensible m'est garant de la part que vous prendrez au sort de la jeune et malheureuse amie chez laquelle j'ai passé les premières semaines du printemps. Tout ce que m'ont raconté les témoins de ses malheurs, non seulement de ses souffrances, mais aussi du mâle courage avec lequel elle les supporte, tout ce que j'ai moi-même remarqué de sublime dans sa façon de penser, d'héroïque dans ses actions, m'a si profondément touché, qu'il me serait impossible de renfermer dans mon sein les sensations que j'ai éprouvées. Il faut vous joindre à moi pour plaindre la tendre, l'inconsolable

Victorine. Les êtres bons et aimants qui vous entourent ne refuseront pas leur admiration silencieuse à ses vertus, ni une participation sympathique et vive à ses malheurs; et j'éprouverai alors une bien douce satisfaction à l'idée d'avoir à son insu fait chérir et estimer Victorine par un plus grand nombre de cœurs nobles et sensibles.

Il serait en effet difficile de trouver une femme qui réunisse plus de perfections morales aux qualités les plus entraînantes de l'esprit, et une délicatesse de cœur plus prompte à s'émouvoir. Ce qui rehausse chez elle le prix de cette dernière qualité, c'est qu'en exprimant les sensations les plus vives, les plus élevées, les plus héroïques, son ton, son langage, tout son être enfin, ne s'écartent en rien de la simple nature. Parler, aimer aussi vivement qu'elle sent, penser et agir aussi noblement qu'elle pense et agit, sont chez elle des occupations aussi naturelles, que le sont chez d'autres le besoin de respirer ou de se mouvoir. Très jeune encore, on observait déjà en elle l'empreinte délicate de son esprit, la touchante sensibilité, qui la font distinguer aujourd'hui. On se souvient

qu'à Aix en Savoie, où elle avait, à l'âge de huit ans, accompagné sa mère qui y prenait les eaux, elle était devenue la favorite des sociétés nombreuses et distinguées qui s'y trouvaient réunies. Lorsqu'un accident fâcheux la rendit boiteuse, on la citait toujours pour prouver que les défauts corporels sont souvent compensés par des qualités morales qui les font oublier. Sa physionomie, sans être d'une beauté régulière, était cependant remplie de grâces, de vivacité, et surtout d'expression. Encore aujourd'hui que le chagrin l'a consumée, cette physionomie a conservé quelque chose d'attrayant que je n'ai encore rencontré nulle part. C'est un composé harmonieux de sensibilité et d'héroïsme; aucune femme n'a jamais possédé ces deux qualités à un degré aussi éminent : on est étonné qu'une ame aussi forte puisse se trouver dans un corps aussi débile. A vingt-six ans, et pleurant encore un enfant chéri, second fruit d'une heureuse union, qui, dès l'âge le plus tendre, avait annoncé déjà des dispositions extraordinaires, elle fut distraite de sa douleur par les tristes événements de Lyon, ou plutôt ses chagrins furent doublés

par de nouveaux malheurs. L....r, l'époux que son cœur avait choisi, l'époux qui l'avait rendue heureuse pendant six années, et qui, pour s'unir à elle, avait repoussé les plus fortes observations dictées par l'intérêt; le jovial, l'aimable, le spirituel L....r s'était laissé entraîner dans le parti des fédéralistes. La craintive tendresse de son épouse avait retenu son courage lors du mémorable événement du 29 mai, et avait en même temps entaché son honneur aux yeux de ses compatriotes. Victorine, qui n'existait qu'en lui, craignait de mériter une seconde fois ses reproches mortifiants; elle écouta en silence sa résolution de rester dans la malheureuse ville, et ne lui demanda d'autre faveur que de ne jamais exiger d'elle de le quitter. Elle prévoyait déjà alors le sort tragique qui l'attendait; mais l'espoir de ne pas lui survivre adoucit chez elle la cruelle idée de sa perte. S'il tombe, se disait-elle en elle-même, je me tuerai; ce n'était pas là un mouvement d'exaspération; mais une résolution bien méditée, dans laquelle elle trouvait une espèce de consolation et de tranquillité. Pendant le siége, l'image de la mort, celle de l'éternité;

se présentaient sans cesse à son ame ; elle fut rappelée insensiblement aux préceptes de la religion qu'elle n'avait pas tout-à-fait oubliés, mais dont la voix avait été affaiblie en elle par le commerce du grand monde ; et les terribles secousses qu'avait éprouvées son cœur, l'avaient seulement abasourdie. Elle sentait d'ailleurs qu'elle aurait besoin de toute la liberté de son esprit pour adoucir le chagrin de son époux, que l'idée de la laisser inconsolable de sa perte torturerait continuellement.

Entraînée par ce double sentiment, elle appelle sa fille, âgée de cinq ans, remplie de grâces et de douceur, le parfait portrait de sa mère ; et, dans une extase de sensibilité héroïque impossible à décrire, elle pose sa main sur la tête de cet être chéri, et promet ainsi à Dieu de vivre ; mais c'était un grand sacrifice pour elle ; car elle soupirait après le terme de ses souffrances. Aussi desirait-elle qu'ayant fait le vœu de ne pas mettre elle-même un terme à son existence, qu'une main étrangère l'en débarrassât.

D'après son opinion, Lyon n'eût jamais dû se rendre, et elle disait que ses habitants, tombant sous les ruines de leur ville, et mou-

rant ensemble, eussent trouvé un sort bien préférable aux longues angoisses qu'ils avaient éprouvées après leur défaite. La première nouvelle de la reddition de la ville lui causa un mécontentement violent; mais elle espérait toujours que les républicains, irrités par les motifs et la longueur du siége, signaleraient leur victoire par un massacre universel; mais, telle qu'une Romaine, elle attendait inutilement la mort dans sa maison. L'ordre et le silence accompagnèrent la reddition, qui devait être suivie des plus cruelles horreurs.

Victorine apprit bientôt que son mari était prisonnier. Il avait suivi dans la même nuit la colonne de Préci qui allait faire une sortie, et avait fait à sa femme les adieux les plus douloureux, ainsi que les instances les plus pressantes de le suivre. Il avait renouvelé sa prière à deux reprises dans ce moment terrible; elle refusa toujours avec la plus touchante fermeté. Je ne pourrais contribuer en rien à ta conservation, mais beaucoup à ta perte. L'idée des dangers auxquels je serais exposée t'ôterait le calme si nécessaire à ta propre conservation; tu ne voudrais pas quitter mon chariot; tu te ferais tuer pour me

défendre. Il partit donc sans elle ; la colonne fut attaquée, détruite ; quelques uns seulement, qui avaient échappé au massacre, furent faits prisonniers, ainsi que lui. Leur sort ne paraissait pas douteux ; la décision ne pouvait tarder long-temps.

Figurez-vous, mon cher ami, le désespoir de Victorine, lorsque ses cruelles appréhensions se furent changées en la certitude de voir mourir son époux sur l'échafaud. Dans son désespoir, et presque hors d'elle-même, elle parcourut, malgré son infirmité, seule, sans aucun soutien, les places et les rues de cette grande ville. Elle arrive devant la prison de son mari ; elle veut au moins contempler les murs qui le renferment. Ne pouvant les percer de ses regards, ne pouvant se résoudre à les quitter, elle demande enfin à le voir lui-même. Elle est repoussée avec dureté ; ses supplications, ses cris, les affreuses convulsions de sa douleur, tout est inutile ; elle ne trouve que des cœurs insensibles. C'en était trop pour son ame. Dans un accès de frénésie elle jette aux pieds du factionnaire le paquet de linge et de vivres qu'elle avait destiné à son mari, et court avec la vitesse du trait

vers la Saône pour s'y précipiter. Un des gardiens la retient; il ne peut résister plus longtemps au spectacle du plus affreux désespoir, il la saisit par le bras, et la pousse rudement dans l'intérieur de la prison, comme s'il avait voulu rendre sa condescendance excusable par cette violence apparente. La voilà donc réunie à son bien-aimé; elle croit lui dire son dernier adieu. Le lendemain elle le voit de nouveau, et repète ses visites encore les deux jours suivants; tous les moments qu'elle ne passe pas avec lui sont employés à le défendre, à le justifier, à lui rendre ses juges favorables. Plusieurs d'entre eux étaient humains; les démarches de Victorine ne furent pas infructueuses : il est acquitté et mis en liberté.

Je n'ai pas le courage, mon ami, de vous dépeindre une joie qui, ainsi que le mieux apparent d'un homme atteint d'une maladie mortelle, n'a duré que peu d'heures. La même main qui avait signé l'acquittement de L...r ordonna, deux jours après, sa réincarcération; alors Victorine perdit tout espoir. La vindicte nationale avait redoublé de sévérité, et ses agents renchérissaient encore sur les lois de sang. Il ne restait à cette in-

fortunée que la triste consolation de passer près de son époux le peu de jours qu'il avait encore à vivre. Dès le grand matin elle se rendait dans sa prison, qu'elle ne quittait qu'à la nuit tombante. Vous croyez peut-être, mon ami, que près de lui elle s'abandonnait à sa douleur, qu'elle l'arrosait de ses larmes; non, ses yeux restaient secs, son ton était calme, et sa contenance ferme. Elle eût craint d'augmenter les angoisses de son époux par l'image des siennes, et elle rassemblait toutes ses forces pour renfermer ses tourments dans son sein. L...r, qui s'était péniblement préparé à la consoler, à la tranquilliser, vit alors que ses efforts seraient superflus, et put alléger son cœur par tous les épanchements de la douleur qu'il éprouvait à l'idée de cette cruelle et triste séparation.

Quel touchant tableau ne devaient pas offrir ces deux êtres, dont chacun oubliait sa propre douleur, pour ne penser qu'à celle de l'autre, dont chacun s'efforçait de se cacher à lui-même ses tourments, et ne trouvait d'autre moyen de calmer l'autre, que de lui montrer sa propre tranquillité! Quel spectacle touchant que de voir la constante fermeté de

Victorine, et près d'elle son époux succombant à ses poignantes sensations; de voir l'homme répandre des larmes, tandis que la femme ne pleurait pas! Peu à peu les sombres images du désespoir firent place aux consolations de la religion, dont L...r s'était rapproché pendant ces moments de calamité. Lui, qui s'était d'abord abandonné aux faux plaisirs de la jeunesse, et aux distractions de l'homme du monde, termina sa carrière en philosophe et en chrétien; et le même homme qu'on était presque tenté de croire faible, envisagea la mort de sang-froid, et la supporta en héros!

Le jour fatal arriva enfin. L...r fut conduit devant le tribunal de sang, et ramené dans sa prison; Victorine prévit que son époux était perdu. Elle tenta, mais inutilement, de lui parler encore une fois; elle rentra chez elle pour lui écrire. Pendant les vingt-quatre heures qui s'écoulèrent depuis le jugement jusqu'à l'exécution de la sentence, ce couple infortuné entretint une correspondance aussi active que douloureuse. L...r répéta à trois reprises à sa tendre amie le déchirant adieu de l'amour conjugal; les sentiments religieux

les plus élevés se mêlaient aux brûlantes expressions de sa tendresse et de sa douleur, et il s'estimait heureux de pouvoir expier avec son sang les erreurs et les faiblesses d'une vie trop dissipée. Il assurait son épouse que la paix de son cœur, et l'espoir de l'immortalité qui le remplissait, ne pouvaient être troublés que par le chagrin d'être séparé d'elle, et par la crainte qu'elle ne succombât à sa douleur. Il la conjurait de surmonter son chagrin, et de lui donner une dernière preuve de sa tendresse, par son courage à lui survivre, et de se conserver pour la jeune Pauline, le seul fruit de leur amour, jusqu'à ce que la miséricorde divine, en terminant sa carrière, les réunît dans le sein d'une félicité impérissable. La dernière de ses lettres était écrite avec son sang. Victorine, après l'avoir ouverte, poussa un cri d'horreur; elle employa pour y répondre le langage de la piété et de l'amour. L'heure fatale était prête à sonner; elle remit, sans trembler, au gardien ces lignes, les dernières que son époux devait lire dans ce monde. Elle se jeta au cou de ce fidèle intermédiaire de son douloureux adieu, et s'écria

d'une voix animée par la plus vive exaltation : « Il ne suffit pas que vous lui portiez cette lettre et ce baiser que je vous donne pour lui ; dites-lui, ô dites-lui en même temps, que vous m'avez vue résignée, ferme et courageuse ; dites-lui que le désespoir est loin de moi, et que je veux vivre pour lui et pour sa fille. Dites-lui que si ma vie n'est désormais pas exempte de douleur, elle ne sera du moins pas un tourment pour moi. Dites-lui que je me promets encore quelques jours heureux, dans la douce persuasion où je suis de me réunir bientôt à lui pour jamais. »

Ce jour était cependant pour elle une cruelle éternité. Elle pensait sans cesse à la terrible attente dans laquelle devait se trouver son époux. Elle comptait les instants, et chaque fois que l'heure sonnait elle était saisie d'un tressaillement convulsif.

Lorsqu'enfin le fatal moment fut passé, la vertueuse mère de mon ami C** alla la trouver, et lui annonça que son époux avait cessé de souffrir. « Ah ! s'écria-t-elle alors dans une exaltation subite, où une espèce de joie perçait à travers le sentiment de sa profonde douleur, il n'y aura donc plus que moi seule

qui souffrirai ! » Elle adressa à Dieu sa fervente prière pour son époux, le pria de la réunir bientôt à lui, et lui promit de supporter l'existence. Après être restée quelque temps silencieuse et enfoncée dans de profondes méditations, elle se leva de son siége avec une dignité héroïque, fit les préparatifs de son départ, et se rendit le lendemain à la Maison de Ville pour demander son passeport. Elle traversa sans pâlir le lieu de l'exécution, où fumait encore le sang de son époux, tandis qu'elle n'avait jamais pu jusqu'ici apprendre une nouvelle joyeuse, ou bien la perte d'une personne chérie, sans éprouver une émotion violente, et même une sorte de défaillance. Elle se retira auprès de ses parents, et, sans démentir sa fermeté, elle les ranimait elle-même par les consolations qu'ils ne pouvaient lui offrir sans se faire la plus grande violence. Elle demeure là depuis plusieurs mois, constamment occupée de l'éducation de sa fille et du souvenir de son époux. Mais elle est si différente de la femme qui veut être consolée par des distractions, qu'on ne peut soulager sa douleur

qu'en lui offrant l'occasion de s'y livrer. Elle dit elle-même que ses pensées étant constamment fixées sur sa position actuelle, et sur la terrible catastrophe qui l'avait occasionnée, ce ne pouvait être qu'une véritable consolation pour elle que d'en parler, puisque autrement elle serait forcée de renfermer dans son sein la douleur qui la navrait. Mais, mon ami, avec quelle délicatesse ne se livre-t-elle pas à cette jouissance! elle craint sans cesse de se rendre importune par la pitié qu'elle inspire. Malgré le sentiment constant de sa poignante douleur, elle a assez de force et de grandeur d'ame pour se faire violence, afin de ne pas fatiguer les autres par des marques ostensibles de ses souffrances. Elle participe aux amusements de ses amis; elle sait apporter dans leur cercle de l'esprit et de l'enjouement. Son air n'est pas trop sérieux, et ses traits ne portent point l'empreinte d'une trop sombre mélancolie; on remarque au contraire que le bonheur des autres diminue son propre malheur. Lorsqu'il ne lui est plus possible de retenir ses larmes, elle s'éloigne pour les répandre dans la solitude, et ce n'est que

par une espèce de violence que ses amis parviennent à lui faire accepter leurs soins et leurs consolations.

Nous avions un jour passé une belle matinée du printemps sous de belles allées de sapins et de peupliers. Nous étions une société d'amis chers, unis par les liens de la plus étroite intimité, et nous venions de jouir de tout le charme de la nature et des épanchements de l'amitié. Le moment de notre prochaine séparation nous avait fait faire le vœu sacré que l'amitié devait toujours réunir les absents, et pour augmenter la solennité de notre dernière réunion, nous venions de consacrer quelques heures à la lecture de ce chef-d'œuvre de morale et de sentiment, que son auteur * avait intitulé *la Chaumière indienne*. L'épisode du tombeau sur lequel la bramine pleure sa mère, et les touchantes descriptions du Paria firent visiblement sur Victorine une profonde impression, qui se communiqua promptement à tous les assistants. Lorsque nous fûmes de retour, elle se mit à mon secrétaire pour extraire quelques pas-

* Bernardin de Saint-Pierre.

sages qui l'avaient particulièrement frappée. Je lui offris de lui épargner cette peine; elle les chercha pour me les indiquer. Tout à coup elle s'arrêta : « Non, non, dit-elle, je ne veux pas que vous vous occupiez des sombres tableaux qui me sont sans cesse présents. Je ne vous ai déjà que trop attristé par des conversations mélancoliques; oubliez ces élans d'indiscrétion et d'égoïsme, oubliez que vous m'avez vu pleurer. Souvenez-vous seulement qu'en écoutant mes plaintes vous avez soulagé ma douleur. »

Chaque jeudi, à l'heure précise qui lui rappelle le cruel moment, elle relit les dernières lettres de son époux, se rend dans sa chambre pour faire cette lecture, et se livre aux méditations et aux prières qu'elle lui inspire. Nous essayâmes un jour de la détourner de ce souvenir, et nous crûmes y avoir réussi; elle jouait et riait avec nous; elle se mêlait à la conversation, et ne paraissait point occupée d'une pensée étrangère. Mais à l'heure ordinaire elle s'échappa sans proférer une parole, pour se rendre au lieu où l'attendaient la religion et la douleur. J'étais très curieux de lire ces lettres, mais

je n'osais les lui demander. Elle prévint un jour elle-même mon desir, en me proposant de m'en faire la lecture. « Je pense, dit-elle, que les sentiments qu'elles respirent peuvent fortifier et élever le cœur d'un jeune homme. » Comment pourrai-je vous la peindre, mon ami? Tremblante, respirant à peine, le regard fixe, elle était forcée de se reposer pendant quelques minutes après la lecture de chaque lettre. Ce sont en effet des monuments sublimes de tendresse, de religion et d'héroïsme. J'ai vu les lignes tracées avec le sang de L...r, où il conjure sa malheureuse épouse de vivre pour lui et pour sa fille, et où, en lui présentant le tableau de la paix de son ame et de son espérance au moment de quitter la vie, il lui montre au loin le jour qui devra les réunir au sein d'une félicité éternelle. Oh! il est bien sûr que ce n'est que cet ordre sacré, rempli d'amour, ainsi que les principes de la religion, qui ont pu l'empêcher d'abréger des jours qui ne sont plus pour elle qu'un deuil éternel. Elle trahit à chaque instant son desir de quitter la vie. « Songez donc, me dit-elle un jour avec l'accent de

la douleur la plus amère, que je suis peut-être destinée à vivre quatre-vingts ans. » Mais comme le suicide la menace d'ouvrir un gouffre éternel entre elle et son époux, elle l'a toujours repoussé de sa pensée. Une telle séparation serait pour elle le plus cruel tourment qu'elle puisse jamais craindre; et maintenant qu'elle se repent de s'y être une fois livrée, elle convient que sa réunion avec son époux lui paraît la plus douce félicité dont elle puisse jouir dans un meilleur monde. Ce desir qui l'anime la rend souvent inquiète sur ses moindres imperfections, même sur des objets tout-à-fait indifférents. Ce ne sont cependant point des petitesses de bigoterie; elles peignent plutôt avec des traits plus frappants la délicatesse de son cœur. On m'a raconté qu'ayant un jour remis à un marchand des ouvrages de broderie dont elle se fait un devoir de s'occuper constamment, quoique la fortune de sa famille la mette au-dessus de tout besoin, elle l'avait prié de l'instruire s'il courait le moindre risque d'y éprouver quelque perte; cependant le prix qu'elle en avait demandé était à peine de la

moitié de leur valeur réelle. Lors de la confiscation de la totalité des biens de son mari, elle avait pu sauver quelques livres; mais le temps ne lui ayant pas permis d'en soustraire quelques uns que ma sœur lui avait prêtés, elle s'empressa de lui apprendre qu'ils étaient perdus. « J'ai donc, dit-elle à cette occasion, pris plus de soin de ma propriété que de celle d'autrui. » Cela lui faisait beaucoup de peine, et elle éprouva le besoin de l'avouer à ma sœur, qui fit tous ses efforts pour la tranquilliser, dans les termes de la plus tendre amitié. Cette même sœur, mue par un sentiment d'équité et d'attachement, avait payé quelques petites dettes que L...r, peu d'heures avant sa mort, avait recommandé à son épouse d'acquitter. Victorine, qui avait été hors d'état de le faire, en perdit le repos et le sommeil, et ne trouva aucune expression pour lui en témoigner sa reconnaissance.

Il faut encore que je vous rapporte un trait qui peint parfaitement son cœur et l'ardeur de son imagination. Elle témoigna un jour son desir de voir son mari à un homme qui, zélé Martiniste, croyait à la possibilité de communiquer avec les morts. Il lui répon-

dit : « Vous n'avez pas besoin de mourir pour jouir d'un bonheur si desiré. » Ces paroles pénétrèrent comme un éclair dans l'ame de Victorine ; touchée, ravie, ivre de bonheur, elle voulait à l'instant se faire initier dans les secrets de cette secte mystérieuse ; et je ne sais ce qui en serait résulté, si une amie sage et pieuse ne lui eût représenté l'absurdité de ces jongleries.

Je joins ici deux écrits, qui pourront vous servir à juger de la délicatesse de sa plume. Comme on en avait fait beaucoup d'éloges, je l'avais priée de me les communiquer. Elle dit à ma sœur, en les lui remettant pour me les envoyer : « J'ai tout barbouillé en voulant corriger les fautes. J'étais si troublée en comparant ma situation présente avec mon existence d'alors ! O Dieu ! quel changement ! le bon Lorenzo n'est plus, et je suis encore ici, peut-être pour bien long-temps ! Qui sait si je ne suis pas condamnée à devenir bien vieille !... Je frémis à cette idée. Ne me grondez pas, ma Joséphine. Je repousse loin de moi l'action qui pourrait tout finir pour moi : oui, tout. Je considère la pointe de mon rocher ; je ne suis jamais plus à mon aise que le soir,

lorsque je fixe mes regards sur le sommet le plus élevé de ce cher et triste rocher. Alors il me semble qu'il est là-haut.... ; et quelquefois j'aperçois un petit nuage blanc, semblable à un gros flocon de neige ; la tête me tourne, et je me désole de ce que mes pieds touchent encore la terre. C'est là, là que je voudrais aller !.... Mais que fais-je ? j'extravague, je t'afflige ; pardonne-moi cette folie ; fais un paquet de ces feuilles, jette-le loin de toi, et ne conserve que le souvenir de mon amitié. »

Dans le premier de ces écrits, elle faisait, encore comme fille, le portrait de son caractère dans des termes de géographie. Le voici :

On trouve dans le pays nommé *Victoria* :
Bonté, la capitale,
Gaîté,
Sensibilité,
Franchise,
Amitié, } quatre grandes villes.
Ignorance, vieille ville mal bâtie.
Esprit, petit village.
Bon Sens, bourg assez considérable.
Le mont *Malice*, près de *Gaîté*.

Humeur, petit torrent qui ravage quelquefois *Bonté*, *Esprit* et *Gaîté*.

Constance, belle et grande rivière qui arrose *Sensibilité*.

Coquetterie, petit ravin, près de *Franchise*.

Douceur, fleuve qui prend sa source près de *Bonté*, et qui embellit et fertilise toute la contrée d'ailleurs assez désagréable.

Le second de ces écrits contient la relation allégorique de son union avec L...r, ainsi que la louange des sociétés de Lyon, qui adoucissaient son éloignement de sa famille.

LES PETITES SOURCES.

ALLÉGORIE.

Le magicien Lorenzo fit un voyage dans le pays de D**. Il se promenait un jour sur les bords de l'I**. A quelques pas du rivage, il jeta les yeux sur une petite source qui coulait tranquillement, et dont l'eau, sans être belle, était claire et limpide; il s'en approcha. La source bouillonna, puis s'arrêta....; quelques instants après elle se mit à bouillonner plus fortement.... Lorenzo étonné y retourna le lendemain. Même effet, même surprise. « Non, dit-il, je ne m'éloignerai pas d'ici; je veux approfondir les causes de ce phénomène. » Il revint tous les jours près de la petite source, devint pensif, et il soupirait; mais lorsque, au bout de quelque temps, un ordre supérieur le rappelant dans sa patrie, il lui fallut quitter cette charmante contrée, il alla voir pour la dernière fois sa petite source; mais quel fut

son étonnement de la voir ruisseler tristement, et d'entendre son murmure exprimer la douleur! « Chère source! dit-il, que je serais heureux, si, par le secret de mon art, je pouvais te diriger dans mon pays, et respirer sans cesse auprès de toi la fraîcheur et la paix! Si je te quitte, ah! un voyageur audacieux se désaltérera peut-être dans ton eau pure. Ah! il la troublera, il la fera tarir peut-être; et moi, malgré ma soif dévorante, je n'ai jamais osé approcher mes lèvres brûlantes de ton bassin. Chère petite source, pourquoi me vois-je forcé de te fuir? pourquoi ne possédai-je pas un talisman assez puissant pour te conduire où m'appelle mon destin? » Lorenzo, lui répondit alors une voix plaintive : « Ce talisman est dans ton cœur. » Tout à coup Lorenzo agita sa baguette magique, et se trouva, ainsi que sa petite source, sur les bords du Rhône. Elle lui appartient maintenant : il coule ses jours sous le tendre bocage qui la couvre, et ne craint plus de la troubler lorsqu'il étanche dans son eau sa soif ardente.

Cependant sa chère petite source murmurait quelquefois tristement; elle paraissait

desirer de revoir son ancienne rive. Lorenzo, dans l'espoir de la consoler, résolut de lui amener quelques compagnes. Pour la seconde fois il frappe la terre de sa baguette magique, et une superbe haie d'aube-épines, de jasmins, de roses sauvages et d'acacias entoure la source. Cet enclos verdoyant contenait cinq sources charmantes, qui paraissaient annoncer la paix et le bonheur, par la clarté de leurs eaux, le sable uni et brillant qui leur servait de lit, et par les fleurs qui ornaient leurs bords. Il en sortit cinq nymphes, belles comme Cythérée, jeunes comme Hébé, modestes comme Diane. Sur le sein de chacune reposait une tourterelle. Trois d'entre elles s'approchèrent de la source de Lorenzo, en chantant les délices de l'amitié. Les deux autres s'approchèrent du côté opposé, munies chacune d'une petite pioche : du temps de l'âge d'or, cet instrument n'était point méprisé. Au commandement de Lorenzo, il s'éleva de sa source affligée une nymphe en pleurs, qui tenait dans sa main une branche de cyprès. Les cinq nymphes s'approchèrent d'elle, et lui offrirent leurs tourterelles. « Reçois-les, lui dirent-elles, et

ne pleure plus; tu as perdu des amies, nous les remplacerons. Conserve ces emblèmes et ces gages de notre amitié tendre et inaltérable. » Les deux nymphes qui tenaient les pioches lui dirent : « Nous allons creuser de petits canaux, afin que tes eaux se confondent avec les nôtres... Vois ce buisson majestueux, c'est notre mère qui l'habite. » Il en sortit tout à coup une belle femme; son port avait la tranquille dignité de celui de Minerve; son ame grande et noble était empreinte sur sa figure. Cette céleste femme réunit dans ses bras les six nymphes, et leur dit : « O mes chers enfants! je ne fais plus aucune distinction entre vous; je vous porte toutes dans mon cœur. Et toi, source de Lorenzo, jette loin de toi ta branche de cyprès; tu seras heureuse par l'amour et par l'amitié. Demeure parmi nous; aime toujours ta mère et tes sœurs, mais ne pleure plus sur elles. Lorenzo t'aime, et tu trouves en nous une mère et des sœurs. » Depuis ce jour les six sources coulent ensemble à l'ombre du beau buisson, qui les garantit des insultes des passants. La source de Lorenzo murmure maintenant plus gaîment, et si elle sent le besoin de soupi-

rer, elle se détourne doucement, pour ne point troubler la paix des autres.

Victorine avait ajouté les lignes suivantes, qu'elle me lut avec une émotion visible.

« Grand Dieu ! un orage.... la foudre est tombée !.... Lorenzo n'est plus ! Sa source attristée ne sera plus désormais ombragée que par des saules pleureurs. Passant, ne t'arrête pas ; c'est ici le séjour de la mort.... N'entends-tu pas le murmure douloureux de ces eaux battues par la tempête ? Ah ! garde-toi de vouloir pénétrer..... ton cœur serait brisé.... Sois heureux ! Que l'ame de Lorenzo veille sur toi ! »

A tout ce que je viens de vous dire de cette femme intéressante, je crois devoir joindre la copie de ce qu'elle écrivit hier dans l'album de ma sœur. Elle était négligeamment assise au bout d'une table, sans être distraite par la nombreuse société qui l'entourait; et elle laissa courir sa plume avec une incroyable vitesse :

« Victorine s'estime heureuse de trouver dans ce livre une place qui lui est destinée. Ma plume n'y tracera rien de spirituel ; l'esprit se tait lorsque j'écris pour ma Joséphine.

Le cœur parle seul, il est seul en jeu dans le rôle que je joue avec toi. Ce rôle est de t'aimer de toute mon ame, de te remercier sans cesse; mon amitié et ma reconnaissance augmentent journellement. Bientôt je ne pourrai t'aimer plus tendrement que je ne fais; et si je n'étais pas convaincue que je t'aime aujourd'hui plus que je ne t'aimais hier, je dirais que demain je ne pourrai t'aimer plus que je ne t'aime aujourd'hui. Je ne puis dire ni sentir autre chose, sinon que je t'aime. Puisse cette expression simple et douce te peindre tout ce que je sens pour toi! ..... Je ne te dirai pas : Crois à la tendresse de Victorine; à quoi servirait cette phrase? Tu sais bien que ta tendre, ta généreuse amitié, que tes bienfaits, ton inébranlable amour pour moi, la patience avec laquelle tu t'es efforcée de me consoler, de me soutenir; oui, tu sais que tout cela est profondément gravé dans mon cœur.... et tu dois croire que de tout ce qu'il y a sur la terre c'est toi que j'aime le plus. L'ombre de mon ami sourit en voyant sa Victorine se réfugier dans les bras de Joséphine, pour y chercher des consolations et le repos. Ah! ne t'éloigne jamais de moi;

retiens plutôt l'infortunée qui peut encore croire au bonheur lorsque tes regards caressants lui rappellent que sa tristesse, que ses larmes, te touchent. Partage toujours ma douleur, cela me fait tant de bien! Pardonne à ton amie de ce qu'elle ne prend aucun soin de te cacher ses souffrances. Ah! je te crois heureuse lorsque tu peux alléger mes peines, et je l'avoue, je ne veux être consolée par personne que par toi, puisque j'ose tout exiger de ton amitié.... Moins malheureuse par l'idée que je te dois tout, je te bénis mille fois chaque jour. Par toi mon sommeil est calme, et mon réveil est moins amer. Tu as chassé loin de moi les cruels nuages qui avaient troublé ma raison; tu m'aidas à remplir les derniers vœux de l'homme que j'adore. Dieu tout-puissant! laisse tomber un regard sur ma Joséphine; veille sur elle; accorde-lui une existence longue, agréable et paisible! Elle sert les malheureux, et ses vertus réveillent la croyance en la divinité! Joséphine! guide toujours mes pas; ne me perds jamais de vue. Ma marche est faible et chancelante; que je suive tes traces, que je trouve en toi une amie que l'être souverainement

bon m'a envoyée pour me convaincre, qu'il ne m'a pas tout ôté, en me privant de celui qui m'avait rendue heureuse. Je te considère comme le gage d'une divinité bienfaisante qui veille sur moi. Combien ta mission est grande et auguste, ma Joséphine! et avec quel courage sais-tu la remplir! Goûte la douce jouissance de tout le bien que tu peux faire en m'aimant autant que tu aimes tes frères et ta sœur! Puisse Victorine être nommée parmi les amies de cette sœur! Mais ce serait trop exiger; auprès de toi le plus grand pas est fait. J'ai tout demandé, j'ai tout obtenu, rien ne me retiendra plus. Je n'oublierai jamais que tu es l'envoyée de mon ami qui vit là haut. Que ta récompense sera belle! ô ma Joséphine! l'être qui te la donnera est grand et puissant.... Comment dois-je m'exprimer pour te dire ce que je sens?.... Ma tête s'affaiblit, je ne veux cependant pas quitter la plume.... Je t'ai souvent répété que l'amour le plus tendre, le plus extrême, que mon cœur brûlant, que tout mon être, que tout en moi appartenait à celui que j'adorais depuis huit ans... Il n'est plus!... Tout a passé avec lui.... Mais mon cœur est resté.... Ah!

mon amie! ma Joséphine! ce cœur est à toi, l'ami de là haut te l'a légué; lui qui voit avec tant de plaisir sa Victorine te consacrer entièrement ses tendres sentiments. Que ton cœur me reste toujours ouvert; je m'y établis, il n'y a que la mort qui puisse m'en bannir.... Sois mon amie, ma protectrice!.. Que l'ami Lorenzo veille sur toi; qu'il jouisse en paix de son repos!.... Son épouse, son amante, sa Victorine, a trouvé un soutien! Joséphine est son amie. »

Je finis ici ma lettre, mon cher ami, sans vous prier d'en excuser la longueur; car je suis persuadé que vous avez lu avec un profond intérêt ce que pouvait peindre une femme aussi sensible qu'héroïque. Lorsque nous nous reverrons, je pourrai vous en dire encore bien davantage.

PHANUEL.

Salomon était assis sur le trône de son père David ; il avait bâti un temple au Seigneur, et l'avait consacré à la face de tout Israël. Phanuel, jeune homme qui demeurait avec sa mère dans la vallée d'Achor, était aussi allé à Jérusalem pour jouir de cette fête, et y avait adoré le Seigneur pendant sept jours. Il retournait à sa cabane ; la nuit le surprit dans le bois de Jéricho, et il s'assit, épuisé de fatigue et de la chaleur du jour, sous un palmier qui se trouvait près du chemin. Il pensait à sa mère, et à la misère qui habitait sous son toit, et il dit en lui-même : L'or et l'argent sont aussi communs à Jérusalem que les pierres dans les rues ; l'abondance et les délices règnent dans ses murs, et ma mère et moi nous sommes accablés de détresse et de tourments. Une larme silencieuse coula sur ses joues. Il soupira, et de bienfaisants pavots vinrent fermer ses paupières humides, tandis que le vent du couchant jouait avec les boucles de ses cheveux noirs. Il resta ainsi couché

jusqu'à la troisième heure de la nuit, et dormait plus mollement sur la terre nue, que Salomon sur ses tapis de Tyr. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit devant lui un homme d'une haute stature, qui le salua d'un regard amical. Des boucles de cheveux d'un jaune doré environnaient sa tête comme les rayons du soleil; ses yeux étaient pareils aux yeux de l'aigle, et son vêtement bleu de ciel était resplendissant comme l'éclair du minuit. « Qui es-tu, mon fils? demanda l'étranger. — Seigneur, je suis un pauvre orphelin qui n'a jamais été oisif un seul jour, et qui cependant n'a que rarement du pain pour sa mère et pour lui, jusqu'à la soirée suivante. » C'est ainsi que parla Phanuel en se levant, et en s'inclinant devant cette figure vénérable. « Sois mon serviteur, reprit l'étranger, tu auras du pain en abondance, d'excellents vins, et des habits de soie. » Phanuel répondit : « Ah! seigneur, comment puis-je abandonner la mère qui m'a enfanté, qui m'a nourri, et qui ne vit maintenant que du travail de mes mains? Si tu veux faire du bien à ton serviteur, donne-moi une aumône, afin que je lui apporte un soulagement. » L'étran-

ger sourit et dit : « Je n'ai point d'argent frappé par la main des hommes ; mais prends ces cailloux, porte-les dans la ville royale, demande Korah, le gardien du trésor, il les achètera. » Ainsi parla l'homme resplendissant ; il mit six cailloux dans la main droite de Phanuel, et.... disparut dans l'épaisseur du bois, sans que le jeune homme pût savoir ce qu'il était devenu. Mais Phanuel reprit son bâton et retourna à Jérusalem, et y demanda la demeure de Korah, le gardien du trésor. Lorsque Korah l'eut admis en sa présence, il lui parla ainsi : « Seigneur, on m'a dit que tu achèterais de moi ces pierres, et je suis venu pour te les offrir. » Korah les examina, et reconnut que c'étaient des opales brutes d'une grosseur telle qu'il n'en avait jamais vu de pareilles. Aussitôt il entra dans une grande colère, et s'écria : « Ces pierres valent plus de mille bourses ; à qui les as-tu dérobées ? » Phanuel répondit en pleurant : « Le Seigneur est vivant ! qu'un inconnu me les a données lorsque je me reposais sous un palmier près de Jéricho. » Korah fit lier le jeune homme et le mit dans une prison, et s'en fut avec les pierres trouver Salomon, auquel il raconta ce qui était ar-

rivé. Alors le roi fit amener le prisonnier devant lui et le questionna sur tout ce qui lui était arrivé, et il connut à ses discours qu'il fallait qu'un des êtres immortels lui fût apparu pour éloigner de lui la pauvreté. « Déliele, dit le roi à son trésorier, et compte-lui mille bourses, et garnis de ces pierres la couronne de ma tête. Le Seigneur m'a averti par ce jeune homme que je dois rechercher les pauvres en Israël et essuyer leurs larmes. » Et Salomon ordonna à tous ses officiers qu'ils eussent à prendre note des nécessiteux de son royaume. Il leur fit donner du travail et distribuer du pain, et fit bâtir une grande maison pour les infirmes et les vieillards. Lorsque arriva le jour où les fondations en furent posées, l'ange du Seigneur apparut à Salomon dans un songe, et lui parla en ces termes : « Ainsi a dit l'Éternel : Tu m'as bâti un temple tel que le monde n'en avait pas encore vu ; mais la maison que tu destines aux malheureux est encore plus agréable à mes yeux que le tabernacle aux murs dorés dans lequel tu as placé l'arche de mon alliance. Regarde, c'est moi qui suis l'étranger qui est apparu, il y a trois mois, à

un pauvre jeune homme, afin qu'il te rappelât les misères de tes frères. »

Alors le roi envoya ses serviteurs dans la vallée d'Achor, et fit mener Phanuel devant lui, et lui dit : « Mon cher Phanuel, viens demeurer avec moi dans ma maison, car le Dieu d'Israël s'est servi de toi pour me parler par ta bouche. » Là-dessus le jeune homme se prosterna la face contre terre et répondit : « O mon roi, permets à ton serviteur de toujours demeurer dans la vallée d'Achor ! c'est là que, de l'or que tu m'as donné, j'ai acheté des champs, des prés et des vignes; je les fais cultiver par mes voisins pauvres, et je partage avec eux le fruit de leur travail. »

Alors le roi ordonna de revêtir le jeune homme d'un habit magnifique, et, en le congédiant, il dit aux grands qui entouraient son trône : « En vérité, Phanuel est plus sage que moi; son cœur pieux lui a inspiré ce qu'il a fallu que le Seigneur m'ordonnât par un ange. »

LA CHÈVRE PERDUE.

Dans une riche vallée des Alpes, entourée de glaciers crénelés comme d'une couronne de saphirs, vivait la jeune Emma qui faisait paître ses chèvres. Elle les laissait errer çà et là sans nulle crainte, et s'occupait, sur le penchant d'une colline, à cueillir des fraises pour le dîner de sa mère. La corbeille remplie, elle retourna satisfaite vers son petit troupeau; mais elle vit en frémissant qu'il lui manquait une des six chèvres. Elle la chercha vainement dans les sentiers tortueux de la vallée, et au bord de la petite rivière derrière la colline. Il faut qu'elle se soit égarée dans la forêt, se dit-elle, et elle y courut pour la chercher.

Dans son anxiété, elle se fraya un passage à travers l'épaisseur du hallier, espérant que le bêlement de ce tendre animal lui indiquerait le lieu de sa retraite. Tout à coup elle aperçut, dans l'obscurité des broussailles, un pèlerin d'une taille majestueuse, dont le

regard amical devança le salut. « Pourrais-tu, aimable bergère, lui dit le voyageur, m'indiquer une fontaine ? J'erre depuis deux heures dans cette forêt, et la soif me dévore. — Vénérable père, lui répondit la bergère, il n'y a pas de fontaine en ces lieux ; mais suivez-moi jusqu'à mon troupeau, et je vous donnerai du lait de mes chèvres. »

Le pèlerin la suivit d'un pas affaibli, et Emma, oubliant qu'elle avait perdu une chèvre, ne songea plus qu'à soulager l'étranger. Celui-ci parla peu ; mais ses yeux bénissaient la jeune fille, et se remplissaient de larmes chaque fois qu'ils la regardaient. Arrivés sur le gazon fleuri où paissait son petit troupeau, elle vit que la chèvre perdue avait trouvé d'elle-même le chemin de son retour. Emma, rayonnante de plaisir, se met vite à traire dans sa jatte la mamelle gonflée de l'animal, et en présente le lait à son hôte. Puis elle tire de sa panetière un morceau de pain de seigle, et le lui donne avec son panier de fraises. Elle pensa qu'elle pourrait en cueillir d'autres pour sa mère.

« Comment t'appelles-tu, charmante fille ? » demanda le pèlerin, pendant qu'il se délec-

tait avec ce fruit parfumé : « Tu n'es pas de ce pays-ci ? — Je m'appelle Emma ; mais comment savez-vous que je suis étrangère ici ? — Oh ! j'en sais encore bien davantage, reprit-il, avec un regard rayonnant de plaisir : montre-moi ta main, et je te dirai ta bonne aventure. »

Emma la lui tendit avec empressement ; le pèlerin la considère quelques instants ; puis il dit d'un ton solennel : *Un château a été ton berceau ; ton père.... Ah ! son casque est voilé d'un nuage noir, et ta mère en deuil, une femme comme il y en a peu sur la terre.... Si je lis bien, elle s'appelle* BERTHA....

Emma pâlit ; elle retira sa main tremblante, et fixa le pèlerin d'un air stupéfait. « Ne crains rien, mon enfant, » lui dit celui-ci, en lui caressant la joue. Conduis-moi vers ta mère ; je lui donnerai des nouvelles d'un chevalier de la Souabe que l'empereur bannit, parce qu'à Worms, dans un tournois, il.... — Au nom de Dieu, s'écria Emma en frémissant, ne prononcez le nom de chevalier devant personne ! Je vois bien que vous savez tout. Oh ! dites-moi, existe-t-il ? où est-il ? — Tu sauras tout ; conduis-moi à ta mère. — La voilà justement

qui arrive par ce chemin, » dit Emma, en se tournant du côté de sa cabane.

Le pèlerin l'aperçut ; son ame parut abandonner son corps pour voler vers celle qui venait à lui. Il resta immobile et plongé dans cet enchantement, pendant que Bertha gravissait la colline ; elle tenait un pot à la main, et portait un gâteau nouvellement cuit, dans son tablier retroussé. La fleur de la beauté n'était pas encore entièrement fanée sur son visage ; mais le chagrin avait obscurci son regard ; la douleur avait sillonné son front.

A mesure qu'elle s'approchait, le pèlerin s'avançait à sa rencontre à pas mesurés, les yeux étincelants de joie. Enfin, il se précipite vers elle, en s'écriant : « Ma Bertha ! ma Bertha ! » Il la serre dans ses bras ; il la presse contre son cœur palpitant. « Arnoul ! mon Arnoul ! » voilà tout ce qu'elle peut dire. Elle resta inanimée sur le sein de son époux. Emma, qui pendant cette scène avait tour à tour couvert sa mère et son père de ses baisers et de ses larmes, aida ce dernier à la rappeler à la vie. Que les sentiments de l'amour et de la nature sont puissants ! Bertha recouvra ses esprits, et put, au bout

d'un quart d'heure, qui fut le plus délicieux de sa vie, reprendre le chemin de sa cabane hospitalière, appuyée sur les bras de sa fille et de son époux.

Celui-ci raconta en chemin, comment, toujours poursuivi par les amis de l'adversaire qu'il avait tué, il avait erré dans des pays étrangers : comment il était parvenu enfin à se rendre, sur un vaisseau vénitien, dans la lointaine Lusitanie, et comment, après avoir vaillamment combattu les infidèles, il avait été distingué par le roi, nommé général, couronné trois fois comme vainqueur, et comblé de riches présents. « Les Maures, continua-t-il, ayant été entièrement chassés du pays, aucune puissance humaine n'aurait pu m'empêcher d'aller à la recherche de ma femme et de ma fille. Arrivé sur les frontières d'Allemagne, je me cachai sous un habit de pèlerin, et me rendis au castel de mon ami Bertrand, qui vous avait précédemment sauvés. J'appris de lui tout ce qu'il savait sur votre retraite cachée; mais il a perdu le fidèle serviteur qui vous avait accompagnées dans cet asile, sans cela je n'aurais pas eu tant de peine à vous décou-

vrir. Cependant la main invisible de la Providence, réconciliée avec moi, me conduisit, lorsque je m'y attendais le moins, vers mon Emma. Quoiqu'elle n'eût que six ans lorsque je vous quittai, je réconnus cependant d'abord en elle les traits de sa mère.» Alors il les embrassa toutes deux, et un nouveau torrent de sensations délicieuses lui ôta la parole.

Ces trois êtres fortunés passèrent encore trois jours de bonheur dans leur cabane solitaire; puis ils se rendirent, par le Saint-Gothard, en Italie. Ils s'embarquèrent à Gênes; des vents favorables donnèrent des ailes à leur vaisseau, et au bout de deux mois, ils débarquèrent à Lisbonne. Arnoul présenta sa femme et sa fille au roi et à la reine. Le grand Emmanuel employa tous les moyens pour les fixer à sa cour; mais ils préférèrent la vie paisible que leur promettait le séjour d'une terre, située dans une contrée délicieuse sur les bords du Tage, où ils oublièrent bientôt leurs malheurs, mais jamais les malheureux.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CONTES
ET NOUVELLES

DE

AMÉDÉE-CONRAD PFEFFEL,

DES ACADÉMIES ROYALES DE BAVIÈRE ET DE PRUSSE, ET MEMBRE
DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS DU HAUT ET BAS-RHIN.

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR *A. C. A. PFEFFEL*, SON FILS.

> Une morale nue apporte de l'ennui,
> Le conte fait passer le précepte avec lui.
>
> LA FONTAINE.

TOME SECOND.

PARIS,

J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE DIDEROT,

RUE DES NOYERS, N° 37.

M DCCC XXII.

CONTES
ET NOUVELLES
DE
AMÉDÉE-CONRAD PFEFFEL,

DES ACADÉMIES ROYALES DE BAVIÈRE ET DE PRUSSE, ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS DU HAUT ET BAS-RHIN.

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR *A. C. A. PFEFFEL*, SON FILS.

Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer le précepte avec lui.
LA FONTAINE.

TOME SECOND.

PARIS,
J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE DIDEROT,
RUE DES NOYERS, N° 37.

M DCCC XXII.

Louise.

Tome II Page 40.



Mademoiselle, pouvez-vous encore croire à la vertu?

CONTES ET NOUVELLES.

LOUISE,

TABLEAU DE FAMILLE HISTORIQUE.

Depuis la fin de la guerre d'Amérique, le baron de C*** vivait à son château de Saint-Julien, situé dans une des contrées les plus romantiques du Dauphiné. Pendant qu'il combattait sous les drapeaux de la liberté, la mort lui avait enlevé son épouse adorée. Cette perte le détermina à quitter, avec le grade de colonel, la carrière militaire, où il avait constamment rencontré l'intrigue, parce qu'il n'était qu'un héros, et non pas un courtisan; ainsi il immola son ambition à ses devoirs de père.

Ses deux enfants étaient dignes de ce sacrifice. Théodore avait acquis à Grenoble, sous la conduite d'un sage mentor, tous les talents, toutes les connaissances qui pouvaient faire

distinguer un jeune homme de quinze ans destiné à perpétuer la gloire de son père : il était doué du même courage, de la même noblesse d'ame, et il attendait avec impatience le moment qui devait lui ouvrir la carrière de l'honneur.

Ce moment n'était cependant pas aussi proche qu'il l'espérait : le baron, connaissant les écueils de son état, voulait employer les premières années de son repos à enseigner à son fils les moyens de s'en garantir. Il engagea ce gouverneur à suivre son élève à la campagne, pour partager avec son père le dernier soin de son éducation, qui était aussi le plus difficile, celui d'empêcher le fruit d'un long travail de se détacher de sa tige, ou de se gâter tout-à-fait.

Le colonel, en agissant ainsi, avait un second but qui ne lui tenait pas moins à cœur; celui de rappeler sa fille, âgée de douze ans, du couvent où elle avait été mise après la mort de sa mère; et cette aimable fille devait recevoir de l'instituteur de son frère les instructions que réclamaient ses excellentes dispositions, et que ne pouvait lui offrir l'éducation du couvent.

Le baron, qui, depuis trois ans, n'avait pas vu sa Louise, voulut l'aller chercher lui-même. Il la regarda un moment avec surprise lorsqu'elle se présenta au parloir. Il voyait en elle le portrait rajeuni de sa charmante mère, et cette ressemblance mêla quelque amertume à la joie qu'il éprouvait. Elle suivit avec plaisir son père à Saint-Julien, où elle avait passé les premières années de sa vie auprès de Théodore; et celui-ci oublia tous ses projets militaires à la vue d'une sœur qu'il affectionnait par-dessus tout, et dont il était séparé depuis plus de deux ans.

Louise partageait avec son frère toutes les leçons qui n'avaient pas un rapport immédiat à sa destination future; et comme Théodore possédait des notions suffisantes d'histoire, de géographie, d'histoire naturelle et des beaux-arts, le sage Gilbert les lui fit répéter, en le chargeant d'en donner à son tour des leçons à sa sœur : et pendant que le père instruisait le jeune homme dans l'art de la guerre, la jeune fille s'occupait d'ouvrages de son sexe, ou peignait des fleurs et des paysages, en même temps que son frère dessinait des forteresses ou des plans de bataille.

Le soir on se rassemblait autour du piano de Louise; son frère accompagnait sur le violon ses accords enchanteurs; et souvent le concert était augmenté par la flûte du jeune Olivier, fils de l'intendant du château, que la douceur et la pureté de ses mœurs faisaient envisager comme le fils adoptif de la maison.

Olivier était de trois ans plus âgé que Théodore, qui l'aimait comme un frère; il était l'unique enfant de son père, qui n'avait rien négligé pour son éducation.

Peu de temps après le retour de Théodore de Grenoble, son jeune ami revint de Genève, la patrie de feu sa mère, où il avait acquis des connaissances rares parmi les jeunes gens de sa province, et puisé en même temps cet esprit de liberté qui ennoblit un cœur pur au même degré qu'il corrompt et dégrade un cœur abruti. Son père, qui était dans l'aisance, possédait, hors du village de Saint-Julien, une ferme qu'il avait reçue en récompense du zèle avec lequel il avait conduit un procès dont le gain avait augmenté d'un tiers les revenus de son maître. Cette ferme était destinée en dot à son fils; celui-ci bornait son

ambition à la vie indépendante de cultivateur, dont il avait vu tant de tableaux enchanteurs dans ses courses sur les montagnes de l'Helvétie.

Le baron, qui savait apprécier la façon de penser du jeune philosophe, le destinait à être le compagnon de son fils dans un voyage qu'il voulait lui faire entreprendre, sous la conduite de son instituteur, avant son entrée dans le monde, pour visiter les contrées les plus intéressantes de la France et de la Suisse. « Si votre fils, disait Gilbert, après avoir visité les plus belles villes de sa patrie, après avoir admiré les somptueuses merveilles de Paris et de Versailles, trouve encore du goût pour les beautés que la nature lui offrira en Helvétie, et pour les mœurs simples de ses pâtres, son éducation sera dès-lors achevée. Il visitera l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, lorsque l'âge aura mûri son jugement, et qu'il pourra se guider lui-même sans courir le risque de s'égarer. Il lui faudra d'ailleurs interrompre de temps à autre la vie uniforme du soldat; et le compte qu'il devra vous rendre de ses voyages offrira une nouvelle jouissance au cœur de son père. »

Théodore passa trois années sous le toit paternel avant que son mentor se fût décidé à exécuter la seconde partie de son plan d'éducation. La dernière année avait été consacrée à la lecture des *Vies des hommes illustres de Plutarque*, et d'une série de traités philosophiques, qui lui présentaient l'éternelle vérité dans toute sa pureté, dégagée de l'entourage pédantesque des écoles, des subtilités des songe-creux, et qui furent écoutés avec autant d'avidité, autant de succès, par la sœur que par le frère. Olivier ne prit que rarement part à ces instructions, mais plus souvent aux conversations qu'elles faisaient naître, soit au coin du feu, soit à la promenade; et Gilbert eut alors de fréquentes occasions d'admirer l'esprit éclairé et les excellents principes de moralité du jeune homme. Il apprit toutefois à le connaître et à l'estimer bien mieux dans le voyage de six mois qu'ils firent ensemble en France et en Suisse; et il félicitait journellement le baron de l'idée qu'il avait eue de le donner pour compagnon à son fils. Le colonel, ainsi que Louise, lurent toujours avec un égal plaisir le journal d'Olivier et les lettres de Théodore, dont le coloris

était, il est vrai, plus brillant, mais le dessin moins correct.

Le retour de nos voyageurs fut célébré comme une fête de famille, où le vieil Olivier et son fils furent traités comme les plus proches parents. Louise y remplit l'emploi enchanteur d'Hébé, et aurait pu servir de modèle à un Corrège pour peindre cette déesse. Au dessert, on n'oublia pas le principal, c'est-à-dire le chant; et la charmante fille surprit la société par une chanson analogue à la circonstance, qu'elle avait composée sur un des plus jolis airs de Grétry.

Une variété non interrompue de plaisirs domestiques paraissait renouveler chaque jour cette fête sous une forme différente : elle ne fut interrompue que par le départ de Théodore pour son régiment. Son père voulut le présenter lui-même à ses anciens compagnons d'armes, et recommanda sa tutelle morale à un vieux capitaine qui, comme Bayard, était un chevalier sans peur et sans reproche.

Le baron eut, peu de temps après son retour, l'occasion de récompenser l'amitié du respectable Gilbert de la seule manière qui convenait à son cœur, et qui était l'unique moyen

de le fixer pour toujours auprès de lui. Gilbert était prêtre : il avait jusqu'ici refusé toutes fonctions publiques, par goût pour les sciences, et pour une vie indépendante, et s'était contenté d'une petite cure que lui avait donnée l'évêque de Grenoble, sans qu'il la lui eût jamais demandée. La cure de Saint-Julien, qui était à la nomination du baron, devint vacante; il l'offrit à son ami, qui l'accepta avec plaisir, non parce qu'elle était productive, mais parce qu'elle lui offrait l'agréable perspective d'étendre sa sphère d'activité philanthropique aux côtés de son ami.

Louise fut enchantée de cet événement. L'estime et la reconnaissance avaient étroitement attaché son cœur à cet excellent homme, qu'elle regardait comme son second père, dont la société promettait à son esprit, avide de savoir, encore bien des instructions utiles. Gilbert se faisait un devoir bien doux de remplir son attente, et les soirées de l'hiver suivant furent consacrées à la lecture des auteurs classiques français. Le baron assistait régulièrement à ces exercices, et mêlait des observations remplies de goût à celles de son ami. Il fit plus, il enseigna à sa fille la langue an-

glaise qu'il avait apprise dans sa jeunesse, et qu'il s'était rendue tout-à-fait familière pendant son séjour en Amérique. Ce n'est que rarement qu'il allait à la ville, et Louise l'y accompagnait encore bien plus rarement. Elle avait toujours un combat à soutenir contre elle-même, lorsqu'il s'agissait de quitter, ne fût-ce que pendant un seul jour, sa bienheureuse solitude. Son père évitait toute liaison avec la noblesse campagnarde du voisinage, à l'égard de laquelle il se bornait uniquement, même pour sa propre personne, à ce qu'exigeaient les convenances. Il est vrai que cette manière de vivre retirée lui valut le surnom d'Ermite; mais il était si rassasié du monde; il trouvait dans Louise et dans Gilbert un dédommagement si complet de ce qu'il pouvait lui offrir, qu'il regardait ce sobriquet comme un titre d'honneur.

Il y avait bientôt deux ans que Théodore était absent, et les nouvelles que son père recevait de sa conduite ne lui laissaient à désirer autre chose que de pouvoir le serrer de nouveau sur son cœur. Ses vœux furent accomplis; Théodore obtint un congé pour tout l'hiver, et voilà dans les bras paternels

avec la joyeuse impatience d'un cœur pur. Louise, quoique préparée à son arrivée, ne put cependant modérer les excès de sa joie ; malgré la présence de l'étranger qui accompagnait son frère, elle se jeta à son cou avec l'aimable impétuosité d'une fille de la nature ; elle pleurait et riait en même temps ; elle ne voyait que lui, et dans son délire, ne remarquait pas même son père, qu'elle empêchait de se précipiter sur le sein de son fils. « Eh ! eh ! mon enfant, s'écria le baron en les serrant tous les deux dans ses bras, je vois bien que pour embrasser le frère, il me faudra aussi embrasser la sœur. » Ce reproche, que le ton dans lequel il fut prononcé, transforma en une tendre caresse, la rendit à elle-même. Elle quitta son frère, et ce ne fut qu'alors qu'elle aperçut l'étranger, que cette scène avait tellement transporté, qu'il ne put saluer le père ni la fille que par une inclination muette.

Louise baissa les yeux, et un regard du père semblait demander à Théodore quel était son compagnon. « Mon père, c'est le marquis de Verdmont ; il est mon camarade et mon ami ; il se reposera quelques jours chez

nous, pour aller trouver ensuite, au sein de sa famille, ce que je viens de trouver dans la mienne. La confusion de Louise avait augmenté l'éclat de ses charmes; les larmes de joie qui brillaient sur ses joues relevèrent le brûlant incarnat qui venait de les animer subitement, et doublèrent le feu de ses grands yeux noirs. Louise était encore plus belle et plus touchante; sa figure avait une expression que n'auraient pu lui donner des traits plus réguliers. Un aveugle-né, rendu à la lumière, eut, sur dix physionomies plus éclatantes, reposé de préférence ses yeux sur la sienne, parce qu'elle était l'image d'une ame, et non une pièce d'académie. Sa taille noble et légère n'avait pas été guindée par un suppôt de Therpsycore, et tout son port était empreint de ces grâces indéfinissables, qui rappellent à l'œil du connaisseur les formes grecques, dont les artistes modernes ne réussissent que très rarement à nous offrir de bonnes copies. Une pareille figure, placée dans le fond d'un tableau, en deviendrait la pièce principale : combien devait-elle frapper le jeune Verdmont qui la voyait pour la première fois dans un moment aussi solennel!

Elle s'était emparée de toutes les facultés de son ame; et si cette figure magique n'eût été qu'une illusion, il n'eût jamais pardonné à son ami de l'avoir dissipée.

Le marquis était le fils d'un général retiré en Bourgogne; il avait reçu à Dijon une éducation distinguée, et n'était jamais allé visiter son père dans ses terres, qu'aux époques des vacances. Une fille de la nature, qui n'était armée, ni d'une houlette, ni d'une faucille, mais chez laquelle l'éducation avait rempli simplement les fonctions de jardinier, devait lui sembler un être nouveau. Elle lui inspirait un sentiment tout particulier de vénération, qui cependant l'attirait plutôt vers elle qu'il ne l'en repoussait; et pendant les six jours qu'il avait passés au château, il aurait cru perdu chaque instant qui l'eût éloigné de Louise. Ce n'est pas la timidité, mais le plus pur sentiment d'honneur qui lui fit garder le silence. Il savait que son père avait formé le projet de le marier à une riche héritière. Il ne l'avait encore vue qu'une seule fois, et son cœur ne lui avait parlé ni pour ni contre elle. Il lui parla d'autant plus haut pour Louise. Mais il savait trop bien à quel

point l'ambitieux général tenait à l'idée de relever, par un brillant mariage, la splendeur éteinte de sa maison, pour oser se permettre de confier à son ami une inclination contrariée par une entrave aussi puissante. Il ne s'en fortifia que davantage dans la résolution qu'il avait prise de tout tenter pour anéantir ce projet, et prévenir son père en faveur d'un objet qu'il ne croyait pas payer assez cher par le sacrifice de tous les trésors de la terre.

Louise était parvenue à l'âge de dix-huit ans sans connaître l'amour. Son père, son frère et le respectable Gilbert occupaient entièrement son cœur. Le jeune Olivier ne paraissait plus que rarement au château; il vivait en cultivateur philosophe à la ferme de son père; mais chaque fois qu'elle le voyait, elle le traitait avec cette douce bienveillance que méritait l'ami de son frère, et avec les égards que son père témoignait lui-même à son excellent caractère. Les agréments extérieurs ne lui manquaient pas. La noble énergie de son ame se lisait dans tous les traits de son beau visage, dont la fraîcheur n'avait jamais été altérée par le souffle empoisonné

du vice ; mais à cause de sa naissance, les yeux de Louise ne voyaient toutes ces qualités qu'à travers un voile sur lequel ils ne se reposaient jamais assez long-temps pour le pénétrer ; et lui, de son côté, sans considérer la fille de son maître comme un être supérieur, l'envisageait cependant comme un être étranger, avec lequel il ne pouvait communiquer que de loin. Le sentiment nouveau que Verdmont avait éveillé dans l'ame de Louise n'était pas de l'amour ; mais c'était cet intérêt qui devient de l'amour, lorsqu'il se voit partagé. La vigilance que cet estimable jeune homme exerçait sur lui-même avait à peine suffi à lui cacher ce partage, et la veille de son départ, il aurait presque perdu tout le fruit de sa victoire. Louise venait de jouer quelques sonates ; son frère et Olivier l'avaient accompagnée de leurs instruments. Le marquis fut sommé de se faire également entendre sur le piano. Il joua quelques ariettes de Gluck, qui ne manquèrent point leur effet sur Louise. Pendant ce temps, Théodore ayant fouillé dans la musique de sa sœur, y trouva le touchant duo d'adieux de l'opéra de *Félix*. « Il faut que tu

chantes cela avec ma sœur », dit-il à son ami, dont la voix agréable avait été applaudie la veille par la société. Louise ne connaissait pas ces minauderies qui dégradent si souvent le talent; elle accepta la proposition, et Verdmont ne se fit pas prier davantage. Son émotion augmenta à chaque phrase, et sa voix s'éteignit au mot répété d'adieu. Louise se trompa, et ne se remit que pour quelques moments. Verdmont chercha en vain à rentrer en mesure; mais son émotion devint toujours plus visible, et bientôt Louise se vit également obligée de s'arrêter.

Ton idée ne valait rien, dit alors le baron à son fils : au moment d'une séparation il faut s'égayer par des airs joyeux, et il commença lui-même à entonner l'air si connu : *Où peut-on être mieux*. Olivier et Théodore l'accompagnèrent d'abord, et bientôt après Louise et le marquis s'y réunirent également. Ce dernier se remit enfin tout-à-fait; il fut toute la soirée d'une gaîté qui ne décelait aucune contrainte, et qui influa sensiblement sur la jeune personne. Comme il devait partir le lendemain à la pointe du jour, il fit, en se retirant, ses adieux à Louise; elle lui souhaita, en rou-

gissant, un bon voyage, et eut bien de la peine à étouffer le soupir qui était prêt à accompagner son souhait.

Verdmont écrivit plusieurs fois à Théodore, et n'oublia sa sœur dans aucune de ses lettres; il en parlait chaque fois avec les expressions de la plus haute estime. Théodore lui communiquait toujours ces passages, et desirait souvent en lui-même que son ami se permît un langage plus tendre. Il ne savait pas qu'une main puissante retenait sa plume, et ne se doutait pas du combat qu'il devait livrer à son cœur pour choisir les expressions propres à le rappeler au souvenir de Louise. Il se consolait cependant avec l'idée que la femme que lui destinait son père avait à peine atteint sa quatorzième année. Qui sait, se dit-il en lui-même, si elle m'aime? si ma froideur ne l'éloignera pas de moi? ce n'est qu'alors qu'il sera temps de nommer à mon père l'unique femme à laquelle je puisse donner ma main et mon cœur..

Les derniers mois de l'hiver que Théodore avait passés dans la maison paternelle n'avaient pas été tranquilles. La province était en fermentation, et demandait hautement le

rétablissement de ses états. Ses vœux furent satisfaits; on procéda aux élections, et le baron, qui s'était prononcé avec une mâle énergie pour la liberté de son pays, se vit forcé de quitter sa paisible retraite, pour assister aux états comme représentant de la noblesse; mais bientôt les affaires publiques prirent un aspect plus imposant. Le roi, pour remédier aux innombrables abus sous le poids desquels gémissait son peuple, convoqua les états-généraux; et, pendant que les vrais patriotes en espéraient le retour de l'ordre et le bonheur public, la discorde alluma ses flambeaux, et une horde de cannibales, qui se targuaient aussi du nom de patriotes, aiguisait ses poignards.

A peine le rideau qui devait nous offrir la représentation de ce drame terrible était-il levé, que Théodore reçut l'ordre de rejoindre son régiment à Toulon. Son départ affligea beaucoup Louise, qui se voyait en même temps, et souvent pendant des semaines entières, privée de la société de son père. Mais Gilbert lui procura bientôt une occupation dont elle n'avait eu, jusqu'ici, aucune idée; qui d'abord, ne lui servait qu'à remplir quelques heures

de la journée, mais à laquelle elle trouva ensuite un véritable délassement. « Vous êtes citoyenne de l'état, lui dit-il un jour; les intérêts de la patrie ne doivent pas vous être étrangers. Pour vous mettre à même d'en juger avec discernement, nous allons lire ensemble les principaux chapitres de *l'Esprit des Lois* de l'immortel Montesquieu, et le *Contrat social* de Rousseau, que beaucoup de nos réformateurs citent si souvent, et qui est compris par un si petit nombre. »

Cette occupation instructive fut souvent interrompue par l'éruption du volcan mugissant. On pillait, on brûlait aussi les châteaux dans le Dauphiné, on y tourmentait, on en chassait les nobles. Le colonel ne fut point inquiété; ses paysans, dont il était le père, défendirent sa personne et ses propriétés contre la rage effrénée des brigands. Il lui sembla cependant prudent de passer l'hiver suivant avec sa fille à Grenoble, où les troubles paraissaient être apaisés. Il confia à son ami Gilbert le soin de la conservation de ses propriétés, et il n'aurait, en effet, pu leur donner un gardien plus sûr et plus redoutable. Les paysans estimaient leur pasteur,

dont les exhortations leur imposaient, car les coupables manœuvres des anarchistes n'avaient pas encore rompu la sainte digue de la religion.

Le séjour de la ville n'eut pas beaucoup de charme pour Louise; elle était trop accoutumée aux scènes champêtres de la campagne, et aux doux plaisirs de la vie domestique, pour trouver du goût aux dissipations du grand monde. Le spectacle, où elle avait été quelquefois lorsqu'elle était plus jeune, avait perdu tous ses attraits pour elle. « J'aime bien mieux, disait-elle à son père, lire dans ma chambre la pièce annoncée. Mérope est alors toujours pour moi Mérope, Électre toujours Électre. Et si je considère que la même personne qui représente aujourd'hui Zaïre ou la Rosière, sera chargée demain du rôle de la méprisable Rosine, ou même de celui du page espiègle de la farce de Beaumarchais, mon illusion est alors détruite. Lorsque je pense enfin, ce qui n'est que trop souvent le cas, que je ne pourrais me trouver à la même table avec cette Zaïre ou cette Rosière, sans perdre ma réputation, il se mêle une sensation pénible à l'admiration que je voudrais éprouver pour

leurs talents. — Tu es une visionnaire, lui dit son père; le plaisir ne doit pas être analysé ainsi; il faut en jouir comme d'un bon repas, pendant lequel on ne pense ni à la cuisine ni au cuisinier. — Il faut seulement me permettre alors, reprit-elle, de préférer mon lait et mes fruits à un pareil festin. Elle ne s'amusait pas davantage aux bals et aux redoutes auxquels elle était invitée; elle les comparait à une foire où, moyennant un écu par tête, on vendait l'ennui sous la dénomination de plaisir. « Je préfère mille fois les fêtes champêtres de la moisson ou nos fêtes patronales; nos danses y sont animées par un plaisir sans art, sans apprêts, qui nous fait croire qu'Orphée inspire son charme au crin-crin et au hautbois de nos musiciens de village. » C'est ainsi que pensait Louise; il n'est pas question ici de décider si elle avait raison. Il nous suffit de savoir qu'elle pensait ainsi, et il faut bien lui pardonner ce caprice et d'autres singularités de son caractère.

La santé chancelante du vieil Olivier obligea le baron de retourner à la campagne le printemps suivant, pour se charger lui-même de l'administration de ses biens, dont le re-

venu avait diminué de plus de moitié. Le fils de cet honnête serviteur l'y seconda avec zèle, et sa vigilance fit constamment évanouir les projets des agitateurs, dont les excès se multipliaient de jour en jour. L'abolition de la noblesse avait augmenté leur audace; la prudence du baron, qui ne voulait point adhérer aux protestations inutiles de quelques uns de ses voisins, et encore moins céder à leurs invitations d'émigrer, sauva cette fois encore ses propriétés, et lui procura tout le repos dont pouvait alors jouir le paisible citoyen dans ce bouleversement général.

Le colonel était un de ces philosophes rares qui ignorent qu'ils sont philosophes. Sans approuver au fond de son cœur la marche de la révolution, il était cependant persuadé que les lois qui le privaient des prérogatives de sa naissance ne pouvaient lui ôter sa noblesse d'ame; et son séjour en Amérique avait tellement rectifié ses idées sur ce point, qu'il ne se croyait rien moins que dégradé par la destruction d'une barrière qui avait si souvent empêché le vrai mérite de prendre son essor. Il n'avait, au reste, jamais fait partie des favoris de la cour, qui, en perdant leurs

titres, avaient perdu en même temps toutes leurs prétentions aux bienfaits de l'état; et, en se démettant de son grade militaire, il n'avait conservé d'autre ambition que le desir de remplir ses devoirs d'homme privé et de citoyen. Sous l'égide de la nouvelle constitution, il espérait augmenter les revenus qui lui restaient, et finir ses jours dans l'espoir consolant d'un avenir plus heureux.

Louise, qui était destinée jusqu'ici à se contenter d'une faible dot, devait aujourd'hui partager avec son frère; et cette disposition de la nouvelle législation eût suffi pour réconcilier ce tendre père avec le renversement du système féodal, qui privait une grande partie des filles de nobles en France des droits sacrés de la nature. Théodore avait une façon de penser trop noble, il aimait trop sa sœur, pour lui envier ce bénéfice de la loi : il lui en témoigna, au contraire, sa joie, et eût, dans tous les cas, fait de plus grands sacrifices encore pour le bonheur de sa sœur, qu'il savait bien être sa meilleure amie.

Le congé qu'avait obtenu, en 1791, ce jeune homme déjà si solide et si mûr, four-

nit à son père plus d'une occasion d'observer avec la plus douce satisfaction son excellent caractère, ainsi que ses talents militaires. Son ami Verdmont ne l'avait pas accompagné cette fois-ci; il avait changé de régiment, et Théodore ne recevait que rarement de ses lettres, mais dans lesquelles il lui parlait toujours dans les termes les plus touchans de son père et de sa sœur. Son souvenir n'était rien moins qu'indifférent à Louise; mais l'impression qu'avait faite sur elle sa première apparition s'était effacée peu à peu : les événements orageux qui avaient eu lieu, les soins domestiques, et même son goût ardent pour l'instruction, avaient garanti son cœur d'un besoin qui, s'il a une fois pénétré dans la solitude, y conserve bien mieux son empire qu'au milieu des dissipations du grand monde.

La guerre appela Théodore à l'armée. Son père qui, la première fois, l'avait vu retourner sans douleur à son poste, laissa cette fois tomber une larme sur sa joue lorsqu'il lui fit ses adieux. « Mon fils, lui dit-il, la patrie t'appelle; il faut obéir à sa voix lors même qu'elle nous traite en marâtre; il est beau de la forcer au repentir. Nous lui avons fait de grands

sacrifices; je n'ai pas besoin de te nommer celui qui lui en a fait un bien plus grand. Nous avons été pendant long-temps ses enfants gâtés; beaucoup d'entre nous ont abusé de ses faveurs, et elle les a retirées à tous. Nous pouvons l'obliger, à force de vertus et de courage, à faire enfin une différence entre ses véritables enfants et ceux qui ne le sont pas. Une seule voix doit être pour toi plus puissante que la sienne; c'est celle de l'honneur. Il serait cruel si ces deux voix étaient jamais en opposition entre elles; mais j'espère que nous ne verrons jamais une pareille époque. » Louise se jeta dans les bras de son frère : il lui semblait qu'il fallait s'en séparer pour toujours. Il s'arracha de ses bras, et s'élança sur son cheval : alors il lui tendit encore une fois la main, et un profond soupir accompagna le baiser brûlant qu'il imprima sur la sienne.

Son régiment était dans les Pays-Bas, et s'était distingué dans plusieurs occasions. Le vieux capitaine auquel son père l'avait recommandé, lui adressa des félicitations à son sujet. « Je croyais, lui écrivit-il après la bataille de Jemmapes, je croyais voir son père

braver le canon à Yorkstown, et se frayer, à travers les traits de la mort, le chemin des retranchements ennemis. Ce n'est que lorsqu'il vit couler mon sang qu'il quitta son rang pour me relever de terre, et pour aider à me porter sur les derrières.» La blessure que ce brave guerrier avait reçue à la jambe, et qui d'abord n'avait pas paru considérable, s'enflamma au bout de quelques jours, et pendant que le colonel goûtait encore le plaisir dont il avait rempli son cœur paternel, il reçut de Théodore la nouvelle de sa mort. Ce bon jeune homme le regrettait comme un fils regrette un père.

Les terribles événements qui eurent lieu l'année suivante avaient transformé la France en un immense cimetière, et forcé un grand nombre de ses défenseurs d'abandonner l'armée, dans la cruelle incertitude où ils étaient s'ils combattaient pour ou contre la patrie : ces événements firent également une impression profonde sur le cœur sensible de Théodore, et cette impression était d'autant plus puissante, qu'il n'avait plus auprès de lui l'ami auquel il eût pu confier les doutes dont il était sans cesse tourmenté. Il eût préféré à

toute chose de quitter le service, mais il ne pouvait le faire sans permission, et on la lui aurait certainement refusée. L'émigration lui eût fermé pour jamais les portes de sa patrie, ainsi que le bonheur de se retrouver au sein de sa famille, que sa démarche eût exposée d'ailleurs à toutes les vexations du gouvernement révolutionnaire. Il résolut enfin, après bien des combats avec lui-même, de saisir la première occasion favorable pour se confier à son père, et lui demander ses conseils; mais un événement imprévu le força bientôt à ne prendre conseil que de lui-même.

Il se trouvait un jour commandant d'un avant-poste. Quelques uns de ses soldats avaient commis des excès dans un village; son honneur et les lois sur la discipline militaire lui faisaient un devoir de les punir : il ordonna d'arrêter les coupables; leurs camarades s'y refusèrent; un sergent mutin et intrigant leur dit : « Voulez-vous donc continuer encore à obéir à un traître d'aristocrate? » Théodore indigné se précipita l'épée à la main sur le séditieux; il s'ensuivit un combat inégal, qui força enfin le malheureux jeune homme à chercher son salut dans la fuite.

Les ennemis n'étaient campés qu'à un quart de lieue de là : il fut arrêté par une de leurs patrouilles, et conduit devant l'officier commandant. « Vous êtes un émigré? » lui demanda celui-ci. Théodore, d'une voix étouffée, lui répondit : « Oui. » Il savait que la scène qui venait d'avoir lieu lui fermait à jamais le retour à son régiment, et que s'il s'annonçait comme prisonnier de guerre, il attendrait long-temps son échange, qui entraînerait, dans tous les cas, sa tradition devant un conseil de guerre. Sur sa réponse, il lui fut permis de se rendre au quartier-général. Il y demanda un passe-port pour la Suisse, d'où il espérait pouvoir se rapprocher de son père, et y attendre le dénoûment de cette grande tragédie. Il s'arrêta quelques mois à Lucerne : sa bourse était épuisée, et il ne recevait point de nouvelles de son père, qu'il avait fait instruire de son sort par le canal d'un négociant. Ce silence lui causa une inquiétude mortelle; il se rendit à pied à Morges, dans l'espoir de pouvoir, de là, faire passer une lettre à sa famille par la voie de Genève. Pendant son dernier voyage, il s'était arrêté quelques jours dans cette dernière

ville, et y avait fait la connaissance des parents de son ami Olivier : il écrivit à l'un d'eux, qui lui promit, dans les termes les plus touchants, de faire parvenir une lettre à son père. Saint-Julien était à peine à vingt lieues de Genève, et les relations commerciales de cette ville avec la France, quoique entravées, n'étaient cependant pas entièrement interrompues.

Quinze jours n'étaient point encore expirés, que Théodore reçut une lettre de son bon père; elle ne contenait que des paroles d'amour et de consolation. « Je ne te fais aucun reproche, lui disait-il; à ton âge, et dans ta position, j'eus probablement agi comme toi. Donne-moi quelquefois de tes nouvelles, mais que ce soit avec la plus grande circonspection. » Cette lettre contenait un effet de cinquante louis, et Théodore y répondit avec les expressions les plus ardentes de tendresse et de reconnaissance. Il recommanda sa réponse à son correspondant à Genève, auquel il indiqua une maison de commerce à Morges pour la continuation de ses relations avec sa famille; des raisons d'économie, et en même temps de politique, lui faisant préférer le

séjour d'un village sur la frontière du canton de Fribourg.

Dans sa première lettre à son correspondant, Théodore s'était informé de son ami Olivier, et en avait appris, que peu de mois auparavant, il était venu le voir comme quartier-maître d'un bataillon national cantonné en Savoie. Lors de la première réquisition, il avait été désigné par le sort pour être soldat. Il eût pu, il est vrai, s'en exempter, en fournissant un homme à sa place; mais l'honneur et son patriotisme l'empêchèrent de profiter de cette facilité. Ses camarades, dont le choix désignait les officiers, l'avaient nommé aux fonctions de quartier-maître. Je viens cependant d'apprendre, ajouta le correspondant, que sur la nouvelle de la mort de son père, il vient de quitter le service pour s'occuper de la régie de sa ferme. Cela avait effectivement eu lieu. Olivier obtint des représentans du peuple près de l'armée des Alpes, avec son congé, un emploi dans l'administration forestière du département; cet emploi l'obligeait à faire de fréquentes courses à Grenoble, sans cependant l'éloigner pour long-temps de sa ferme, qui lui était de nou-

veau devenue d'un prix inestimable dans la situation surtout où se trouvaient alors les affaires publiques de sa patrie.

Théodore avait déjà passé six mois dans son ermitage en Helvétie, et avait soupiré, d'une semaine à l'autre, après des lettres de son père ; lorsqu'un soir, enfoncé dans des pensées mélancoliques, et se promenant dans sa chambre, il vit entrer un étranger qui vint, sans dire un seul mot, le serrer fortement dans ses bras. Il vit couler sur ses joues les larmes qui s'échappaient des yeux de l'inconnu, et sur son cœur il sentit les battemens du sien. « Mon Théodore, mon ami, mon fils ! » telles furent les premières paroles qui, après un silence long et solennel, s'échappèrent des lèvres tremblantes de l'inconnu. « Gilbert ! ah, Gilbert ! oui, c'est vous-même, s'écria Théodore ; et mon cœur, muet pour la joie, ne vous a pas nommé dès le premier instant. Quel événement vous amène ici ? que fait mon père, ma sœur ? — Ah ! j'ai bien des choses à vous raconter, répondit le vénérable vieillard. Armez-vous de courage ; je suis persuadé que mon Théodore n'a pas renoncé à cette religion que l'on proscrit en ce moment,

ainsi que ses serviteurs, du sol de notre patrie opprimée; elle seule peut vous donner la force de supporter le poids du malheur que j'ai à vous annoncer. »

Théodore se plaça en chancelant sur un siége à côté du bon vieillard; il ne pouvait proférer une seule parole, mais un profond soupir vint soulager sa poitrine oppressée. « Vous me demandez ce qui m'amène ici? lui dit Gilbert; vous ne savez donc pas ce qui se passe dans notre patrie? nos temples sont ravagés, et profanés par l'athéisme. La honte, les fers, l'exil, sont devenus le partage des pasteurs; les brebis sont dispersées, ou devenues elles-mêmes des loups. — Et mon père? dit Théodore d'une voix craintive et presque éteinte. — Votre père? mon cher fils, ah! il partage le sort de tant d'hommes vertueux qui gémissent dans les cachots. Sous l'apparence de son civisme, que ses anciens vassaux se plaisaient à reconnaître en lui, il vivait parmi eux aussi tranquillement qu'on peut vivre dans une maison qui est bâtie sur un volcan. Une lettre, qu'il écrivait à votre ami de Genève, par laquelle il le priait de faire payer encore mille francs à la personne convenue, fut interceptée

à la frontière, et remise aux inquisiteurs, qui s'étaient aussi établis dans nos contrées pour guetter et examiner chaque pas, chaque geste des citoyens. Votre père fut arrêté, accusé, après une détention de deux mois, d'une correspondance suspecte, et conduit devant le tribunal révolutionnaire à Paris. »

A ces paroles, Théodore se leva précipitamment de sa chaise, comme frappé d'une commotion électrique. « Continuez, s'écria-t-il, ne me cachez rien. »

« Nous n'en savions pas davantage, reprit Gilbert, au moment où j'ai été obligé de fuir; mais je n'ai pas trouvé son nom sur la liste des innombrables victimes, que je parcourais en tremblant chaque jour de courrier. — Et ma sœur? pourquoi n'a-t-elle pas fui avec vous?

Gilbert. Votre père devait donc, à son tour, être privé de la seule consolation qui eût pu lui rendre son existence supportable? O mon fils! rendez plus de justice à l'héroïsme de votre sœur! Elle supporte son malheur comme une sainte; je ne la voyais jamais sans bénir son courage, sans y puiser de nouvelles forces pour souffrir mes propres infortunes. Lorsque je me vis forcé de la

quitter, je me confiai au jeune Olivier; je voulais lui recommander Louise, mais à peine avais-je prononcé son nom en tremblant, que ce noble jeune homme m'interrompit, et me promit solennellement de consacrer à la fille de son bienfaiteur son dernier morceau de pain, la dernière goutte de son sang. « Nous autres, dit cet excellent jeune homme en finissant, nous autres qui croyons encore à une Providence, nous pouvons espérer de voir des temps plus heureux. Une puissance qui n'est basée que sur la violence, doit nécessairement périr sous les débris de son trône écroulé. »

Théodore engagea Gilbert à partager sa chambre avec lui, et il accepta d'autant plus volontiers, qu'il n'osait compter, dans l'étranger, sur la protection que le crédit des prélats émigrés avait procurée à beaucoup de ses confrères. C'était un théologien trop instruit, trop éclairé, un philanthrope trop ardent, pour se refuser à prêter le serment que la nouvelle constitution du clergé exigeait des fonctionnaires spirituels, et dont l'intolérance et le fanatisme s'étaient fait un des

principaux motifs pour déchirer les entrailles de la patrie. Il n'avait pas voulu quitter son poste, aussi long-temps qu'il pouvait faire quelque bien ; mais lorsqu'il ne lui restait plus même l'espoir d'empêcher le mal, les larmes de Louise, bien plus encore que le soin de sa propre sûreté, le déterminèrent à une démarche qu'elle lui représenta comme le seul moyen de sauver du désespoir son malheureux frère. Il venait d'atteindre son but, et trouva, sous un ciel étranger, plus qu'il n'avait osé espérer. Pour ne pas être à charge à son jeune ami, qui n'avait pu lui cacher long-temps le dénûment dans lequel il se trouvait, il écrivit à un compatriote, homme d'un grand mérite, qui s'était réfugié à B***, après que des vexations multipliées l'eurent forcé de quitter sa patrie. Gilbert était autrefois en relation avec lui ; il hasarda de se rappeler à son souvenir, et cet homme, qui trouvait une patrie partout où l'on savait estimer le vrai mérite, fit à ses nouveaux amis un tableau si vif, si frappant des qualités éminentes de Gilbert, qu'ils parvinrent bientôt à le faire nommer bibliothécaire d'un

prince protestant, qui était digne de le posséder.

Il en coûta beaucoup au bon Théodore de se séparer de lui. Il l'eût même suivi dans ce nouvel asile, si cet asile ne l'avait pas trop éloigné des frontières de sa patrie, et du seul endroit d'où il pouvait recevoir des nouvelles de sa famille. Il se passa cependant encore bien des semaines avant qu'il en reçût. Il craignait de trouver, chaque jour de courrier, le nom de son père sur l'effroyable liste des martyrs du gouvernement de la terreur; et lorsqu'il ne l'y trouvait pas, il lui semblait sentir un poids brûlant ôté de dessus sa poitrine. Cette torture se renouvelait chaque jour, et dans le village qu'il habitait il n'y avait personne qu'il eût pu prendre pour confident de ses angoisses.

Louise était dans la même situation. Lorsque les suppôts de la mort vinrent lui arracher son père, elle s'attacha fortement à lui, en les suppliant inutilement de lui permettre de partager son sort. Deux d'entre eux la retinrent dans la cour, pendant que les autres emmenaient leur proie. Le vénérable Gilbert parvint enfin à modérer sa douleur. La reli-

gion, la raison de Louise, secondèrent ses exhortations; elle pleurait encore tous les jours; mais telle que le palmier foulé, son ame se fortifiait sans cesse sous le poids de sa douleur. Pendant que son père était encore détenu à Grenoble, elle obtenait de temps en temps la permission de le voir ou de lui écrire; mais depuis qu'il avait été conduit à Paris, elle n'en avait aucune nouvelle. Olivier se détermina à la fin à écrire à un ami intime de son père, pour avoir des nouvelles du respectable prisonnier; mais depuis deux mois il attendait inutilement une réponse.

Les horreurs du gouvernement sanguinaire augmentaient journellement. Les exterminateurs se répandaient partout, et partout s'enivraient de sang; les parents des émigrés, et les prêtres qui refusaient de renier la religion, étaient incarcérés; Gilbert était loin, et Olivier restait seul pour protéger Louise. Son crédit, sa prudence, son zèle infatigable, la garantirent quelque temps des foudres révolutionnaires. Elle demeurait au château de son père, malgré les scellés qui y étaient apposés, et vivait du reste des fruits que n'absorbaient pas les réquisitions; mais chaque

jour qu'elle gagnait ainsi sur la tyrannie, était une conquête qu'on pouvait lui ravir avant le soir; elle ne tremblait cependant que pour son père. Elle avait pris dix fois la résolution de se rendre à Paris, et d'assiéger la porte de sa prison jusqu'à ce qu'on la lui ouvrît. Olivier lui représenta les innombrables périls d'un pareil voyage, auquel le décret qui exilait tous les nobles de la capitale ainsi que des villes frontières, opposait d'ailleurs un obstacle invincible. Il convainquit sa raison, mais son cœur repoussait toutes ses représentations.

Il reçut enfin de Paris, et par un voyageur, la réponse tant desirée. L'ami de son père lui mandait, que ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'il avait pu découvrir le prisonnier, et en recevoir, par l'entremise du médecin de la prison, le petit billet cacheté qu'il lui envoyait. Le malheureux vieillard vivait encore, mais il était consumé d'une fièvre lente qui empirait tous les jours. Le billet portait pour adresse : *A ma Louise.* Il était écrit d'une main tremblante; mais Olivier reconnut pourtant l'écriture de son bienfaiteur. Son cœur saignait de douleur lorsqu'il se rendit

près de Louise : il sentait bien que si son père cachait son état à sa fille, il ne pouvait lui-même le lui taire ; et cette cruelle nécessité lui fit prévoir la scène qui allait avoir lieu. Il la trouva lisant au coin de son feu. Olivier la connaissait trop bien pour recourir à ces détours qui, même auprès des ames faibles, atteignent rarement leur but. Il s'approcha d'elle d'un air ouvert et sans contrainte. « Enfin, mademoiselle, je puis vous donner des nouvelles de monsieur votre père. » Louise se leva précipitamment : « Ah ! donnez, donnez ! » Son impatience l'empêcha de considérer long-temps l'adresse du billet ; elle l'ouvrit avec vivacité, et n'y trouva que ce peu de mots : « Ton père, ma Louise, t'embrasse et te bénit. C***. » Une boucle de ses vénérables cheveux blancs y était jointe. Elle la pressa en silence contre ses lèvres, et la mouilla de ses larmes. Elle relut une seconde fois le billet : Il l'a écrit d'une main tremblante, dit-elle tout bas, mais d'un ton à briser le cœur ; autrefois il ne tremblait jamais. « N'en savez-vous pas davantage, Olivier ? votre ami ne vous a-t-il pas écrit ? »

Olivier. Il m'a écrit, mademoiselle; voilà sa lettre. . . . .

Louise la lut en silence. Ses larmes cessèrent de couler, ses yeux hagards étaient fixés sur la lettre, son ame s'était resserrée, une gravité solennelle animait tous ses traits. C'est ainsi que l'on voit la statue de la Patience sur le tombeau de la Vertu. Tout à coup la sérénité vint animer son front; elle plia le billet, et le serra dans son sein. « Olivier, dit-elle, ma résolution est prise, et rien au monde ne pourrait m'arrêter. Je cours vers mon père, je veux recueillir de mes lèvres son dernier soupir; je veux essuyer de son front la sueur de la mort!

Olivier. Mademoiselle....

Louise. Je sais bien ce que vous allez me dire; vous me l'avez déjà souvent répété. Ah! pourquoi ai-je cédé à vos objections? peut-être.... Pardonnez-moi, mon ami, ô pardonnez-moi! vos soins pour ma conservation avaient un noble but, ils méritaient ma reconnaissance. Mais maintenant, maintenant.... Qu'ai-je à craindre? Ils me jetteront dans la prison de mon père, c'est justement ce que je demande; ou bien s'ils me tuent, j'aurai pré-

cédé mon père de quelques instants, ou, ce qui serait encore plus beau, je lui survivrai peut-être de quelques moments.

Olivier. Mais si votre pieux espoir s'évanouissait en route, si l'on vous interdisait l'entrée de la capitale? Je ne dois pas vous laisser ignorer, mademoiselle, que l'administration ne pourrait vous délivrer un passe-port, et sans passe-port vous ne pourriez vous mettre en route. »

Louise, au comble du désespoir, se tordit les bras; tantôt elle parcourait la chambre avec la plus grande vivacité, tantôt elle s'arrêtait tout à coup, en portant la main à son front. Olivier l'observait avec une douleur muette; ses yeux se remplirent de larmes. Louise les aperçut; elle vint à lui en disant : « Homme généreux, je le vois, vous sentez ce que je souffre; mais n'y aurait-il donc pas dans le monde un moyen pour satisfaire mon désir, le plus saint, le plus innocent de tous les desirs ? » Olivier resta quelques moments plongé dans la plus profonde méditation; il dit enfin avec la plus forte émotion : « Mademoiselle, pouvez-vous encore croire à la vertu ? »

Louise. Vous nous calomniez tous les deux par cette question.

Olivier. Le moyen que j'ai à vous proposer me l'arrache.

Louise. Parlez.

Olivier. Je vous conjure d'abord de ne pas m'interrompre. » Un regard, dans lequel était peinte tout entière l'ame de Louise, lui ordonna de continuer. « Le remède, le seul remède que je connaisse, c'est.... l'offre de ma main. En portant mon nom, vous voyagerez sans aucun empêchement, et je vous accompagnerai ; je pourrai vous préserver des dangers qui menacent, dans ces temps de dissolution, une femme qui voyage. Je vous jure par la vertu à laquelle nous croyons tous les deux, que je vous considérerai constamment comme libre, et comme un dépôt sacré qui m'est confié par la Providence, et par votre vénérable père. Celui-ci bénira votre pieux artifice, et comme vous avez atteint votre vingt-unième année, vous n'avez pas besoin de son consentement. Votre but rempli, et lorsque vous n'aurez plus besoin de ma protection, je demanderai moi-même notre divorce, et cette loi qui protége si souvent le

vice, sera du moins une fois favorable à la vertu.

Louise rougit, baissa les yeux, et se tut.

Olivier. Dieu! vous aurai-je offensée?

Louise (avec douceur.) Vous ne m'avez point offensée, mais surprise. Elle se jeta dans un fauteuil, et appuya sa tête sur sa main. Olivier lisait dans chaque muscle de son visage toutes les diverses agitations qui remplissaient tour à tour son ame. Après une pause long-temps prolongée, il lui dit: « Je vous quitte, mademoiselle; une pareille démarche demande de la réflexion. »

Louise (comme si elle sortait d'un profond rêve). De la réflexion? vous me rappelez que je n'en ai pas besoin; je le vois me tendre les bras, et je devrais encore réfléchir! Olivier, je vous donne ma main. » Elle accompagna ces paroles d'un regard et d'un ton où se réunissaient la douleur, le courage, et la plus entière confiance. « Chaque délai, continua-t-elle, serait un crime; je suis prête à vous accompagner encore aujourd'hui à la municipalité pour y faire ma déclaration; mais n'est-il pas vrai, mon ami, que nous partirons de suite après la cérémonie? »

Olivier. La nouvelle loi exige un délai de trois jours entre la publication et le mariage, et il ne m'en faudra pas davantage pour faire mes dispositions. J'espère, au reste, mademoiselle, que vous vous ferez accompagner par votre Babet; vous avez besoin de quelqu'un pour vous servir, et il peut venir un temps où un témoin de notre conduite peut être pour nous un point de tranquillité bien doux, peut-être même celui d'une haute importance.

Louise (tout émue.) Je sens toute l'étendue de votre délicatesse. Mon sort est entre vos mains, et je rougirais maintenant si j'avais pu balancer à vous le confier.»

L'idée que le trajet pour se rendre à la maison commune la rapprochait de la prison de son père, lui allégeait cette course, dissipa ses scrupules, et calma le léger frisson qui la surprit en entrant au greffe. Son ton était calme, et son regard assuré. Sa déclaration excita peu de surprise : on trouva ce mariage conforme à l'ordre du jour. Les circonstances, la pénible situation de Louise, et les rapports intimes d'Olivier avec la famille, ôtèrent à cette union ce caractère choquant

et romanesque, qui déroute les hommes bons, et aiguise la langue des méchants.

Pendant les jours suivants, les préparatifs du voyage furent l'unique occupation de Louise. Olivier vint cependant la voir plusieurs fois; mais ce n'était que pour recevoir ses ordres. On ne pensa pas aux arrangements domestiques, parce que le voyage devait se faire immédiatement après la célébration. Louise ne possédait pas à beaucoup près l'argent nécessaire pour un voyage aussi dispendieux; mais elle avait pour plus de deux mille écus de bijoux qu'elle avait hérités de sa mère. Elle remit son écrin à Olivier, en le priant de le convertir en argent, parce qu'elle ne voulait pas qu'il fît l'avance de ces frais. Il fut forcé d'y consentir, malgré ses prières et ses refus réitérés.

La veille du jour fixé pour le mariage, il se rendit à cheval à la ville pour demander un congé à l'administration du district. Là on lui communiqua le décret qui venait d'arriver, et qui ordonnait la confiscation des biens du baron, attendu qu'il était mort comme criminel d'état condamné. De crainte de perdre sa proie, le tribunal de sang l'avait fait

traîner devant lui tout malade qu'il était, et l'avait condamné à mort, sans l'avoir entendu; mais cette scène, qui ne pouvait ébranler son courage, épuisa la source de sa vie. A peine fut-il rentré dans sa prison, qu'il tomba dans une agonie qui lui épargna l'épouvantable trajet à l'échafaud. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Olivier; il retourna précipitamment à Saint-Julien; il était si troublé, qu'il ne s'aperçut pas que son cheval s'était arrêté à la porte du château. « Au nom de Dieu! que vous est-il arrivé? » lui dit Louise, le voyant entrer dans son appartement, couvert d'une pâleur mortelle. Olivier voulait parler; mais il ne trouva que des larmes. « Dieu! mon père est mort »! s'écria-t-elle en se laissant tomber sur une chaise. — Votre cœur, dit Olivier a prévenu mes paroles. Oui, mademoiselle, la Providence a arraché sa tête vénérable à ses bourreaux, qui lui avaient déjà prononcé son arrêt de mort. Votre héroïsme me permet, et les circonstances me font une loi de ne point différer à vous instruire de cette triste nouvelle. » Louise resta assise, muette et inanimée; une défaillance eût été un bienfait pour elle. Ce

silence dura long-temps; il était cruel : enfin, la nature vint se soulager elle-même ; un torrent de larmes s'échappa de ses yeux éteints. Tout à coup elle les ouvrit : « Mon Dieu, tu l'as voulu ! » dit-elle en portant ses regards vers le ciel ; il était digne de ce meilleur séjour. Ah ! pourquoi suis-je destinée à lui survivre ! que deviendrai-je maintenant ? je sais que l'héritage de mon père est perdu pour ses enfants ; mais j'irai plutôt pourvoir à ma subsistance, sous un ciel étranger, que de vivre des bienfaits de ses bourreaux. »

Olivier. Cela ne doit et ne pourra venir à un tel point ; mon cœur est oppressé d'un grand poids.

Louise. Ne me cachez rien ; je suis préparée à tout.

Olivier. La loi contre ceux que l'on qualifie de suspects est exécutée avec la plus grande rigueur, et Théodore, que l'on comptait pendant long-temps parmi les prisonniers de guerre, est en ce moment porté sur la liste des émigrés.

Louise. Je vous comprends ; les monstres ! que ne me laissaient-ils partager la captivité de mon père, je partagerais aujourd'hui sa

tombe avec lui. Je connais vos principes, Olivier; mais je connais aussi votre cœur: désapprouvera-t-il ma fuite?

Olivier. Mes principes sont pour la liberté, mais non pour la tyrannie; et ma politique cédera toujours à ma morale. Je risquerais ma vie pour favoriser votre fuite, si votre patrie ne vous offrait pas un asile au moins aussi tranquille que celui que vous pourriez trouver sous un ciel étranger, où tant de milliers de malheureux n'ont trouvé que le désespoir. Vous vous priveriez, par votre fuite, de tout l'espoir qui retient encore les gens honnêtes dans notre patrie. La tempête est trop violente pour durer encore long-temps; pourquoi ne voudriez-vous pas en attendre la fin dans ma tranquille chaumière?

Louise. Je n'ai plus rien à perdre ni à espérer: mais je ne suis pas en état aujourd'hui de prendre une détermination; venez me voir demain: il faut que je consulte ma conscience et les mânes de mon père. — Olivier s'éloigna, et Louise alla s'enfermer dans son cabinet. Ses premières sensations furent consacrées à son père; elle se prosterna devant son image, et la mouilla de ses larmes; c'était le sacrifice

le plus pur que la vertu pouvait offrir à la vertu.

La nuit la surprit dans cette sainte occupation; elle la passa sans pouvoir dormir; mille idées se confondaient dans son ame. Elle était loin de méconnaître la générosité d'Olivier; mais son cœur se révoltait maintenant contre une démarche par laquelle elle croyait lui devenir à charge, et qui pourrait troubler les cendres à peine refroidies de son père. Peu à peu son trouble se calma, et sa raison éclairée lui présenta des idées plus tranquilles. Elle voyait, d'un côté, un profond précipice, et toutes les horreurs qui suivent l'exil et l'abandon d'une personne de son sexe et de sa condition; de l'autre, une chaumière dans laquelle, sans être tout-à-fait heureuse, elle pourrait terminer sa triste vie à l'abri de nouvelles persécutions.

Elle frémissait cependant à l'idée de prendre une détermination définitive.

Dans cette incertitude, elle fut surprise par le doute ; si la rupture de son mariage déjà public ne ferait aucun tort à Olivier? Personne, se dit-elle à elle-même, ne m'attribuera ce changement de résolution, parce

qu'il est contre toute vraisemblance, qu'au moment de mes plus grands malheurs j'eusse pu dédaigner la main d'un sauveur. Le blâme des gens vertueux doit, par conséquent, tomber sur lui ; on l'accusera d'un intérêt sordide, d'une ingratitude révoltante, et d'une barbare cruauté envers sa malheureuse fiancée, qu'il n'aura repoussée que parce qu'elle n'avait plus de dot à lui offrir. Pourrai-je exposer l'honneur de ce noble jeune homme à un soupçon aussi flétrissant, ou bien livrer sa personne aux persécutions des cannibales, par la révélation de notre secret? Ne serais-je point ingrate, égoïste et barbare, si je récompensais ainsi son amitié? » Ces réflexions accablantes épuisèrent le reste de ses forces; elle tomba vers le matin dans un assoupissement léthargique, dont elle ne fut tirée que trop tôt par une visite effrayante.

C'était un commissaire de l'administration, accompagné de sa suite, qui venait inventorier et confisquer les biens de son père. Sa servante vint, saisie d'effroi, et en sanglotant, lui annoncer cette triste nouvelle. « Je n'ai pas besoin de ton aide, bonne Babet, lui dit Louise lorsqu'elle lui présenta ses

vêtements; dès ce moment je me servirai moi-même. Va trouver Olivier, et dis-lui que je l'attends dans une demi-heure. » La pauvre fille sortit en joignant ses mains, et Louise se préparait, en attendant, à recevoir Olivier. Toute son ame se montrait dans ses traits. « Mon ami, lui dit-elle lorsqu'elle le vit entrer, les ravisseurs de ma liberté sont peut-être en route : je ne leur enlèverais pas leur victime, si un motif plus puissant ne me déterminait pas à accepter la main que vous m'offrez pour me sauver. Si je devais le faire devant l'autel de la Religion, je n'abuserais ni de la religion ni de votre amitié. »

Olivier saisit sa main, et dit en se tournant vers le portrait du baron, qui était suspendu dans l'appartement : « Bienfaiteur de mon père et le mien, je jure par tes cendres, qui me sont si sacrées, que je regarderai constamment ta fille comme un ange auquel je donne l'hospitalité. » Louise était profondément émue; ses yeux remplis de larmes restèrent long-temps fixés sur ceux de son père. A la fin, comme si elle y avait surpris un signe d'approbation, elle se tourna vers Olivier, et jeta sur lui un de ces regards célestes

que la vertu emploie pour saluer un vieil ami. « J'espère, dit-elle, qu'en considération de ma situation, l'on m'excusera si je recule de huit jours la célébration de notre mariage; mon cœur brisé exige ce délai. — Certainement, répondit Olivier; le comité de surveillance (chaque commune avait le sien, qui était chargé de faire les arrestations) est instruit de vos intentions, et la plupart de ses membres m'ont témoigné leur satisfaction d'être dispensés de la triste nécessité d'ajouter encore à vos chagrins. Je vais cependant, par surcroît de précaution, aller l'instruire des motifs de ce retard : il honorera votre douleur, et plus d'une ame honnête la partagera, du moins en silence, avec vous. »

Olivier, qui savait que la solitude est le bonheur pour une ame affligée, abandonna Louise à ses larmes, la seule consolation qu'elle pût encore éprouver. A peine était-il rentré chez lui, que Babet vint le trouver, et lui dit : « Ah ! mon cher M. Olivier, est-il donc bien vrai que je dois quitter ma chère, ma bonne demoiselle? Elle m'a dit ce matin..... Ah! cela m'a fendu le cœur.....

qu'elle n'avait plus besoin de moi. Je la sers déjà depuis quatre ans, et j'espérais la servir toute ma vie; je ne puis absolument pas la quitter. Mon excellent M. Olivier, ne me repoussez pas. Je ne demande pas de gages : je travaillerai dans votre jardin, dans la basse-cour, dans les champs; vous verrez que je gagnerai ma subsistance, pourvu que je puisse approcher ma chère demoiselle pendant une heure de la journée. Bon Dieu! elle ne pourra cependant pas tout faire elle-même. N'est-ce pas que vous ne me repousserez pas? Si cela était, je resterais à genoux à votre porte; j'y pleurerais si long-temps, que vous me l'ouvririez. — Non, bonne Babet, lui répondit Olivier tout ému, tu ne quitteras pas ta maîtresse; au contraire, tu t'en rapprocheras plus que jamais. Sois tranquille, bonne fille; mais ne fais semblant de rien devant elle; j'irai la voir encore ce soir. »

Olivier lui tint parole; lorsque la commission eut achevé son travail de la journée, il alla trouver Louise dans son cabinet. Son arrivée la tira d'un labyrinthe d'idées sombres dans lequel errait son ame. Elle le reçut avec cet air de bonté et de cordialité que la

douleur même ne saurait effacer du regard de la vertu.

Olivier. Mademoiselle!

Louise. Accoutumez-vous dès aujourd'hui à m'appeler Louise; c'est la seule dénomination qui ne pourra ni trahir, ni démentir notre prochaine situation.

Olivier. Eh bien donc, Louise, j'ai fait mes réflexions sur cette situation. Il me semble que si nous voulons la cacher sous un voile saint et impénétrable, il nous faudra en confier à une personne sûre autant qu'en découvrirait d'elle-même tout autre qui demeurerait avec nous, et qui ne serait pas aussi discrète.

Louise (émue). Je vous ai déjà dit que je mettais mon sort entre vos mains.

Olivier. Si Babet nous eût accompagnés dans notre voyage, je vous aurais proposé d'en faire notre confidente. L'idée de quitter sa bonne maîtresse met cette pauvre fille au désespoir. C'est une orpheline que vous avez recueillie et formée: est-ce qu'elle s'est jamais montrée ingrate?

Louise. Jamais, non jamais; elle réunit à la plus rare fidélité des sentiments délicats,

qui apprécieront notre confiance, et la justifieront.

Olivier. Que serait-ce, si je lui disais que sa maîtresse avait l'intention de différer la célébration de son mariage jusqu'à la fin de l'année de son deuil? Alors, sans en deviner davantage, elle pourrait partager votre appartement avec vous.

Louise (en levant ses regards vers le ciel, et se parlant à elle-même). Dieu! fais-lui comprendre mon silence!

Olivier. Je m'en remets à vous du soin d'annoncer votre résolution à la jeune fille, et si vous le trouvez bon, vous lui direz en même temps qu'elle devra s'adresser à moi pour régler les conditions.

Une douce satisfaction se peignait sur le front de Louise pendant tout le temps que dura la visite d'Olivier; et après son départ, elle trouva tant de sujets à méditer et à sentir, en se rappelant les diverses scènes de cette journée, que Babet, qui venait pour lui annoncer le souper, avait été plusieurs minutes devant elle sans qu'elle s'en fût aperçue. «Tu resteras auprès de moi, lui dit Louise; Olivier ne veut pas consentir à notre sépara-

tion. » La bonne fille était transportée de joie; elle lui baisait alternativement les mains et le bas de sa robe. « Oh! vous verrez, vous verrez, s'écria-t-elle en pleurant, que je ne vous serai pas inutile. Ce bon M. Olivier, que Dieu le bénisse! Vous me permettrez cependant d'aller le trouver demain pour le remercier? — Certainement, répondit Louise; et il t'instruira probablement de tes devoirs futurs. »

Sa maîtresse dormait encore, que l'impatiente Babet frappait déjà à la porte d'Olivier. Elle voulait lui balbutier des remercîments, mais il ne lui en laissa pas le temps, et reprit de suite : « Babet, jusqu'ici tu as été la servante de Louise, il ne dépend que de toi d'être son amie et la mienne, si tu veux me faire la promesse solennelle que je t'impose. — Je promets tout, tout, s'écria-t-elle en se prosternant à ses pieds. — Lève-toi, mon enfant; tu oublies que nous te voulons pour notre amie. » Il lui répéta alors ce dont il était convenu avec Louise, et elle lui promit saintement le plus profond secret. « Lorsque tu seras seule avec elle, lui dit-il en continuant,

tu la traiteras comme mademoiselle de C***, mais devant tout autre, elle sera pour toi la femme du citoyen Olivier. Va maintenant lui demander pour toi la permission de venir m'aider à arranger son nouvel appartement. »

La ferme d'Olivier pouvait passer pour une jolie maison de campagne; son père l'avait réparée avec goût, et pourvue de toutes les commodités, sans cependant lui ôter sa forme primitive. Le rez-de-chaussée était entièrement disposé en métairie : les meubles ne se distinguaient de ceux des paysans que par leur propreté. L'étage au-dessus présentait cinq à six pièces bien distribuées, ornées, les unes de papier peint, les autres de jolies gravures représentant des paysages, et de quelques tableaux; tout était joli, mais sans aucun luxe. La chambre de Louise avait une agréable vue sur le potager et le verger; c'était la plus belle et la plus grande de la maison, et elle contenait une double alcôve, dont l'une devait recevoir son lit, et l'autre celui de Babet. La chambre à coucher d'Olivier était attenante, et avait la même vue : ces deux pièces avaient une porte de communication, et encore

chacune une issue particulière sur le corridor.

Olivier et Babet furent occupés pendant plusieurs jours à arranger et à orner ces pièces; et comme la loi ne réclamait pas les propriétés particulières de Louise, on transporta peu à peu ses hardes, ses livres et son piano dans sa nouvelle demeure. Elle abandonna tout ce qui pouvait prêter à la moindre contestation; elle sollicita seulement les portraits de ses parents, celui de son frère, et quelques tableaux de sa main, dont elle avait orné le cabinet de son père. Le commissaire, qui la regardait comme la fiancée d'un patriote, et qui n'était pas un des plus méchants, lui accorda tout ce qu'elle demandait, et aurait fait plus encore, si la fierté de Louise lui eût permis d'en demander davantage. Olivier allait la voir tous les jours, mais une demi-heure seulement, et comme s'il n'avait d'autre intention que de s'informer de l'état de sa santé. Ces ménagements pour sa douleur, et pour l'embarras auquel l'exposait la nouveauté, la singularité de la situation dans laquelle elle allait se trouver, n'échappèrent pas à cette fille sensible, qui écoutait volontiers Babet, lorsqu'elle lui rendait compte du zèle qu'il met-

tait à lui rendre son nouveau séjour commode et agréable.

Le délai que Louise avait demandé pour pleurer son père venait d'expirer. Les dispositions que le commissaire avait faites dans le château changèrent pour elle la demeure de ses pères en une demeure triste et étrangère. Prête à quitter un séjour qui ne servait qu'à lui renouveler à chaque instant la perte qu'elle venait de faire, elle fixa elle-même le jour de son mariage, et manifesta en même temps le desir d'aller voir son habitation future. Olivier n'eût jamais osé lui proposer cette visite, et Louise se plaisait dans la satisfaction qu'il éprouva à sa proposition. Elle connaissait déjà la maison, et fut d'autant plus surprise des dispositions que son zèle délicat avait faites pour sa réception. Sa chambre, garnie d'un papier uni bleu de ciel, n'était décorée que des portraits de sa famille. Elle y trouva un joli secrétaire, son piano, sa petite bibliothéque et ses couleurs. Louise ne parlait pas beaucoup; mais Olivier trouvait dans ses regards sa récompense de tout ce qu'il avait fait. En sortant, elle porta ses regards sur le portrait de son frère: « Bon

Théodore, dit-elle avec l'accent d'une douce mélancolie, puisse la Providence t'envoyer aussi un Olivier! »

Le lendemain, vers le soir, le couple se rendit à la maison commune pour la cérémonie de son mariage. Il ne s'était fait accompagner que des témoins nécessaires; ce furent quatre soldats invalides qui avaient servi autrefois dans la compagnie du baron, et qui, jusqu'au moment de son arrestation, en avaient reçu une petite pension. Ils tendirent à sa fille leurs mains tremblantes, et le plus âgé d'entre eux dit à Olivier: « J'irai bientôt rejoindre notre bon colonel; tâchez, cher jeune homme, que je puisse lui dire qu'il n'a pas laissé après lui une orpheline. » En revenant de la maison commune, on vit çà et là de bonnes et pieuses matrones observer la mariée de leurs fenêtres, et la bénir par un signe de tête. A la porte d'entrée de la maison, les attendaient plusieurs groupes de gens de différentes conditions, qui les saluèrent bien cordialement. Olivier était estimé de tout le village, et la considération de ses concitoyens s'était accrue par ses procédés envers leur bonne demoiselle, que la plupart

des habitants aimait et estimait encore autant qu'à l'époque où on la voyait porter des secours et des consolations dans la chaumière du pauvre, et se mêler parmi les danses des jeunes paysannes.

Louise fut recueillie et silencieuse pendant la cérémonie, qui ne consistait, comme on sait, que dans la promesse de se prendre réciproquement pour époux. Sa pâleur, la langueur que le chagrin avait imprimée à ses traits, donnaient à son céleste visage quelque chose d'imposant, et qui, en arrachant des cœurs un sentiment qui tenait autant au respect qu'à la douleur, en aurait imposé au plus farouche révolutionnaire. Ses cheveux châtain foncé tombaient sans art sur sa modeste robe blanche, garnie de la même couleur. Celle du deuil eût été un délit aristocratique. Le seul bijou dont elle voulût se parer, était un médaillon renfermant le portrait de son père, et sur son sein était placé un bouquet de violettes que Babet lui avait offert. Après la cérémonie, Louise remit à chaque vieillard une pièce d'argent, pour leur tenir lieu, disait-elle, de repas de noce ; et en entrant dans la maison, elle fut saluée par les

domestiques auxquels elle distribua également des présents.

Olivier remarqua que les scènes de cette importante soirée avaient profondément affecté son cœur. Il lui proposa de la conduire à son appartement ; elle le suivit avec un regard qui lui prouva qu'il l'avait devinée. Elle lui serra long-temps la main en entrant dans sa chambre, et lui dit enfin : « L'alliance de l'amitié est un sacrement de l'Église invisible ; que la nôtre nous soit sacrée, à jamais sacrée ! » Olivier n'était pas en état de lui répondre. Un doux anéantissement s'était emparé de tout son être. A la fin il lui avança une chaise, et se plaça à côté d'elle. Son regard alors se porta sur le médaillon suspendu à son cou. Cette vue parut lui rappeler quelque chose. Il sortit de sa poche l'écrin qu'elle lui avait remis.

Olivier. J'aurais presque oublié de vous remettre la partie la plus précieuse de votre propriété.

Louise. Elle m'eût été précieuse si elle avait pu remplir sa sainte destination. Aujourd'hui ces parures me deviennent inutiles. Gardez-les, et considérez-les comme la dot

d'une pauvre orpheline. Je n'ai plus besoin de diamants, convertissez-les en argent pour en augmenter nos moyens d'existence.

Olivier. Voulez-vous m'offenser?

Louise. C'est ce que vous feriez si vous me refusiez ma première prière. — Il s'inclina en silence en reprenant l'écrin qui lui rappelait tant d'images douloureuses, et fit tomber la conversation sur des objets propres à la distraire.

En attendant, Babet avait préparé leur modeste couvert. Olivier conduisit Louise à table, et leur jeune confidente y figura en même temps comme convive et comme servante. Un faible rayon de contentement anima le front de Louise pendant ce repas silencieux, et Olivier mit tout en usage pour la maintenir dans cette disposition. Après le repas, il la reconduisit dans sa chambre, sortit de sa poche une clef dont il ferma la porte de communication des deux appartements, posa cette clef sur le secrétaire de Louise, lui baisa respectueusement la main, et sortit par la porte d'entrée.

Le lendemain matin Louise le fit prier à déjeuner; elle le reçut avec une amitié fran-

che, et lui dit, en lui servant une tasse de café : « Vous me permettrez, mon ami, de vous régaler tous les matins chez moi. » Ce sera pour moi, lui répondit Olivier, le plus beau moment de ma journée. — J'espère que ce ne sera pas le seul, reprit-elle, puisque je serai chargée de quelques détails de la maison. L'habitude, et les dispositions actuelles de mon esprit, me font du travail un besoin indispensable; je me suis déjà réservé celui dont je veux me charger avec l'aide de Babet. C'était le soin du jardin, de la basse-cour, ainsi que la surveillance de la cuisine et du linge. Ces occupations ne lui étaient point étrangères; elle avait conduit le ménage de son père avec cette intelligence, cet esprit d'ordre, qui fait que pour le maître comme pour les domestiques, le travail devient un jeu, et que l'on pourrait nommer le génie économique. A l'issue du déjeuner elle voulut entrer dans ses nouvelles fonctions avec Babet. Olivier la conduisit dans la salle basse, où elle reçut les salutations cordiales des domestiques avec cette aménité qui lui était propre, qui enchaîne les bons cœurs et désarme souvent les méchants.

Les occupations domestiques la dissipèrent, et convertirent sa douleur en une douce langueur qui prête un nouveau charme à la physionomie. Au bout de peu de temps la direction des travaux de la campagne et du ménage lui était devenue aussi familière que si elle y avait été élevée. Ce n'est que l'heure qui suivait son dîner qu'elle consacrait aux doux charmes de la musique. Lorsque les occupations courantes étaient terminées, elle se livrait, aidée de Babet, aux soins de changer sa garderobe, pour l'adapter à sa condition présente. Les jours de fête étaient destinés à la lecture de bons livres : Olivier et Babet étaient ses auditeurs, et quelquefois tous les domestiques de la maison y étaient appelés. Comme ils étaient, depuis plusieurs mois, privés de tout exercice du culte, ils reçurent avec un recueillement empressé les préceptes de la vertu de la bouche de leur maîtresse. Son pinceau, son métier à broder, lui aidèrent à remplir les autres heures de repos. Tantôt elle jetait sur le papier un paysage gracieux, ou représentait sur la toile une fleur du printemps renaissant.

Olivier, que ses fonctions appelaient sou-

vent pour plusieurs jours à la ville, en revenait rarement sans remarquer des améliorations sensibles dans l'intérieur de sa maison, ou de nouveaux ornements dans les appartements. Un regard tendre, un serrement de main timide, étaient alors les interprètes de sa reconnaissance; car autant l'aimable, l'innocente Louise était toujours restée la même à son égard, autant il s'empressait de se faire pardonner, pour ainsi dire, l'intimité qu'il devait affecter devant des étrangers, par de touchantes et affectueuses démonstrations de respect, quoiqu'il ne pût pas toujours cacher le plaisir qu'il éprouvait dans cette intimité.

Mais peu à peu il devint rêveur, et son front s'obscurcit d'un sombre nuage. Il resta souvent silencieux, lorsque, accompagné de Louise, il se promenait dans son beau verger, ou sur les bords fleuris de l'Isère. Les sublimes beautés de la nature qui avaient toujours transporté son ame, perdirent pour lui tous leurs charmes; et le chant harmonieux du rossignol lui arrachait des larmes. Lorsque Louise parvenait à le rappeler de ses rêveries, il reprenait sa sérénité habituelle, mais la violence qu'il se faisait alors ne pouvait lui

échapper. Ses complaisances envers elle étaient toujours les mêmes. Il recherchait toutes les occasions de lui faire plaisir, et lorsqu'on vendit les meubles de son père au profit de la nation, il ne laissa rien passer en des mains étrangères de ce qu'il croyait pouvoir être d'un prix d'affection pour elle. Louise lui reprocha cette prodigalité : « Ne vous souvenez-vous pas, lui dit-il, de m'avoir recommandé d'employer le prix de vos bijoux à notre ménage? — Vous savez bien, mon ami, que ce n'est pas ainsi que je l'entendais. » Bientôt après elle trouva sur sa cheminée la jolie pendule de son père; elle le conjura alors avec une chaleur touchante, de mettre des bornes à sa générosité. « Vous avez déjà tant fait pour moi, lui dit-elle, et je ne puis rien faire pour vous ! » Il ne put lui répondre que par un soupir étouffé.

Depuis ce moment, sa mélancolie s'accrut, ainsi que la violence qu'il se faisait pour la cacher. Sa santé, jusqu'alors si florissante, déclinait à vue d'œil, et une pâleur mortelle reposait sur ses joues enfoncées. Louise le remarqua; elle lui cacha d'abord ses appréhensions; mais enfin elle lui demanda avec la plus ten-

dre sollicitude ce qui lui manquait ? — Il ne me manque rien, mon amie, et il lui faisait la même réponse, chaque fois qu'elle répétait sa question. C'était tantôt une insomnie, tantôt la condamnation d'un homme de mérite, ou d'une femme estimable, qui étaient la cause de son air chagrin. Mais lorsqu'il voyait Louise fixer amicalement ses yeux sur lui, avec un regard qui exprimait le doute, les siens se ranimaient comme une lampe prête à s'éteindre, et à laquelle on donne un nouvel aliment. Sa figure reprenait une nouvelle vie; son ame retrouvait son énergie, et paraissait se rappeler qu'elle avait un secret à cacher. Alors sa sérénité factice se soutenait pendant plusieurs jours sans se trahir, et le triomphe qu'il remportait ainsi sur lui-même, aidait encore puissamment à dissiper les nuages qui obscurcissaient son front.

Cependant cette tranquillité feinte était loin de calmer les inquiétudes de Louise; plus elle employait de soins à l'observer, plus elle était persuadée qu'un chagrin secret devait ronger son cœur. « C'est peut-être une passion malheureuse, se disait-elle, et le noble jeune homme sent maintenant qu'il s'est sacrifié

pour moi. Il a probablement trouvé dans la ville un objet qui est plus que son amie, et maintenant il éprouve dans son ame un combat entre l'amour et l'amitié. Ah ! si j'en étais sûre, comme je m'empresserais de lui alléger ce combat, quelles qu'en pussent être les conséquences pour mon propre sort. » C'est ainsi qu'elle pensait, en exerçant sans cesse son cœur à consommer son sacrifice aussitôt que l'amitié le lui commanderait. Elle était chaque jour plus attentive à observer Olivier. Celui-ci semblait s'en douter, et elle crut s'apercevoir qu'il redoublait de soins pour cacher l'état de son cœur, et commander à sa douleur.

Elle vint un soir le chercher dans sa chambre, et le trouva à écrire. Auparavant il venait toujours au-devant d'elle avec un sourire amical. Cette fois il était troublé ; il se leva avec précipitation, et serra le papier dans son secrétaire. Louise voulut se retirer. « Vous êtes occupé, dit-elle. — Non, mon amie, lui répondit-il, je n'ai rien à faire qui ne puisse se remettre. » Peu à peu sa conversation devint plus confiante, ses phrases furent plus animées, ses paroles eurent plus de

chaleur qu'elles n'en avaient eu depuis long-temps. Son cœur parut délivré d'un fardeau pesant, et son regard annonçait quelquefois un contentement secret et victorieux. Il se promenait avec elle dans la chambre; la main de Louise était dans la sienne; mais il ne la serra jamais. Si l'œil scrutateur de celle-ci rencontrait les siens, il les baissait, et une faible rougeur se répandait sur ses joues.

On vint l'appeler au village, où l'attendait un officier qui voulait lui parler. Louise, sous le prétexte de quelque affaire, resta dans la chambre. Elle avait remarqué qu'il avait négligé de tirer la clef de son secrétaire; et après un léger combat, que son cœur décida entièrement selon ses vœux, elle résolut de lire le papier qu'au moment de son arrivée, il avait caché avec tant de précipitation. Comment ma curiosité pourrait-elle être blâmable? pensa-t-elle, puisqu'elle peut me faire découvrir ce que, depuis si long-temps, je tâche en vain de savoir; ma démarche abrégera son tourment et le mien.

Elle ouvre le secrétaire d'une main tremblante. Le premier objet qui frappe ses regards, est son écrin. Il renfermait encore tous

ses bijoux qu'elle croyait vendus. Elle trouve auprès un acte en bonne forme, par lequel il assure, après sa mort, à Louise la jouissance de sa ferme. Les nouvelles lois ne lui permettaient pas d'en faire davantage. Son ame en fut pénétrée, et elle n'eut pas la force de lire ce document en entier. Elle était prête à fermer le secrétaire, lorsqu'elle aperçut une lettre qui n'était que commencée, et dont les premières lignes contenaient son nom. Elle saisit la feuille; son cœur battait avec violence, et elle lut ce qui suit:

« Vous n'avez que trop bien observé, ma « chère amie; et la triste certitude de n'avoir « pu vous cacher l'état de mon cœur est le « seul reproche qui me tourmente; car je n'ai « jamais eu la témérité de croire qu'il me se- « rait possible de demeurer avec vous sous le « même toit, sans vous aimer. Oui, mon « amie, je vous aime, et je me vois obligé « de vous l'avouer pour justifier une démar- « che qu'exigent également votre tranquil- « lité et mes serments. Je m'éloigne pour quel- « ques semaines, dans l'unique but de recon- « quérir votre estime et la mienne propre. « Ah! chère Louise, le besoin le plus impé-

« rieux de mon cœur, c'est votre bonheur,
« et j'espère.... »

Quelle plume pourrait tracer les sensations qui oppressaient le cœur de Louise ! elle n'eût jamais pu le faire elle-même. Ses larmes coulaient en abondance sur ce papier, qu'elle pressa sur ses lèvres avant que de le remettre à sa place. Elle courut dans sa chambre, et s'y jeta dans un fauteuil. L'univers avait disparu devant ses yeux ; elle ne voyait plus que la lettre d'Olivier, ainsi que son image. « O le plus noble des mortels ! dit-elle enfin : pardonne, ô pardonne-moi mes soupçons ; je suis assez punie de ne pouvoir te montrer mon repentir, ni te demander mon pardon ! »

Son cœur resta long-temps dans la même agitation. L'absence d'Olivier, qui se prolongea au-delà d'une heure, lui laissa le temps de se calmer. Il revint enfin accompagné d'un étranger. « Louise, je vous amène un hôte agréable, qui vous donnera des nouvelles de votre frère. » Louise reconnut en lui le marquis de Verdmont. Elle rougit, baissa les yeux, et ne put répondre à son compliment que par quelques paroles prononcées à voix basse, et presque inintelligibles. Cette scène

devait, dans sa position actuelle, l'embarrasser d'autant plus, que c'était la première visite qu'elle recevait depuis son mariage. Le présent, le passé, se pressaient dans son cœur comme des éclairs qui se croisent; ces différentes images s'y confondaient, et lui causaient un trouble qui n'échappa point à l'attentif Olivier.

Quoique Verdmont eût déjà appris à Grenoble le mariage de Louise, cet événement était cependant pour lui trop nouveau, trop surprenant, pour ne pas paraître devant elle sans un embarras très visible. Olivier le remarqua également; et comme il se rappelait qu'il était dans le cas de s'observer lui-même, il n'était pas en état de mettre fin à cette scène muette. Les regards de Louise rencontrèrent les siens qui paraissaient vouloir lui inspirer du courage. Il lui fut impossible de les soutenir; une voix intérieure lui reprochait son embarras. Cette voix lui disait: « Ne doit-il pas croire que tu te sens honteuse de lui appartenir? » Cette idée ébranla toute son ame, et réveilla toute son énergie. Elle se représenta Olivier dans toute sa gloire; elle se sentit fière d'être son épouse. Son

ange tutélaire observa son triomphe; il fit disparaître en souriant la rougeur de son front, et ôta le lien de sa langue. D'un air aisé et amical, elle engagea le marquis à s'asseoir; prit Olivier par la main, le fit asseoir à côté d'elle, et demanda alors à Verdmont s'il avait parlé lui-même à son frère?

Verdmont. Certainement. Je fus envoyé en ma qualité d'adjudant-général de l'armée des Alpes, en mission à Genève, et j'eus le bonheur d'y trouver votre frère.

Louise. A Genève? je croyais qu'il habitait le canton de Fribourg.

Verdmont. Après avoir attendu inutilement pendant plusieurs mois des nouvelles de sa famille, les lettres qu'il avait adressées à son correspondant de Genève étant restées sans réponse, il quitta sa retraite isolée dans l'intention de mettre, à tout prix, un terme à sa cruelle incertitude. Ses amis de Morges lui fournirent une occasion sûre de s'embarquer sur le lac pour Genève, où le hasard le conduisit à mon auberge, et vous pouvez juger vous-même, madame, du plaisir que nous eûmes à nous embrasser.

Louise. Ce bon Théodore! que de chan-

gements ont eu lieu depuis notre séparation! est-il instruit de notre perte?

Verdmont. Il l'a été par moi-même, un de mes amis me l'ayant appris peu de temps auparavant. Je ne vous parlerai de sa douleur que pour vous dire qu'il éprouva quelque soulagement dans mes bras. Nous restâmes trois jours ensemble; je rejoignis l'armée, et je me serais acquitté plus tôt de ma promesse de vous faire parvenir cette lettre, si j'avais osé la confier à la poste, ou à des mains étrangères. Le décret qui éloigne des armées tous les ci-devant nobles, m'a fourni l'occasion de m'acquitter moi-même de sa commission. Il remit la lettre à Louise qui la cacha dans son sein. « Vous avez probablement quelques ordres à donner, dit Olivier; je ferai, en attendant, compagnie à notre cher hôte. » Il avait lu dans ses yeux son impatience à lire la lettre de son frère. Louise les quitta, et Olivier, qui avait vu souvent le marquis à l'armée des Alpes, s'informa auprès de lui de plusieurs personnes qui lui étaient également connues. Quelques unes étaient dans les fers, d'autres avaient disparu. Ils se consolèrent à la fin réciproquement

de l'espoir qu'enfin la nation se réveillerait et enlèverait à la tyrannie le masque de la liberté.

Verdmont avait fait son voyage sur les ailes de l'espérance. L'image enchanteresse de Louise était toujours profondément gravée dans son cœur. L'épouse qu'on lui avait destinée avait émigré depuis quelque temps avec son père. Cette circonstance l'avait affranchi de la contrainte que l'honneur lui avait imposé jusqu'ici. Il se croyait près du but où tendaient ses vœux les plus chers, lorsqu'il se vit tout à coup réveillé de ce songe enchanteur. Son ame fut long-temps en proie à une foule d'idées confuses, comme le nautonier qu'un coup de vent rejette du port dans lequel il allait entrer. Tantôt il voulait envoyer la lettre à Louise par son domestique, tantôt il se décidait à la lui porter lui-même. Son amitié pour Théodore, et un sentiment secret, qui peut-être était de la curiosité, peut-être même un reste d'amour, le déterminèrent enfin pour le dernier parti. Il descendit à l'auberge du village, pour y trouver l'occasion de s'informer de la situation du nouveau couple, et des motifs de ce mariage si inat-

tendu. Il n'aurait pu prendre un parti plus convenable : l'aubergiste, quoique bavard, était un homme bien pensant, qui lui représentait Louise comme un ange, et Olivier comme un très honnête homme, qui était généralement estimé. « L'on sait bien ajouta-t-il, qu'il n'a épousé la fille de notre bon seigneur, que pour lui conserver sa liberté et la sauver de la misère, et c'est, par Dieu, une belle action qui attirera sur lui les bénédictions du ciel ! »

Une jalousie naissante contre Olivier, un mécontentement contre Louise, qui tenait même du mépris, s'étaient déjà emparés de l'ame du marquis ; ce récit les dissipa entièrement. Il rougit de lui-même, et fit prier Olivier de venir le trouver pour l'avertir de sa commission, et se faire introduire par lui-même auprès de Louise. La manière franche et noble dont il fut accueilli par le nouvel époux, l'eût entièrement désarmé, si le moindre sentiment d'inimitié avait pu rester dans son cœur. « Louise pourrait croire, lui dit Olivier, que j'ignore que les amis de son frère sont aussi les siens, si vous logiez ailleurs que sous mon toit. » En un mot, il ne s'était pas

écoulé une demi-heure, que le cœur de Verdmont fut entièrement à lui, et qu'il excusa complétement Louise de s'être jetée dans les bras d'Olivier. Elle ne revint auprès d'eux que pour les appeler à souper. Elle y remplit les fonctions de ménagère avec cette grâce naïve qui décèle plutôt un bon cœur qu'une bonne éducation. Son humeur était extraordinairement gaie; elle ne parlait cependant que lorsque la conversation exigeait qu'elle y prît part. On pouvait aisément s'apercevoir qu'il se passait quelque chose en elle qui était étranger à la conversation à laquelle elle ne se mêlait quelquefois que pour ne point paraître trop préoccupée. Verdmont et Olivier attribuaient sa gaîté à la lettre de son frère qu'elle devait avoir lue après les avoir quittés. Tous les deux l'observaient avec une attention également tendre, et chacun se disait souvent en lui-même : « Heureux, ô bien heureux celui qui est aimé de cette céleste femme, et qui peut l'appeler son épouse! »

Vers la fin du repas, Verdmont parla de son départ, qu'il avait fixé au lendemain. Olivier l'engagea à plusieurs reprises, et de la manière la plus pressante, à le différer en-

core de quelques jours. Louise était muette, mais son visage était en feu; Verdmont rougit aussi, et ne savait plus que répondre. « Soyez mon interprète, dit Olivier à Louise; il n'oserait vous refuser ma prière. » — Je ne pense pas, répondit-elle, que M. de Verdmont puisse douter un instant que votre prière ne soit aussi la mienne. » Verdmont s'inclina. « Cette déclaration, dit-il, m'engage à cesser de me regarder chez vous comme un hôte étranger; et je jouis de trop peu d'instants de bonheur, pour ne pas accepter avec joie et reconnaissance celui que vous daignez m'offrir. » On se leva de table. Pendant qu'Olivier l'accompagnait dans sa chambre, Louise se jeta dans un fauteuil, comme fatiguée d'une tâche pénible, mais dont l'heureuse issue remplit l'ame d'une douce satisfaction: son front était rayonnant, sa poitrine, oppressée pendant si long-temps, se sentit bientôt soulagée: ce n'était pas un soupir, c'était l'*amen* d'une grande résolution. Elle tenait dans sa main la lettre de son frère, lorsque Olivier rentra dans la salle: elle s'approcha de lui, et la lui remit déployée en disant: « L'amitié n'a point de secrets. » Il lut. Un sentiment inconnu qui

siégeait dans le plus profond repli de son cœur se répandit dans toutes ses veines, et couvrit son front de la plus vive rougeur. La lettre contenait, entre autres, le passage suivant :

« Verdmont m'a instruit de notre malheur ; « sa vue m'a cependant comblée de joie, parce « qu'il m'offre, après un si long silence, l'oc« casion de m'entretenir avec ma Louise. Il « t'aime depuis long-temps, mais ce n'est « qu'aujourd'hui qu'il lui est permis de te le « dire. Je crois avoir remarqué qu'il ne t'était « pas indifférent : si effectivement je ne me « suis pas trompé, tu dois l'estimer davantage « aujourd'hui qu'il te fait l'offre de sa main « dans une circonstance où bien d'autres la « retireraient. Il ignore que je te fais part de « ses projets. Si ton cœur est libre, Verdmont « n'a pas besoin de mon intercession ; s'il ne « l'est plus, je dois m'abstenir de te parler « pour lui. »

Au milieu de la tempête qui ravageait le sein d'Olivier, il avait jeté un regard sur Louise, et il avait suffi pour rendre le calme à son ame agitée : la sainte innocence, la céleste bonté qu'il lisait dans son regard,

dissipèrent le nuage, et il redevint lui-même. « Louise est libre, lui dit-il en lui rendant la lettre. — Je le sais, répondit-elle; et en passant devant lui avec la rapidité d'une sylphide, elle imprima sur sa joue le baiser le plus significatif, et en même temps le plus énigmatique que jamais le sentiment triomphant ait arraché à la modestie virginale. Elle était déjà loin avant qu'Olivier se fût assuré s'il était bien éveillé, ou si ce n'était qu'un songe.

Le voyageur dont les yeux sont subitement frappés à la vue d'un météore, le poursuit encore long-temps d'un regard avide à l'horizon dépouillé; c'est ainsi que l'œil d'Olivier était fixé sur la porte par laquelle Louise était disparue : il poursuivit long-temps cette apparition enchanteresse, mais il ne vit plus que l'image qu'elle avait laissée dans son ame, et il retourna lentement dans sa chambre. Les mouvements inconnus qui l'avaient surpris pendant la lecture de la lettre l'agitaient encore comme l'écho d'un orage lointain, et il avait maintenant le temps de les approfondir. Il frémit en y découvrant les symptômes affreux de la jalousie. « Misérable que je suis!

se dit-il en lui-même, quel droit ai-je sur Louise? N'ai-je pas moi-même condamné ma passion? Où est ce courage désintéressé avec lequel je voulais renoncer à elle, pour aller chercher l'homme que je croyais fait pour la rendre heureuse? Et maintenant que ce même homme, guidé par la main de la Providence, me prévient; maintenant que son frère appose le sceau à mon projet, et au moment où je dois prouver à Louise que je n'étais pas un hypocrite, en lui promettant de ne la regarder que comme un dépôt qui m'a été confié, je veux, homme vil, m'approprier ce dépôt sacré, et éviter l'accomplissement de mes saintes promesses. — Je sais que je suis libre, m'a-t-elle dit, et son baiser a été ma récompense : ce baiser me sommait de couronner mon ouvrage. —Non, fille céleste, tu ne devras pas t'être méprise sur le compte de ton ami; son sacrifice est grand, mais sa récompense le sera aussi : c'est avec estime que tu prononceras son nom à ton amant; et, au moment de notre séparation, tu auras peut-être quelque regret de ne pouvoir lui être plus qu'une amie. »

Pendant ce monologue il se jeta sur son lit; il ne put fermer l'œil, et veillait sévèrement sur son cœur. La lettre de Théodore était ouverte devant lui; il la lut une seconde fois, puis la relut encore, il en pesa chaque phrase, chaque mot, et s'applaudit de nouveau de sa résolution. Son ame souriait à son sacrifice, et jouissait d'avance du bonheur de Louise, ainsi que du plaisir que devait éprouver le malheureux Théodore, de voir sa sœur unie à son ami.

Louise aussi était contente d'elle-même. Elle se retraçait successivement les différentes scènes de cette soirée si riche en événements. Les rapides pulsations de son cœur marquaient chaque moment des heures qui s'écoulaient; à chacune elle formait un projet, qu'elle rejetait à la suivante. Enfin les ailes de son imagination s'affaiblirent; un doux anéantissement lui fit pencher la tête sur son oreiller, et elle s'endormit.

Aussitôt qu'Olivier s'aperçut que Verdmond était debout, il s'empressa d'aller le trouver; son salut fut cordial, et lui fut rendu de même.

Olivier. Verdmont, vous n'étiez jusqu'ici pour moi qu'une connaissance; devenons amis.

Verdmont l'embrassa. «Je le veux bien, et que Louise soit l'ange protecteur de notre pacte.»

Olivier. C'est pour elle que je demande la première preuve de votre amitié. Ne connaîtriez-vous pas un moyen sûr de faire passer ces vingt-cinq louis à son frère?

Verdmont. Certainement. Dès le commencement de la révolution, mon père a sauvé à Genève une partie de ses fonds; ils sont entre bonnes mains, et je n'ai qu'à écrire à son correspondant de compter la somme à votre beau-frère.

Olivier. Mais ne courrez-vous aucun risque?

Verdmont. Aucun; notre correspondance est à l'abri de toutes les ruses des espions.

Olivier. En ce cas j'accepte votre offre. Bon Théodore, quand pourrons-nous nous revoir?

Verdmont. Avec quelle satisfaction ne lui céderais-je pas la moitié des heures fortunées dont je jouis dans cette maison! mais il doit

cependant en jouir dans l'éloignement. Je lui ferai part de l'union de sa sœur avec l'ami de son enfance.

Olivier. Commencez par connaître la nature de cette union. Après lui, vous êtes le seul homme dans le monde qui ait le droit d'apprendre notre secret. Louise est toujours mademoiselle de C***; je lui ai prêté mon nom, parce qu'il pouvait, mieux que le sien, la protéger à cette affreuse époque. Je ne suis que le gardien d'un saint trésor, que je céderai à celui auquel l'amour y donnera des droits. Bref, mon ami, Louise est libre, et dès ce moment vous avez le droit de la considérer comme telle. —

Verdmont fixa avec étonnement les yeux d'Olivier, qui lui confirmèrent ce qu'il venait de lui dire. Après une courte pause, mais qui n'en était pas une pour son cœur, il saisit sa main brûlante : « Homme inconcevable ! »

Olivier. Inconcevable ? pas pour vous, je l'espère, et non plus pour Louise ; elle connaît mon cœur.

Verdmont. Elle doit donc le récompenser. N'aimez-vous donc pas cet être céleste ?

Olivier (troublé). Il n'est, en ce moment,

question que du bonheur de Louise, et c'est à moi de demander à mon ami Verdmont s'il aime cette adorable fille. Il y a quelques années que je le croyais, et toutes les fois que nous nous rencontrions dans la campagne, vous m'en parliez avec une chaleur, qui ne pouvait que confirmer ma supposition.

Verdmont. Mon ami, votre question..... (Ici il s'arrêta.)

Olivier. N'est pas une question provoquée par la curiosité; pour vous la faire, j'étais sur le point de vous chercher à l'armée ou au domicile de votre père. — (En ce moment Louise vint frapper à la porte.) « Le déjeuner vous attend, leur dit-elle; » et cet appel fut un coup électrique pour chacun des deux amis. Ils se précipitèrent au-devant d'elle et la suivirent dans sa chambre. Louise était de très bonne humeur, et plus séduisante que jamais aux yeux de Verdmont et d'Olivier. Elle était mise absolument comme le jour de son mariage, à l'exception d'une rose qui remplaçait le bouquet de violettes. Cette circonstance n'échappa point à Olivier; elle réveilla dans son cœur d'augustes souvenirs, et en même temps de fortes appréhensions. « Elle

veut, pensa-t-il, te rappeler tes solennelles promesses, parce que le moment approche où il faut les accomplir. Elle verra que ce n'est pas en vain qu'elle a cru à la vertu. » Le calme que sa résolution avait imprimé à son ame, répandit sur tout son être une sérénité qui alimentait de nouveau la gaîté de Louise. Après le déjeuner elle proposa une promenade; c'était un beau jour du mois de mai, et la nature avait couvert le sol de la vallée d'un superbe tapis, que Louise parcourait avec la légèreté de Flore. Les oiseaux paraissaient la saluer avec la douce mélodie de leurs chants, et chaque source qui coulait du haut des collines offrait l'image de sa belle ame. Au retour elle rencontra un petit garçon avec une fauvette qu'il venait de prendre. Louise acheta l'oiseau, et lui rendit sur le champ la liberté. Elle fit cela sans proférer une parole; mais Olivier, par un tendre regard, semblait lui dire : *je t'ai compris*.

Après le dîner, il s'éloigna sous le prétexte d'une affaire très pressée; mais c'était pour fournir à Louise et à Verdmont l'occasion de se trouver seuls. Elle lut son intention dans son ame, et cette nouvelle victoire, que sa géné-

rosité venait de remporter sur son amour, lui arracha une larme. Olivier la vit; il l'attribua à un nouveau remercîment pour ses procédés, et s'éloigna rapidement. « Il fait si beau au jardin, dit Louise à Verdmont, ne voulez-vous pas y aller ? » Verdmont lui offrit le bras. Louise lui fit connaître tous les sentiers du jardin. Sa conversation ne portait que sur des objets indifférents. L'accent enchanteur de sa voix, et plus encore la solidité de sa raison, prêtaient un charme aux choses les plus simples, sans cependant leur donner la moindre importance. Elle s'arrêta enfin devant une charmille couverte de feuilles de vignes. « Vous devez être fatigué, Verdmont, dit-elle; reposons-nous sous ce berceau, nous y respirerons le doux parfum de la fleur des vignes. » Elle sortit alors son tricot, et amena la conversation sur son frère. Il fallut qu'il lui répétât tout ce qu'il lui en avait déjà dit, et qu'il répondît à vingt questions nouvelles.

Louise. L'idée que je suis à jamais séparée de lui, me pèse cruellement; mais bien plus encore celle que, peut-être, il est exposé au besoin.

Verdmont. Il n'en a pas souffert jusqu'ici;

il sait se plier à sa situation, et je vous ai déjà dit que son vénérable ami Gilbert partage son traitement avec lui.

Louise. Gilbert, mon second père, veut aussi être le sien ! mais Théodore a aussi une sœur qui ne l'oubliera jamais. Ne sauriez-vous pas un moyen, cher Verdmont, de lui faire passer une petite somme que j'ai mise de côté pour lui ?

Verdmont. La chose est à peu près faite.

Louise. Que voulez-vous dire ?

Verdmont. Olivier m'a remis la somme, et dès que je.....

Louise. Olivier ! Dieu, que me dites-vous-là ?

Verdmont. Ah ! aurais-je, sans le vouloir, trahi un secret ?

Louise. Oh ! dites, dites, j'en sais déjà trop, pour ne pas devoir en savoir davantage.

Verdmont. Il m'a remis de votre part vingt-cinq louis pour les faire passer à votre frère.

Louise (en pleurs). Je le reconnais là; il prévient tous mes souhaits. Je n'aurais pu en faire autant pour mon Théodore. Ah ! Verdmont, n'est-il pas vrai qu'Olivier est un noble mortel ?

Verdmont. Oui, il l'est; son cœur est grand et généreux; il m'en a donné ce matin une preuve qui m'a ravi d'admiration.

Louise. Je devine quelle était cette preuve; il vous aura confié le secret de notre union; je connais le motif qui l'y a porté.

Verdmont. Il voudrait vous savoir heureuse, et il doute que vous puissiez l'être par lui.

Louise. Ce doute me le rend infiniment plus cher; et si je vous disais encore qu'il m'aime, qu'il m'aime plus que lui-même, sans avoir jamais osé me le dire, et qu'il était prêt à sacrifier à mon bonheur son amour, et le repos de sa vie, il vous sera certainement aussi cher qu'il me l'est à moi-même.

Verdmont. Ce qu'il m'a caché le rend encore plus estimable à mes yeux que ce qu'il m'a confié.

Louise. Il y a un secret qu'il ne pouvait pas vous confier; c'est celui de mon amour pour lui. Je vous l'avoue avec un doux orgueil.

Verdmont. Il en est digne. Hier encore j'aurais pu être jaloux de son bonheur; je me mépriserais aujourd'hui, si je pouvais lui

porter envie. Nous avons formé ensemble un lien d'amitié qui durera éternellement.

Louise (émue, mais avec noblesse) : « Verdmont, voulez-vous aussi être mon ami? »

Verdmont. Si je le veux! Ah! si vous saviez! mais l'honneur, l'amitié me défendent....

Louise. Je vous comprends, Verdmont! je ne dirais pas cela à un homme ordinaire; mais c'est justement parce que je vous comprends, que je vous réitère la question : « Voulez-vous être mon ami, rien que mon ami? je puis, comme amie, être beaucoup pour vous. »

Verdmont (à ses genoux) : Divine Louise! la présence d'un ange donne des forces pour tous les genres de sacrifices; recevez-le, ce sacrifice, son gage est dans ma main.

Louise. Et voici la mienne; le baiser qui doit mettre le sceau à notre alliance, je vous le donnerai lorsque Olivier pourra en être témoin.

« Il le pourra, dit Olivier, qui entrait alors dans le berceau; il vient pour unir vos mains; elles le sont déjà; il ne manque plus que le sceau du baiser. » Louise le regarda avec un sourire céleste; Verdmont, qui tenait tou-

jours sa main qu'il voulut porter à sa bouche au moment de l'arrivée d'Olivier, se releva en rougissant. Celui-ci passa son bras autour de la taille de Louise, et la fit approcher de Verdmont, en disant : « Donnez-lui donc le baiser qui doit sceller votre union. » Louise baisa la joue brûlante de Verdmont; et se tournant vivement vers Olivier : « J'ai encore quelque chose à vous donner, lui dit-elle, avec l'accent du plus tendre amour. Vous êtes déjà possesseur de ma main; mais vous ne saviez pas que vous possédiez aussi mon cœur, et je ne sais que depuis hier que j'étais la maîtresse du vôtre. Voici ce que j'ai encore à vous donner. » A ces paroles elle lui remit, avec une vivacité enchanteresse, la clef de la porte de communication qui sépare leurs appartements.

Muet, extasié, tel que Pygmalion au moment de voir la statue de son Élise s'animer, son sein de marbre palpiter plein de vie, ses yeux se colorer insensiblement, et lui lancer le premier regard d'amour, Olivier contemplait sa Louise, également pénétrée de son bonheur et de sa propre félicité. Elle se jeta dans ses bras et le pressa contre son

sein : « Pardonne-moi, cher amant, lui dit-elle, pardonne mon heureuse curiosité, qui m'a fait connaître le fond de ton cœur trop timide. Je t'avais surpris hier à écrire une lettre ; tu oublias de fermer ton secrétaire, et j'étais poussée comme par un pouvoir surnaturel d'en prendre lecture. A l'avenir aucun de tes secrets n'éveillera plus ma curiosité. »

Olivier (en pressant sa main contre ses lèvres) : Parce que je n'en aurais plus aucun pour ma Louise. Dieu ! est-il bien possible ? Louise est mon épouse !

Louise. Et Verdmont est notre ami ; il est digne de toi et de moi ; c'est ce que je lui disais au moment où tu es entré dans la charmille.

Olivier les serra tous les deux en même temps dans ses bras, et Verdmont savoura à longs traits cette précieuse vérité : *Que la vertu trouve une suprême jouissance, même dans la privation.*

Louise. Que cette charmille soit désormais consacrée à l'amitié. A la place de cette table, mon Olivier élèvera un autel décoré du chiffre de nos noms, et chaque fois que

nous viendrons le visiter, nous célébrerons le souvenir de cette heure fortunée. —

Ils demeurèrent encore long-temps dans ce lieu qu'ils venaient de sanctifier; les anges, protecteurs de l'amour et de l'amitié, en agitant autour d'eux leurs ailes de roses, faisaient passer leur propre félicité dans leurs ames attendries. Louise, de retour dans sa chambre, porta ses regards sur le portrait de son père, comme pour lui demander sa bénédiction. Tout à coup elle se sentit pénétrée de ce souffle inexplicable par lequel les bienheureux se manifestent à nous; ce souffle, cause du doux frémissement, qui n'est pas plus une illusion pour ceux qui savent le comprendre, que ne l'est la commotion électrique, laquelle annonce au Barde inspiré la présence de son génie. *Sois bénie, ma fille, tu as bien fait;* c'est ainsi que Louise interpréta l'oracle mystérieux; et une larme céleste vint briller dans ses yeux.

Son second repas de noces fut aussi silencieux que le premier; mais Louise était bien plus contente. Les heureux époux étaient plus occupés de Verdmont que d'eux-mêmes, et le bonheur de ce dernier était égal au leur.

« O vertu ! vertu ! il n'y a que Dieu qui te surpasse en puissance ; par toi aucun mortel ne trouve la victoire trop difficile ; tu nous fais envisager le bonheur de notre ami comme notre propre bonheur ; tu transformes même les plaisirs des sens, et tu ouvres à tes initiés un paradis là où le profane ne trouve qu'une arène pour y satisfaire ses passions. » C'est ce que sentait Olivier lorsqu'il conduisit sa bien-aimée dans la chambre nuptiale ; c'est ce que sentait également Louise, au moment où son amant, transporté de bonheur, la serra dans ses bras en lui répétant les belles paroles d'Young : « *Donne-moi le monde entier, et demande-moi où est ma félicité? Je te serre contre mon cœur, et je réponds : Là, dans mes bras.* »

Verdmont partit le lendemain ; il était meilleur et plus content qu'il ne l'avait été à son arrivée. Il est vrai qu'il lui avait fallu abandonner un riche trésor ; mais il en emportait un plus riche encore. Il ne s'arracha qu'avec beaucoup de peine des bras de ses amis. Leurs bénédictions l'accompagnèrent, leurs images voltigeaient sans cesse autour de lui, et lui présentaient alternativement le prix de

la victoire qu'il venait de remporter. Olivier et Louise commencèrent une nouvelle existence : ils trouvèrent le lever du soleil plus beau, et les étoiles qui brillaient sur la voûte du ciel, leur paraissaient plus scintillantes. La timidité, la contrainte disparurent entre eux ; l'ancienne gaîté de Louise revint peu à peu, et répandit une nouvelle vie sur tout ce qu'elle faisait : on voyait souvent la charmante fermière, vêtue d'une robe grise de lin, coiffée d'un chapeau de paille, s'occuper sur le pré à entasser avec une fourche légère l'herbe séchée des Alpes. Pendant la moisson, elle apportait aux moissonneurs altérés de quoi se rafraîchir, et elle essaya souvent elle-même de manier la faucille ; et lorsqu'aux moments du repos les jeunes moissonneuses entonnaient leurs chansons champêtres, elle leur chantait à son tour une touchante romance, qui charmait leurs oreilles en même temps qu'elle touchait leurs cœurs.

A cette époque, il se préparait dans la capitale *la révolution* dite *du* 9 *thermidor* : les tyrans avaient peu à peu envoyé à l'échafaud les plus redoutables de leurs acolytes; leur rage ne connaissait plus de bornes, parce qu'il n'en

existait plus à leur pouvoir : ils dirigèrent leurs foudres sur la Convention, et la vengeance que ne pouvait exercer la justice impuissante, fut enfin éveillée par la terreur. Les Nérons tombèrent, les tribunaux de sang furent fermés, et les cachots s'ouvrirent; un demi-million d'innocentes victimes de l'envie, de la cupidité, de l'intolérance politique et religieuse, rentrèrent dans leurs habitations désertes, et le citoyen pacifique put enfin respirer librement. Olivier et Louise célébrèrent dans le silence cette victoire sur l'humanité outragée; ils étaient occupés à la récolte des fruits, et se préparaient pour les vendanges, lorsqu'ils reçurent la lettre suivante de leur ami Verdmont, qui ne leur avait écrit qu'une seule fois depuis son départ.

« Un voyage à Paris, mes uniques amis, « a été la cause de mon long silence, que « vous excuserez sûrement lorsque vous en « connaîtrez le résultat. Ce n'est qu'à vous « que je fais part de ma joie, parce que vos « cœurs seuls peuvent la sentir comme je l'é- « prouve moi-même. Il y a un mois que mon « père m'envoya à une de nos terres située « dans le Jura, pour en renouveler le bail.

« On m'annonça un jour un paysan étranger « qui voulait me parler : c'était un vieillard « vénérable, dont les cheveux blancs et le « grave maintien inspiraient le respect. Je lui « demandai le sujet de sa visite; il regarda de « tous les côtés dans mon cabinet, et après « que je l'eus assuré que nous étions seuls, « il me dit : « Si vous voulez m'accompagner « jusqu'à ma ferme, qui est située dans une « forêt de l'autre côté de la montagne, vous « n'aurez pas à regretter la peine que vous « aurez prise. Ne me faites pas de questions, « car je n'ose pas vous en dire davantage. » « Je ne suis pas naturellement soupçonneux : « le regard ouvert, l'air et le ton de franchise « du vieillard m'inspirèrent la confiance, et « je le suivis à l'instant. Après une marche « pénible à travers des collines et des rochers, « nous atteignîmes enfin la forêt, à l'issue de « laquelle on voyait une chaumière spacieuse, « entourée d'une haie vive, autour de laquelle « paissait un troupeau de moutons et de va- « ches. Le vieillard me conduisit dans la chau- « mière, m'ouvrit une chambre, et m'invita « à y entrer. Il y faisait sombre, car l'étroite « fenêtre de papier qu'on y voyait n'y laissait

« pénétrer qu'une faible clarté. Dans un coin « je vis un lit près duquel était assise une « jeune paysanne occupée à chasser les mou- « ches à un malade qui y était couché. « Ve- « nez vous asseoir, monsieur », dit la jeune « fille d'une voix douce et triste, en m'of- « frant sa chaise. Je m'y assis, et la jeune « garde-malade se plaça debout au pied du « lit. Le malade me tendit la main. « Il est « impossible, mon cher Verdmont, me dit-il « avec des paroles entrecoupées, que vous « puissiez reconnaître sous les traits de la « mort, et dans cette misérable situation, « l'ami de votre père, le comte de L***. » « Mon ame fut bouleversée à ces mots; je me « jetai sur le malade, je baisai ses joues caves « et décolorées, et les mouillai de mes larmes. « Grand Dieu! m'écriai-je, je vous trouve ici! « Tout le monde vous croyait émigré. — C'est « moi-même, dit-il, qui ai fait répandre ce « bruit, pour me dérober d'autant plus sûre- « ment aux recherches des sicaires du furieux « proconsul, qui avait lancé contre moi un « mandat d'arrêt, sous le prétexte bannal « d'une conspiration. L'honnête vieillard qui « me reçut chez lui, après que j'eus erré pen-

« dant trois jours dans ces montagnes, a été, « il y a bien des années, mon palefrenier : il « me reconnut, malgré mon déguisement, « lorsqu'un hasard heureux, ou plutôt la « main invisible de la Providence, me con- « duisit devant sa porte, et que je lui de- « mandai un peu de paille pour y reposer « pendant une nuit. Depuis cinq mois qu'il « me donne l'hospitalité, il partage avec moi « son pain d'orge et son lait. Le chagrin qui, « depuis long-temps, rongeait mon cœur me « conduisit enfin sur le lit de douleur, au mo- « ment que la nouvelle de la chute du trium- « virat me fit entrevoir une lueur d'espérance. « Mes biens ne sont point encore vendus, et « mon persécuteur sanguinaire est aujourd'hui « lui-même dans les fers. J'appris hier de mon « hôte, mon cher Verdmont, votre arrivée « dans cette contrée. J'espérais que le vœu « d'un mourant serait sacré pour vous, et je « résolus de le déposer dans votre sein. Ma « fille a partagé avec un véritable héroïsme « mes dangers et mes souffrances : elle est « devant vous.... » Je me levai vivement de « ma chaise pour saluer Eugénie : ses vête- « ments communs et l'obscurité de la cham-

« bre me l'avaient rendue aussi méconnais-
« sable que l'était d'abord pour moi son père :
« je ne l'avais vue, au surplus, que fort rare-
« ment, et jamais depuis la guerre. Son visage
« pâle se colora d'une douce rougeur, et un
« profond soupir étouffa ses paroles : elle
« s'inclina avec autant de modestie que de
« noblesse ; et lorsque je la pris par la main
« pour lui céder ma chaise, qui était la seule
« qui se trouvait dans la chambre, elle laissa
« tomber sur la mienne une grosse larme brû-
« lante. J'ai dit sur ma main; non, mes amis,
« c'est sur mon cœur qu'elle tomba. Eugénie
« n'avait pu me toucher lorsqu'elle était en-
« core entourée de l'éclat de sa naissance et
« de sa richesse : son air fier, sa frivolité, la
« grâce qu'elle croyait me faire en jetant sur
« moi un regard de bienveillance, et plus que
« tout cela, l'image de notre Louise, pour-
« quoi devrais-je le taire maintenant ? oui,
« l'image de notre Louise, lui fermèrent
« tout accès dans mon cœur : mais qu'Eu-
« génie, vêtue en paysanne, me parut dif-
« férente, lorsque je la vis enveloppée du
« voile du malheur, une larme dans son œil
« abattu, et près du lit de mort de son père,

« qui l'appelait sa consolatrice et son soutien !
« Son costume actuel lui donnait même plus
« de ressemblance avec la personne sous
« l'image de laquelle j'étais accoutumé à me
« créer le plus bel idéal de l'amabilité fémi-
« nine. Il se passa plus d'une minute avant
« que je pusse me remettre de mon trouble.
« Je me tus; mais ma main qui, pendant cette
« pause, avait constamment pressé sur mon
« cœur celle du comte, ne lui permit pas de
« mal interpréter mon silence. Je retrouvai
« enfin la parole : « Dites, ordonnez, mon-
« sieur, que puis-je faire pour vous? Puis-je
« acheter votre repos avec mon sang? —
« Avec du sang? répondit-il; non, bon jeune
« homme, on n'achète pas le repos avec du
« sang. Je desire que vous vous rendiez à
« Paris pour être mon médiateur auprès du
« Comité de salut public. Ce mémoire, et le
« nom exécré de mon persécuteur, seront, à
« ce que j'espère, suffisants pour prouver
« mon innocence : mais je suis persuadé que
« la municipalité du lieu de ma naissance, qui
« n'est plus aujourd'hui comprimée par la ter-
« reur, attestera l'innocence de ma conduite
« par les témoignages les plus authentiques.

« — Eh bien! lui répondis-je, donnez-moi « vos papiers, je suis prêt à partir. Permettez « cependant que je me rende auparavant chez « moi en toute hâte, pour vous chercher quel- « ques provisions. — Ah! monsieur, s'écria « alors Eugénie du ton de la plus touchante « sensibilité, je vous devrai la vie de mon « père. » Le comte ne manquait pas d'argent; « mais la ville la plus proche était à dix lieues « de la ferme, et le bon paysan n'eût pu, sans « se rendre suspect, y acheter les choses né- « cessaires à l'état du comte, dont la maladie « était plutôt la suite d'un épuisement qu'une « véritable fièvre lente. Je me rendis, en con- « séquence, à ma campagne, accompagné du « vieil Antoine, dont je remplis la hotte de « quelques flacons de vin d'Espagne, de quel- « ques livres de chocolat, d'une sacoche de « farine blanche, et de toutes sortes d'autres « comestibles; je donnai en même temps « l'ordre à notre régisseur, sur la fidélité du- « quel je pouvais me reposer, de délivrer à ce « vieillard tous les objets qu'il pourrait lui « demander. Nous retournâmes alors à la « ferme, où nous ne fûmes de retour qu'à « l'entrée de la nuit. Eugénie accourut à ma

« rencontre jusqu'à la porte de sa chambre,
« et le vieillard posa sa hotte à ses pieds. Pendant qu'elle en déballait le contenu, son visage était rayonnant de joie ; mais je pus lire dans chacun de ses traits que son père était le seul objet de son contentement. « Vous auriez dû voir ce superbe tableau de « nuit, ma chère Louise ; il était digne de « votre pinceau. Il y avait sur la table une « lampe, dont la faible lueur éclairait cependant cette chambre bien plus que ne l'eût « fait le grand jour. Eugénie, dont alors seulement je pus remarquer la physionomie « enchanteresse, et qui ne pouvait cacher « entièrement sa taille de nymphe sous son « costume de paysanne, posa avec un sourire « muet tous les objets sur la table, et chaque « fois qu'elle en sortait un de la hotte, ses « yeux rencontraient les miens, et me lançaient un regard plein de sensibilité. J'avais « eu la précaution d'ajouter quelques ustensiles de ménage, et j'eus le plaisir d'offrir « au comte un verre de Malaga avec un biscuit. Eugénie voulut que je lui fisse raison. « Je ne bois pas habituellement du vin, dit-« elle, mais je serai des vôtres pour boire à

« la santé de mon père et à celle de son bien-
« faiteur. » C'est avec plaisir que je l'entendis
« nommer d'abord son père ; et lorsque, au
« bout d'un quart d'heure, celui-ci fut sen-
« siblement fortifié, que son regard fut plus
« serein, sa voix plus assurée, je vis l'aima-
« ble enfant sourire et pleurer en même
« temps; et, dans le transport de sa joie, se
« jeter au pied du lit, en couvrant, tantôt de
« sa bouche, tantôt de sa joue, la main de ce
« respectable vieillard. Ce moment, mes amis,
« fit disparaître le rideau qui, jusqu'ici, m'a-
« vait caché ma destinée; je sentis alors que
« l'amour pourrait me rendre aussi heureux
« que je le suis aujourd'hui par l'amitié. Vous
« connaissez ce sentiment, je n'essayerai donc
« pas de vous le peindre.

« Je me disposais à retourner chez moi; mais
« ni le père ni la fille ne voulurent souffrir que
« je fisse cette pénible route pour la quatrième
« fois. On appela Antoine. Ne pourriez-vous
« pas donner un gîte à ce monsieur ? lui de-
« manda Eugénie avec tant d'empressement,
« tant de bonté, que le bon vieillard, qui
« n'avait point de lit à donner, se trouva fort
« embarrassé. Je l'eus bientôt tiré d'embarras,

« en lui disant : « Désignez-moi un endroit dans
« votre grenier à foin ; les nuits ne sont pas
« encore froides, j'y serai toujours mieux cou-
« ché qu'au camp. » Eugénie me regarda avec
« un air de commisération ; mais son père me
« tendit la main en disant : « Je souffrirai moins
« de vous savoir dans le grenier à foin que
« couché en plein champ. » Eugénie sortit pour
« préparer un petit repas de lait et d'œufs, et
« au bout d'une demi-heure nous nous mîmes
« à table tout près du lit du malade. Depuis
« que je suis loin de vous, mes bons amis, je
« n'ai pas fait un repas aussi délicieux. Je me
« trouvais extrêmement bien, et dans cette
« situation je devais naturellement me rappe-
« ler Saint-Julien. Je me souvins de notre re-
« pas d'adieu ; mon cœur était gonflé, heu-
« reusement qu'Eugénie me fournit l'occasion
« de le soulager. Elle me demanda depuis
« quand j'avais quitté l'armée ? Et moi, avec
« quel délice me suis-je empressé de parler de
« la visite que je vous avais faite à mon re-
« tour. Eugénie m'écouta fort attentivement :
« Voyons, pensai-je en moi-même, si son
« cœur est aussi généreux qu'il est tendre. Je
« lui racontai de Louise et d'Olivier tout ce

« que je pouvais en dire; c'était plus qu'il n'en
« fallait pour électriser une belle ame. Je vis
« son visage se colorer d'une vive rougeur,
« son sein se gonfler. Cela est beau, sublime!
« dit-elle; vous êtes heureux, monsieur,
« d'avoir de pareils amis. — J'espère, aimable
« enfant, qu'ils deviendront aussi un jour les
« tiens, pensai-je en moi-même; et lorsque
« vous aurez lu ceci, mon espoir sera réalisé.
« Le malade aussi m'écouta avec plaisir; Oli-
« vier est digne de Louise, dit-il lorsque j'eus
« achevé mon récit, il s'est ennobli lui-même.

« Les fatigues de la journée, et les images
« enchanteresses qui m'avaient accompagné
« sur ma couche, me procurèrent un sommeil
« long et délicieux. Le malade lui-même avait
« mieux reposé qu'il n'avait fait depuis long-
« temps. C'est la première chose que me dit de
« loin Eugénie, qui venait me joindre sur la
« pelouse, où je me promenais pour jouir des
« rayons du soleil du matin. Ce n'est que lors-
« qu'elle fut près de moi qu'elle m'adressa son
« salut, et m'invita d'aller déjeuner. J'eus
« alors occasion de la considérer en plein
« jour, car je ne l'avais encore vue qu'à la clarté
« d'une faible lampe de nuit. Je vis avec trans-

« port que, pendant les trois années de mon « absence, elle avait autant gagné du côté « des charmes extérieurs, que des qualités « morales. En un mot, Louise, je vis alors « pour la seconde fois que l'adversité, en em- « bellissant un cœur noble, imprime aussi à « une figure noble une majesté touchante im- « possible à décrire, et dont on ne doit pas « chercher l'idéal dans l'Olympe, mais dans « le sanctuaire de l'innocence malheureuse. « J'eus le cœur brisé en prenant congé du « comte. « Que votre voyage soit heureux, me « dit-il; et si, à votre retour, vous ne me « trouviez plus de ce monde, songez que j'ai « partagé ma dernière bénédiction entre ma « fille et vous. Eugénie fondait en larmes, et « n'attendit pas que j'eusse saisi sa main, pour « la mettre elle-même dans la mienne. Je me « crus par là autorisé d'y imprimer le premier « sceau de mon amour. »

« Les détails sur mon voyage ne vous in- « téresseront pas beaucoup, mes chers amis; « vous ne desirez que d'en connaître le ré- « sultat. Il a été très heureux. Les papiers que « j'avais avec moi, et le témoignage de la mu- « nicipalité de L***, que j'avais été chercher

« moi-même, ne me firent pas rencontrer
« beaucoup de difficultés auprès du nouveau
« comité, d'autant plus, qu'il n'existait pas
« d'accusation spécifiée contre le comte, et
« que son persécuteur était convaincu d'in-
« nombrables actes de cruauté et de persé-
« cution. Muni du document qui constatait
« ma victoire, je partis de Paris sur les ailes de
« l'amour. Je crus cependant nécessaire de
« faire un détour de quarante lieues, afin
« d'instruire mon père de l'objet et du succès
« de mon voyage. Jugez de la joie qu'il éprouva
« à mon récit, après avoir cru son ami et Eu-
« génie perdus pour lui. « Tu sais, mon fils,
« me dit-il, qu'Eugenie t'était destinée ; il est
« vrai qu'elle a perdu plus de la moitié de son
« héritage. » Et quand même elle eût aussi
« perdu l'autre moitié, lui dis-je, sa main se-
« rait pourtant pour moi un bien inestimable.
« Ces sentiments me font plaisir, mon fils ; en
« diminuant nos besoins, nous pouvons ap-
« prendre à nous passer du superflu que nous
« venons de perdre. Ce n'est qu'après bien des
« combats que j'ai reconnu cette vérité ; à mon
« âge, on n'aime plus à aller à l'école, surtout
« à l'école du malheur. Mais, en nous privant

« des titres de nos ancêtres, on ne pouvait « nous ravir aussi leur courage. Je te charge-« rai d'une lettre pour mon vieil ami, et j'ap-« puyerai les desirs de ton cœur. » J'étais trans-« porté de joie lorsqu'il me remit sa lettre, et « je continuai mon voyage avec la plus grande « rapidité, sans avoir voulu passer la nuit sous « le toit paternel. Je crus nécessaire de des-« cendre à ma terre, pour y apprendre, avant « tout, des nouvelles de la santé du comte. « Pendant mon absence le vieil Antoine était « venu à deux reprises chercher quelques pro-« visions, et à sa dernière visite il avait assuré « mon régisseur que l'état du vieux seigneur « s'améliorait de jour en jour. Il m'eût paru « beaucoup trop long de faire à pied le trajet « de chez moi à la ferme. Je parcourus au « grand galop la montée rapide aussi loin que « le chemin pouvait me le permettre, et je fis « alors reconduire mon cheval par le valet « dont je m'étais fait suivre. Au bout d'une « demi-heure, je me trouvais, non sans éprou-« ver un grand battement de cœur, devant la « haie qui servait de clôture à la ferme. Je crus « qu'il était prudent de parler d'abord à Eu-« génie, pour ne point causer au malade une

« surprise qui pouvait lui être funeste. Vous
« pouvez décider vous-mêmes, mes chers amis,
« si c'était la prudence seule qui me suggéra
« cette précaution. Antoine se trouvait en de-
« hors de la haie, et était occupé à traire ses
« vaches. Dès qu'il me vit, il voulut entrer
« dans la chaumière; mais je lui fis un signe
« pour l'en empêcher. « Allez, bon vieillard,
« lui dis-je alors, allez appeler Eugénie, mais
« de manière que son père ne s'en aperçoive
« pas; comment se porte-t-il? — Oh, très bien,
« mon cher monsieur, depuis quatre jours il
« a pu quitter le lit, et se promener dans la
« chambre appuyé sur le bras de sa fille. Tout
« est changé depuis que vous êtes venu ici; je
« ne vois plus de larmes, je n'entends plus de
« soupirs; que Dieu vous en récompense, mon
« bon monsieur! — Antoine entra; le comte
« sommeillait sur son lit, et au bout d'une mi-
« nute Eugénie se précipita hors de la chau-
« mière. Elle était prête à parler, mais elle n'en
« eut pas la force, ses genoux tremblèrent, et
« je fus obligé de la soutenir dans mes bras.
« Remettez-vous, mademoiselle, lui dis-je en
« lui baisant la main, remettez-vous, je ne
« suis pas un messager de malheur. » A ces pa-

« roles elle reprit ses esprits, car elle était « prête à tomber en défaillance; une vive « rougeur vint subitement colorer ses joues. « Dieu, que me dites-vous! ah, mon père!» « elle saisit mon bras: « Venez, oh, venez donc! « mais non, je vais vous précéder pour lui « annoncer votre arrivée.» Quelques instants « après elle revint: « Il est réveillé, me dit-elle, « venez, messager de paix, il vous attend à bras « ouverts.» Elle me prit par la main et nous « entrâmes ensemble dans la chambre. « Est-il « bien possible, me dit-il en m'embrassant, ma « fille a-t-elle bien entendu? Quelle sentence « m'apportez-vous? — Une juste sentence, lui « répondis-je; votre innocence a triomphé, « voici l'arrêté qui lève votre mandat d'arrêt. « Dieu soit loué! dit-il, mon Eugénie est sau-« vée, maintenant je puis mourir. — Vivez, vi-« vez, ô le meilleur des pères!» s'écria Eugénie « en se jetant à son cou, et posant sa joue sur « la sienne. L'émotion que venait d'éprouver « le comte était au-dessus de ses forces, il lui fal-« lut s'asseoir sur son lit. Sa fille, qui était trem-« blante, se plaça à ses côtés, et passa son bras « de rose autour de son corps. Il se remit bien-« tôt, et me prit la main: « Et vous, mon sau-« veur, que n'avez-vous point fait pour moi!»

« *Moi.* Ce que cet ange eût fait, s'il avait « pu s'éloigner de votre lit. Elle jeta sur moi « un regard dans lequel était peinte sa belle « ame, et qui semblait me dire, *c'est vrai.*

« *Le comte.* Cher Verdmont, il m'est im- « possible de vous récompenser.

« *Moi.* Si je méritais une récompense, j'en « connaîtrais une qui vous ferait devenir mon « plus grand bienfaiteur. En disant ces mots « je regardais Eugénie, qui rougit et se serra « davantage contre le vieillard attentif. « Per- « mettez-moi, continuai-je, de laisser parler « pour moi mon père; vous pardonnerez plus « volontiers sa hardiesse à votre vieil ami. » Je « lui remis sa lettre et voulus m'éloigner. « Res- « tez, restez, me dit-il; que je serais heureux si « j'avais deviné son contenu! » Il lut la lettre, « et la remit ensuite à sa fille avec un regard de « tendresse et de contentement. Eugénie lut: « le papier trembla dans ses maius; ses traits « annonçaient le charmant embarras de la pu- « deur virginale; mais pas le moindre nuage ne « troubla la sérénité de son front. Toutes les « fibres de mon cœur tremblant étaient dans la « plus douce contraction. Elle rendit la lettre à « son père, et cacha son visage dans son sein. Il « imprima un baiser sur son front, et m'attira

« à côté d'elle sur le lit : alors, sans proférer
« une seule parole, il plaça ma main dans celle
« d'Eugénie, et les pressa ainsi réunies sur sa
« poitrine : jamais prêtre n'a béni plus solen-
« nellement l'éternelle union de deux cœurs.
« Je portai alors avec respect mes lèvres sur sa
« main et sur celle d'Eugénie, et les baisai al-
« ternativement avec le vif sentiment d'une
« tendresse religieuse (je ne saurais le nommer
« autrement), et sans interrompre cet auguste
« silence, je les mouillai long-temps des larmes
« du bonheur. Le père et la fille me compri-
« rent, et vous, amis intimes de mon cœur,
« vous me comprendrez aussi. Eugénie pressa
« ma main entre les siennes, et son père me
« nomma pour la première fois son fils. « De-
« puis long-temps, dit-il, je vous avais destiné
« ce nom; les terribles catastrophes de notre
« patrie paraissaient devoir ruiner mon plan;
« je vous perdis de vue, mais je vous gardai
« toujours dans mon souvenir, sans cela je ne
« vous eusse pas choisi pour être mon sauveur.
« Les entretiens que j'eus, pendant votre ab-
« sence, avec ma fille, nous sont garants à tous
« les deux que ce n'est pas seulement par obéis-
« sance qu'elle vous donne sa main. — Non,

« cher Verdmont, ce n'est non plus unique-
« ment par reconnaissance, » dit la charmante
« fille en me présentant sa joue. Demandez à
« Olivier, ma chère Louise ; il vous dira que
« le ciel repose dans le premier baiser de
« l'amour vertueux. « Autrefois, continua-
« t-elle, et encore lorsque je vous vis pour la
« dernière fois, je ne connaissais ni l'amour, ni
« l'amant que mon père m'avait destiné : mon
« cœur était oisif, et pourquoi ne vous l'avoue-
« rais-je pas ? il était encore incapable de vous
« apprécier. Le malheur l'a mûri ; et je crois
« pouvoir vous dire sans orgueil, qu'il est au-
« jourd'hui digne du vôtre. — Vous n'auriez
« pu, chère Eugénie, me faire mieux sentir
« combien il me reste encore à faire pour être
« moi-même digne de vous. » Ce n'était pas un
« compliment, mes amis, c'était la plus intime
« conviction de mon ame. Ah ! Louise, n'est-il
« pas vrai que ma fiancée vous est parente ?
« n'est-il pas vrai qu'elle est digne d'être reçue
« dans notre alliance ? Que pourrais-je encore
« vous dire maintenant ? rien, que ce qu'il
« vous serait impossible de deviner. Depuis
« avant-hier le comte et sa fille demeurent chez
« moi, et sous peu de jours nous irons trouver

« mon père, pour célébrer chez lui notre ma-
« riage ; nous nous rendrons ensuite avec le
« comte dans ses terres, et, au retour du mois
« de mai, j'irai célébrer avec Eugénie, et au
« sein de l'amitié, l'anniversaire de mon pèle-
« rinage à Saint-Julien, etc. »

Cette lettre causa à Olivier et à Louise une joie inexprimable : le bonheur de leur ami était une fleur nouvelle et délicieuse dont la Providence venait d'orner leur paradis. Ils y répondirent en commun, et Verdmont reçut leur lettre le lendemain de son mariage. Il la lut à son amante : elle baisa la signature de cette digne femme, et dit à son mari : « Comment pouvais-tu, le cœur rempli de l'image d'une pareille amie, y trouver encore une place pour Eugénie ? — Parce que, repondit-il, mon cœur me désignait Eugénie comme la sœur jumelle de Louise. — Je veux la devenir, reprit-elle ; et afin de ne jamais perdre de vue mon modèle, je lui écrirai dès aujourd'hui, et lui demanderai son portrait. »

Depuis la réception de cette heureuse nouvelle, Olivier se promenait souvent tout pensif dans le salon : Louise le remarqua, mais comme son front restait toujours serein, elle

ne voulait pas lui demander le sujet de ce monologue silencieux. Il se précipita une fois vivement vers elle, lui serra tendrement la main, et lui dit : « Louise, je pars demain. »

Louise. Tu pars ? et pour où ?

Olivier. Pour l'armée du nord, et de là pour Paris.

Louise. Est-ce que tu rêves ?

Olivier. Maintenant encore ; mais j'espère que mon rêve se réalisera.

Louise. Puis-je connaître ton rêve ?

Olivier. Je devrais répondre par un non à cette question ; mais j'espère que c'était une plaisanterie.

Louise. Eh bien, plaisanterie à part !

Olivier. Ce que Verdmont a fait pour le père de son Eugénie, je veux essayer de le faire pour le frère de ma Louise.

Elle se précipita dans ses bras, et y resta long-temps sans pouvoir parler ; mais elle parut tout à coup se réveiller de son extase. « Ah ! mon cher ami, lui dit-elle, le père d'Eugénie n'avait point émigré ; mais mon frère était obligé de fuir au-delà des frontières. — C'est cela, reprit Olivier ; il était contraint de fuir ; je pense que cette fuite

forcée nous le ramènera. J'ai appris, il y a quelques jours, d'un officier de son régiment que j'avais rencontré dans la ville, que le sergent qui s'était révolté contre lui, dans l'espoir d'avoir sa place, a été fusillé, il n'y a pas long-temps, comme factieux. Tout le régiment plaint ton frère, et j'espère que ses braves camarades me donneront des certificats, qui me mettront à même d'atteindre mon but à Paris. » Louise lui répondit par un sourire, et elle cherchait à étouffer un soupir pénible. Les innombrables cruautés du gouvernement de la terreur avaient fermé son cœur au moindre rayon d'espérance. Cependant le projet d'Olivier était trop beau pour le combattre. Elle s'occupa elle-même des préparatifs du voyage, et vit Olivier s'éloigner de ses bras, en répandant sur lui des larmes de bénédiction.

Son voyage fut heureux, et le succès couronna ses vœux. Il vola à Paris, muni des certificats les plus favorables du colonel et des anciens camarades de son beau-frère. La lettre de recommandation qu'il avait reçue à Grenoble pour un des plus estimables députés de son département, lui procura un ap-

pui qui lui facilita beaucoup ses démarches, et accéléra l'issue de sa négociation. Théodore fut rayé de la liste des émigrés, considéré comme prisonnier de guerre, et son échange fut facilité par la paix qui venait d'être conclue avec la Prusse. Olivier fit part de cette heureuse nouvelle à sa Louise; mais il lui cacha son projet d'aller l'annoncer lui-même à son frère; il lui manda, au contraire, que son départ de Paris pourrait bien être retardé de quinze jours. Il laissa à son hôte une lettre qu'il devait mettre à la poste après ce temps révolu, et par laquelle il mandait à Louise l'entière conclusion de ses affaires.

Pendant ce temps, il se mit en route pour Genève avec un passe-port du comité de salut public. Les amis qu'il avait dans cette ville, et qui, depuis long-temps, étaient aussi ceux de Théodore, envoyèrent à celui-ci un exprès, avec une lettre par laquelle ils l'appelaient auprès d'eux, sans cependant lui en expliquer le motif. Théodore arriva, et sentit couler dans les bras de son nouveau frère, les premières larmes de joie qu'il eût répandues depuis son exil. Verdmont l'avait instruit de son mariage avec Louise. Il ne lui avait ca-

ché aucun détail, pas même la manière noble avec laquelle il lui avait fait passer des secours par son entremise. Théodore voulut lui adresser, en balbutiant, quelques mots de remercîment; mais Olivier l'interrompit en lui remettant le document qui le rappelait dans sa patrie. Théodore serra étroitement Olivier contre son cœur, et ne put proférer que ces paroles : « Mon frère ! ah mon frère ! » Son front s'obscurcit cependant après quelques minutes : un profond soupir accompagna le regard douloureux qu'il jeta sur son frère. « Eh bien, qu'y a-t-il ? lui dit celui-ci. — Ton bienfait est inappréciable, répliqua-t-il; mais je ne puis, je ne dois pas l'accepter. — Et pourquoi pas ? — Privé de l'héritage de mon père, exclu du service de ma patrie, je tomberais à ta charge, à toi, le plus noble de tous les hommes, auquel ma sœur doit déjà....

Olivier. Tu me nommes ton frère, et tu te permets de faire une pareille objection ? O mon Théodore ! ce ne sera que par l'intercession de Louise que je pourrai te pardonner cette offense. « As-tu oublié que la ferme que nous occupons est un présent de ton père? as-tu oublié que Louise est ta sœur ? Nous sommes

frères, et les frères n'ont qu'une seule fortune. Tu m'aideras à cultiver mes champs, à rentrer mes moissons, et à jouir de la bénédiction qui est entrée avec Louise dans ma chaumière. Si tu ne le veux pas, tu profères un mensonge en m'appelant ton frère.

Théodore. Je le puis, oui, par le Dieu tout-puissant, je le puis! voici la main de ton frère.

Olivier. Ce n'est que depuis ce moment que je te possède aussi complétement que je suis à toi. Ah, Louise! quelle source nouvelle de félicités vient de s'ouvrir à nous!

Le soir du troisième jour les deux frères arrivèrent à Saint-Julien. Louise venait justement de recevoir, et lisait la lettre qui lui annonçait le prochain retour de son mari. Olivier se rendit secrètement avec Théodore par le verger dans la maison, et laissa celui-ci à la porte de la chambre de Louise. Babet avait seule aperçu les voyageurs, et était sur le point d'aller annoncer cette heureuse nouvelle à sa maîtresse, lorsque Olivier arriva assez à temps pour l'en empêcher. « Préviens-la seulement, lui dit-il, que tu viens de me voir arriver. — Il vient! il vient! s'écria-

t-elle, en se précipitant dans la chambre. Louise se leva vivement de sa chaise; mais avant qu'elle eût pu gagner la porte, Olivier était déjà dans ses bras. C'est ainsi que l'on voit se confondre en une seule deux ames lorsque l'amour et la vertu les réunissent sur les bords de l'empirée. Dans cette heureuse ivresse ils ne purent rien se dire, rien penser, rien sentir que l'identité de leur être. « Ah ! ce bon Théodore, s'écria Louise après cette pause délicieuse, peut-il déjà en être instruit ? »

Olivier. Il le sait, et doit être en route en ce moment.

Louise. Ah, Dieu ! et quand crois-tu, mon cher ami, qu'il pourra être ici ?

Olivier. Après demain, demain, peut-être encore aujourd'hui.

Louise. Aujourd'hui encore ? il est donc déjà arrivé....

« Tu l'as deviné, s'écrie alors Théodore en ouvrant doucement la porte : osera-t-il entrer ? » L'effort qu'il avait fait sur lui-même pour ne pas se montrer tout à coup à sa sœur avait été un bienfait pour Louise ; il modéra la vivacité de l'impression qu'une surprise aussi prompte avait produite sur ses

sens déjà si fortement émus. Elle se laissa aller dans les bras de son frère, et s'abandonna, dans un doux anéantissement, à ses vives caresses. Depuis la soirée solennelle où, réunie dans la charmille, Verdmont et Olivier, leurs bras entrelacés dans les siens, lui avaient donné les doux noms d'épouse et d'amie, son ame n'avait pas éprouvé ce qu'elle sentait en ce moment. Théodore lui-même put à peine suffire à toutes ses sensations, lui qui, depuis si long-temps, avait été privé de ses embrassements fraternels, la voyait maintenant réunir à l'amabilité de l'innocente vierge, la maturité de la jeune femme, dont les charmes, relevés par l'élégante simplicité du costume villageois, répandaient sur toute sa personne plus de grâce, et même plus de dignité, que n'aurait pu faire tout l'art magique de la toilette. Leur premier transport avait déjà cessé, qu'on voyait encore Louise assise entre son frère et son époux, et pressant leurs bras contre son sein; les yeux de Théodore fixés sur la céleste figure de sa sœur, ses lèvres collées sur sa main de rose, qui, tantôt caressait sa joue, et tantôt pressait une des siennes

sur son cœur. Théodore semblait vouloir que chaque instant le dédommageât pour les trois années de sa douloureuse absence, et chaque instant lui faisait goûter ce dédommagement.

Le lendemain il était encore couché, et son imagination lui représentait chacune des scènes de bonheur de la veille, lorsque Louise lui en préparait une nouvelle. Il l'entendit dans la cour rendre le salut du matin à tous ses domestiques, et leur distribuer le travail de la journée. Il venait de s'habiller, et allait la trouver, lorsqu'il la vit entrer pour le conduire dans sa chambre où l'attendaient les embrassements d'Olivier, ainsi que le déjeuner. Elle se mit alors à son piano, et toucha, suivant son habitude, quelques hymnes du matin, en accompagnant de sa voix enchanteresse les sons argentins de l'instrument. Puis on se plaça autour d'une petite table, servie de lait, de beurre frais, et de pâtisseries faites par les mains de la jeune ménagère, qui, par les grâces naïves avec lesquelles elle exerçait les fonctions de mère de famille, changeait en ambroisie tous les mets qu'elle servait à ses convives. Son frère remarqua avec transport combien elle savait

unir l'esprit de son état présent avec celui de son état passé, sans jamais les confondre; être fermière, sans négliger les talents de la fille du gentilhomme, et sans effacer le moindre trait de l'urbanité de sa première éducation. Il se trouvait si bien dans cette chaumière de paix; son ame nageait si délicieusement dans une douce atmosphère, qu'il y oublia entièrement le château de ses ancêtres, ainsi que la splendeur dont il était autrefois environné, et s'empressa de sommer son beau-frère de lui assigner ses futures fonctions dans son économie domestique. « Jusqu'à ce que tu aies appris d'Olivier à manier la faux, ou à diriger la charrue, lui répondit Louise, tu seras mon pourvoyeur : je me rappelle combien tu aimais autrefois la chasse et la pêche. Olivier n'a pas le temps de s'en occuper ; tu me ferais donc beaucoup de plaisir, si, de temps en temps, tu fournissais à ma cuisine un lièvre ou un brochet. Tu sais qu'il est permis à chacun de pêcher et de chasser sur sa propriété et dans les forêts communales, et Olivier te fera connaître les cantons où tu.... — Bien, bien, lui dit Théodore en l'interrompant; que l'on me

fournisse les instruments nécessaires, et vous me verrez, dès demain, entrer en fonctions. » Il tint parole, et il mettait souvent Louise à même de le louer de son adresse.

Leurs jours s'écoulaient ainsi comme le ruisseau limpide qui glisse entre des fleurs et des herbes odoriférantes. Olivier et Louise étaient tout l'un pour l'autre ; rien ne pouvait rendre l'un plus riche, et l'autre avait oublié qu'elle l'avait été davantage. Théodore lui-même qui, cependant, n'avait pas de Louise, pouvait, avec son fusil, passer tranquillement devant le parc de son père, qui lui était fermé. Mais lorsqu'il vit un jour sur la porte du château une affiche, qui en annonçait la vente dans le courant du mois, ainsi que de toutes les terres dépendantes, son cœur se serra. Il rentra à la ferme, triste et pensif, chercha son beau-frère, et se concerta avec lui sur les moyens d'arracher à des mains étrangères au moins une partie de l'héritage de ses pères. « Les payements, lui dit-il, se font à des termes éloignés. Nous sommes jeunes, nous avons de bons bras ; tu trouveras partout du crédit, et, à coup sûr, notre riche ami Verdmont ne nous refusera pas son

appui. Achetons le château et les meilleures terres qui en dépendent. » Olivier, qui connaissait parfaitement la terre, approuva ce projet, et l'on écrivit de suite à Verdmont. Louise devait tout ignorer, jusqu'au moment où le succès aurait couronné leur entreprise.

La réponse de Verdmont fut conforme à l'attente des deux frères. Une pluie abondante les avait forcés de rentrer précipitamment de leur promenade, et ils étaient à se concerter ensemble dans la chambre d'Olivier, pour mettre la dernière main à leur plan, lorsque Louise vint les trouver hors d'haleine; la joie, le bonheur, brillaient dans ses yeux animés. Elle tenait une gazette à la main: « Tenez, lisez, » dit-elle en tombant presque inanimée sur le sein d'Olivier. Théodore ramassa la feuille, et y lut le décret qui levait la confiscation des biens des condamnés, et les rendait à leurs héritiers. Les deux frères s'embrassèrent, en mêlant ensemble leurs larmes de joie. Louise joignit ses mains; le soleil, qu'un sombre nuage avait tenu caché, se montra en ce moment, et releva l'éclat de son teint de rose. « Ceci vient de toi, » dit-elle, et elle se tut; mais son cœur acheva son

hymne. Tout le reste de la soirée, sa joie était calme et solennelle; la bonne Babet fut la seule à qui elle annonça son bonheur. « J'avais commencé, du vivant de mon père, ajouta-t-elle, à mettre de côté de quoi te faire une petite dot; maintenant je puis la doubler. » Babet n'entendit plus cette déclaration; elle ne pensa qu'à sa maîtresse, et sa bruyante joie n'eut point de bornes. « Ne va pas devenir folle, lui dit Théodore; car tu me priverais du plaisir de contribuer aussi, de mon côté, à ton établissement. »

Le lendemain, Louise fit distribuer du blé et du vin aux pauvres du village, et lorsque le décret fut publié à la Maison commune, une foule de paysans et de paysannes conduisirent à leur demeure paternelle les enfants de leur seigneur adoré. Louise, dans cette circonstance, resta toujours elle-même : elle marchait entre son époux et son frère, avec modestie et sans étaler aucun faste, parée seulement de ses charmes et de cette innocence, qui conserve son ingénuité virginale sur le front de la femme qui porte dans son cœur ce précieux trésor. A la porte du château, elle donna avec bonté sa main à chacun de ces

êtres aimants qui l'avaient accompagnée. « Ah ! dit alors un des vieillards, en serrant amicalement la main de Louise : c'est un beau jour que celui-ci ! il ne nous manque plus que notre père Gilbert : ne pourrait-il donc pas revenir aussi ? — Certainement, s'écria Théodore ; ce n'est pas la loi, mais c'est la tyrannie qui l'avait forcé de fuir : qui sait ce qui arrivera ? — Oh ! s'il revenait bientôt ! » s'écrièrent-ils tous en même temps, en quittant par petites bandes détachées le fortuné trio. Les trois amis parcoururent ensemble les appartements du château. Louise s'arrêta, avec un pieux recueillement, dans le cabinet de son père, et montra du doigt à Olivier la place où elle était assise lorsqu'il vint lui offrir sa main protectrice. « C'était là, » dit-elle en saisissant cette main qu'elle pressa fortement contre son cœur, pendant qu'Olivier baisait la joue sur laquelle cet ange venait de répandre une larme. Regardant alors son frère, elle lui dit : « Je retourne dans la chaumière où j'ai goûté le souverain bonheur de la vie. La demeure de nos pères est à toi, mon frère ; j'y ferai tous les jours un pèlerinage ; mais il faut que tu l'habites. — La loi, lui dit



Théodore en l'interrompant, et en la serrant dans ses bras, la loi, la plus juste de toutes celles qui signalent notre révolution, t'assigne la moitié de l'héritage paternel, et ma Louise ne voudra pas me forcer de profaner les lois de la nature. Permets-moi de te dédommager par des terres, et j'occuperai cette habitation; mais ce ne sera toujours que lorsque je pourrai te présenter une sœur qui soit digne de toi et de notre Olivier. Elle sera difficile à trouver, je le sais; il faut que, fille de l'adversité, elle soit sanctifiée par le malheur, pour être digne d'entrer dans notre alliance. —Elle se trouvera, reprit Louise; le nombre de ces filles de l'adversité est grand: quelle félicité ce serait pour moi de pouvoir te présenter la future compagne de ta vie! »

Elle goûta bientôt cette félicité. Ce fut la sœur du noble Verdmont qui remplit cette belle destination. Une nouvelle maladie de son beau-père l'avait forcé de remettre, d'un mois à l'autre, la visite qu'il s'était proposé de faire à Saint-Julien avec son Eugénie. Il put maintenant exécuter son plan; et Olivier et Louise étaient au milieu des travaux de la fenaison lorsqu'ils furent

agréablement surpris par cette visite. Eugénie ne parut pas embarrassée un seul instant dans ce cercle d'êtres intéressants; Louise, Olivier, Théodore, étaient pour elle d'anciennes connaissances, qu'elle ne faisait que retrouver après une longue séparation. Dès les premiers embrassements, ni le cœur ni la bouche n'eurent plus rien à se dire. Ils étaient accompagnés d'une femme d'une beauté céleste et d'une taille élancée et majestueuse; une douce mélancolie était répandue sur son visage expressif. Ce n'était ni Pallas ni Vénus-Uranie; mais Raphaël ou Mengs, pour peindre l'une ou l'autre de ces filles de l'Olympe, eussent emprunté plus d'un trait de la figure d'Adélaïde. Elle considéra les preuves d'amitié que se faisait ce groupe fortuné, avec le sourire qui part de l'ame, que l'on n'observe point sur les lèvres, mais qu'on lit dans les yeux. Son frère l'avait oubliée un instant, mais tout à coup il la conduisit vers Louise, et lui dit: « Ma sœur, mon unique sœur, et l'amie jusqu'ici inconnue de Louise. — J'en ai donc deux au lieu d'une, » reprit-elle; et son premier baiser dissipa une partie du nuage qui voilait les yeux bleus d'Adélaïde.

Théodore hébergea les nouveaux hôtes dans son château, que Louise avait déjà pourvu des meubles nécessaires. Il ne se passait cependant pas une heure de la journée sans que les deux belles-sœurs ne vinssent visiter la demeure de l'aimable fermière, ou qu'elle n'allât les voir elle-même lorsqu'elle avait terminé ses occupations de la journée, dont ses nouvelles amies se gardaient bien de la distraire.

Depuis onze mois Adélaïde était veuve; elle avait donné sa main, plutôt par obéissance que par inclination, à un homme qui cachait, sous les brillants dehors du courtisan, tous les vices qui peuvent rendre malheureuse une femme vertueuse et sensible.

Pendant une union de quatre années, elle avait bu jusqu'à la lie le calice du chagrin. Son père ne pouvait rien sur cet homme abominable, et il eut des regrets trop tardifs de la violence qu'il avait faite au dévouement filial de son enfant, qui, à l'époque de son sacrifice, comptait à peine dix-sept ans. Il la sollicita à plusieurs reprises de profiter de la nouvelle loi pour se séparer de son bourreau. « J'ai promis, lui avait-elle toujours répondu, j'ai promis au pied des saints autels de

ne pas le quitter ; aucune loi humaine ne peut me dégager de mon serment. » Son mari n'eût pas été si scrupuleux ; mais l'espoir de son héritage, qu'il comptait dépenser avec ses Phrynés, l'empêchait de faire cette démarche.

La mort de ce débauché rendit enfin la jeune victime à la liberté ; mais ses souffrances avaient rempli son cœur d'une mélancolie que ne purent dissiper ni les caresses de son père ni la tendresse de son frère, qui était son unique confident. Celui-ci en augura d'autant plus favorablement du voyage à Saint-Julien, pour lequel il la détermina sans peine.

Théodore n'avait jamais vu Adélaïde; la première et la dernière fois qu'il avait été visiter son amie, elle était déjà reléguée dans une des terres de son tyran, située au pied des Pyrénées. Sa vue devait faire une impression d'autant plus vive sur son ame. Louise s'en aperçut dès les premiers jours, et pour se convaincre de la justesse de son observation, elle lui dit un jour d'un ton indifférent : « Eh bien, mon frère, comment trouves-tu Adélaïde ? — Ah, Louise, lui répondit-il avec un regard enflammé, celle-ci, ou aucune au-

tre! » Elle n'eut pas besoin d'en savoir davantage, et, pour cacher sa joie, elle s'éloigna promptement de lui, comme pour chercher une chose qu'elle avait oubliée. Maintenant elle s'attacha à observer aussi Adélaïde, dont le cœur se réchauffait peu à peu aux saintes flammes de l'amitié; elle commençait à trouver du bonheur à vivre parmi des êtres heureux. « Dès qu'elle pourra croire au bonheur d'ici-bas, dit Louise à Olivier, elle sera gagnée. Cette croyance ouvrira son cœur à l'amour; elle ne pourra résister long-temps à la vue de deux couples que ce sentiment rend si complétement heureux. » Louise ne se trompa point. Adélaïde écoutait tous les jours avec plus de plaisir les discours pleins de sentiment de Théodore. Ses yeux étaient fixés sur ses lèvres, et lorsque leurs regards se rencontraient, la touchante pâleur de ses joues se colorait d'une teinte purpurine. Louise ne pouvait plus y tenir. Un jour la belle veuve vint la trouver à son jardin, où elle était occupée à cueillir des cerises. « Voulez-vous m'aider, Adélaïde? J'ai destiné les prémices de ce jeune arbre à vous et à Eugénie. » Adélaïde l'aida à remplir son panier. « Allons at-

tendre maintenant notre amie dans la charmille, car elle a donné rendez-vous ici à son mari, qui, avec Théodore, est allé voir mon Olivier dans ses prairies. » Adélaïde se plaça en face de l'autel antique qui ornait la charmille. Elle contemplait en silence ce monument qui parlait si vivement à la sensibilité de son cœur; son ame répétait visiblement chaque scène de l'épopée sentimentale dont il célébrait le dénoûment. « Adélaïde, lui dit Louise, c'est à cette place auguste que l'amour et l'amitié ont remporté une victoire également belle; puissé-je réussir à convaincre votre cœur qu'il existe aussi un amour heureux! »

Adélaïde. Croyez-vous que je puisse en douter? je vis avec vous depuis huit jours; dois-je avoir besoin d'une autre preuve?

Louise. Eh bien donc, mon amie, daignez répondre encore à une question; si vous n'étiez pas Adélaïde, je ne vous la ferais pas.

Adélaïde. Cette question prouve que vous me....

Louise. Que je vous connais, que je vous regarde comme une exception de notre sexe, que j'offenserais si je tâchais de l'amener par

un détour au point que je veux traiter avec vous. Pourriez-vous aimer mon frère ?

Adélaïde (sur le sein de Louise). Oui.

Louise. Ame céleste! je m'attendais à cette réponse. Oh, que mon Théodore n'a-t-il entendu ce *oui!* je serais indigne de lire dans votre cœur, si ma conversation avec vous était un rôle qu'on m'eût fait jouer. Il ignore tout, et mon Olivier aussi; mais il n'a pu vous échapper que mon frère vous adore en silence. Permettez-moi de me servir de cette expression dont on abuse si souvent; mais c'est la seule qui puisse peindre votre mérite, et les sentiments de votre amant.

Adélaïde. Louise, ma sœur! ô il y a pour mon cœur autant de félicité dans cette pensée, que dans celle que Théodore sera mon époux.

Louise (l'embrassant avec le plus tendre transport). Oui, moi ta sœur, et Théodore ton époux. Tu me permettras cependant d'achever mon ouvrage? si je ne l'osais pas, si je ne pouvais l'achever aujourd'hui encore, l'excès de ma joie briserait mon cœur.

Adélaïde. Tu t'effrayes, Louise; que penses-tu? non, je suis beaucoup trop émue, il

faut auparavant que je reprenne mes esprits.

Louise. On voit bien que tu n'as jamais aimé, sans cela tu saurais mieux apprécier les instants : tu peux aimer Théodore, et reculer son bonheur et le tien d'un seul jour? Les voilà qui arrivent; laisse-moi faire, et dans un quart d'heure tu me remercieras de ma désobéissance.

En ce moment ils entrèrent dans la charmille. Comme un être immortel on voyait Louise planer à côté de l'autel : sa figure était rayonnante, ses regards ardents; chacune de ses veines éprouvait la pulsation du bonheur. Olivier le remarqua: «Louise, qu'as-tu? lui demanda-t-il en souriant, je ne t'ai jamais vue si radieuse.»

Louise (tendrement). Jamais? tu as peu de mémoire.

Olivier. Tu as raison, ma chère amie; tu étais ainsi lorsqu'à cette même place tu me....

Louise. Remis une certaine clef. Hé bien, oui, je ne suis ainsi que lorsque j'ai une pareille clef à remettre.

Théodore (en riant). Comment trouves-tu cela, mon frère?

Louise. J'espère qu'il le trouve très bien,

et toi encore bien davantage : ma clef d'aujourd'hui n'est qu'un dépôt confié, mais, certainement, c'est la clef du paradis. Cependant je ne suis pas un sphinx, et pour un baiser je vous dirai à tous le mot de l'énigme. » Tous les trois s'avancèrent vivement vers elle pour l'embrasser. Théodore était le dernier. En passant devant Adélaïde ses yeux avaient rencontré les siens, dans lesquels il crut démêler les premiers mots de l'énigme.

Louise (le prenant par la main). Voici la main dans laquelle je dois placer cette clef, et voici celle qui me l'a confiée. Au même moment elle saisit également la main d'Adélaïde et la réunit dans celle de son frère qui était transporté, pendant que l'amour effaça le dernier trait de mélancolie du front de son amante.

Vous, qui êtes initiés dans les mystères de la sympathie des ames privilégiées, vous seuls pouvez achever de peindre cette scène. Là où se trouve une lacune dans le vocabulaire de la parole, ce serait un blasphème d'entreprendre de la remplir. Ces fortunés mortels se tenaient encore embrassés, lorsqu'Eugénie vint les joindre.

Eugénie. Eh! eh! Que s'est-il passé?

Louise (qui était accourue, et avait passé son bras autour de sa taille de nymphe). Rien de nouveau; mon frère, que voici, aime ta sœur, et le pauvre garçon n'avait pas le courage de le lui dire. Ta sœur.... Mais elle me fait un signe, et je me tais. Bref, j'ai deviné le secret de tous deux, et leur ai abrégé le chemin qui les aurait rapprochés demain ou après-demain: n'ai-je pas bien fait? Au mieux, s'écria Eugénie en se jetant dans les bras du nouveau couple.

Le vieux Verdmont fut instruit sans délai de cet heureux événement, qui lui était d'autant plus agréable, qu'il le reconciliait avec sa conscience. Il ne cacha pas à sa fille les reproches qu'il s'était faits sans cesse au sujet de son premier mariage. Il disait dans sa réponse: « Mon cœur me dit que l'homme que tu as choisi te dédommagera des souffrances que l'indigne époux que je t'avais donné t'a fait éprouver. Chaque soupir que tu étouffais était pour moi un coup de poignard, et plus tu t'efforçais à me cacher tes chagrins, plus je les sentais cruellement. Je devrai plus que toi de reconnaissance à Théodore, si tu trou-

ves avec lui la félicité dont tu as été privée dans l'union que je t'avais fait contracter, et en lui donnant le titre de mon fils, j'oserai reprendre celui de ton père. »

Pendant que Théodore et son amante attendaient cette réponse dans le cercle enchanteur de l'amour et de l'amitié, ainsi que le jour qui devait les unir, ce cercle fut augmenté de la seule personne qui y manquait encore; c'était le vénérable Gilbert, qui, cédant aux pressantes sollicitations de ses jeunes amis, retournait auprès d'eux et auprès de son troupeau chéri. Les rides de sa figure de patriarche étaient un peu plus profondes, et ses cheveux étaient plus blancs que le jour où il s'était éloigné d'eux; mais son regard était aussi vif et aussi spirituel, son cœur aussi chaud, que dans ces temps heureux où il préparait ses deux favoris à devenir ce qu'ils sont aujourd'hui, et qu'il répandait dans le silence la bénédiction sur ses ouailles. Son retour fit répandre autant de larmes de joie qu'on en avàit répandu de douloureuses à son départ.

En lui écrivant, Théodore lui avait imposé la condition d'occuper la place de son père sous

le toit paternel. Louise et Olivier voulurent lui disputer cet honneur. Gilbert termina cette lutte touchante, en promettant de venir demeurer alternativement chez le frère et chez la sœur. « J'ai aussi une prière à vous faire, lui dit Adélaïde, en le prenant amicalement par la main : que le premier acte de votre saint ministère soit l'union de votre élève avec votre fille adoptive. — Il n'y a plus de privilége aujourd'hui, s'écria Louise ; Eugénie et moi nous voulons partager avec vous le bienfait sacré dont le régime de la terreur nous avait privées. — A merveille, Louise, s'écrièrent Olivier et Verdmont ; tu avais lu dans nos cœurs. Vous y aurez trouvé également que l'autel élevé à l'amitié, qui est dans mon berceau, sera l'autel de notre hymen ; le père Gilbert sait bien pourquoi ! » Gilbert approuva Louise : « Je n'aurai pas besoin de le consacrer, il l'est déjà par la vertu et par l'amour. » Que cette scène était sainte et auguste ! Et au moment où les trois couples réunissaient leurs mains, la Religion, cette fille du ciel, qui avait si souvent pleuré sur des ruines, jeta d'en haut un regard de bénédiction sur le berceau de leur alliance ; et une paire de tourterelles,

symbole de la céleste concorde, volait triomphalement sur cet asile de la paix et du bonheur.

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE
DE LA VIE DE GILBERT.

PREMIÈRE SOIRÉE.

Comment vous êtes-vous trouvé de votre séjour en Allemagne, notre bon père? demanda Louise au vénérable Gilbert, un soir que les trois couples étaient réunis dans la charmille, autour de l'autel consacré à l'amitié. — Je m'en suis trouvé si bien, que j'aurais passé le reste de mes jours à N**, si la voix de l'amitié et de la religion ne m'avait rappelé dans ma patrie. Nous ne connaissons pour la plupart les Allemands que par l'histoire de nos guerres; peu d'entre nous savent apprécier leur mérite par rapport aux sciences, et quiconque n'a pas demeuré parmi eux, et ne les voit qu'avec des yeux prévenus, peut facilement ne pas apercevoir les traits les plus intéressants de leur physionomie morale. Le caractère constant, droit et solide de

cette nation, sa loyauté, son respect pour la morale, sa touchante bienveillance, toutes ces qualités n'échapperont point à l'observateur attentif; et, si la vertu et la probité lui sont chères, il doit les aimer et les honorer dans les Allemands. Il est vrai, dit-il en continuant, que dès les premiers jours de mon arrivée à N**, j'eus le bonheur, à l'aide d'une ancienne connaissance, d'entrer en relation avec des hommes rares, même en Allemagne, et qui le seront encore long-temps dans tous les pays.

Louise. Par une ancienne connaissance? comment cela s'est-il fait? c'était probablement un émigré?

Gilbert. Non, mais c'était une compatriote dont les ancêtres étaient au moins des réfugiés.

Louise. Une compatriote? peut-être que c'était du temps de la guerre de sept ans. Notre bon père nous a raconté souvent, que dans votre jeunesse vous serviez avec lui dans le même régiment, et que ce n'est qu'après la paix que vous aviez embrassé l'état ecclésiastique. Oh! racontez-nous quelque chose de cette compatriote. Comment avez-

vous trouvé l'occasion de renouveler connaissance avec elle ?

Gilbert. Je devrais commencer par vous raconter l'origine de notre connaissance; mais soit : ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'après une séparation de trente années, nous nous soyons rencontrés, et surtout dans un pays où nous ne nous serions jamais cherchés.

Louise. Oh, notre bon père! notre curiosité est déjà assez excitée, vous n'avez pas besoin de la stimuler davantage.

Adélaïde. Comme vous m'avez accordé les mêmes droits qu'à Louise, vous devez trouver fort naturel mon desir de connaître aussi vos amis.

Gilbert. Je le trouve aussi naturel que juste; mais, mes amis, vous ne trouverez pas aussi naturel que je sois redevable du renouvellement de cette connaissance au sermon d'un ministre protestant. Peu de temps après mon arrivée à N**, où s'était établie, il y a cent ans, une colonie de huguenots, j'eus le desir d'assister à leur culte. On m'avait dit beaucoup de bien de leur prédicateur, M. Durand, et je trouvai bientôt qu'on ne

m'en avait pas dit assez. Son discours, où il avait réuni à la noble simplicité de l'Évangile les plus touchantes effusions d'une ame sensible, fit sur moi une impression si profonde, que je ne pus résister au desir d'aller voir ce digne homme, et de lui témoigner ma reconnaissance du plaisir qu'il m'avait fait. Je me fis annoncer sous mon nom. M. Durand me reçut avec des manières nobles et franches, à travers lesquelles perçait tout son caractère. Je lui dis que j'étais une victime de l'intolérance philosophique, comme ses ancêtres l'avaient été de l'intolérance jésuitique. Il me tendit la main. « Nos persécuteurs croyaient faire le mal, et ils ont opéré le bien ; j'espère que vous pourrez un jour en dire autant des vôtres. — En attendant, voyez en moi un compatriote, et, si vous voulez, un confrère qui sera reconnaissant de toutes les occasions que vous lui donnerez de vous rendre votre exil supportable. Vous ignorez que nous avons encore ensemble un autre rapport que celui de notre état et de notre patrie. Mon épouse porte le même nom que vous ; elle est sortie en ce moment ; mais vous ferez sa connaissance ce soir, si

vous voulez accepter notre souper. » Cette proposition avait si peu l'air d'un compliment, que je n'hésitai pas un moment à l'accepter.

J'y retournai le soir, et le ministre me présenta à son épouse. Madame Durand était une femme aimable d'environ trente-six ans. La beauté de sa jeunesse n'était pas encore entièrement effacée, ou pour mieux dire, elle possédait une de ces physionomies heureuses, dont l'empreinte, image de l'ame, ne peut être effacée par l'âge. J'ai trouvé son portrait dans ce chef-d'œuvre d'Angélique Kauffmann, qui est suspendu au-dessus du secrétaire de Louise.

Louise. Ah! vous parlez de la charmante estampe coloriée, intitulée *Conjugal peace* (paix conjugale)?

Gilbert. Justement. La vue de cette belle et digne femme pénétra mon ame; elle réveilla subitement en moi un ancien souvenir mal effacé qui la remplit de tristesse. Je ne pus parler; enfin je me remis. Je dois, lui dis-je, des remercîments à mon nom, qui me fait faire, pour la seconde fois, une connaissance extraordinaire. Il m'échappa alors un soupir que je n'eus pas le pouvoir d'étouffer. Madame

Durand le remarqua, mais elle crut devoir l'attribuer à ma situation d'alors. « Vous n'avez pas besoin de votre nom, monsieur, me dit-elle, pour être le bien-venu; ne sommes-nous pas compatriotes? et chez nous on rendra plus de justice à votre mérite, que dans notre ancienne patrie. — Ah! madame, lui dis-je, l'Allemagne n'est pas pour moi un pays étranger. Il y a plus de trente ans que, comme ennemi, j'ai trouvé à Cassel de la grandeur d'ame et de l'amitié dans le sein d'une famille qui portait mon nom, et dont le souvenir me sera éternellement cher. — A Cassel? me dit madame Durand en m'interrompant vivement; mais c'est ma ville natale. » Muet d'étonnement je portai alors mes regards sur elle: « Non, m'écriai-je enfin, je ne me trompe pas. Grand Dieu! oui, c'est elle; jeune elle était déjà son portrait en miniature. Le voile qui était sur mes yeux vient de tomber: comment ai-je pu méconnaître un instant les traits d'Amélie? — Amélie! dit madame Durand profondément émue, c'était le nom de ma sœur aînée, j'étais encore un enfant lorsqu'elle mourut. — Vous étiez un enfant de cinq ans, repris-je, que je berçais souvent sur mes genoux. On appe-

lait cet enfant Lolotte. — C'est cela! s'écria M. Durand.» Sa femme, muette de surprise, était tombée dans une profonde rêverie. Je saisis sa main que je pressai sur mon cœur, et que je mouillai de mes larmes. « Pardonnez-moi, digne homme, dis-je alors au pasteur étonné; sans le plus triste événement de ma vie, je serais aujourd'hui le frère de Charlotte et le vôtre. — Soyez-le pourtant,» reprit-il en me serrant dans ses bras. Charlotte se réveilla alors comme d'un songe : «Je me souviens encore, dit-elle, d'un lieutenant Gilbert, qui était logé chez nous pendant la guerre de sept ans, et.... »

« C'est moi qui suis le lieutenant Gilbert; quelque pénible que dût être mon souvenir à votre père, je suis certain qu'il ne vous a pas laissé ignorer mon histoire. — Oh non, s'écrièrent-ils tous les deux en même temps; il nous l'a racontée plus d'une fois.» Charlotte sortit précipitamment, et revint quelques minutes après, tenant une lettre ouverte qu'elle me présenta. « Voici, dit-elle, la preuve que vous n'êtes pas un étranger pour nous.» Je reconnus mon écriture; car c'était la lettre d'adieu que j'écrivis au père de mon

Amélie, la nuit qui précéda mon départ de Cassel. Je n'ai pas besoin, mes bons amis, de vous dépeindre la fin de cette scène. Elle fut interrompue par l'arrivée des deux enfants de ce digne couple, qui donnaient les plus grandes espérances. C'était un garçon de treize ans, et une fille de neuf qui venaient assister au souper.

Eugénie. Mais, mon père Gilbert, monsieur et madame Durand savaient votre histoire, et nous l'ignorons encore.

Louise. Pour cette fois Eugénie a prévenu ma curiosité.

Adélaïde. Je pense qu'il n'y a personne parmi nous qui ne partage la curiosité de mes deux sœurs.

Théodore. Bien, ma chère Adélaïde; un trait de la vie d'un homme vertueux est, ainsi que Gilbert nous l'a dit une fois lui-même, un chapitre à ajouter à la révélation divine.

Gilbert. Vous saurez tout, mes enfants, quoique cette partie de l'histoire de ma vie n'appartienne tout au plus qu'aux suppléments apocriphes de la révélation. Permettez-moi seulement de remettre à demain une narra-

tion pour laquelle j'ai besoin de rassembler des forces.

DEUXIÈME SOIRÉE.

Le lendemain matin la société se réunit dans l'allée de marronniers qui entourait le verger de Théodore. Environ quatre semaines après que nous eûmes pris nos quartiers à Cassel, dit le vénérable vieillard, un hasard heureux me fit faire la connaissance de M. Gilbert ; j'avais un effet sur Francfort que je voulais réaliser. Je m'étais déjà adressé, mais sans succès, à plusieurs négociants ; je fus enfin chez lui. « Dans ce moment, me dit-il, je n'ai pas besoin de fonds à Francfort ; mais en considération de la conformité de nos noms, je prendrai votre lettre de change. » Ce procédé me toucha ; j'entrai en conversation avec lui, et j'appris que ses ancêtres étaient originaires du Dauphiné, et même mes parents éloignés.

Le lendemain, j'allai lui faire ma visite de remercîment ; il me présenta à sa famille. Son épouse était devant son métier à broder ; la petite Charlotte courait et sautait dans la

chambre, et ses deux sœurs travaillaient à côté de leur mère. Amélie, l'aînée, âgée alors de dix-huit ans, ressemblait à une rose dans tout son éclat; mais je vous ai déjà ébauché son portrait; ma main tremblante ne saurait l'achever. Jugez, mes enfants, quelle impression une pareille vue devait faire sur un jeune homme dont le cœur n'était jusqu'ici resté libre, que parce que, au milieu du tumulte des armes et de la dissipation des garnisons, il n'avait pas encore trouvé d'objet qui pût le remplir! . . .

On m'accorda la permission de réitérer mes visites dans cette estimable maison. Gilbert et sa digne épouse me distinguèrent bientôt parmi le grand nombre de mes camarades, dont le moindre défaut était la frivolité, et qui ont laissé, dans bien des familles en Allemagne, des monuments honteux de leur immoralité. Mon goût pour une vie simple et retirée, et mon amour pour les productions de l'esprit, me gagnèrent la confiance des parents, et m'ouvrirent bientôt le chemin du cœur de leur fille, qui réunissait aux plus heureuses dispositions les sentiments les plus profonds et le goût le plus pur pour tout ce qui

est bon et beau. Nous étions en automne; nous nous rassemblions chaque soir dans la chambre de la mère; et, pendant qu'elle s'occupait avec ses deux filles (la seconde n'était âgée que de douze ans), des ouvrages de son sexe, je leur faisais la lecture des anciens et nouveaux chefs-d'œuvre de notre littérature. Les joues d'Amélie se coloraient vivement à chaque trait de génie qu'elle entendait, et je retenais souvent mes remarques pour écouter les siennes, qui, comme un oracle de la simple nature, avaient toujours pour moi un mérite tout particulier, auquel l'amour vint bientôt ajouter un nouveau charme.

Au bout de quelques semaines, l'officier qui avait logé jusqu'ici chez Gilbert, alla en congé, et ma joie fut inexprimable quand toute la famille m'invita à venir occuper sa chambre. C'est ainsi que je passai une grande partie de l'hiver dans la délicieuse jouissance des plaisirs domestiques. Gilbert m'appelait son cher cousin, et son cœur généreux me destinait encore un plus beau titre. Il s'aperçut bientôt de ma tendresse pour Amélie, parce que je ne m'en cachais

pas; et les parents d'Amélie étaient trop les confidents de leur fille pour qu'elle dût leur dissimuler le penchant qu'elle ressentait pour moi.

Un soir cet excellent père me conduisit dans son cabinet. Il me fit asseoir près du feu et se plaça à côté de moi. « Gilbert, me dit-il alors, vous aimez ma fille, et Amélie répond à votre amour. Vous m'avez dit plus d'une fois que votre père ne vous avait laissé pour tout héritage que son épée; je puis réparer cette injustice du sort. Si vous pouvez vous décider à changer votre état contre le mien, et à rester dans ce pays, vous deviendrez mon fils. » A ces mots je sautai de ma chaise pour me jeter dans les bras de ce respectable mortel. « Réfléchissez, me dit-il en me serrant sur son cœur; je ne recevrai pas ce soir votre réponse; vous n'avez, au reste, nul motif pour rien précipiter, puisque ma proposition ne se réaliserait toujours pas avant la fin de la guerre. Si vous aviez des biens en France, ou d'autres raisons pour ne pas la quitter, je ne pourrais envisager votre connaissance comme un bonheur, ni pour moi ni pour Amélie, et je vous avoue franchement qu'il

m'en coûterait beaucoup de me séparer de ma fille pour la renvoyer dans un pays, qu'à la vérité nous aimons toujours, mais auquel nous préférons la liberté de nos consciences, qui a coûté de si grands sacrifices à nos pères. N'attribuez pas cette façon de penser à de la bigoterie; gardez votre croyance, vous pouvez l'exercer ici publiquement, et je vous mépriserais si vous pouviez la changer pour une belle femme, ou pour une riche dot. »

« J'espère, dis-je à mon nouveau père, que vous ne fixerez pas un terme trop éloigné pour recevoir ma réponse. Souvenez-vous qu'à mes yeux chaque heure deviendra une année. « Je vous donne trois jours, me répondit-il; êtes-vous content? Mais je veux votre parole d'honneur, qu'avant ce terme expiré, vous n'instruirez pas Amélie de notre conversation. » Cette contrainte me fut extrêmement pénible; il est plus difficile de cacher la joie que le chagrin. Amélie lut dans mes yeux celle qui me transportait; elle me demanda la cause de ma gaîté extraordinaire. « J'ai fait la nuit dernière, lui répondis-je, un rêve charmant; une figure vénérable m'apparut et me dit: dans trois jours tu trouveras

un trésor. » Elle se mit à sourire en me menaçant du doigt. « Ne riez pas, lui dis-je; cette figure me regardait trop amicalement pour avoir voulu me tromper. »

Les trois jours qui m'avaient paru si longs étaient enfin écoulés. Je répétai à mon bienfaiteur non seulement ma résolution, mais aussi l'expression de ma reconnaissance. Il me conduisit à son épouse et à sa fille, et..... Mais qu'ai-je besoin de peindre à l'amour heureux les transports de l'amour heureux! Dès ce moment Amélie fut ma fiancée; mais on convint, par des motifs aisés à deviner, de le tenir secret jusqu'après la paix. Cette contrainte même avait un certain charme qui nous aidait à supporter le délai fixé à notre bonheur. Je passais au sein de ma future famille toutes les heures qui n'étaient pas destinées au service; ces heures étaient partagées entre Amélie et son père, qui m'instruisait dans les affaires de son commerce, et qui louait souvent devant ma future et devant sa mère les progrès de son disciple. C'est ainsi que je passai l'hiver le plus heureux de ceux que j'aie passés pendant la première moitié de mon existence.

Aussitôt que la saison fut devenue un peu plus douce, notre régiment eut ordre de se préparer au départ. Nous avions prévu ce moment, et nous y étions préparés d'avance; cependant ce coup n'eût pas pu nous frapper plus douloureusement quand même il eût été inattendu. L'effort que nous faisions réciproquement pour nous cacher nos peines, en augmenta la vivacité, et Amélie ne put soulager son cœur que pendant la triste solitude des nuits qu'elle passait dans les larmes. Son père en eut l'ame brisée, et sa tendre sollicitude lui prépara une consolation dont ni elle ni moi ne nous serions jamais doutés. « Chère enfant, lui dit-il un soir, en séchant par ses baisers les larmes que ses paupières s'efforçaient en vain de retenir, j'ai voulu te rendre heureuse, et je vois que je m'y suis mal pris; mais je crois entrevoir un moyen qui pourra, peut-être, réparer ma faute. Qu'en penses-tu? si je te faisais unir secrètement ce soir à ton amant. » Je me précipitai dans les bras de ce bon père. Amélie rougit et cacha son visage dans le sein de sa mère. « Mes mesures sont prises, continua-t-il; l'aumônier du régiment suisse qui est ici en

garnison, et sur la discrétion duquel je puis compter, soupera ce soir avec nous; mon caissier et mon teneur de livres assisteront à la cérémonie en qualité de témoins. » J'eus autant de peine à me remettre de l'ivresse de ma joie, qu'il fallut de temps à Amélie pour se reconnaître au milieu du tourbillon des sensations nouvelles qui assiégeaient son ame. L'heure solennelle nous surprit tous les deux dans les plus doux épanchements de l'amour et de la reconnaissance; nos convives arrivèrent, et un joyeux silence régnait pendant tout le temps que dura ce repas de famille. Dès qu'on se fut levé, Gilbert conduisit sa fille dans la chambre de sa mère, qui les suivit avec moi, et le pasteur prononça d'une voix basse, mais imposante, la bénédiction sur nos mains réunies.

Ici Gilbert s'arrêta; il voulut en vain essayer de continuer, les paroles lui manquèrent. Louise remarqua le combat qui se livrait dans son cœur: «Vous êtes fatigué, mon cher père, lui dit-elle; suivez-nous; Adélaïde a reçu aujourd'hui un nouveau forté et une charmante sonate à quatre mains, que nous allons vous faire entendre.»

TROISIÈME SOIRÉE.

On s'assembla cette fois dans la chambre d'Adélaïde. La soirée était sombre ; il faisait une chaleur étouffante ; un orage grondait au loin sur le sommet voilé des Alpes, et disposait les esprits à une mélancolie inquiète. Nous vous avons imposé une rude tâche, dit Louise à son père adoptif ; mais vous avez pris si souvent part à nos larmes, laissez-nous aujourd'hui pleurer avec vous. Vous pleurerez, dit Gilbert ; car ce que j'ai encore à vous raconter n'est qu'une scène d'effroi et de désolation.

Pendant trois jours je fus heureux, et doublement heureux, car celle à qui je devais mon bonheur l'était autant que moi. Notre félicité présente bannit l'idée de notre prochaine séparation, qu'Amélie envisageait effectivement avec plus de résignation ; elle croyait me perdre moins.

Le quatrième jour notre colonel donna un bal d'adieux : il chargea ses officiers d'y inviter toutes les jeunes dames de leur connaissance, et surtout les filles de leurs hôtes.

Amélie et moi nous nous serions volontiers passés de cet amusement tumultueux ; mais c'eût été nous singulariser, et nous exposer tous les deux aux moqueries et aux sarcasmes. Il fallut donc nous résigner à ce sacrifice. Amélie était accompagnée de sa mère ; elle dansa peu, et presque toujours avec moi. Une figure comme la sienne ne pouvait cependant manquer d'attirer tous les regards. J'étais sorti pour lui chercher des rafraîchissements; un jeune fat, parent de notre colonel, saisit cet instant, et prit, à côté d'elle, ma place dont je m'étais cependant assuré en y laissant mon chapeau. Je fus retenu au buffet plus long-temps que je ne devais le croire. A mon retour dans la salle, je voyais mon Amélie qui se serrait contre sa mère; son visage était couvert de rougeur, ses yeux étaient baissés, tandis que ce libertin éhonté, et échauffé par la boisson, lui débitait les discours les plus indécents. Je jetai sur lui un regard sévère, pendant que je présentai à Amélie l'assiette avec le verre. Il avait dérangé mon chapeau. « Vous ignorez peut-être, monsieur le marquis, que c'est moi qui ai amené cette dame, et que j'ai des droits sur la place que

vous occupez. » Il me dit des choses offensantes ; mais Amélie, sans me laisser le temps de lui répondre, se leva précipitamment de sa chaise et saisit mon bras en disant : « Venez, je ne me trouve pas bien, nous allons retourner à la maison. » Au revoir, me dit le marquis à voix basse, sans cependant avoir été entendu d'elle.

J'accompagnai à la maison Amélie avec sa mère. « Ah ! Gilbert, me dit-elle, que ne donnerais-je pas pour n'avoir suivi que le desir de mon cœur, et ne pas être allée à ce détestable bal ! » J'eus beaucoup de peine à la calmer, et j'étais loin moi-même d'éprouver la tranquillité que je tâchais de lui inspirer. Vous connaissez, mes enfants, les lois barbares du soi-disant honneur. Je ne craignais leur suite que pour Amélie. Dans la précipitation avec laquelle nous avions quitté le bal, j'avais oublié de reprendre mon épée ; j'eus donc un prétexte plausible pour y retourner. Je promis à Amélie de revenir dans peu d'instants, et elle consentit à mon départ sans concevoir aucun soupçon. A peine fus-je entré dans la salle, que j'aperçus le marquis ; je fus à lui : « Me voici, lui dis-je ; vous ne

m'attendrez jamais en vain. C'est donc pour demain matin à sept heures, derrière le jardin du château, et chacun se fera accompagner d'un second. — C'est bon ; » et je retournai sur-le-champ à la maison. Amélie se précipita au-devant de moi, et me loua de mon exactitude. Sa frayeur s'était calmée, et elle reposait doucement dans le sein de la sécurité la plus parfaite, tandis que les images les plus terribles torturaient mon ame.

Elle dormait encore, lorsque tremblant je quittai ses côtés pour m'habiller en silence. J'avais déjà atteint la porte pour sortir, lorsqu'un pouvoir irrésistible me força de retourner près de son lit pour contempler encore une fois l'image de cet ange endormi : j'avais bien fait ; car je ne devais plus le revoir.

Louise. Ah, Dieu !

Gilbert. Je courus au rendez-vous. Votre père, ma Louise, fut mon second. Nous étions déjà amis alors, quoique sa jeunesse (il était moins âgé que moi de cinq ans) m'eût empêché de lui faire la confidence de mon amour. Nous mîmes l'épée à la main ; mon adversaire se précipitait sur moi ; mais je me contentai de parer ses coups. Je ne

voulais pas me rendre coupable d'un assassinat, et alors déjà j'eusse regardé comme tel la mort de mon ennemi. Nous nous battions depuis dix minutes avec un avantage égal, quoique le marquis fût meilleur tireur que moi. Il s'aperçut que je le ménageais, ce qui le rendit encore plus furieux; et au moment où je cherchais à le désarmer, il me porta dans le flanc gauche un coup qui me renversa.

Son second partit pour chercher une litière, tandis que le mien resta auprès de moi, et tâchait d'arrêter mon sang. Le baron, ignorant mon mariage, me fit porter à mon logement, sans prendre d'autre précaution que de précéder la litière de quelques pas. Dès qu'il fut arrivé à la maison, il demanda le propriétaire; on appela M. Gilbert. « J'amène ici mon camarade, qui est blessé, lui dit-il; veuillez me faire donner un fauteuil pour que nous puissions le porter dans sa chambre. » M. Gilbert était frappé comme de la foudre; il chercha lui-même son fauteuil du comptoir, et courut à l'appartement de sa femme pour la prévenir de cet accident. Il croyait qu'Amélie n'était pas encore levée. Le baron était venu me voir quelquefois, et

connaissait la chambre que j'occupais avant mon mariage. Elle était située à un étage au-dessus de celle d'Amélie, et il fallait passer devant pour y arriver. J'étais toujours dans une défaillance complète. Amélie entendit quelque bruit devant sa porte; elle l'ouvrit, et crut voir porter mon cadavre. Elle tomba à terre après avoir jeté un cri terrible. Sa mère, qui, appuyée sur son époux, suivait de près mes porteurs, ne put atteindre la porte, et elle perdit connaissance dans ses bras. Ce n'est que long-temps après que mon ami me raconta ces particularités.

L'on me coucha, et le chirurgien, qui avait visité ma blessure, la trouva dangereuse. Lorsque j'eus repris connaissance, j'aperçus mon beau-père assis au chevet de mon lit; je lui serrai la main, ou plutôt j'essayai de le faire. « Que fait Amélie? lui dis-je. — Le chirurgien l'a tranquillisée, me répondit-il; mais il lui a imposé la défense sévère de venir vous voir avant les sept jours révolus; mais je serai son interprète auprès de vous. — Et le mien auprès d'elle, repris-je; dites-lui que de sa conservation dépend la mienne. »

J'eus la nuit une fièvre violente, et je fus

plus de dix jours entre la vie et la mort. Enfin, mon tempérament robuste prit le dessus, et le premier mot que je pus dire lorsque j'eus repris mes esprits, fut de demander des nouvelles d'Amélie. « Le danger dans lequel vous étiez, me répondit ce bon père, l'avait si cruellement affectée, que le médecin, pour prévenir une maladie, l'a forcée d'aller avec sa mère habiter notre campagne. » Hélas ! au moment qu'il me disait cela, cet être noble et aimable était déjà dans la tombe. Elle fut attaquée d'une fièvre ardente le jour même où je m'étais battu; tous les secours furent inutiles; son imagination, entièrement troublée, ne s'occupait que de moi, et c'est encore en me nommant qu'elle mourut le septième jour de sa maladie. Ici Gilbert ne put retenir ses larmes, et toute la société pleura avec lui. Tous le prièrent de remettre à un autre jour la fin de sa narration.

Non, mes enfants, leur dit-il; il m'en coûterait bien davantage demain de renouer le fil de mon triste récit; encore quelques touches d'ombre, et mon tableau sera achevé.

Ma belle-mère mit tant de soins à surveiller mes alentours, que je fus trois semaines

avant de connaître la perte que j'avais faite. On ne put enfin me la cacher davantage, car je demandais sans cesse mon Amélie, en me plaignant de sa longue absence. Les larmes de Fanny, sa plus jeune sœur, que j'avais un jour attirée dans ma chambre, me dévoilèrent enfin ce terrible secret. Il serait impossible de peindre ma douleur et mon désespoir; je faillis en perdre la raison. Je ne sais eneore comment j'ai pu survivre à ce coup; mais vous me croirez à peine si je vous dis que, voyant que j'avais pu y résister, j'employai moi-même tout ce qui pouvait hâter mon rétablissement. Je me regardais comme l'assassin de mon amante, et je regardais la maison que j'avais remplie de deuil comme un enfer.

Lorsque le chirurgien m'eut permis de sortir, j'allai trouver mon beau-père et ma belle-mère, pour leur dire que je voulais essayer de faire une petite promenade. (Il faisait un temps superbe.) Gilbert s'offrit de m'accompagner. Le bras de mon domestique me suffit, lui répondis-je; veuillez pour cette fois me laisser à mes méditations solitaires. Je me fis conduire sur la tombe de mon Amélie,

et, après m'être précipité dessus, je l'inondai de mes larmes, dans l'espoir qu'elles pénétreraient au fond de sa tombe, et parviendraient jusque sur son cœur.

Une demi-heure après, je quittai ce saint asile, et me rendis à une auberge éloignée, d'où j'écrivis à mon second père la lettre d'adieu que Charlotte m'avait représentée lors de notre première entrevue. Je pris alors une chaise de poste, et je partis pour rejoindre mon régiment. Je chargeai le postillon de remettre ma lettre à son retour, et Gilbert y répondit dans les termes les plus tendres. Il joignit à sa réponse une lettre de change qu'il me força d'accepter, sous peine de perdre son amitié.

La guerre continuait toujours. Mon régiment se battit trois fois; j'allais constamment au-devant de la mort, et la mort semblait me fuir. A trois pas de moi un boulet de canon emporta l'auteur de tous mes maux, et j'étais condamné à vivre! A la paix je quittai le service pour embrasser l'état ecclésiastique. Mes nouveaux vœux ne m'interdisaient pas de célébrer dans le silence chaque anniversaire de la mort de mon Amélie; et si ma

religion me refusait l'espoir de la revoir, soyez sûrs, mes enfants, que je n'eusse pas préféré l'exil à la liberté de suivre son culte.

La société, émue jusqu'aux larmes, remercia le bon vieillard pour sa narration. « L'orage s'est dissipé, dit alors Théodore, allons prendre l'air au jardin. J'espère, mon cher père, que demain vous nous donnerez de nouveaux détails sur Charlotte et sur son époux ; nous ne les connaissons pas beaucoup encore, mais nous les connaissons assez pour désirer de nous lier avec eux. »

QUATRIÈME SOIRÉE.

Le lendemain l'on ne parla presque pendant toute la journée que de la malheureuse Amélie. Gilbert sortit tout de suite après le déjeuner, et alla consoler une pauvre veuve malade, et lui porter les secours que les trois sœurs lui avaient remis pour elle. Il y retourna dès l'issue du dîner, sans qu'on s'en aperçût, et ne revint que le soir. Sa figure était imposante, mais la sérénité se lisait dans ses traits. « La pauvre souffrante a triomphé,

dit-il ; ses dernières paroles furent des vœux et des bénédictions pour ses bienfaitrices, et sa prière à moi, de vous recommander sa fille, âgée de treize ans, qui est une bien bonne enfant. — Je la prendrai, s'écria Adélaïde ; j'essaierai, avec le secours de Louise, d'élever pour moi une seconde Babet. » Théodore et Louise la serrèrent en même temps dans leurs bras. Gilbert la prit amicalement par la main : « Vous aussi, ame généreuse, vous me récompensez de la résolution que j'ai prise de rentrer dans ma patrie, quelle que soit la peine que j'aie eue à me séparer de mes amis de N**. »

Adélaïde. Je sais, mon cher père, combien devait vous coûter cette séparation, car votre première entrevue avait déjà formé entre vous un lien si durable !

Théodore. Dis plutôt, ma chère amie, qu'elle n'a fait que renouveler un lien déjà formé depuis trente années.

Gilbert. C'est ainsi que nous l'envisageâmes ; et dès la première soirée nous nous séparâmes comme d'anciens amis. Dès ce moment je passai chez cet excellent couple toutes les heures dont je pouvais disposer, et je

le quittai rarement sans avoir découvert en lui une nouvelle vertu, un nouveau mérite. Durand me fit faire la connaissance de quelques savants, et surtout d'un de ses collègues, qu'il me présenta à juste titre comme un Fénélon allemand. Nous nous entretenions souvent de l'effroyable tragédie que nous offrait notre patrie; mais encore plus volontiers sur les sujets les plus importants de la littérature et de la religion.

Olivier. De la religion? Autrefois vous n'aimiez pas la controverse.

Gilbert. Il n'était pas question entre nous de controverse; au lieu de toucher les points sur lesquels nous différions, nous recherchions ceux sur lesquels nous étions d'accord, et nous en trouvions en si grand nombre, que nous n'avions ni le temps ni l'envie de penser aux autres. Ce n'étaient que de petites dissonnances, qui se perdaient dans une harmonie prépondérante.

Olivier. Si tous les chrétiens et tous les docteurs pensaient ainsi, il n'y aurait ni schismes ni anathèmes. Le feu sacré de la charité fraternelle ne serait pas éteint sur nos autels, et les bûchers de l'inquisition ne consume-

raient tout au plus que les écrits des blasphémateurs.

Gilbert. Ces derniers ne sont pas à craindre dans un pays où la religion est employée comme un moyen de propager la saine morale, c'est-à-dire la félicité publique. C'était là le but du sage prince qui m'accueillit, et qui m'avait déjà accordé un asile pour mon fils adoptif, lorsque je reçus l'heureuse nouvelle de son rappel.

Je communiquai à mon frère et à ma sœur toutes les lettres de Théodore, et leur fis même lire celle que lui écrivit le noble Verdmont, après sa visite à Saint-Julien, et dont il m'avait envoyé une copie. Mes nouveaux amis connaissent Théodore, Louise et Verdmont, aussi bien que s'ils avaient vécu parmi eux pendant des années, et depuis mon retour ils ont aussi fait la connaissance d'Adélaïde et d'Eugénie. Le sage Durand, auquel les devoirs de l'amitié ne sont pas moins sacrés que ceux de pasteur, fut le premier à lui conseiller de retourner auprès de vous. Il m'accompagna avec Charlotte jusqu'au premier relai. Nous pleurâmes longtemps dans les bras l'un de l'autre. Charlotte dit enfin, après avoir fait tous ses efforts pour

se remettre : « Je m'afflige comme si nous devions nous quitter pour jamais. Recevez, mon frère, cette marque de souvenir; elle ne doit pas vous rappeler notre séparation, mais bien l'espoir de nous revoir. » « Voici ce souvenir, » dit Gilbert en nous présentant une tabatière noire. Dans l'intérieur du couvercle était une peinture représentant une urne entourée de saules pleureurs. Ce petit tableau s'ouvrait au moyen d'un ressort presque imperceptible, et offrait alors le portrait d'Amélie, habillée de blanc, et couronnée de roses blanches.

« L'idée de me faire cette douce et inappréciable surprise, dit Gilbert en continuant, appartenait entièrement à la sensible Charlotte. Elle savait que sa sœur, établie à Cassel, possédait le portrait d'Amélie, que son père avait fait faire secrétement peu de temps avant notre mariage; il devait orner une tabatière d'or qui m'était destinée en présent. Après la mort d'Amélie, il craignit que ce don n'alimentât trop ma douleur, et le portrait resta dans la famille. Charlotte s'en étant souvenue pria sa sœur d'en faire faire une copie par un peintre habile. Regardez-le,

mes enfants, la ressemblance en est frappante. » Alors il fit passer le portrait de main en main. Aucun des membres de la société ne le remit à l'autre sans y avoir imprimé un baiser respectueux. Gilbert aussi y imprima un baiser lorsqu'il lui revint, et dit alors : « Que j'éprouve de plaisir, de transports, dans l'espoir d'un séjour à venir, où Louise, Adélaïde et Eugénie seront les sœurs d'Amélie! » Nous nourrissons aussi cet espoir, s'écrièrent-elles toutes, en sanglotant, et en pressant avec une déférence filiale la main du bon vieillard, qui leur sourit d'un air serein.

Après que tous eurent gardé pendant longtemps un silence religieux, Théodore chercha à ramener la conversation sur un autre sujet. « Ne pourriez-vous pas me dire, mon cher père, ce qu'est devenu le chevalier de Belmar, que nous avons tous les deux connu en Suisse, et que par votre première lettre vous m'avez dit avoir rencontré dans une ville impériale, où, sous un nom emprunté, il tâchait de gagner sa vie en donnant des leçons de langue française?

Gilbert. Il ne fallait rien moins que les

fêtes consacrées à l'amitié, auxquelles depuis mon retour vous m'avez journellement fait prendre part, pour me faire oublier quelques instants un homme estimable, dont je porterai éternellement l'image dans mon cœur. Je suis bien aise que vous m'en parliez; il m'a chargé de ses amitiés pour vous.

Théodore. Vous l'avez donc revu depuis? comment se trouve-t-il?

Gilbert. Très bien. A mon retour d'Allemagne, je l'ai rencontré par hasard à Constance. Il était si enchanté de me revoir, qu'il m'a fait de continuelles instances pour que je consentisse à l'accompagner à sa maison de campagne, où j'ai passé la première journée agréable depuis mon départ de N**.

Théodore. A sa maison de campagne? Comment un maître de langue peut-il avoir une campagne?

Louise. O racontez-nous cela, bon père.

Gilbert. Comme nous devons demain nous réunir chez vous pour fêter la moisson, je vous raconterai au dessert l'intéressante histoire de Belmar.

CINQUIÈME SOIRÉE.

Quel que fût le plaisir que l'on goûtait à la fête que donna Louise, quelle que fût la variété de la conversation qui assaisonnait le repas, la société n'oublia pas la promesse que Gilbert lui avait faite la veille. Le dessert, qui consistait uniquement en fruits du jardin de Louise, servis dans d'élégantes corbeilles d'osier, était à peine sur la table; le bocal réservé aux festins, et rempli du délicieux Saint-Péray doré, avait à peine achevé sa première ronde, que l'on somma le bon vieillard de raconter l'histoire du chevalier de Belmar. « Il est nécessaire d'observer avant tout, dit Théodore, que Belmar est aussi bon soldat qu'il est homme aimable. Il servait sous les ordres de son ami La Fayette, et quitta l'armée en même temps que lui. Partisan de la première constitution, il ne pouvait, pas plus que son général, se résoudre à porter les armes contre sa patrie; et il résolut comme moi d'attendre en Suisse ce que le sort lui réservait; mais le manque d'argent le força de quitter Lucerne plus tôt que moi. »

Gilbert. Pendant quelques mois il put se procurer le nécessaire dans son état de maître de langue. Mais peu à peu cette ressource lui manqua par l'apparition d'un concurrent qui, sachant mieux s'exprimer en allemand, et surtout s'humilier davantage, lui enleva la plupart de ses écoliers.

Belmar est né dans les environs de Lyon, et il y avait beaucoup de connaissances. Lorsqu'il apprit que les plus notables habitants de cette ville, pour fuir la rage de leurs tyrans, s'étaient réfugiés à Constance, il s'y rendit dans l'espoir d'y rencontrer des amis, ou de s'en faire de nouveaux, puisque leurs principes étaient à peu près les mêmes que les siens. Son espoir ne fut pas déçu : un négociant très considéré, avec lequel il avait formé une liaison très intime, lui offrit l'hospitalité d'une manière si noble, qu'il n'hésita pas un instant à l'accepter. Il resta chez cet ami jusqu'après la révolution du 9 thermidor, qui rouvrit à la plupart des émigrés lyonnais les portes de leur patrie. Le négociant retourna également dans ses foyers, et laissa au chevalier une recommandation pour un de ses correspondants à Neufchâtel, qui, sous

sa caution, devait le recevoir dans sa maison.

Belmar quitta Constance peu de jours après le départ de son hôte. Il était habitué depuis long-temps à voyager à pied, et il s'arrêta dans la première auberge d'un village où il voulait passer la nuit. A peine était-il endormi, qu'il fut réveillé en sursaut par un bruit épouvantable. Le feu avait pris dans une auberge située à l'autre extrémité du village. Il s'habilla à la hâte, et se trouva, en peu d'instants, sur le lieu de l'incendie. La nuit était très sombre, mais le feu y répandit bientôt une affreuse clarté. Il avait éclaté dans la cuisine, mais l'étage supérieur était déja atteint. Une foule de monde entourait la maison, et personne n'osait y pénétrer pour sauver une femme qui, d'une croisée, criait au secours avec les accents du désespoir. « Il n'y a pas moyen de la sauver, dirent tous les spectateurs; qui oserait se hasarder sur un escalier embrasé? il faut attendre qu'on apporte des échelles. » — Belmar indigné perça avec violence cette foule pusillanime, et s'élança, avec la rapidité d'un trait, sur les marches embrasées, dans une chambre dont la porte était ouverte. Une jeune personne se

précipita au-devant de lui : « Hâtez-vous, lui dit Belmar, en la saisissant par le bras, il n'y a pas un moment à perdre. » — Sauvez, ah ! sauvez mon père malade, ou laissez-moi mourir avec lui, dit en se dégageant la jeune personne, d'un ton qui exprimait également le plus cruel effroi et la plus grande tendresse. Elle l'attira en même temps près du lit du malade, qui s'était caché le visage dans ses coussins, pour ne pas être témoin du trépas de sa fille. Belmar s'empara d'un portefeuille qu'il vit sur une table près du lit du malade, chargea celui-ci sur ses épaules, et s'approcha en toute hâte de l'escalier. — Passez devant, dit-il à la jeune personne. — Non, monsieur, lui répondit-elle ; je vous suivrai quand mon père sera sauvé. » Belmar lui jeta un regard d'adoration et descendit précipitamment l'escalier avec le père, et le remit au curé du village qui, sur ses cris réitérés, avait eu seul le courage de faire quelques pas dans l'intérieur de la maison. Alors il se retourna vers la fille qu'il croyait l'avoir suivi ; mais la flamme l'avait forcée de rétrograder, et au même instant l'escalier s'écroula. — Allez vers la croisée, lui cria Belmar, car

il ne vous reste plus d'autre issue. Il courut aussitôt dans la rue, fit poser l'échelle qu'on venait d'apporter, reçut la fille tremblante dans ses bras, et descendit heureusement avec elle. Il voulut la poser à terre, mais elle avait entièrement perdu connaissance.

Il la porta donc au presbytère qui n'était pas éloigné, et où le bon curé venait d'arriver avec son père. Il la plaça à ses côtés sur un lit, et alla chercher un verre d'eau, dont il lui arrosa le front et les tempes. Au bout de quelques minutes elle ouvrit les yeux : « Où est mon père ? » furent les premières paroles qu'elle dit d'une voix tremblante. Il est là à côté de vous, lui répondit Belmar en posant la main du vieillard dans la sienne. Henriette se jeta à son cou, et baisa son front couvert d'une sueur froide. Alors elle se tourna vers son sauveur et lui dit : « Ah ! monsieur, je vous dois plus, je vous dois infiniment plus que la vie. » Belmar resta auprès d'eux, tandis que le curé était retourné au lieu de l'incendie pour en diriger les travaux. Au bout d'une demi-heure le reste de la maison fut sauvé. Le vieillard voulait essayer de parler, mais il ne put que mouvoir ses lèvres, sans avoir

la force d'articuler une parole. Il tendit la main au chevalier avec un regard douloureux et tendre en même temps. — Dois-je appeler un médecin ? dit Belmar à Henriette ; dites-moi où j'en trouverai un. — Ah ! monsieur, reprit-elle, nous ne sommes arrivés que d'hier ; mon père a été surpris par un accès de goutte, ce qui nous avait obligé de nous arrêter ici. J'ai envoyé de suite notre domestique avec la voiture à Constance pour chercher un médecin, qui sera probablement ici demain avant midi.

Régnier était un riche fabricant de soie de Lyon. A la sollicitation de ses deux fils, il s'était sauvé de cette ville avec sa fille deux jours avant le commencement du siége. Les fils n'avaient point voulu fuir : le cadet avait été tué dans une sortie, et l'aîné périt par la mitraille qu'un tribunal de sang employait pour immoler par centaines les prisonniers après la reddition de la ville. Ce père désolé, qui avait converti la plus grande partie de sa fortune en lettres de change sur l'étranger, ne pouvait se résoudre à retourner dans une ville où fumait encore le sang de ses fils et de ses amis. Il avait choisi pour retraite les bords

charmants du lac de Constance, et il était sur le point d'acquitter le prix d'une belle terre qu'il venait d'acheter. Il allait à cet effet se rendre à Zurich pour y réaliser ses effets, renfermés dans le portefeuille que Belmar avait mis dans sa poche, et qu'il avait tout-à-fait oublié pendant qu'il remplissait son bel acte d'humanité.

Régnier resta encore pendant quelque temps immobile sur son lit, et dans un accablement profond; mais tout à coup il fut saisi d'un frémissement douloureux, et s'écria d'une voix presque éteinte : « Ah, mon Dieu! » Henriette accourut vers lui : — Que demandez-vous, mon père? — Ah, chère enfant! as-tu mon portefeuille? — Henriette pâlit, car elle n'avait pas remarqué que Belmar l'avait serré dans sa poche. — Oh, pardonnez-moi, monsieur! dit celui-ci en le lui présentant, je l'avais entièrement oublié; le voici. — Noble mortel, lui répondit Régnier d'une voix entrecoupée, il faut donc aussi que je vous doive ma fortune! je vous remercie, et vous rends grâce plus encore pour mon enfant que pour moi. Vous avez pu vous convaincre par vous-même que c'est le meilleur de tous les enfants.

Henriette gardait le silence, mais Belmar lut dans ses yeux plus qu'elle n'eût pu lui dire dans ce moment.

Le curé, de retour chez lui, offrit une chambre au malade, qui l'accepta, et le chevalier l'aida à coucher son hôte. Henriette devait occuper une chambre attenante à celle de son père, mais elle ne voulait pas le quitter, et Belmar satisfit à son desir en portant un canapé dans la chambre du malade, sur lequel elle pouvait se préparer un lit à côté de celui de son père.

Il était minuit. « Vous avez tous les deux besoin de repos, dit le chevalier. Permettez-moi de venir demain, avant mon départ, m'informer de l'état de votre santé. » Il les quitta alors, sans attendre leur réponse, et s'empressa de retourner à son auberge.

Ici Gilbert s'interrompit en disant : « J'aurais dû commencer mon récit avant le repas ; si je voulais l'achever encore aujourd'hui, je ne finirais pas avant minuit. — Non, dit Louise, si vous voulez réserver le reste pour demain, nous vous devrons une agréable soirée de plus.

SIXIÈME SOIRÉE.

Cette soirée avait été précédée d'un beau jour. Olivier et Louise trouvèrent leurs amis au jardin du château et sur les bords qu'ombrageait une double allée de peupliers. Ils s'étaient amusés à pêcher, et n'attendaient que l'arrivée de l'heureux couple pour inviter le père Gilbert à reprendre le fil de sa narration.

Louise. Je pense que ni Belmar ni Henriette n'ont pu passer tranquillement une nuit aussi orageuse. Quant à moi, il m'eût été insupportable de voir disparaître mon sauveur aussi rapidement ; et en supposant même que Henriette ne fut pourvue que médiocrement de charmes extérieurs, son dévouement filial si héroïque devait nécessairement enchaîner un homme tel que Belmar.

Gilbert. Henriette est une blonde très aimable, qui n'avait alors pas plus de seize ans. Elle fit d'abord une impression d'autant plus profonde sur le cœur du chevalier, qu'il avait commencé par connaître son ame. Il avait autant de peine à la quitter, qu'elle en res-

sentait elle-même à perdre de vue un homme dont il ne lui restait plus qu'à connaître le nom, et dont le costume simple relevait plutôt la noblesse de sa figure, qu'il ne la cachait. Elle s'entretenait de lui avec son père, que quelques heures de sommeil avaient fortifié au-delà de tout espoir, lorsque le curé vint leur annoncer sa visite. Les protestations réitérées de reconnaissance du père et de la fille le remplirent d'un trouble qui, à leurs yeux, attachait encore plus de prix à son action. « Oh, s'écria Régnier, faites-moi connaître le nom de mon bienfaiteur! — Ce nom, répondit Belmar, avait autrefois quelque éclat; c'est pour cette raison que je l'ai échangé contre celui de Gérard. — Vous êtes un de mes compatriotes émigrés, reprit Régnier; je l'avais déja deviné hier. Le malheur nous a rendus parents, monsieur, et des parents ne se cachent point leurs noms. Je suis le négociant Régnier de Lyon, le plus malheureux, et en même temps le plus heureux des pères. — Du temps de ma prospérité, reprit Belmar, on m'appela le chevalier de Belmar. » Régnier connaissait cette famille, et se souvint bientôt d'avoir connu aussi le chevalier, dont, avant

la guerre, le régiment avait été cantonné dans la ville et aux environs de Lyon.

Henriette rougit à cette découverte; il lui semblait que l'étranger dont elle avait été séparée jusqu'ici par un léger obstacle, venait subitement se rapprocher d'elle. « Je desirerais, dit Régnier, que vous fussiez dans l'intention de suivre la même route que moi, et que votre voyage pût souffrir un petit retard, car je pourrais alors vous offrir une place dans ma voiture. — Mon voyage est dirigé vers Neufchâtel, où je suis recommandé.— Recommandé! reprit Régnier; la plus forte recommandation que vous puissiez avoir est auprès de moi, et personne au monde ne pourrait me disputer la préférence. Je ne vous laisserai point partir, monsieur; puissé-je mériter votre confiance au même degré que vous possédez déjà mon estime, fondée sur la plus sincère reconnaissance! » Belmar resta, et au bout de quelques jours il accompagna le négociant et sa fille à Zurich.

Pendant la route, Henriette fit tomber la conversation sur son histoire, afin de l'engager à la raconter. Régnier lui en avait déjà souvent offert l'occasion, mais il l'avait tou-

jours éludée. Il ne put cependant résister à l'invitation de son aimable fille. Il la vit sourire pour la première fois, en l'entendant faire mention, d'un ton plaisant, de la fâcheuse catastrophe qui le précipita tout à coup de sa chaire de maître de langue. « Chargez-vous de cet emploi auprès de ma fille, lui dit le père ; elle se lamente tous les jours de ne pas savoir l'allemand, tandis que personne, excepté le curé, dans le village où nous allons nous fixer ne parle notre langue. » Belmar sentit et apprécia la délicatesse avec laquelle Régnier voulait lui assurer un asile. Il ne lui répondit que par un serrement de main. Henriette rougit ; mais on pouvait lire sur son front la ratification du plan de son père. « Il s'agit de savoir si vous serez à votre tour content de votre écolière, dit-elle ; et le regard dont elle accompagna ses paroles dissipa comme un éclair le sombre nuage qui avait caché jusqu'ici son avenir. Semblable au nautonier fatigué, il voyait maintenant dans le lointain le cap d'espérance, sans cependant être certain si son fragile esquif pourrait jamais y atteindre.

Belmar aida son nouvel ami à terminer ses

affaires à Zurich, et l'accompagna ensuite à sa superbe terre. Il réunit là à ses fonctions d'instituteur celles d'économe, qui, à la vérité, ne lui étaient pas aussi familières que les premières; mais la reconnaissance lui inspira aussi promptement les talents du fermier que l'amour l'avait rendu, sinon le plus savant, du moins le plus heureux des maîtres de langue; car en moins de six mois Henriette était en état de se faire comprendre de ses gens. Il lui fallut moins de temps encore pour s'entendre avec son amant, quoique le respect de Belmar pour les devoirs de l'hospitalité lui eût interdit toute espèce de déclaration d'amour. Il veillait attentivement sur lui; mais le cœur, s'il est compris une fois, n'a pas besoin d'organes pour exprimer ses sentiments; et Henriette n'eût pu rester insensible à son mérite, si, dès le premier moment de leur rencontre, il ne se fût déjà rendu possesseur de tous ses sentiments de reconnaissance, qui, pour un cœur noble et libre, est le chemin le plus direct de l'amour.

L'hiver suivant, Régnier eut un nouvel accès de goutte, et fut obligé de garder le lit. Henriette avait fait tant de progrès dans l'é-

tude de la langue allemande, qu'elle pouvait facilement traduire les idylles de Gessner. Ne voulant point quitter son père, elle proposa à Belmar de prendre sa leçon auprès de son lit. Elle en était restée la veille à la onzième idylle du premier volume, où la jeune Cloé confie son amour aux nymphes du bocage. Henriette traduisit ses plaintes touchantes avec fidélité et sentiment. Son père tenait entre ses mains la traduction française, et en comparait le texte avec les expressions de sa fille. Quand elle en vint au passage : *Ah ! j'aime le plus beau des bergers, et il ne sait pas que je l'aime*, elle balbutia, et sa voix s'éteignit. « Eh ! lui dit alors son père en souriant, s'il ne le sait pas, il faut que tu le lui dises. » Henriette, à ces paroles, laissa tomber le livre, et cacha sa tête dans les coussins du lit. Belmar resta pétrifié ; il avait l'air d'une statue ; mais cette statue offrait l'image du plus joyeux étonnement. « Mon ami, lui dit Régnier, vous aimez ma fille ; et je vous dirai, si vous ne l'avez pas dejà deviné, qu'elle vous paye de retour. Il était beau, il était grand de votre part, de ne pas nous avoir instruit de vos sentiments, et

cependant l'amitié en murmurait depuis longtemps; je crois qu'il eût été encore plus beau que vous n'eussiez pas eu de secret pour votre ami. Soyez mon fils, remplacez auprès de moi un de ceux que la rage des tyrans m'a ravi. Embrassez-vous, mes enfants, vous êtes dignes l'un de l'autre. » Belmar se jeta dans les bras du vieillard, et mouilla son visage de ses larmes. Les lèvres de Henriette étaient collées sur la main de son père. Régnier réitéra son doux commandement, et le baiser le plus pur, le plus doux, scella l'union de leurs cœurs. Ce bon père n'attendit que le moment de son rétablissement pour la faire consacrer par un ministre de la religion; et lorsque j'allai visiter cet heureux couple, il jouissait depuis six moix d'une félicité que je n'entreprendrai pas de vous peindre, mes enfants, parce que votre propre expérience vous apprend qu'elle ne saurait se décrire.

« Nous le savons bien, s'écrièrent-ils tous, le visage rayonnant de bonheur; et Louise profondément émue dit au père Gilbert, après avoir serré sa main entre les siennes et l'avoir pressée contre son sein : Oh, que la certitude de n'être pas seul heureux remplit de félicité

un cœur sensible! qu'il bat délicieusement à l'idée qu'il existe çà et là quelque coin où l'humanité peut se réconcilier avec l'humanité, et cueillir la fleur du bonheur sur les ruines et la destruction! »

MARIANNE,

HISTOIRE DE COUVENT.

AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE de Marianne est véritable dans toutes ses parties; l'ami de cette infortunée, auquel nous la devons, s'en porte garant sur son honneur. Des témoins oculaires encore existants, des lettres authentiques pourraient, au besoin, l'appuyer. Comme un enfant de l'imagination, cette histoire n'offrirait que peu d'intérêt; mais comme réalité, elle doit plaire à toute ame sensible. Afin de pouvoir tout dire, on a supprimé les noms des différents lieux de la scène, et ceux des personnes, excepté l'héroïne : on ne les a pas même désignés par leurs véritables lettres initiales. L'auteur s'y est vu contraint par des considérations qui lui sont personnelles, et qui ont en même temps rapport à la situation présente de

l'intéressante Marianne. Il ne publierait même jamais les événements qui touchent cette infortunée, s'il était permis de penser qu'un exemplaire de cette relation pût parvenir jusqu'à elle.

Et vous qui connaissez Marianne, ou qui avez compati à son sort, ne brisez point, en lisant son histoire, le sceau inviolable du secret sous lequel les véritables noms demeurent cachés !!!

LETTRE PREMIÈRE.

Je puis enfin, ma chère amie, tenir la promesse que je vous ai faite, il y a si longtemps, de vous envoyer l'histoire de mon infortunée Marianne, à l'égard de laquelle mon récit verbal avait arraché déjà tant de larmes à votre cœur compatissant. Vous n'avez rien perdu à ce retard; la mort de plusieurs personnages principaux de ce drame effroyable me permet aujourd'hui de vous faire connaître cette pauvre martyre, sans l'exposer à de nouvelles persécutions.

Je ne vous dirai rien de sa naissance ni de ses parents que je ne puisse garantir. J'ai re-

cueilli quelques fragments qui sont, ou trop contradictoires, ou trop peu authentiques pour en charger mon récit. Marianne est le fruit d'une union à laquelle l'amour avait seul présidé. Sa mère était fille d'un comte allemand, issu d'une famille étrangère; dont les ancêtres se mêlent, par un chef commun, à ceux d'une maison aujourd'hui régnante. Celui qui avait donné le jour à Marianne était un Français au service d'une cour où le père de la jeune comtesse occupait une des charges les plus éminentes. Je ne pourrais vous en dire davantage sur le père. On m'avait d'abord assuré que, peu avant ou après la naissance de Marianne, il était mort, victime de la vengeance du comte; des avis postérieurs me firent connaître qu'il avait péri, plusieurs années après, de mort naturelle. Je n'ai jamais connu ni lui, ni la mère, ni les illustres parents de Marianne, et je n'ai jamais correspondu avec eux; car, quoique j'aie été pendant quelque temps en relation avec la vieille comtesse, elle n'a cependant jamais répondu directement à mes lettres; mais par une personne tierce à laquelle je devais les lui adresser. Cette grand'mère était, au reste,

la seule personne de toute la famille qui s'intéressât véritablement à cette pauvre fille. Pendant qu'elle me resta confiée, elle dut lui écrire plusieurs fois ; mais seulement à titre de protectrice qui accordait ses bienfaits à une orpheline abandonnée. La mère de Marianne n'avait qu'un seul frère, dont la jeunesse orageuse causait bien des chagrins à son père. Militaire à l'étranger, il obtint enfin un régiment au service de son souverain. Si je ne me trompe, il est mort depuis à peu près deux ans.

La fureur du comte contre sa fille n'eut d'abord point de bornes. Il l'exila, loin de lui, dans une de ses terres, et son enfant fut remis à une nourrice, qui demeurait dans un canton isolé, voisin de la résidence. Soit que la mère de Marianne envisageât l'innocent témoin de sa faiblesse comme l'auteur de son bannissement, ou que son caractère léger, son tempérament volupteux, eussent détruit en elle toute affection maternelle, il est constant qu'elle ne se souciait que fort peu de son enfant, dont la vieille comtesse payait l'entretien, et qu'elle pourvoyait de tout le nécessaire.

Marianne ne sut rien me dire ni de sa mère, ni de sa grand'mère. Elle ne les avait jamais connues. Jamais elle n'avait prononcé le doux nom de mère : et comment l'aurait-elle pu, elle qui, dès sa naissance, avait été marquée du sceau de l'abandon et de l'obscurité ?

Mais cette obscurité eût peut-être fait son bonheur, si on ne l'en eût pas retirée. Si une pauvre paysanne avait été sa mère, Marianne l'eût aimée comme on aime une mère, suivant la remarque du prince dans la pièce du *Page*, lorsqu'il dit : *Comme cela s'aime, parce que cela est pauvre ;* on ravit, au contraire, à la famille naturelle d'une comtesse les droits de sa naissance et de la nature.

LETTRE II.

A l'âge de quatre ans, Marianne fut mise dans un couvent, situé sur les frontières de la France. On stipula une certaine somme annuelle qui devait lui assurer la nourriture, l'habillement et l'instruction. A la fin de chaque quartier, un négociant paraissait au parloir : on lui représentait l'enfant derrière la

grille ; il payait le terme échu sans s'inquiéter de la jeune créature dont l'origine lui était totalement inconnue. Marianne vécut douze années dans ce couvent, et ne se souvenait d'avoir quitté sa prison que quelques heures et deux fois seulement. La première dans sa plus tendre enfance, et elle ne pouvait plus se rappeler à quelle occasion ; la seconde était pour accompagner en ville une de ses jeunes compagnes qui allait visiter ses parents. Elle avait alors huit à neuf ans. Plus tard, il eût été contraire au plan des religieuses de la délivrer de ses chaînes, ne fût-ce que pour un seul jour. La prieure comptait gagner sa pensionnaire pour son couvent, et tout fut mis en œuvre pour l'élever dans une ignorance parfaite, et pour lui faire envisager sa captivité comme le plus haut degré de félicité à laquelle une femme puisse atteindre. A peine lui enseigna-t-on à lire et à écrire ; en revanche elle apprit dans toute leur perfection les pantomimes du culte, et les prières latines dont retentissaient jour et nuit les voûtes du chœur. On l'incorpora à toutes les congrégations possibles, et on l'astreignit à l'observance rigoureuse de leurs règles. On ne lui

épargna ni les pénitences, ni les châtiments, et même à l'âge de seize ans, elle passait aux verges pour chaque faute qui paraissait un peu grave aux religieuses. Lorsqu'elle prit le voile, cérémonie à laquelle avaient assisté plusieurs étrangers, et qui fut suivie d'un repas, on lui avait échangé sa mantille de soie noire; pour cette méprise elle fut condamnée à entendre, pendant huit jours, la messe à genoux sur les marches du chœur pendant un hiver très rigoureux.

La punition qu'on lui infligeait le plus ordinairement, était le jeûne, qui doit avoir le plus contribué au délabrement de sa santé.

Les religieuses ne s'entendaient pas seulement à punir, elles savaient encore mettre à contribution. Dans sa pieuse simplicité, Marianne me raconta qu'elle possédait, en entrant au couvent, une petite robe de drap d'argent, et que sur l'invitation de la prieure il lui avait fallu en faire don à l'image de la Vierge, qu'on en parait de temps à autre. Ne soyez pas surprise, mon amie, de voir figurer une robe d'une étoffe d'argent dans la garderobe d'un enfant abandonné; car, pendant son séjour dans notre ville, Marianne reçut un jour de

sa grand'mère, et à mon adresse, entre autres effets une vieille robe de cour, brodée en bouquets d'or et d'argent. Ceci prouve seulement que, par économie, on faisait quelquefois partager à la petite fille ses droits avec la femme de chambre. Mais rien n'égala sur ce point l'économie des religieuses. A l'âge de sept à huit ans elles lui firent faire un jupon de dessous pour l'hiver, et à mesure qu'elle grandissait, on y ajoutait une bande de la largeur de la main et d'une étoffe différente. Lorsque Marianne quitta le couvent, cette robe présentait quatre bandes ainsi bariolées, dont chacune annonçait une demi-olympiade, ou une olympiade entière de son existence.

Au surplus, sa prison avait aussi son côté agréable. Plusieurs de ses compagnes lui témoignaient beaucoup d'amitié, et particulièrement une jeune comtesse de T**, qui partageait souvent avec elle les friandises que sa bourse, toujours bien garnie, la mettait à même de se procurer. Ce n'était jamais que les larmes aux yeux qu'elle parlait de cette amie, ainsi que d'une religieuse qu'elle nommait sœur Rosalie, qui lui avait épargné bien des punitions. La comtesse étant plus âgée

que Marianne, quitta le cloître avant elle. Tout son amour alors se porta sur Rosalie. J'ai pu reconnaître par les lettres qu'elle en reçut dans la suite, que c'était un être bon et sensible, mais qui tenait de toute son ame aux devoirs puérils de la vie religieuse. Elle ne connaissait absolument que la religion du rosaire ; elle envoya un jour à sa jeune amie plusieurs reliques, qu'elle lui recommandait soigneusement de pendre au chevet de son lit, probablement parce qu'elle savait que ce lit se trouvait alors placé sous le toit d'un hérétique.

LETTRE III.

Jusqu'ici je ne vous ai raconté, ma chère amie, que des choses qui se sont passées avant l'époque où je connus Marianne. Nous arrivons au temps de notre réunion et des événements dont j'ai été moi-même le témoin.

Au printemps de l'année 1765, je fus chargé par un proche parent qui occupait une charge publique à la cour de... de chercher une pension dans la maison d'honnêtes bourgeois catholiques de notre ville, pour une jeune demoiselle qui avait jusque-là de-

meuré dans un couvent. J'en fis la proposition à plusieurs mères de famille fort estimables; mais elles refusèrent toutes, dès qu'elles apprirent que la jeune personne sortait d'un couvent. « Nous savons par expérience, dirent-elles, combien il est difficile de veiller sur de pareilles filles qui, pour la plupart, sont pleines de ruses et de finesses; et comme nous avons nous-mêmes des filles, nous ne voulons pas les exposer au danger des mauvais exemples. » La somme de deux cents florins que l'on avait fixée pour la pension n'était pas, d'ailleurs, assez considérable pour tenter la cupidité. Je réussis enfin à placer ma protégée chez de braves gens. Le père faisait le commerce du tabac, et sa femme, mère d'une nombreuse famille, travaillait en modes. Elle avait beaucoup de savoir-vivre, un caractère doux et aimant, et des mœurs irréprochables. Cette estimable femme me dit: « Je veux l'essayer pour quelques mois. La jeune personne n'a probablement pas de mère, mes enfants peuvent devenir orphelins à leur tour, et dans ce cas mon mari serait aussi bien aise de leur trouver une mère nourricière. » J'instruisis mon parent du succès de ma négo-

ciation, et comme il entreprit bientôt lui-même un voyage dans nos environs, il se chargea de retirer Marianne de son couvent et de me l'amener. Il me fit part de ce qu'il me disait savoir de relatif à elle, mais il ne me dit, peut-être, pas tout ce qu'il savait, et me recommanda la pauvre enfant avec toute la chaleur de sa belle ame.

Marianne portait encore le costume violet des pensionnaires de son couvent. Elle était de moyenne taille; sans être belle, elle avait une tournure noble et agréable. Son visage était pâle sans être maigre; son regard timide, langoureux et un peu exalté. Elle parlait peu, et son embarras était visible. Elle se trouva tout à coup chez moi dans un cercle assez nombreux, et ne s'était probablement jamais vue dans une société aussi variée, où l'on parlait une langue qui lui était devenue étrangère. Elle avait presque oublié la langue allemande quoique, dans son couvent, elle eût eu journellement l'occasion de s'y exercer; mais les lois criminelles de la communauté ne permettaient l'usage d'aucune autre langue que la française. Lorsque nous fûmes instruits de cette circonstance, nous conti-

nuâmes la conversation en français; mais Marianne était trop troublée et trop fatiguée d'un voyage d'environ quinze lieues pour y prendre la moindre part. Après le souper nous la conduisîmes dans sa nouvelle demeure. A peine fut-elle dans la rue, qu'elle s'arrêta comme pétrifiée, et regarda autour d'elle comme en extase : « Ah! dit-elle, quelle belle illumination! » C'était l'éclat des lumières qu'on voyait à travers les fenêtres des maisons. La pauvre enfant n'avait jamais vu un pareil spectacle dans son couvent. Elle ne pouvait presque faire un pas sans broncher parce qu'elle n'avait jamais marché sur le pavé, et lorsque nous arrivâmes à un ruisseau, elle n'eut pas le courage de l'enjamber; il nous fallut la porter de l'autre côté. Enfin nous la remîmes à madame A**, son hôtesse, qui la reçut très amicalement. Lorsque nous fûmes seuls, j'appris de son conducteur que la prieure avait écrit beaucoup de belles choses à la vieille comtesse sur la vocation décidée de la jeune fille pour la vie religieuse, et que la grand'mère avait déjà commencé à entrer à ce sujet en négociation avec elle. Quatre mille florins devaient être le prix de sa réclusion

perpétuelle. La vieille comtesse eut cependant la délicatesse de vouloir auparavant mettre cette vocation à l'épreuve, et elle avait, en conséquence, résolu de la mettre dans le monde pour six à huit mois. Si, pendant cette nouvelle manière de vivre, elle conservait son goût pour le cloître, elle devait y retourner pour ne plus en sortir; si, au contraire, elle se plaisait dans le monde, la comtesse était résolue de destiner les quatre mille florins à sa dot, en la mariant à un honnête bourgeois. La suite de ma relation vous fera voir, ma chère amie, jusqu'à quel point on exécuta un plan qui, il est vrai, ne dépendait pas uniquement de la grand'mère.

Le lendemain matin Marianne vint nous visiter de bonne heure. Elle était venue en chaise à porteur, car il lui était impossible de faire un pas sur le pavé. Remise des fatigues du voyage, elle était plus gaie que la veille. Le desir de se communiquer commençait à vaincre sa timidité, et à lui inspirer plus de confiance. Nous nous empressâmes de la gagner, et lorsque mon parent lui proposa après le dîner d'aller se choisir une robe chez un marchand du voisinage, elle nous pria, ma

femme et moi, de l'y accompagner. On étala devant elle toutes sortes d'étoffes de couleurs vives, mais elles n'eurent aucun charme pour ses yeux. Elle s'en tint constamment au noir. On lui fit observer que dans le monde cette couleur ne servait que pour des habits de deuil, et qu'il fallait absolument s'en choisir une autre. « En ce cas, dit-elle, je désirerais bien avoir une robe de celle-ci. » C'était un taffetas couleur de rose qu'elle désigna. Pendant qu'on était occupé à mesurer, elle vint tout à coup se précipiter de mon côté, et voulut se cacher derrière moi. — Qu'avez-vous? lui dis-je. — Eh! mon dieu! me dit-elle à voix basse et tremblante, un capucin en habit d'homme! (Vous devinerez difficilement, mon ami, qu'elle parlait d'un Juif à longue barbe, qui venait d'entrer dans le magasin.) Il est bien clair que l'effroi de Marianne ne venait pas de la barbe, mais bien de ce que cette barbe n'était pas accompagnée de son attribut ordinaire, le froc monacal. Un capucin eût causé la même terreur à un enfant de la religion protestante. Joyeuse de chaque nouveauté qui se présentait à ses yeux, elle ne l'était pas de celle-ci, et je suis persuadé

qu'elle se disait alors à elle-même : c'est donc là un de ces vilains hommes qui ont crucifié notre Seigneur. Un mois après, je la vis communiquer familièrement avec une famille juive, et la visiter presque journellement. Le naturel de cette jeune fille était si bon, qu'il n'avait pu être corrompu au sein même de la bigoterie et de l'intolérance. Peut-être que les religieuses n'avaient négligé cette partie de son éducation spirituelle que parce qu'elles comptaient la garder pour toujours dans leur enceinte.

LETTRE IV.

Je me suis souvent repenti de n'avoir pas noté chaque trait de la nouvelle vie de Marianne, au moment même d'en avoir été frappé ; je me fiais à ma mémoire, qui n'a pas toujours répondu à ma confiance. Mais les scènes les plus remarquables me sont restées présentes, parce que c'est dans mon cœur et non dans ma tête qu'elles se sont conservées.

Le troisième ou quatrième jour après l'arrivée de Marianne, nous étions tous réunis

avec elle dans une aimable familiarité. Elle était fort gaie, et l'on voyait bien qu'elle se plaisait beaucoup avec nous. Mes jeunes neveux et leur aimable mère faisaient partie de notre cercle. Tout à coup elle devint silencieuse et pensive. Enfin elle nous dit : « C'est pourtant bien joli de voir que tout le monde ici est parent. Je voudrais bien aussi, comme ces petits, vous appeler cher oncle et chère tante ! L'oserai-je ? » Elle prononça ces derniers mots d'un ton et avec une grâce que j'essaierais vainement de vous peindre. Nous lui répondîmes : « très volontiers ; » et dès ce moment nous étions pour elle oncle et tante. La pauvre enfant était si contente, si fière, d'appartenir à quelqu'un dans le monde !... et lorsqu'elle se précipita dans nos bras pour nous embrasser, avec tout l'abandon du dévoûment filial, nous eûmes bien de la peine à lui cacher nos larmes.

Mon parent allait retourner à son poste. Pour avoir le plaisir de l'accompagner encore une quinzaine de lieues, j'avais fixé à cette époque la visite que je faisais tous les ans avec ma famille aux parents de ma femme. Marianne fut effrayée lorsqu'elle ap-

prit' notre prochain départ. Elle pleurait en silence, et nous ne pûmes la déterminer à passer la soirée avec nous. Le lendemain, madame A** nous fit dire que Marianne était malade. Nous nous empressâmes de l'aller voir. Le médecin qu'on avait appelé nous dit qu'elle avait peu de fièvre, mais qu'elle pouvait augmenter, si l'on ne parvenait à détruire l'affection morale qui paraissait en être la cause. Madame A** nous instruisit que la veille elle avait annoncé avec la plus grande tristesse que nous allions tous partir, et que nous la laisserions seule. Il était évident que notre visite lui faisait le plus grand plaisir. « Il ne faut pas que vous tombiez malade, lui dis-je, si vous voulez voyager avec nous; nous venons vous le proposer. » Ces paroles eurent plus d'effet que les ordonnances du médecin; son regard s'anima, elle se mit debout et saisit nos mains, qu'elle voulait baiser. Deux jours après elle fut rétablie. Le médecin crut devoir lui prescrire l'usage des eaux minérales, pour délayer son sang; et nous décidâmes qu'elle les prendrait chez nous, à la campagne. Quelques jours après nous nous mîmes en route. Comme il faisait

très chaud, nous partîmes de nuit. Je ne dois pas omettre cette circonstance, parce qu'elle empêcha Marianne d'observer la contrée. Lors de son voyage chez nous, elle était trop absorbée pour y porter son attention. Le lendemain nous arrivâmes à F**, agréable village situé sur la rive droite du Rhin, au nord duquel s'étend une forêt, qui n'en est éloignée que d'un quart de lieue.

Notre jeune compagne fut si bien reçue par les parents de ma femme, ainsi que par ses sœurs, que cet être bon et aimant se trouva en peu d'heures parfaitement à son aise. Dans la soirée nous fûmes visités par un vieil officier, qui avait conservé beaucoup de son ancienne énergie. Lorsqu'il apprit qu'elle sortait du couvent, il lui dit : « J'espère que vous ne retournerez plus auprès de vos nonnes? — Oh! mon dieu non, » lui répondit-elle en me serrant fortement le bras, comme si elle eût craint que le vieux guerrier ne voulût la reconduire au couvent. Pendant que nous soupions, quelques ménétriers ambulants se présentèrent aux croisées de la pièce où nous étions, et qui donnait sur le grand chemin. Marianne était assise à

côté de moi, et écoutait ces racleurs avec le plus grand plaisir. Lorsqu'ils eurent fini, elle s'écria hors d'elle-même : « Ah! c'est cependant une belle chose que le grand monde! » Ma femme, sa sœur et moi, nous l'accompagnâmes à sa chambre à coucher. Elle porta des regards inquiets sur tous les murs, comme pour chercher quelque chose. A la fin elle me dit à voix basse : « Comment se fait-il, cher oncle, que je n'aperçoive nulle part un bénitier ? » Cette question me surprit. Je lui répondis : « Mon enfant, il faut que je vous dise que nous ne sommes pas de la même religion que vous ; mais notre religion nous ordonne de vous aimer, et vous verrez que nous obéissons avec plaisir à ce commandement. — Oh ! cela ne fait rien, cela ne fait rien, reprit-elle ; au surplus vous pourrez toujours, avec le temps, vous faire catholiques. — Lorsque vous nous connaîtrez mieux, repris-je, vous verrez que nous n'en avons pas besoin. » Sur ces entrefaites ma belle-sœur était allée emprunter un bénitier d'une femme catholique du village, et vint le lui offrir. Ce bienheureux meuble fit à Marianne un plaisir indicible ; elle le suspendit

de suite au chevet de son lit, et nous lui souhaitâmes le bon soir. Un quart d'heure après elle me fit demander par la servante. « Oh ! cher oncle, me dit-elle d'une voix étouffée, je suffoque sous ces plumes. » Elle couchait toujours sous une couverture de laine, et elle en avait trouvé une pareille chez madame A**. Ici c'était un lit de plume à l'allemande, dont tout le poids reposait sur son corps. « Il est aisé de remédier à cela, lui dis-je en faisant descendre les plumes vers les pieds. — Mon Dieu ! que c'est joli ! » me dit-elle en riant. Elle se mit de suite sur son séant, et imita mon opération avec une joie enfantine. Je la quittai alors, en lui promettant pour le lendemain une couverture de laine. Souvenez-vous ici, mon amie, de ce que dit Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Dans ma première lettre je vous fournirai plus d'un exemple qui justifiera cette sentence.

LETTRE V.

Marianne dormit très bien sous son lit de plumes. Le lendemain, après le déjeuner, nous lui proposâmes une promenade. Après avoir marché pendant quelque temps, nous nous assîmes sur une pelouse très agréable. Marianne ne put s'y décider qu'après que nous lui en eûmes donné l'exemple. L'herbe était un peu haute, et lorsqu'elle sentait qu'elle pliait sous ses pieds, elle craignait, ou de la gâter, ou supposait même du danger à s'y asseoir. Je ne voulus pas lui demander le motif de son hésitation, afin de ne donner à personne de la société l'occasion d'en rire. Ma jeune belle-sœur, petite fille très éveillée, d'environ douze ans, s'était fort égayée la veille, quoique d'une manière innocente, sur l'histoire du lit de plumes; mais la pauvre petite en eût été confuse si elle en avait été témoin. Marianne considéra le superbe paysage qui s'offrait à ses yeux, avec une admiration muette. Enfin elle me dit : « Cher oncle, qu'est-ce donc que ces machines bleues que je vois là-bas ? » et elle me désigna les mon-

tagnes de la Forêt-Noire qui bornaient l'horizon. — Ce sont des montagnes. — Ah ! des montagnes ! je suis très aise de voir enfin des montagnes ; j'en avais déjà tant de fois entendu parler ! »

Marianne observait tout, et voulait tout imiter. A table elle voulait changer les assiettes, et me servir. Elle me demanda : « Êtes-vous amatrice de cela ? » Ayant uniquement vécu jusqu'ici avec des femmes, elle était long-temps à saisir la différence grammaticale qui existe entre les deux sexes, quoiqu'elle s'exprimât d'ailleurs très bien en français. Elle appliquait encore à chaque objet la dénomination qu'il porte au couvent. La salle à manger était pour elle le réfectoire ; et lorsqu'elle venait me voir dans ma chambre, elle entr'ouvrait d'abord la porte pour me dire : « Est-il permis d'entrer dans votre cellule ? » Elle aimait beaucoup à me venir visiter. Par suite d'une circonstance particulière, j'étais occupé alors de la traduction d'une Histoire ecclésiastique catholique ; et lorsque je comparais avec mon secrétaire ma traduction avec l'original, elle me suppliait instamment de lui accorder la permission d'y assister, pour

entendre, disait-elle, les belles histoires des saints et des martyrs. Dans ces moments elle posait son tricot ou son filet sur ses genoux, et nous écoutait, les mains jointes, et avec une dévotion, un recueillement, comme si elle assistait à l'office de la messe.

Le lendemain du jour où nous fîmes la promenade dont j'ai parlé, elle s'était arrêtée sous la porte de la maison, et tout à coup elle rentra précipitamment, et saisie de terreur, dans la chambre basse où se trouvait ma femme. Celle-ci, presque aussi effrayée qu'elle, lui dit : « Qu'avez-vous donc? Ah, Dieu! s'écria-t-elle, une bête, une bête avec...... » et elle allongea ses bras au-dessus de sa tête. On regarda par la fenêtre, et l'on vit que c'était une vache. Mais, au nom du ciel, lui dit ma femme, n'avez-vous donc jamais vu de vache? « Certainement, reprit-elle en rougissant, mais seulement dans un livre d'images, et celle-ci était vivante, et si noire!.... »

Un jour elle me dit à table : « Dites-moi donc, cher oncle, comment vous vous appeliez avant votre mariage? — Je m'appelais comme je m'appelle encore aujourd'hui. —

Cela ne se peut pas, car je sais fort bien, qu'avant son mariage, ma tante s'appelait mademoiselle D... » — Je vous fais grâce, mon amie, de l'explication qui s'ensuivit. J'ai remarqué plus d'une fois dans de pareilles circonstances, que rien n'est plus difficile à expliquer que les choses les plus ordinaires.

Je conduisais, tous les dimanches, Marianne à une église catholique dans un village à deux lieues du nôtre, et nous étions toujours accompagnés d'un membre de ma famille. Cette complaisance, et la façon de penser raisonnable du curé, ne contribuèrent pas peu à nous gagner le cœur de la jeune fille, et à y effacer jusqu'à la trace de tout éloignement pour différence de religion. Déjà dans la première quinzaine, sa tolérance alla si loin, qu'elle nous accompagna dans une visite chez le pasteur protestant; et bientôt après, lorsqu'elle sut qu'il se faisait un enterrement non loin de chez nous, elle s'échappa, se plaça à côté du pasteur, et suivit le cercueil son rosaire à la main. Les spectateurs ne rirent pas long-temps de cette scène étrange; car l'air innocent de la jeune fille, et son recueillement solennel, produisirent un

effet irrésistible sur tous les esprits. Elle suivit le convoi jusqu'au cimetière ; et malgré son rosaire elle était si peu catholique dans ce moment, qu'elle ne s'aperçut pas du manque d'eau bénite pendant cette cérémonie funèbre.

Les eaux minérales lui faisaient beaucoup de bien ; mais son corps, d'ailleurs si délicat, s'en trouva beaucoup affaibli. Un soir que ma femme et sa sœur étaient occupées avec un de mes enfants, qui était assez gravement indisposé, Marianne me proposa de m'aller promener avec elle. Il était déjà neuf heures, mais j'y consentis d'autant plus volontiers, que la grande chaleur m'avait empêché de sortir de tout le jour. Nous prîmes notre chemin derrière le village, par un sentier bien uni qui mène à la forêt distante, comme je l'ai déjà dit, d'un quart de lieue. Marianne se plaignit bientôt de sa lassitude ; nous nous assîmes sur le parapet d'un pont. Quelques minutes après je lui dis qu'il était temps de nous remettre en chemin. A peine avions nous fait quelques centaines de pas de plus, qu'elle me protesta, avec un grand soupir, qu'elle ne pouvait absolument aller plus

loin. Je la fis reposer encore quelque temps, et nous nous remîmes de nouveau en marche; mais bientôt après elle me dit, les larmes aux yeux : « En vérité, cher oncle, je n'en puis plus. » Il faisait déjà nuit, et je n'avais pas envie de coucher à la belle étoile. Nous n'apercevions dans les environs ni voiture ni aucun être vivant. Je n'eus d'autre parti à prendre que de charger la bonne fille sur mes épaules, et de retourner ainsi à la maison, tel qu'autrefois le pieux Énée, chargé de son vieux père. J'étais hâletant et couvert de sueur; Marianne se mit presque à genoux pour me remercier de ma complaisance, et je fis en secret le vœu de ne plus faire avec elle de promenade solitaire.

LETTRE VI.

N'ATTENDEZ pas de moi, ma chère amie, que je mette quelqu'ordre chronologique dans ma narration. Il me serait impossible de raconter les événements suivant les époques où ils ont eu lieu. Il suffit, je pense, de vous dire que tout ce que je vous ai raconté jusqu'ici, et que je vous raconterai jusqu'à l'épo-

que de notre retour à la ville, a eu lieu pendant un espace de six à sept semaines. Si j'avais pu prévoir que Marianne deviendrait, par la suite, un personnage aussi intéressant pour moi, avec quel soin ne me serais-je pas plu à consigner sur le papier jusqu'aux moindres nuances des traits de son caractère !

Durant les premières semaines de notre séjour chez les parents de ma femme à F**, ils reçurent la visite de leur neveu, qui venait leur présenter sa jeune épouse. La même ville nous avait vus naître, et les liens de l'amitié nous unissaient depuis long-temps. Nous étions paisiblement ensemble le lendemain, après le déjeuner, lorsque Marianne, hors d'haleine, et la pâleur de la mort sur la figure, accourut vers nous, et dit à la jeune femme : « Au nom de Dieu, madame, venez vite; on coupe le cou à votre mari! » Nous nous précipitâmes tous en bas de l'escalier, et trouvâmes notre cousin entre les mains du barbier. Marianne, par un pur effet du hasard, n'avait jamais vu cette opération, car jusqu'ici elle avait toujours eu lieu pendant le temps qu'elle était occupée de son traitement.

Un soir elle se perdit. Nous la cherchâmes

partout, mais inutilement. Tout ce que nous pûmes en apprendre, c'est qu'on l'avait vue assise sur un banc à côté de la porte de la maison. Notre inquiétude augmenta à chaque minute. Au bout d'une demi-heure, mon secrétaire la ramena, après l'avoir trouvée dans une auberge, et dansant avec un cadet d'un régiment autrichien qui y logeait avec son sergent, et qui était en recrutement au village. La pauvre prisonnière fut menée devant moi, et je vous avoue qu'alors, pour la première, et aussi pour la dernière fois, elle excita mon mécontentement. Voici quel fut son interrogatoire :

Moi. Y a-t-il long-temps que vous avez quitté la maison?

Elle. Oh! oui, il y a bien une demi-heure.

Moi. Pourquoi êtes-vous partie sans nous prévenir? vous nous avez tous beaucoup inquiétés.

Elle. Ah! j'en suis bien fâchée. Écoutez, je vais vous dire comment cela s'est fait. J'étais assise devant la porte et je travaillais; j'eus bientôt envie de me promener de haut en bas dans la rue. Lorsque je fus près de l'auberge qui est au bout, j'entendis une belle

musique, et je m'arrêtai devant la croisée pour l'écouter. J'aperçus là quelques messieurs et quelques demoiselles qui dansaient ensemble. Là-dessus un jeune monsieur en habit blanc, qui avait du rouge là (elle désigna sur mon bras la place du parement), s'approcha de moi, et me demanda si j'aimais aussi la danse : je lui répondis que oui. Là-dessus il me conduisit dans la salle, et je dansai deux ou trois allemandes avec lui. Puis votre monsieur N** est arrivé pour me chercher. Dites-moi maintenant, cher oncle, s'il y a du mal à cela.

Moi. A la rigueur il n'y a pas de mal, mon enfant, mais il y a beaucoup d'inconvenance; car une jeune demoiselle ne doit jamais se mêler dans une société de personnes qu'elle ne connaît pas.

Elle. Mais je ne savais pas cela!

Moi. Vous avez dansé avec des recruteurs. Ceux-ci peuvent être de braves gens; mais si vous aviez fait cela dans une ville, vous eussiez à jamais fait tort à votre réputation; cela veut dire que tout le monde eût dit : mademoiselle de B** se conduit mal.

Elle. Eh! mon Dieu, qui pouvait savoir

cela? c'est pourtant fort heureux que nous ne soyons pas à la ville. Oh! pardonnez-le-moi, cher oncle, pardonnez-le moi; n'est-ce pas, vous ne le direz à personne?

Moi. Non, si vous me donnez la main, et me promettez de ne plus aller nulle part sans ma permission ou celle de votre tante.

Elle le promit, et la paix fut faite. Heureusement que la maîtresse de cette auberge était de la connaissance des parents de ma femme, et qu'elle l'aurait protégée dans tous les cas. Je dois déclarer ici que je n'ai pas eu besoin de lui défendre plus d'une fois la même chose, ni de lui répéter une explication une fois faite. Marianne saisissait toutes les instructions, tous les avis, avec la docilité la plus aimable; et l'on voyait souvent combien sa raison naissante faisait d'efforts pour saisir une vérité, ou déduire un résultat nouveau pour elle, des conversations que l'on tenait en sa présence.

LETTRE VII.

Vers la fin de notre séjour à F**, nous eûmes la visite du bon curé chez lequel Marianne allait ordinairement entendre la messe. Il nous dit qu'il avait été appelé dans notre village pour administrer un ouvrier voyageur qui y était tombé malade d'une fièvre chaude. Nous l'invitâmes à dîner, et je saisis cette occasion pour lui demander les détails d'une aventure qu'on m'avait dit lui être arrivée, et dont je me réserve, ma chère amie, de vous parler dans une autre de mes lettres. Comme Marianne faisait toujours de grandes lamentations lorsque le temps ou son traitement l'empêchaient d'aller entendre la messe, je priai cet ecclésiastique de la tranquilliser, et de rectifier ses idées sur ce point. Ce brave homme le fit avec beaucoup de prudence et avec un assez bon succès ; mais Marianne trouva qu'il serait encore mieux de faire dire une messe pour elle, toutes les fois qu'elle ne pourrait pas y assister en personne. Le curé ne trouva pas d'objections à cette proposition, et c'est en présence de Marianne que nous le mîmes à même d'offrir au ciel ce sa-

crifice expiatoire. Avant de retourner à son village, il alla revoir son malade, et au bout d'une heure, il nous apprit qu'il était mort.

J'étais occupé dans ma chambre à écrire une lettre, lorsque Marianne vint me solliciter, de ce ton caressant qui est propre à toutes les pensionnaires de couvent, de lui permettre d'aller prier auprès du corps du défunt.

« Cela ne saurait être, lui dis-je; vous pouvez prier pour lui à la maison; vous n'avez rien à faire auprès des morts. »

« Ah! cher oncle, reprit-elle, j'ai déjà vu des religieuses mortes; mais jamais encore d'homme mort; je vous prie instamment de permettre que je voie celui-là. »

Je répétai mon refus; mais elle ne voulait pas se laisser persuader. Elle renouvela ses sollicitations; elle me fit des instances si pressantes, que je lui permis enfin d'y aller, mais accompagnée de la servante, et pour un quart d'heure seulement. « Vous verrez, ajoutai-je, que j'avais raison de vous refuser d'abord; vous vous repentirez de votre curiosité. »

Je vous laisse à décider, mon amie, si je

fis bien, ou non, de lui céder. Je vous avoue toutefois que ce fut principalement pour m'en débarrasser, parce qu'il fallait que ma lettre fût achevée avant le souper.

Pendant le repas, Marianne n'était pas à beaucoup près aussi causeuse qu'elle l'avait toujours été depuis quelque temps; et après le souper, elle ne nous quitta pas d'un instant. On ne dit pas un mot de sa visite chez le mort. Après dix heures, nous nous séparâmes pour aller nous coucher. Nos chambres étaient situées au même étage, et séparées par un vestibule où nous nous souhaitions ordinairement la bonne nuit. Cela eut aussi lieu cette fois. Marianne embrassa d'abord ma femme, et puis moi; ensuite elle me dit, en me prenant par la main : « J'aurais encore un petit mot à vous dire. » Je la suivis dans sa chambre.

Marianne. Cher oncle, je voudrais vous prier de me faire un bien grand plaisir; mais il ne faut pas me refuser.

Moi. Il faut auparavant que je sache si cela est en mon pouvoir.

Marianne (avec joie). Oh ! mon Dieu oui ! n'est-ce pas, vous me le promettez ?

Moi. Il faut auparavant que je sache de quoi il s'agit.

Marianne. Vous aviez bien raison, cher oncle, lorsque vous me disiez que je me repentirais de la curiosité que j'ai eue de voir l'homme mort. Maintenant je le vois toujours devant les yeux, et j'ai peur d'aller me coucher.

Moi. Nous y voilà. Votre peur est aussi mal fondée que l'était votre curiosité. Allez vous mettre au lit.

Marianne. Mon Dieu! vous m'avez cependant promis de m'accorder ma demande.

Moi. Que voulez-vous, mon enfant?

Marianne. Je vous prie, cher oncle, de venir coucher avec moi.

Moi. Cela est absolument impossible.

Marianne (dans la plus grande affliction). Et pourquoi donc?

Moi. Demain, mon amie, je vous en dirai la raison. Dormez tranquille; je vous jure que vous n'avez rien à craindre.

Je me rendis dans ma chambre; mais elle m'y suivit pour se plaindre à ma femme de ce que je ne voulais pas coucher avec elle. Celle-ci ne sut d'abord que lui répondre,

tant elle était surprise. Enfin, elle prit la jeune fille par la main, et lui dit : « Venez avec moi, mon enfant; l'aînée de mes sœurs partagera son lit avec vous. » Elle ne se laissa emmener que difficilement, et il me fallut lui réitérer la promesse de lui dire le lendemain matin le motif de mon refus. Vous pourrez aisément, ma bonne amie, vous faire une idée des réflexions que je fis avec ma femme au sujet de cette scène; ces réflexions n'étaient pas toutes fort amusantes, et je n'y épargnai pas les religieuses, quoiqu'il y eût aussi quelque chose à dire pour leur justification. Elles pouvaient bien glisser un peu légèrement sur cet article, à l'égard d'une future sœur; car c'est ainsi qu'elles regardaient déjà Marianne, et cette réserve pouvait même être envisagée comme un acte de pitié envers cette pauvre victime.

Mon plus grand soin fut alors de tâcher de garantir l'innocence de la jeune fille par des explications prudentes, et de diriger notre prochaine conversation de manière à l'empêcher d'en rougir tôt ou tard, si elle s'offrait à sa mémoire. Il m'importait encore, non seulement à cause d'elle, mais pour moi-

même, de ne pas la rebuter, en la portant à diminuer une confiance qui devait m'être d'autant plus sacrée, qu'elle ne connaissait point de bornes.

LETTRE VIII.

Avant sept heures du matin j'entendis Marianne trépigner dans le vestibule. Quelquefois elle se collait contre ma porte pour savoir si j'étais levé. Elle n'eut pas besoin d'attendre long-temps; elle s'empara de mon bras, et je lui proposai une promenade sur la chaussée. Depuis mon aventure nocturne, je me gardai bien d'en risquer une autre avec elle. Le chemin était très agréable; et comme notre demeure se trouvait au bout du village, nous n'eûmes qu'un pas à faire pour être dans la campagne. Je m'emparai à dessein de la conversation, afin de pouvoir la diriger à mon gré; et après quelques questions indifférentes, auxquelles je ne lui laissais jamais que le temps de me faire des réponses très courtes, je continuai de la manière suivante :

Moi. Dites-moi donc, ma jeune amie, ce que vous avez appris dans votre couvent.

Elle. Oh ! bien des choses : la géographie, l'histoire de la Bible, le Catéchisme.

Moi. Oui ? Ainsi la géographie : pouvez-vous me dire où est situé Rouen ?

Elle. Rouen ?.... Oui, cher oncle ! Mais il faut auparavant que je sache dans quel pays se trouve Rouen.

Moi. Mais c'est justement cela que je veux savoir de vous.

Elle. J'entends, moi, que vous me disiez seulement si Rouen est situé en France, en Espagne, ou en Allemagne.

Moi. Eh bien ! Rouen est situé en France.

Elle. La France est un royaume ; ses bornes sont vers le nord ; le Canal, ou la Manche et les Pays-Bas ; vers l'Orient, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie ; vers le midi, les montagnes des Pyrénées qui la séparent de l'Espagne ; et vers l'Occident, la mer d'Aquitaine.

Elle débita ceci, et beaucoup d'autres choses encore, surtout sur l'étendue du pays, ses rivières, sa division en gouvernements, etc. avec une volubilité incroyable, et comme si elle récitait un *Ave Maria ;* elle nommait en même temps la capitale de chaque gouvernement ; par exemple : La Bretagne ....

Rennes, et après cela, la Normandie, Rouen; alors elle répéta d'une voix de triomphe : Rouen est la capitale de la Normandie!

D'après ce petit échantillon, ma chère amie, je crois n'avoir pas besoin de vous faire observer que la pauvre enfant ne savait que réciter des mots, et nommait les provinces, les villes et les fleuves, de la même manière que le cylindre d'un orgue provoque les sons d'une allemande. Je lui témoignai néanmoins ma satisfaction, et je continuai :

Moi. Bien, mon enfant; mais ne me disiez-vous pas que vous aviez aussi appris le Catéchisme?

Elle. Certainement, et tous les jours encore.

Moi. Alors vous devez savoir les dix Commandements de Dieu?

Elle. Et aussi les sept Commandements de l'Église.

Moi. Pour le présent, nous nous en tiendrons seulement aux dix Commandements de Dieu. Quels sont-ils?

Alors le rouage recommença à jouer. Elle récita les dix Commandements en mauvais vers français, tels qu'on les trouve dans tous les Catéchismes.

Le sixième Commandement était ainsi exprimé :

> Luxurieux point ne seras,
> De corps ni de consentement.

Un moment, lui dis-je alors ; je vois bien que vous savez les dix Commandements : mais est-ce que les religieuses vous les ont aussi expliqués ?

Elle. Certainement : et pourquoi pas ?

Moi. En ce cas, dites-moi donc ce que veut dire : Luxurieux point ne seras ?

Marianne se tut. — Je simplifiai la question : Que veut dire luxurieux ?

Elle. Luxurieux ? mais.... luxurieux veut dire.... luxurieux.

Moi. Cela ne veut rien dire : Qu'entendez-vous par ce mot ?

Elle. Je n'en sais rien, cher oncle.

Moi. Dois-je vous dire ce que c'est que luxurieux ?

Elle. Oh, oui ! si vous voulez avoir cette bonté.

Moi. Vous savez au moins que Dieu a défendu de faire ce que l'on entend par le mot luxurieux ?

Elle. Certainement, parce qu'il est dit : Luxurieux point ne seras.

Moi. Il faut donc que je vous dise, mon enfant, que ces mots défendent à tous les hommes et à toutes les femmes, qui ne sont pas mariés ensemble, de coucher l'un avec l'autre.

Tout à coup Marianne retira son bras du mien, se tourna vers moi, joignit les mains, et dit à demi-voix, d'un ton effrayé, et avec un accent solennel au-delà de toute expression : « Mon Dieu ! cher oncle, vous m'avez donc préservée hier soir de commettre un très grand péché ! »

J'ai connu dans le cours de ma vie plusieurs femmes qui, comme vous, ma chère amie, doivent être rangées dans les premières de leur sexe ; mais je dois vous avouer que jamais je n'ai ressenti une vénération pareille à celle dont je fus soudainement pénétré pour cet ange. Je l'aurais serrée contre mon cœur, si nous ne nous fussions pas trouvés sur le grand chemin. Je me contentai de lui serrer la main, en replaçant son bras sous le mien, et je dirigeai notre chemin vers notre demeure. Je ne voulais pas faire

durer plus long-temps cette conversation. J'interrompis même ses vives démonstrations de reconnaissance pour l'instruction que je venais de lui donner, et la priai seulement de ne pas l'oublier. «Oh! non, certainement,» reprit-elle, et des larmes coulèrent de ses yeux.

Dans la dernière quinzaine du mois d'août nous quittâmes notre séjour champêtre pour retourner à la ville. Les adieux que Marianne fit aux parents et aux sœurs de ma femme furent très touchants. Jamais la reconnaissance ne se servit d'un langage plus simple, et en même temps plus éloquent. Nous n'oubliâmes pas l'honnête curé de H**. Il avait rectifié quelques unes des idées de Marianne sur la religion, et il m'intéressa moi-même par une singulière aventure, dont je vous ai promis, mon amie, de vous entretenir. Elle peut figurer comme épisode dans l'histoire de Marianne; car elle est aussi celle d'une infortunée, dont je ne croyais pas alors devoir faire un jour la connaissance.

Le curé de H** vivait très paisiblement avec sa sœur, qui soignait son petit ménage.

Sa cure n'était pas bonne, et sa commune trop pauvre pour l'améliorer. Un jour il vit arrêter devant sa porte une berline fermée. Il en sortit un homme de bonne mine, très bien mis, d'un âge mûr, et après lui une très belle femme. Le curé alla les recevoir, et leur demanda ce qu'ils désiraient. « Nous voudrions vous parler en particulier, » répondit l'étranger. Le curé les conduisit dans son cabinet.

« Nous venons recevoir de vous la bénédiction nuptiale, dit alors l'étranger. — Il faut pour cela un certificat de publication, et l'autorisation de l'évêque, répondit le curé; si vous avez ces deux pièces, cela pourra se faire de suite. — Ne me demandez rien, lui dit l'étranger, et choisissez! » A ces mots il mit d'une main douze louis sur la table, et de l'autre il tira un pistolet de sa poche. Le curé voulut gagner la porte, mais l'étranger le prévint, et la ferma à double tour. « Monsieur, reprit le curé tout troublé, vous m'exposez à une très grande responsabilité auprès de l'évêque. — Je prends sur moi toute responsabilité, lui répondit l'étranger; ne me faites pas attendre plus long-temps! »

Le curé fit encore quelques objections. L'étranger répéta ses menaces, qu'il accompagna d'un geste très significatif avec son pistolet. Il est à croire que la misère du curé, autant que la crainte, le décida à procéder à la cérémonie. Lorsqu'elle fut achevée, le couple prit congé de lui. Le mari laissa les douze louis sur la table, et la voiture s'éloigna avec la plus grande rapidité.

Quelques semaines après, le curé fut mandé chez l'évêque. Celui-ci, qui était instruit de toute l'aventure, lui reprocha sa faute avec beaucoup de sévérité, et le condamna à une pénitence de six mois au séminaire. Le nouvel époux avait été involontairement son accusateur. Présumant que le curé rendrait compte du fait à son supérieur, il écrivit à l'évêque pour rendre hommage à la vérité; et lui déclara qu'il l'avait en effet forcé par la crainte à l'unir à sa nièce. Il le priait en conséquence de lui faire grâce, et ajouta qu'il venait d'écrire à Rome pour obtenir les dispenses nécessaires du Saint-Père. Mais comme le curé n'avait point fait part de l'événement à son évêque, le témoignage ni les sollicitations de l'étranger ne purent lui

être d'aucune utilité auprès de lui. Il lui fallut subir le temps de sa pénitence, et payer cent écus au vicaire qui avait administré pour lui durant son absence.

Quelques années après, le hasard me fit rencontrer cette jeune femme dans la diligence de G**. Je ne la connaissais pas; elle était en grand deuil, et tout son être, bien plus encore que ses vêtemens, annonçait la plus grande tristesse. Son cœur en était plein, et je sus bientôt d'elle-même que son voyage avait pour objet un procès important. Quoique je ne lui témoignasse aucune curiosité, elle m'en dit assez pour connaître entièrement son histoire. Elle ajouta que son mari était mort, et lui avait laissé, avec un petit garçon, une fortune assez considérable, que ses héritiers lui disputaient maintenant. Si ma mémoire me sert bien, ils lui contestaient la validité de son mariage, sur ce que la dispense, qu'ils avaient effectivement reçue de Rome, n'avait point été enregistrée à la cour suprême de la province. Je ne connais point les autres particularités de ce procès; mais je sais qu'elle l'a perdu, que le mariage a été cassé, et l'enfant déclaré bâtard. La pauvre

jeune femme en fut au désespoir; son ame succomba sous le poids du chagrin. Elle perdit bientôt la raison, et mourut, après de longues souffrances, dans une maison de fous.

LETTRE X.

RETOURNONS à Marianne, ma chère amie. Nous revînmes par G**, où nous nous arrêtâmes quelques jours. Marianne témoigna la plus grande envie d'aller visiter son couvent, pour y demander aux religieuses plusieurs petits objets qu'elle y avait laissés. Je m'aperçus cependant fort bien que le vrai motif n'était ni ces objets, ni son amour pour ces dévotes sœurs qui, hormis la bonne Rosalie, ne lui tenaient pas beaucoup au cœur. Mais Marianne voulait se montrer aux religieuses et à ses jeunes compagnes dans sa parure de taffetas rose; et comme elle sentait déjà qu'on avait beaucoup négligé son éducation, elle pouvait bien aussi avoir envie de leur donner une preuve des progrès qu'elle avait faits depuis qu'elle les avait quittées.

Ma femme accompagna Marianne au couvent. Elle fut reçue de Rosalie avec une tendre

bonté. Les autres religieuses, et surtout la prieure, la reçurent avec assez de froideur. Cette dernière surtout y joignait une sorte de mépris. Elle semblait lui dire : « Tu es un enfant mondain, qui ne mériterais point de rester dans notre sainte maison. » Sœur Rosalie fit encore présent à Marianne de plusieurs saintes reliques dont elle la remercia beaucoup ; mais à peine était-elle arrivée chez moi, qu'elle partagea ces précieux objets entre mes deux enfants.

A notre retour, Marianne retourna avec peine chez madame A**, qu'elle avait tout-à-fait perdue de vue. Elle venait de passer près de deux mois avec nous, et son seul desir était de ne plus nous quitter. Je fis mon possible pour l'en détourner. Je lui dis que l'ordre exprès de sa protectrice était qu'elle demeurât chez des personnes de la religion catholique. Mais pour lui rendre plus facile son obéissance à cet ordre, je l'autorisais à nous venir voir toutes les après-midi avec son ouvrage. Elle usa à la lettre de cette permission, car il ne se passait presque pas de jour que nous ne la vissions chez nous ; et je dois dire qu'à chacune de ses visites nous pouvions remar-

quer en elle un nouveau rayon de sa raison naissante, et un nouveau trait de son excellent cœur. Aimer et être aimée était le besoin le plus pressant de son cœur. Elle le faisait souvent paraître en employant le plus séduisant abandon d'un enfant de la nature, ou par ces caresses adulatrices que, à l'exemple de ses compagnes du couvent, il fallait employer auprès des religieuses pour se mettre dans leurs bonnes grâces.

Notre chemin pour aller à l'église protestante passait devant la maison où elle demeurait. Tous les dimanches elle se tenait sous la porte dès qu'elle entendait sonner la cloche, pour guetter notre passage; et lorsqu'elle nous apercevait, ma femme ou moi, elle accourait à notre rencontre comme un enfant de six ans, et criait déjà à moitié chemin: «Bonjour, cher oncle, ou chère tante!» Ce salut était toujours accompagné de quelques baisers. Je saisis la première occasion qui se présenta pour lui faire entendre, avec tous les ménagements possibles, que de pareilles salutations étaient inconvenantes si on les faisait dans la rue. «Eh! pourquoi donc? répondit-elle; cela ne fait pas le moindre mal à per-

sonne, et personne ne me défendra de saluer mon oncle ou ma tante. — Votre amitié nous est bien chère, repris-je, et elle ne peut, il est vrai, faire de mal à personne ; mais il est reçu que dans les villes on doit se régler d'après les autres dans la manière de se saluer. »

« Voilà un bien sot usage, » dit-elle. Il m'a fallu, par la suite, le lui rappeler encore quelquefois, avant qu'elle s'y conformât entièrement.

Une quinzaine de jours après notre retour de la campagne, je la trouvai auprès de ma femme dans sa chambre, où elle travaillait, et jouait alternativement avec mes enfants. Je ne sais plus à quel propos on vint à parler d'un mariage.

« Je me marierai bientôt aussi, » dit alors Marianne.

Moi. Puis-je savoir avec qui ?

Elle. Oh, oui ! vous pouvez et vous devez le savoir.

Moi. Avec qui donc ?

Elle. Avec vous.

Moi. Vous voulez donc, mon enfant, que votre bonne tante meure ?

Elle. Moi? que Dieu m'en préserve! comment pouvez-vous penser ainsi de moi, mon cher oncle?

Moi. Il le faut bien. Avez-vous jamais vu un homme qui eût deux femmes?

Elle (après un moment de réflexion). Je crois que non.

Moi. Je le crois bien; car il est défendu aux chrétiens d'avoir deux femmes.

Marianne (à demi-voix). C'est dommage. Alors elle accourut vers ma femme, et se jeta à son cou: «Oh! chère tante, pardonnez, je ne songeais pas à tout cela.» Un tendre baiser de la tante lui rendit sa tranquillité.

Un jour elle vint nous voir; nous étions sortis tous les deux. Elle entra dans mon cabinet où mon secrétaire était à écrire. Elle ne voulait pas l'en croire lorsqu'il l'assura que nous n'y étions pas. Elle entra dans l'alcôve et fureta partout. A la fin elle se plaça devant mon fauteuil qui se trouvait à côté de mon bureau: «Puisqu'il n'y est pas, dit-elle, je veux baiser les bras du fauteuil dans lequel il est ordinairement assis.» Elle s'inclina et les baisa. Alors elle s'y plaça, tira de sa poche une petite boîte, et dit à mon secrétaire:

« J'ai là-dedans une relique, mais une relique que je ne donnerais pour aucun prix. — Faites-la moi voir, dit celui-ci. — Je n'en ferai rien, » répliqua-t-elle en serrant la boîte fortement entre ses mains. Le secrétaire, qui s'amusait quelquefois à la taquiner, épia le moment, et s'en saisit. Il l'ouvrit, et y trouva.... une carte de visite qui portait mon nom. Il fut trop ému à cette vue, pour ne pas lui rendre de suite sa relique, quand même il n'y eût pas été déterminé par ses lamentations. Je me souvins alors qu'un jour où je voulus la voir chez elle, et qu'elle était sortie, j'avais, par pure plaisanterie, laissé cette carte pour elle à son hôtesse.

LETTRE XI.

L'ÉTÉ était passé; depuis quatre mois Marianne était hors de son couvent, et montrait chaque jour plus de répugnance d'y rentrer. Elle me renouvela de temps en temps ses anciennes sollicitations pour la faire demeurer avec nous; mes réponses furent toujours les mêmes, et je n'eus garde de faire mention de cette demande dans mes lettres, qui

étaient toutes communiquées à la vieille comtesse. Ma persévérance coûta bien des larmes à cette pauvre fille; et à moi, je dois vous l'avouer, ma chère amie, bien des combats: ma femme et moi, nous eussions tant desiré de voir cette bonne enfant complétement heureuse! Mais il sera bientôt prouvé que par cette persévérance je me suis épargné bien des reproches que, fondés ou non, je me serais faits par la suite.

Marianne venait de faire avec nous une partie de vendanges, et se trouvait auprès de ma femme dans le moment où je reçus de mon parent une lettre par laquelle il m'annonça que le grand-père de Marianne, vieillard de soixante-quinze ans, venait de faire une chute qui mettait sa vie en danger; que les approches de la mort ayant éveillé le cri de sa conscience, lui avaient inspiré la résolution de reconnaître Marianne pour sa petite-fille, et de la rappeler de son exil; que pour cet effet, on me chargeait de l'instruire du changement qu'elle allait éprouver dans son sort, et de faire toutes les dispositions pour son départ. On me fixa le jour où une femme de chambre de la vieille comtesse viendrait à

sa rencontre jusqu'à G**, et l'on me priait de l'y accompagner, si cela m'était possible. Que, dans tous les cas, cette femme de chambre me remettrait un plein pouvoir qui contiendrait la demande de l'extradition de la demoiselle, ainsi que ma décharge pour la remise que j'en ferais.

Cette lettre me surprit, quoique le moment ne fût pas encore venu où je pouvais en comprendre tout le sens. J'étais chargé d'instruire Marianne de son contenu. J'allai de suite chez ma femme, où je trouvai cette bonne fille occupée d'une conversation très gaie.

« Je vous apporte, lui dis-je, une nouvelle qui vous fera beaucoup de plaisir. »

Elle vint au-devant de moi en sautant : « N'est-ce pas, j'aurai une montre ? » Elle m'avait déjà prié plusieurs fois de solliciter l'autorisation de lui en acheter une.

« Ma nouvelle est bien plus importante, lui dis-je : vous devez, mon enfant, partir pour votre patrie, et aller joindre votre famille. »

Elle. Irez-vous avec moi, cher oncle?

Moi. Non, on ne le desire pas, et d'ailleurs cela me serait impossible.

Elle. En ce cas je ne partirai point.

Moi. Asséyez-vous ici à côté de moi, mon amie, et écoutez attentivement. J'éprouve une bien grande satisfaction d'avoir à vous dire que vous avez une mère, une grand'-mère et un grand-père. Ce dernier est vieux et maladif; il voudrait vous voir encore avant sa mort.

Marianne (d'un ton très sérieux). Une mère, une grand'mère, un grand-père!

Moi. Oui, mon amie; et votre grand'mère est cette même comtesse de.... qui, jusqu'ici, fut votre bienfaitrice. Vous ne pouvez pas encore vous faire une juste idée du bonheur qui vous est réservé. Vous pouvez compter sur bien d'autres bijoux qu'une montre.

Marianne. C'est très bien, cher oncle, mais je ne partirai pas.

Moi. Et pourquoi pas, mon enfant? Savez-vous qu'une femme de chambre de votre grand'maman est en route pour vous chercher, et que je n'oserais point vous garder, quand même je le voudrais?

Marianne se mit à pleurer amèrement. «Ah! cher oncle, je ne veux pas de montre, point de bijoux; je veux rester ici avec vous et avec ma tante.»

Moi. Vous devez toujours nous donner ce nom si doux, mais vous savez que nous ne vous sommes point parents. Vos véritables parents, votre mère, sont à N**, et veulent vous avoir auprès d'eux.

Marianne se tut pendant quelques instants; puis elle dit d'un ton triste et en même temps ferme :

« Cher oncle, ces gens-là ne m'aiment point; sans cela ils ne m'eussent point laissé atteindre ma dix-septième année sans me dire ce qu'ils me sont. Ma grand'mère, il est vrai, m'a fait du bien; mais m'a-t-elle écrit une seule fois, ou m'a-t-elle seulement fait dire que je suis sa petite-fille ? »

Moi. Ils peuvent avoir eu pour cela des motifs dont ils vous instruiront eux-mêmes.

Elle. Peut-il exister de tels motifs? Je ne le crois pas. (Elle se mit à pleurer de nouveau.) Ah! cher oncle, je ne puis, je ne veux point partir, je veux rester ici. Alors elle s'adressa à ma femme: « Oh! ma bonne tante, gardez-moi, gardez-moi près de vous; je veux vous servir, je veux être la bonne de vos enfants. »

Cette scène déchira nos cœurs. Nous ne

pûmes parler, et tînmes long-temps cette pauvre enfant serrée dans nos bras. Enfin je lui dis: « Partez, ma chère; nous vous accompagnerons jusqu'à G**. Si vous ne vous trouvez pas bien dans votre famille, et que vous me témoigniez le desir de retourner chez nous, alors je vous jure de demander à votre grand'maman la permission de vous recevoir au sein de la mienne, où nous vous considérerons comme une amie, comme notre sœur. »

Marianne ne répondit rien. Elle jeta sur nous des regards pénétrants, et nous serra contre son cœur avec une force convulsive. Peu à peu elle devint plus tranquille; mais depuis cette conversation jusqu'au moment de notre séparation, son ame resta sombre et abattue. Ses yeux étaient toujours remplis de larmes, et elle ne parlait que lorsqu'il le fallait absolument. Je la reconduisis chez elle, et je fis part à madame A** de la nouvelle que je venais de recevoir, en la priant de tout disposer pour son départ, qui devait avoir lieu dans trois jours. Ici recommencèrent les lamentations; mais je veux vous épargner, mon amie, ainsi qu'à moi, un récit qui res-

terait toujours au-dessous de la vérité, et qui ne serait qu'une répétition de celui que je vous ai déjà tracé.

LETTRE XII.

MARIANNE resta avec nous toute la journée du lendemain. Elle n'avait fait que gémir et pleurer toute la nuit, et elle était pâle comme la fleur en secret dévorée par un ver ennemi. Lorsque son coiffeur vint, elle lui ordonna de lui tailler les cheveux. — Cela n'est pas nécessaire, lui dit-il, si vous retournez au couvent. — Moi, au couvent?... J'aimerais mieux me jeter dans un puits que de me laisser enfermer de nouveau! — Au dîner elle ne mangea pas, et fut silencieuse. Comme elle était très faible, je la menai dans mon cabinet, où je l'engageai à se reposer sur un canapé qui se trouvait dans une alcôve. Cette alcôve lui rappela apparemment l'idée d'une cellule de couvent, car elle me dit alors en sanglotant : « N'est-ce pas, cher oncle, que l'on ne me conduira pas dans un couvent ? — Non, mon enfant, fut ma réponse; et si vous le desirez je veux encore écrire à votre grand'maman, pour la conju-

rer de vous renvoyer chez nous. — Ah ! oui, faites cela,» me répondit-elle, avec un profond soupir. Elle ne cessait de pleurer. Nous eûmes par hasard la visite d'un prêtre catholique, que Marianne connaissait parce qu'il avait une sœur religieuse dans son couvent. Je le reçus à la porte, pour le prier à voix basse de consoler la pauvre enfant, et de lui ôter surtout la crainte du couvent. Il fit tout son possible pour y réussir, mais son éloquenee échoua complétement. Marianne retourna le soir aussi triste dans sa chambre qu'elle l'avait quittée le matin. Je lui proposai le lendemain, afin de la dissiper un peu, de faire avec ma femme quelques visites d'adieu chez plusieurs amies qui lui avaient toujours témoigné beaucoup d'amitié et d'intérêt. Elles étaient prévenues du but de ces visites, et elles employèrent tout pour la ranimer par l'espoir de la voir bientôt de retour. Marianne paraissait assez résignée, jusqu'au moment où elle fit ses adieux à ma vénérable mère, qu'elle appelait sa grand'maman. Elle passa la dernière nuit chez moi, et le lendemain matin nous partîmes de bonne heure pour G**.

Un de mes amis, officier au service du landgrave de Hesse, et qui faisait, accompagné de sa femme, la même route que nous, augmenta notre société. Comme il avait sa voiture à lui, nous ne nous réunîmes qu'à la première auberge, où nous déjeunâmes ensemble. L'humeur joviale de mon ami, ses complaisances pour Marianne, et la beauté du temps, qui nous avait engagés à faire un petit tour de promenade pendant qu'on faisait rafraîchir les chevaux, contribuèrent à dissiper un peu la tristesse de la pauvre fille, qui fut assez calme jusqu'à notre arrivée à M**, village situé à cinq lieues de G**, et où nous comptions dîner. A l'entrée de ce village, la belle-sœur de mon parent arrive à notre rencontre; elle était accompagnée d'une femme très bien mise, mais à laquelle il ne manquait qu'une moustache pour avoir tout-à-fait l'air d'un grenadier. Sa conductrice nous la présenta comme la femme de chambre de la comtesse de....., qui était chargée de venir prendre mademoiselle de J**. En même temps l'étrangère me remit l'acte dont je vous ai parlé plus haut, et m'adressa son compliment dans un patois salzbourgeois si

comique, qu'il m'eût été impossible de m'empêcher de rire si, au même instant, Marianne ne s'était serrée contre moi, pour presser fortement mon bras contre son cœur palpitant. Elle avait deviné une partie du sujet de cette scène, et s'était fait expliquer le reste par ma femme. Quant au discours de la femme de chambre, il lui eût été impossible d'en comprendre un seul mot. Nous nous rendîmes à pied jusqu'à l'auberge. La conductrice de l'étrangère me dit alors à l'oreille que c'était un singulier personnage, un vrai Pandour, et que c'était son beau-frère qui l'avait adressée à son père; que n'ayant pas trouvé Marianne en arrivant, elle avait voulu absolument continuer sa route jusque chez moi, et qu'elle l'avait prié de l'accompagner.

Arrivés à l'auberge, la femme de chambre s'adressa à Marianne, qui ne cessait de pleurer, et lui reprocha sa sensibilité, qu'elle qualifia d'enfantillage, mais d'un ton si dur, si rauque, que celle-ci recula tout épouvantée, et vint se cacher derrière ma femme et moi; mais la femme de chambre ne se tut pas; elle poussa, au contraire, si loin son incartade, que notre officier ne put se conte-

nir plus long-temps, et l'invita d'un ton martial, à traiter mademoiselle de J** avec plus de douceur; mais la duègne dit, en poussant un grand éclat de rire, qu'on n'avait que faire de lui enseigner la manière dont elle devait se conduire. J'eus beaucoup de peine à apaiser mon ami qui, autant par pitié pour Marianne, que révolté de la grossièreté de la gouvernante, se sentait une grande envie de lui apprendre à vivre. Marianne se plaça à dîner entre ma femme et moi; elle mangea peu, resta silencieuse, et nous serrait alternativement la main. Ceci donna de nouveaux sujets de raillerie à la duègne: « Eh! mademoiselle, mademoiselle, dit-elle, je ne sais pas ce que je dois penser de vous! A quoi sert-il de brailler ainsi? Mais patience, je vous ferai passer vos lubies ». Je lui fis entendre qu'avec de la douceur on pouvait tout obtenir de cette pauvre enfant, et je la priai de ménager sa sensibilité. « Cela s'arrangera », me répondit-elle. C'est de cette manière que s'écoula le temps du repas.

On proposa ensuite une promenade au jardin, situé derrière l'auberge. La société quitte la salle à manger. Marianne, ainsi qu'elle le

faisait toujours, s'attacha à mon bras. Elle laissa passer tout le monde; et lorsque je voulus la conduire dehors, elle me retint, et me dit à demi-voix: « J'ai quelque chose à vous dire. » La salle était au rez-de-chaussée; la porte s'ouvrait en dedans, et lorsqu'elle était ouverte, elle formait avec le mur un angle, d'où l'on ne pouvait être aperçu, ni du corridor, ni de la rue. C'est dans cet angle que m'entraîna Marianne; je l'y suivis sans presque m'en apercevoir. Là, elle se saisit de mes deux mains, et me dit d'un ton solennel: « Cher oncle, vous avez toujours été mon ami, vous n'avez jamais refusé aucune de mes prières: serez-vous inexorable à la dernière que j'ai à vous faire? »

Moi. Non, mon amie; je vous promets de faire pour vous tout ce qui est en mon pouvoir.

Elle. J'ai peur de cette femme, et je crains encore plus mes parents. Je suis sûre qu'on me conduit à mon malheur. O cher oncle, vous pouvez, vous devez me sauver. Pour l'amour de Dieu, tuez-moi ». Au même instant elle se précipita à mes genoux, et mit dans ma main un couteau dont elle s'était empa-

Marianne.

Tome II. *Page. 250.*



Lith. de G. Engelmann.

Pour l'amour de dieu !.. mon Oncle, tuez moi....

rée pendant le repas, et qu'elle avait tenu caché dans la poche de son tablier. Un saisissement d'horreur s'empara de tous mes membres. Je jetai le couteau loin de nous, et relevai cette pauvre enfant à moitié privée de sa raison. « Venez, ma chère, nous allons rejoindre la société. Je vous expliquerai ce soir ce que vous vouliez faire. » Ce n'est qu'avec peine que je pus balbutier ces mots, et je l'entraînai hors du salon.

Elle se laissa conduire sans dire un mot. La crise du désespoir était passée; le plus grand accablement devait en être la suite. Ma situation n'était pas moins pénible que la sienne; et toutes les fois que je me suis retrouvé dans le salon où avait eu lieu cette scène, une secrète horreur s'est emparée de moi. Je n'ai cependant jamais passé par M** sans aller visiter cet endroit qui me rappelait un moment si douloureux. Cela m'est arrivé plus de vingt fois, et surtout lorsque j'avais avec moi un ami ou une amie avec lesquels je pouvais m'entretenir de Marianne; il fallait toujours nous faire une espèce de violence pour quitter un lieu qui remplissait nos ames de mélancolie, et qui nous expliquait comment

des philosophes, même des Démocrite, avaient pu trouver du charme parmi les tombeaux.

LETTRE XIII.

Je n'ai pas besoin de vous annoncer, mon amie, qu'après la scène dont je vous ai parlé à la fin de ma dernière lettre, le reste de notre voyage fut bien triste. Nous arrivâmes à G** au moment de la fermeture des portes, et descendîmes chez les parents de notre amie, où nous soupâmes avec Marianne et sa duègne. La soirée me parut bien longue : cependant je tremblais de voir arriver l'heure où nous devions nous séparer. Marianne se persuadait que nous resterions à G** jusqu'au moment de son départ; mais cela nous était impossible, et n'eût pas même été avantageux pour la pauvre fille. La prédilection qu'elle avait pour nous lui eût toujours fait plus de tort dans l'esprit de sa conductrice, et il était nécessaire qu'avant de se remettre en route, elle la connût davantage, sans dépendre encore uniquement d'elle. Notre amie, ainsi que ses estimables parents, auxquels Marianne était recommandée, pouvaient nous rempla-

cer auprès d'elle. Je ne voulus cependant détruire l'erreur de la pauvre enfant, qu'au moment de nos adieux, afin de ne point briser deux fois son cœur.

Pendant le souper, quelques paroles échappées à la duègne me donnèrent lieu de faire de sérieuses réflexions; car, en parlant de son itinéraire, elle dit : « A A** (c'est une ville située à quatre-vingts lieues de G**), nous nous reposerons quelques jours, et j'y trouverai des lettres qui m'instruiront de ce que nous aurons à faire. Heureusement Marianne ne prit pas garde à ces paroles, et d'ailleurs elle ne les aurait pas comprises. Quoique depuis sa sortie du couvent elle eût appris un peu d'allemand, elle n'en savait pas assez pour s'exprimer couramment, et encore moins pour comprendre le dialecte barbare que parlait cette femme. Nous restâmes ensemble jusqu'à onze heures du soir. Alors la duègne se leva pour se rendre, avec Marianne, à l'auberge où elle avait pris son logement. Nous les y accompagnâmes. Arrivés dans la chambre de Marianne, elle me demanda l'heure à laquelle elle pourrait venir nous voir le lendemain. Je la pris alors à

l'écart; je saisis sa main, et lui dis à demi-voix : « Promettez-moi avant tout, et à la face de Dieu, de ne plus vous abandonner à des idées aussi épouvantables que celles de cette après-midi. » Marianne soupira, puis elle dit : « Eh bien! oui, je vous le promets. » Je pressai sa main sur mon cœur, et je continuai : « J'ai encore quelque chose à vous dire, ma chère amie. Je ne vous ai jamais trompée, et je croirais commettre un crime en vous trompant maintenant. Il faut que je prenne congé de vous; je vous jure que je ne puis prolonger mon séjour dans cette ville. Adieu, la plus aimée, la meilleure des enfants; que Dieu vous protége! aimez-nous toujours; je serai votre ami tant que je vivrai. » Marianne ne put proférer une parole. Je la serrai fortement dans mes bras, et je fis signe à ma femme de prendre également congé d'elle. Elle s'avança, et l'embrassa avec la tendresse d'une sœur. Marianne resta toujours muette. Nous nous approchâmes de la porte; elle fit quelques pas pour nous reconduire, et tomba inanimée sur le plancher. Notre amie aida la femme de chambre à la placer sur un lit. Nous la recommandâmes, en pleurant, à cette

femme déjà troublée, et qui, dans ce moment, éprouva aussi quelques mouvements de pitié. Nous quittâmes l'auberge le cœur rempli d'une sombre tristesse, et nous nous rendîmes chez les parents de notre amie, qui partagèrent notre affliction, et qui veillèrent avec nous la plus grande partie de la nuit. Ils nous promirent d'appeler Marianne auprès d'eux le lendemain, et de faire tous leurs efforts pour calmer son chagrin. En prenant congé de leur aimable fille, celle-ci nous promit également de ne pas la quitter jusqu'au moment de son départ.

Je laisse à votre propre cœur, ma chère amie, à se faire une idée des sensations que nous éprouvâmes pendant notre retour. Nous parlâmes peu, et c'était pour nous communiquer les appréhensions que nous avaient données les paroles mystérieuses de la femme de chambre. Il nous parut alors plus que probable que notre parent à N** avait été trompé comme nous, ou qu'au moins la maladie du vieux comte, dont la femme de chambre n'avait parlé qu'une seule fois, et cela avec beaucoup d'indifférence, n'avait pas été bien sérieuse, mais seulement

le prétexte pour nous arracher la bonne Marianne. A cette supposition s'en joignit encore une autre; que peut-être l'amitié que nous portions à cette pauvre fille avait déterminé la prieure de son couvent à solliciter de sa bigotte grand'mère l'éloignement de sa petite-fille de la société des hérétiques. Nous n'avions, au reste, pas besoin de ce soupçon pour découvrir le mot de l'énigme, et il est bien plus probable que ce n'est pas la vieille comtesse, mais bien son mari, joint à la propre mère de Marianne, qui avaient conçu le plan de son enlèvement; car c'était, en effet, un enlèvement. Cette dernière était, depuis plusieurs années, mariée en secondes noces à un major d'extraction roturière; mais il faisait, de jour en jour, plus de progrès dans les bonnes graces de son beau-père, qui s'était d'abord opposé de toutes ses forces à cette mésalliance. Il importait beaucoup à ce major, ainsi qu'à son épouse, de faire disparaître de leur lignée un scion, qui n'aurait pu rester toujours inconnu, ni paraître honorablement dans la famille. Je tairai d'autres motifs qui confirment la justesse de notre supposition; ils terniraient trop la mémoire de

cette mère dénaturée. La suite de mon récit vous fournira d'ailleurs, ma chère amie, bien plus de lumières sur cette affaire, que ne le pourraient les raisonnements que nous faisions à une époque où le voile qui la couvrait n'était pas encore entièrement tombé.

LETTRE XIV.

Dès que je fus de retour, j'écrivis à mon parent, et lui fis un récit détaillé de tout ce qui s'était passé lors du départ de Marianne. Je joignis à ma lettre la déclaration que je m'étais engagé, vis-à-vis de la pauvre fille, de faire à ses grands-parents. Cette déclaration était conçue en des termes si précis, qu'elle ne pouvait donner lieu à aucun faux-fuyant; mais on n'y a jamais répondu.

Le lendemain je reçus une lettre de Marianne, datée de G**, dont la suscription était détaillée exactement comme si elle partait du lieu de sa destination. La bonne enfant m'avait demandé mon adresse; mais sans réfléchir qu'elle se trouvait encore dans notre voisinage, elle y avait mentionné toutes les indications, et y avait apposé tous les signes

de franchise, comme si elle venait de l'étranger. Elle y disait qu'après notre départ elle était restée long-temps évanouie, et qu'elle avait été bien malade pendant toute la nuit; qu'elle avait passé la journée du lendemain dans la famille de notre amie, qui l'avait accompagnée dans une visite d'adieux qu'elle avait été faire à son couvent, où elle avait été reçue avec beaucoup de froideur. Enfin, que la femme de chambre se comportait très bien avec elle, et que son départ était fixé au lendemain. Les expressions de sa reconnaissance étaient aussi tendres que naïves; le style de sa lettre était négligé, l'écriture passable, mais l'orthographe très fautive. Je ne vous en transcrirai aucun passage, mais je vous la montrerai, ma chère amie, la première fois que j'irai vous voir; j'y joindrai plusieurs autres lettres que je possède d'elle, et vous verrez jusqu'au certificat de remise, que j'ai également conservé. Elle me promettait aussi de m'écrire dès son arrivée à N**, mais rien ne m'est parvenu de sa part. Je lui écrivis, mais sans en avoir reçu de réponse. J'en demandai des nouvelles à mon parent, qui me répondit qu'il ne l'avait jamais vue

depuis son retour, et que dans sa famille on faisait un mystère du lieu de son séjour. Cette incertitude me mettait à la torture, car je ne pouvais plus douter que la pauvre fille n'eût été sacrifiée, et c'en était déjà assez pour me tourmenter. Mais l'idée que peut-être elle me regardait comme le complice de ses bourreaux, et que dans une sombre prison elle me maudissait comme tel; c'est cette idée qui me tourmentait souvent pendant des nuits entières: plus d'une fois je vis en songe cette aimable martyre se présenter à mon imagination, une touchante pâleur répandue sur sa figure, et me reprocher ma cruauté, non dans des termes menaçants, mais de ce ton doux et pénétrant qui lui était naturel, et que je n'ai jamais entendu depuis.

Mon parent, rappelé trois années après par notre cour, du poste qu'il avait occupé jusqu'alors, me donna des nouvelles qui n'étaient pas faites pour tranquilliser mon cœur. Il me dit que Marianne était effectivement venue à N**, mais qu'elle était disparue peu de temps après, et qu'il savait très positivement qu'on l'avait vue dans la maison d'un ecclésiastique, auprès duquel elle était employée comme ser-

vante. Cette nouvelle acheva de me briser le cœur. Je résolus de tout tenter pour adoucir le sort de cette innocente victime, et pour la convaincre à tout prix de mon innocence. Je me rappelai un ami de ma jeunesse, employé à notre ambassade à la cour de **. Je le suppliai instamment de se procurer des renseignements positifs sur le sort de Marianne. Ses informations eurent un plein succès. Il me manda qu'elle se trouvait depuis quelque temps dans le couvent de **, où le délabrement de sa santé s'était opposé à ce qu'elle y fût reçue comme religieuse, mais qu'elle y était entrée comme pensionnaire perpétuelle. Il s'offrit en même temps, avec le plus noble empressement, de lui faire parvenir une lettre de moi. Quelque triste que fût pour moi cette nouvelle, je ne saurais cependant vous exprimer le plaisir qu'elle me fit. Je lui répondis de suite, et lui envoyai quelques lignes pour Marianne. Je me contentais de lui mander que depuis notre séparation je lui avais écrit plusieurs fois; que je m'étais même adressé à sa famille, sans jamais avoir reçu de réponse; que ce n'était que d'aujourd'hui que j'avais pu être instruit du lieu de

sa retraite, que je n'aurais jamais supposé devoir être un couvent; qu'enfin, ni le temps, ni l'éloignement, ne pouvaient diminuer la tendre amitié que nous lui portions, et que je ne serais tranquille que lorsque j'aurais reçu d'elle une réponse.

Mon ami chargea de cette lettre une femme de confiance, qui fit demander Marianne au parloir. A peine celle-ci eut-elle ouvert ma lettre, qu'elle se mit à pleurer amèrement. « Pour l'amour de Dieu, bonne femme, dit-elle à la porteuse, revenez demain à la même heure, et je vous remettrai ma réponse. » Le lendemain cette femme retourna au couvent. Dès que la tourière l'aperçut, elle lui enjoignit de s'éloigner, sinon qu'on la chasserait à coups de bâton. Elle ajouta que la maudite lettre qu'elle avait apportée la veille à la noble demoiselle, était cause que depuis ce moment elle n'avait fait que gémir et pleurer, et que depuis elle était obligée de garder le lit. Mon ami me fit à la fin de sa lettre la prière de l'épargner à l'avenir pour de pareilles commissions, qui n'aboutiraient plus à rien, et pourraient l'exposer lui-même à toutes sortes de désagréments.

LETTRE XV.

J'ÉTAIS maintenant justifié aux yeux de Marianne. Mais vous pensez bien, mon amie, que mon impatience de recevoir une réponse de sa part ne se laissa pas décourager par le peu de succès d'une première tentative. Je ne pouvais, toutefois, rien entreprendre, sans avoir trouvé pour cela une occasion sûre. Le même ami qui avait fait remettre ma première lettre, me la fournit enfin lui-même. Deux années après qu'il eut fait la première tentative, il revint dans sa patrie pour y remplir une fonction publique. Dès que je lui eus rendu un compte plus circonstancié que je n'avais pu le faire dans ma première lettre, du sort de la pauvre Marianne, il s'offrit de lui faire parvenir une lettre de moi, par l'entremise d'une amie qu'il avait laissée dans la capitale qu'il venait de quitter. Je profitai de cette offre avec la joie la plus vive. J'écrivis à Marianne. Ma lettre était conçue de manière à ne pas trop affecter son cœur, ni lui attirer le moindre désagrément dans le cas où elle serait interceptée. Elle lui parvint

heureusement, et quinze jours après j'en reçus une réponse. Mais Dieu ! quelle réponse ! elle annonçait bien toute la sensibilité qu'elle éprouvait à cette preuve de mon souvenir, mais en même temps un affaiblissement marquant de ses facultés mentales. Elle me conjurait d'aller la joindre à N** pour la délivrer du couvent, et lui aider à retrouver son père. A la page suivante elle me regardait moi-même comme son père, et me priait à genoux de ne pas la rejeter plus long-temps. Puis elle me fit le tableau de sa situation. Ses grands-parents étaient morts ; sa mère paraissait l'avoir totalement oubliée, et sa santé était détruite pour jamais. J'ai, me dit-elle, de fréquents accès de convulsions, mais je ne suis pas encore morte. Elle finissait par me demander l'aumône.

Vous me connaissez, mon amie, et je vous connais aussi. J'offenserais donc votre cœur, si je tentais de vous peindre les sensations que cette lettre fit éprouver au mien. Je me servis du même moyen pour répondre à Marianne. Je lui rappelais les premiers mois de notre connaissance, les preuves d'amitié et d'intérêt que je n'avais jamais cessé de lui don-

ner, et le moment de notre séparation; je lui témoignais le souhait d'être son père, pour être en état de la délivrer. Si je l'étais, continuai-je, et si j'avais pu vous éloigner de moi, ou vous laisser consumer vos jours dans un couvent, je serais le plus grand monstre de la terre. Je lui fis observer, de plus, que je n'étais pas tout-à-fait de quatorze années plus âgé qu'elle, et que je n'avais, de ma vie, connu aucune personne de sa famille. Je lui nommais son père, ce que, jusqu'ici, je ne m'étais pas cru autorisé de faire, et je l'instruisis de tout ce que j'en savais. J'ajoutais à ma lettre un petit secours que, malheureusement, je ne pouvais renouveler aussi souvent que je l'eusse desiré, et qui fut toujours augmenté par notre commune amie S**, dont l'ame noble avait placé Marianne parmi les premiers objets de sa bienfaisance. Mais cette pauvre victime était encore destinée à perdre ce soutien; madame S** mourut, et Marianne était condamnée à lui survivre. Elle m'a écrit plusieurs fois depuis. Ses lettres respiraient la plus vive tendresse, et la reconnaissance la mieux sentie; il y régnait moins de désordre, et si elle me nommait quelquefois son père, c'est parce

que j'étais le seul ami qu'elle eût au monde. Son cœur abondait en plaintes les plus touchantes sur la perte de sa bienfaitrice, qui lui était inconnue. Dans une de ses dernières lettres, elle m'instruisit de la mort de sa mère à la suite d'une maladie longue et douloureuse, sans qu'elle eût adouci le sort de sa malheureuse fille par le don de la moindre partie de ses richesses.

Que mon cœur se trouverait allégé, mon amie, de quelle joie pure et céleste ne serais-je pas pénétré, si je pouvais dire à la fin de cette lettre : « Marianne a cessé de souffrir! Marianne est morte! » Mais Marianne vit, elle existait du moins encore au mois de janvier de la présente année. *

Une des meilleures créatures humaines, qui, depuis les premières années de son existence jusqu'à ce moment, c'est-à-dire jusqu'au delà de la moitié de sa carrière, a été la victime innocente d'un barbare préjugé; à laquelle la cessation momentanée de ses souffrances devait rendre encore plus douloureux ses tourments subséquents, et qui, jusqu'à

* 1793.

son dernier soupir, ne prévoit aucun adoucissement à sa misère; un tel être, s'il réunit, comme Marianne, au cœur le plus pur la sensibilité la plus exquise, et s'il est, comme elle, susceptible au suprême degré de ressentir toutes les peines morales et physiques.... un tel être est pour moi la plus grande preuve de l'immortalité de l'ame. Marianne doit être récompensée dans un meilleur monde; elle doit, comme le dit Abraham au sujet de Lazare, *être consolée*, ou bien il n'y a pas de Dieu. Aucun sophisme ne peut ébranler en moi cette vérité, que je ne veux forcer personne d'adopter, quoiqu'elle devienne pour moi une conviction; mais que j'ose vous communiquer, mon amie, parce que je sais que, vous aussi, vous ne regardez le sentiment de notre immortalité, ni comme une pieuse superstition, ni comme un vain compliment que se fait à elle-même notre présomption. Sans cette harmonie entre nos sensations, serions-nous devenus ce que nous sommes l'un à l'autre?... Trouverions-nous le bonheur dans l'amitié, si nous ne pouvions lui promettre une durée éternelle?

Marianne a cessé de souffrir, ma chère

amie, mais ce n'est qu'après un combat long et douloureux. Ses souffrances augmentaient d'année en année. C** fut la voir en 1794, lors du voyage qu'il fit à M**. Il la trouva amaigrie, courbée, en tout semblable à une ombre. Sa mémoire était si affaiblie, qu'elle ne se souvenait plus de moi que confusément. J'attribue à cette circonstance, plutôt qu'à la guerre dont la patrie de Marianne avait été le théâtre, de n'avoir plus reçu de ses lettres; mais j'apprennais de temps à autre qu'elle vivait encore.

Elle mourut au printemps de 1801.

Que la paix soit avec ses cendres !

1809.

FIN DU SECOND VOLUME.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

